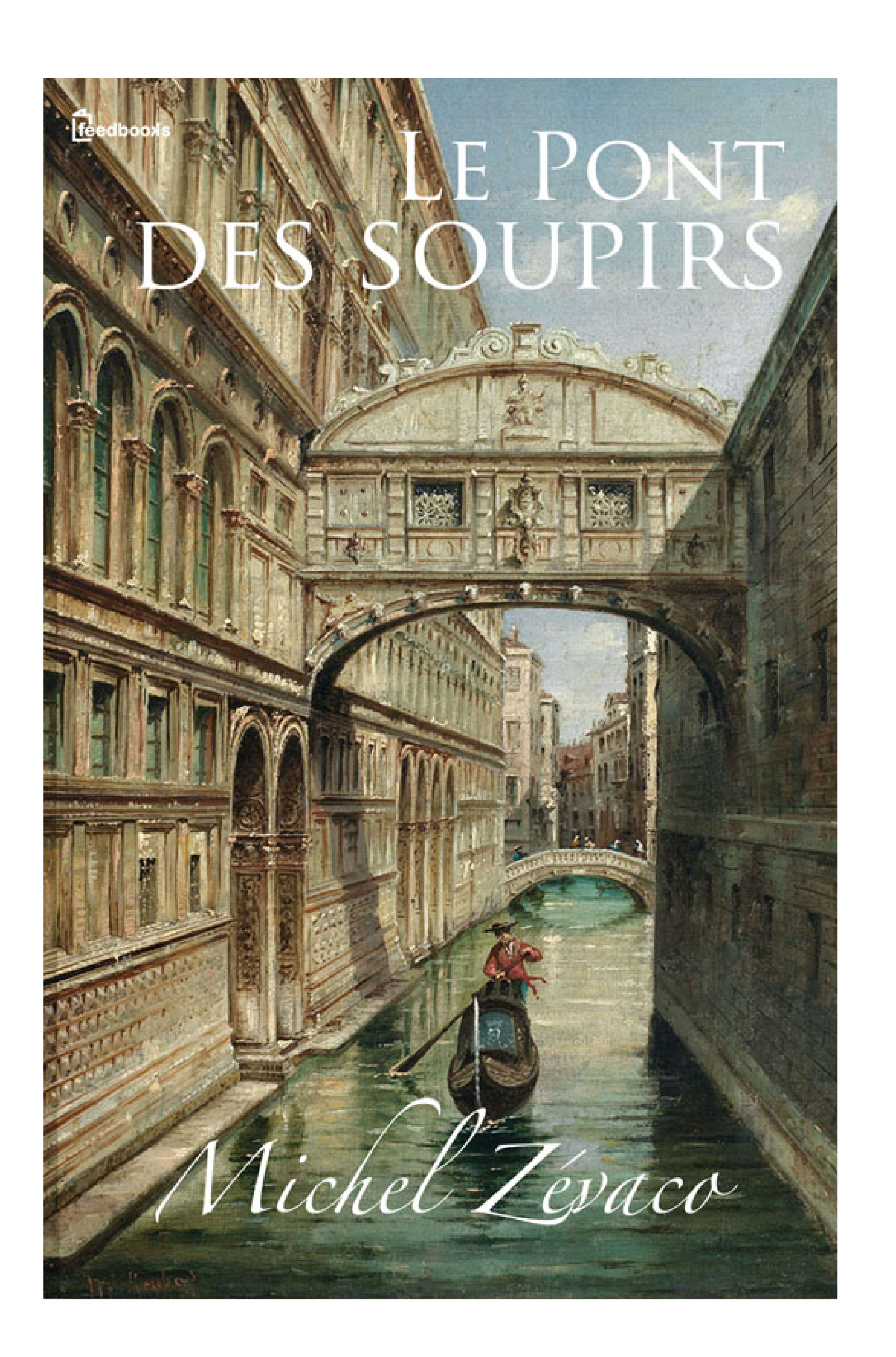

feedbooks
Le Pont des soupirs
Michel Zévaco



Le Pont des soupirs

Michel Zévaco

Publication: 1909
Catégorie(s): Fiction, Action & Aventure, Historique, Littérature sentimentale
Source: http://www.ebooksgratuits.com

A Propos Zévaco:

Zévaco s'installe à Paris à sa sortie de l'armée, en 1888. Il devient journaliste, puis secrétaire de rédaction à L'Egalité que dirige le socialiste révolutionnaire Jules Roques. Il se présente sans succès aux élections législatives de 1889 pour la Ligue socialiste de Roques: il fait à cette époque connaissance avec Louise Michel et croise également Aristide Bruant et Séverine. Il fera plusieurs séjours à la prison Sainte-Pélagie pour des articles libertaires, en pleine période d'attentats anarchistes. Il est condamné le 6 octobre 1892 par la cour d'assise de la Seine pour avoir déclaré dans une réunion publique à Paris : « Les bourgeois nous tuent par la faim ; volons, tuons, dynamitons, tous les moyens sont bons pour nous débarrasser de cette pourriture » Il abandonne le journalisme politique en 1900, après avoir tenté de défendre Alfred Dreyfus. En même temps, son retour vers le roman feuilleton avec Borgia! en 1900, publié dans le journal de Jean Jaurès La Petite République socialiste est couronné de succès. Zévaco écrit plus de 1 400 feuilletons (dont, à partir de 1903, les 262 de La Fausta, qui met en scène le chevalier de Pardaillan) pour le journal de Jaurès, jusqu'à décembre 1905, époque à laquelle il passe au Matin, dont il devient le feuilletonniste attitré avec Gaston Leroux. Entre 1906 et 1918, Le Matin publie en feuilletons neuf romans de Zévaco. Avant et après sa mort paraissent dix volumes des aventures de Pardaillan père et fils. La guerre se rapprochant de Pierrefonds, la famille Zévaco s'installe un peu plus à l'abri à Eaubonne (Val d'Oise) en 1917. Il meurt en août 1918, sans doute d'un cancer. Source: Wikipedia

Disponible sur Feedbooks Zévaco:

- *Borgia !* (1906)
- *La Marquise de Pompadour* (1899)
- *Nostradamus* (1909)
- *Les Amants de Venise* (1909)
- *Les Pardaillan* (1907)
- *Triboulet* (1910)
- *La Cour des miracles* (1910)
- *L'épopée d'amour* (1907)
- *Le Fils de Pardaillan* (1916)
- *Fausta Vaincue* (1908)

Chapitre 1

LA FÊTE DE L'AMOUR

Roland !… Léonore !…

Venise, en cette féerique soirée du 5 juin de l'an 1509, acclame ces deux noms tant aimés.

Ces deux noms, Venise enfiévrée les exalte comme des symboles de liberté. Venise attendrie les bénit comme des talismans d'amour.

Sur la place Saint-Marc, entre les mâts qui portent l'illustre fanion de la république, tourbillonnent lentement les jeunes filles aux éclatants costumes, les barcarols, les marins – tout le peuple, tout ce qui vibre, tout ce qui souffre, tout ce qui aime.

Et il y a un défi suprême dans cette allégresse énorme qui vient battre de ses vivats le palais ducal silencieux, menaçant et sombre…

Là-haut, sur une sorte de terrasse, au sommet du vieux palais, deux ombres se penchent sur cette fête – deux hommes dardent sur toute cette joie l'effroyable regard de leur haine.

Venise laisse monter le souffle ardent de ses couples enlacés qui, parmi des bénédictions naïves et des souhaits d'éternelle félicité, répètent les noms de Léonore et de Roland.

Car demain on célébrera les fiançailles des deux amants. Roland !… le fils du doge Candiano, l'espoir des opprimés !… Roland… celui qui, dit-on, a fait trembler plus d'une fois l'assemblée des despotes, le terrible Conseil des Dix, et lui a arraché plus d'une victime !…

Léonore !… L'orgueil de Venise pour sa beauté – l'héritière de la fameuse maison des Dandolo, toute-puissante encore malgré sa ruine… Léonore, qui aime tant son Roland qu'un jour, à un peintre

célèbre qui la suppliait à genoux de se laisser peindre, elle a répondu que seul son amant la posséderait en corps et en image !…

Et Venise terrorisée par le Conseil des Dix, célèbre comme le commencement de sa délivrance les fiançailles du fils du doge et de la fille des Dandolo.

Car ce mariage, ce sera l’union des deux familles capables de résister au despotisme effréné des Dix ! Ce mariage sera, on n’en doute pas, la prochaine élévation à la dignité dogale de Roland, l’espoir du peuple, et de Léonore, la madone des pauvres !

Par intervalles, pourtant, la clameur des vivats s’affaisse tout à coup sur la place Saint-Marc, et un silence lourd d’inquiétudes pèse sur la foule. C’est qu’on a vu alors quelque espion s’approcher du tronc des dénonciations, y jeter à la hâte un papier, puis s’évanouir dans les ténèbres.

Quel nom a été livré à la vengeance des Dix ?

Qui sera arrêté cette nuit ?

Puis, soudain plus violentes, plus acerbes, les acclamations viennent heurter le morne palais ducal, au fond duquel le doge Candiano et la dogaresse Silvia tremblent pour leur fils, épouvantés de cette popularité qui le désigne au bourreau !

Là-haut, sur la terrasse, deux hommes écoutaient ardemment.

L’un d’eux, grand, la physionomie empreinte d’un orgueil sauvage, tendit alors son poing crispé vers la foule :

« Hurle, peuple d’esclaves ! Demain, tu pleureras des larmes de sang ! Écoute, Bembo ! Ils acclament leur Roland !

– J’entends, seigneur Altieri ! Et j’avoue que ces deux noms de Roland et de Léonore font assez bien, accouplés ensemble !

– Damnation ! Plutôt que de voir s’accomplir ce mariage, Bembo, je les poignarderai de mes mains !

– Oh ! vous haïssez donc bien votre cher ami Roland ?

– Je le hais, lui, parce que je l’aime, elle ! Oh ! cet amour, Bembo ! cet amour qui m’étouffe ! Ô Léonore, Léonore ! Pourquoi t’ai-je vue ! Pourquoi t’ai-je aimée ! »

Et cet homme, le plus puissant d’entre les patriciens de Venise, le plus redoutable des Dix, cet Altieri qui, lorsqu’il traversait Venise, silencieux et fatal, marchait dans une atmosphère d’épouvante, cet homme prit sa tête à deux mains et pleura.

Bembo, la figure sillonnée par un sourire de mépris et de crainte, Bembo le regardait, effroyablement pensif.

Altieri, le visage contracté, l’attitude raidie dans un effort de

volonté farouche, se dirigea vers l’escalier de la terrasse.

« Où allez-vous, seigneur capitaine ? » s’écria Bembo.

Sans répondre, Altieri lui montra le poignard sur lequel sa main se crispait.

« Plaisantez-vous, monseigneur ! murmura Bembo de cette voix visqueuse, qui faisait qu’après l’avoir trouvé hideux en le regardant, on le trouvait abject en l’écoutant. Plaisantez-vous ! Quand on s’appelle Altieri, quand on commande à vingt mille hommes d’armes, quand on peut faire déposer le doge et se coiffer de la couronne ducale, quand on peut, en levant le doigt, faire tomber une tête, quand on tient dans sa main cette arme fulgurante et sombre qui s’appelle le Conseil des Dix, laissez-moi vous le dire, seigneur, on n’est qu’un enfant si pour se débarrasser d’un rival, on descend à le frapper ! Vous êtes dieu dans Venise et vous voulez vous faire bravo ! Allons donc ! Ce n’est pas d’un coup de poignard que doit mourir Roland Candiano, le fiancé de Léonore !

– Que veux-tu dire ? » grinça le capitaine.

Bembo l’entraîna à l’autre bout de la terrasse :

« Regardez ! »

À son tour, Altieri se pencha.

Ce coin de Venise était ténébreux, sinistre. Au fond, apparaissait un étroit canal sans gondoles, sans chansons, sans lumières. D’un côté se dressait le palais ducal, massif, pesant, formidable ; de l’autre côté du canal, c’était une façade terrible : les prisons de Venise.

Et entre ces deux choses énormes, un monstrueux trait d’union, une sorte de sarcophage jeté sur l’abîme, reliant le palais de la tyrannie au palais de la souffrance… C’est sur ce cercueil suspendu au-dessus des flots noirs que tombèrent les regards d’Altieri.

« Le pont des soupirs !

– Le pont de la mort ! répondit Bembo d’une voix glaciale ; quiconque passe là dit adieu à l’espérance, à la vie, à l’amour ! »

Altieri essuya son front mouillé de sueur. Et comme si sa conscience se fût débattue dans une dernière convulsion :

« Un prétexte ! balbutia-t-il, oh ! un prétexte pour le faire arrêter !…

– Vous voulez un prétexte ! dit Bembo en se redressant avec une joie funeste. Eh bien, suivez-moi, seigneur Altieri ! »

Bembo s’était porté sur un autre point de la terrasse :

« Regardez !… »

Cette fois, il désignait un palais dont la façade en marbre de Carrare et les colonnades de jaspe se miraient dans le Grand Canal.

« Le palais de la courtisane Imperia ! murmura Altieri.

– Vous cherchez un prétexte, gronda-t-il. C'est là que vous le trouverez !

– Elle le hait donc ! haleta Altieri.

– Elle l'aime !… Entendez-vous, seigneur ! La courtisane Imperia souffre ce soir comme une damnée, comme vous ! Et son amour, violent comme le vôtre, implacable comme le vôtre, veille dans l'ombre ! Et cet amour lui ouvre comme à vous la porte de la vengeance… Venez, seigneur, venez chez la courtisane Imperia !…

Chapitre 2

LES AMANTS DE VENISE

Les derniers bruits de la fête populaire se sont éteints. Venise s'endort. Tout est fermé… Seule, la gueule du Tronc des Dénonciations[1] demeure ouverte, comme une menace qui jamais ne s'endort…

En la petite île d'Olivolo, derrière l'église Sainte-Marie Formose, où tous les ans se célébraient les mariages des douze vierges dotées par la république, s'étend un beau jardin.

À la cime d'un cèdre, un rossignol reprend éperdument ses trilles. Et sous le cèdre immense, parmi des massifs de roses, dans la splendeur paisible et majestueuse de ce cadre inouï de beauté, c'est un autre duo de passion qui se susurre entre deux êtres d'élection : *elle* et *lui*.

Ils forment un couple d'une radieuse harmonie qui arrache des cris d'admiration au peuple vénitien poète et artiste, qui les a surnommés les « Amants de Venise » comme si, à eux deux, ils formulaient la synthèse vivante de tout ce qu'il y a de lumière, de force et de prestige dans la Reine des Mers !

Minuit sonne. Ils tressaillent tous deux : c'est l'heure où, depuis trois mois que Roland est admis dans la maison des Dandolo, ils se séparent tous les soirs. Roland s'est levé.

« Encore quelques minutes, mon cher seigneur, soupire Léonore.

– Non, dit Roland avec une fermeté souriante ; le noble Dandolo, ton père, m'a fait jurer que, tous les soirs minuit serait le terme de notre félicité, jusqu'au lendemain… et cela jusqu'au jour proche où notre félicité, Léonore, ne connaîtra plus de terme, ni de limite…

– Adieu donc, mon doux amant… Demain… ah ! demain viendra-t-il jamais !…

– Demain viendra, ma pure fiancée ; demain, dans le palais de mon père, devant tout le patriciat de Venise, nous échangerons l'anneau symbolique ; et, ô mon âme, nous serons unis à jamais…

– Mon bien-aimé, comme ta voix me pénètre et me transporte ! Oh ! pour être à toi, toute, pourquoi faut-il attendre encore ?… Roland, ô mon cher fiancé, mon être frémit chaque soir à ce moment d'angoisse où nous nous séparons… Et ce soir, plus que jamais, des pensées funèbres assiègent mon âme…

– Enfant ! sourit Roland. Ne crains rien… Repose ta confiance en ton époux…

– Mon époux ! Oh ! ce mot… ce mot si doux, Roland, c'est la première fois que tu le prononces, et il m'enivre. »

Ils sont maintenant près de la porte du jardin.

Ils se contemplent avec un naïf et sublime orgueil… ; leurs bras tremblants se tendent ; leurs corps s'enlacent ; leurs lèvres s'unissent.

Léonore s'est enfuie. Roland a fermé la porte ; puis, lentement, absorbé en son bonheur, il a longé le mur extérieur du jardin, il a longé la vieille église, et se dirige vers sa gondole qui l'attend.

Et tout à coup, dans la nuit, éclate un cri déchirant :

« À moi !… On me tue !… À moi !… à moi !… »

Roland, violemment arraché à son extase, eut le sursaut de l'homme qu'on réveille. Il regarda autour de lui. À vingt pas, vers le canal, un groupe informe se débattait. Il tira la lourde épée qui ne le quittait jamais, et s'élança.

En quelques instants, il fut sur le groupe et vit une femme, tombée sur ses genoux, que sept ou huit malandrins, lui parut-il, dépouillaient de ses bijoux.

« Arrière, brigands ! arrière, chiens de nuit ! »

Les bandits se retournèrent, le poignard levé.

« Arrière toi-même ! » hurla l'un d'eux.

Tous ensemble, ils entourèrent le jeune homme dont l'épée commença aussitôt un redoutable moulinet. Mais à ce moment un rayon de lune l'éclaira en plein. Les bravi reculèrent soudain.

« Roland Candiano ! murmurèrent-ils avec une sorte de terreur mélangée de respect. Roland le Fort !… Sauve qui peut !… »

Il y eut une fuite précipitée, une débandade.

Mais le colosse était resté, lui !

« Ah ! ah ! ricana-t-il, c'est toi qu'on appelle Roland le Fort !… Eh bien, moi, je me nomme Scalabrino ! »

Scalabrino ! Le célèbre et formidable bandit qui, un jour, quelques années auparavant, en 1504, avait stupéfié Venise par un coup d'audace inouïe !… Le 15 août de cette année-là, avait eu lieu la cérémonie annuelle du mariage de douze vierges aux frais de la république. Selon l'antique tradition, les douze épousées portaient une cuirasse d'argent, un collier de perles et d'autres bijoux précieux que l'on conservait dans le trésor de l'État pour servir d'année en année. Scalabrino débarqua avec cinquante compagnons devant Sainte-Marie-Formose. Au moment où les vierges cuirassées d'argent sortaient de l'église, ils fondirent sur elles : il y eut une effroyable mêlée ; mais les douze jeunes femmes furent entraînées dans le bateau-corsaire de Scalabrino qui, léger, admirablement gréé, prit aussitôt le large et ne put être rejoint par les vaisseaux qui s'élancèrent à sa poursuite. Huit jours plus tard, Scalabrino renvoya à Venise les douze vierges dont la pudeur avait été scrupuleusement respectée ; mais il garda les cuirasses d'argent et les colliers de perles.

Le géant se rua sur Roland la dague haute.

Mais il n'avait pas fait un pas qu'il chancela, étourdi, aveuglé de sang : Roland venait de lui assener sur le visage deux ou trois coups de poing qui eussent assommé tout autre que le colosse.

Mais, se remettant aussitôt, il saisit Roland à bras-le : corps.

La lutte dura une minute, acharnée, silencieuse.

Puis, tout à coup, le géant roula sur les dalles, et Roland, le genou appuyé sur sa vaste poitrine, leva sa dague. Scalabrino comprit qu'il allait mourir, car selon les mœurs du temps, il n'y avait pas de quartier pour le vaincu.

« Vous êtes le plus fort. Tuez-moi ! » dit-il sans trembler.

Roland se releva, rengaina sa dague et répondit :

« Tu n'as pas eu peur : je te fais grâce. »

Scalabrino se remit debout, stupéfait :

« Monseigneur… je vais vous dire toute la vérité.

– Va… je t'en fais grâce !

– Monseigneur !…

– Va, te dis-je ! »

Le colosse jeta sur le jeune homme un singulier regard où il y avait comme une aube d'attendrissement et de pitié. Puis, esquissant un geste d'insouciance, il s'éloigna rapidement et bientôt

disparut.

Roland, alors, se pencha sur la femme qu'il venait de délivrer.

À ce moment l'inconnue ouvrait les yeux.

« Vous ! prononça-t-elle, à la vue de Roland, d'une voix dont chaque vibration était une chaude caresse. Ah ! c'est être sauvée deux fois que de l'être par vous !…

– Madame… » fit le jeune homme, interdit.

Mais déjà, sans lui laisser le temps de continuer, elle avait prit sa main, et murmurait :

« J'ai peur ! oh ! j'ai peur… Vous ne refuserez pas de m'escorter jusque chez moi… je vous en supplie…

– Madame, je m'appelle Roland Candiano, et je serais indigne de l'illustre nom que je porte, si je vous refusais ma protection.

– Merci ! oh ! merci ! » dit-elle avec la même ferveur.

Elle l'entraîna. Deux cents pas plus loin, sur les bords d'un canal, elle s'arrêta. Une somptueuse gondole attendait là. Ils prirent place sous une tente en soie brochée d'or. Et le barcarol se mit à pousser activement la gondole.

Ils ne disaient rien – lui, repris par son rêve d'amour. Et, elle, la divine Imperia, roulant dans son sein de marbre les tumultes de sa passion.

Imperia ! La fameuse, la fastueuse courtisane romaine amenée à Venise par le noble Davila, le plus riche des Vénitiens, le plus écouté dans le Conseil des Dix !…

Imperia, si belle en effet, si adorée, qu'à son départ les Romains lui élevèrent en reconnaissance de sa beauté un monument public comme à une déesse !…

Roland ne la connaissait que de réputation. Mais lorsque la gondole s'arrêta enfin et qu'ils eurent débarqué, lorsqu'il vit les vingt serviteurs s'empresser au-devant de sa compagne, lorsque d'un coup d'œil il eut embrassé la façade en marbre blanc avec ses statues, ses huit colonnes de jaspe, ses corniches fouillées comme une dentelle, alors il reconnut devant quelle demeure il se trouvait et à quelle femme il avait servi de chevalier.

« Soyez généreux jusqu'au bout en honorant cette maison de votre présence… »

La voix ardente suppliait. Le jeune homme entra !…

Imperia le conduisit dans une salle où une profusion de fleurs rares, des tentures et des tapis de l'Inde, des tableaux dignes des palais princiers de Florence et de Ferrare, des glaces somptueuses et

des lampadaires d'or massif révélaient le faste, le raffinement et le goût artistique de la courtisane pour laquelle l'opulent Davila avait englouti déjà les trois quarts d'une fortune colossale.

« Ne voulez-vous pas vous asseoir ? demanda-t-elle.

– Madame, répondit Roland, vous voici chez vous, en parfaite sûreté. En demeurant plus longtemps, je vous rendrais importun le faible service que j'ai eu la joie et l'honneur de vous rendre.

– Importun ! vous ! Ah ! monsieur, ce que vous dites là est cruel et me prouve que vous refusez de lire dans mes yeux ce qui se passe en mon pauvre cœur tourmenté !

– Nos voies sont différentes, madame. En vous disant adieu, je vous supplie de croire que j'emporte de cette rencontre une vive admiration pour votre courage dans le danger et une sincère reconnaissance pour la souveraine grâce de votre hospitalité. »

Elle se plaça devant lui, poussée par un de ces coups de passion qui affolent soudain les femmes aux minutes des crises d'âme :

« Vous ne voyez donc pas que je vous aime ! Vous ne voyez donc pas que je vous offre la tendresse brûlante de mon cœur et les caresses de mon corps ! Vous ne voulez donc rien voir ! Vous n'avez donc pas vu que depuis trois mois je vous suis pas à pas !

– Madame… de grâce, revenez à vous…

– Savez-vous pourquoi j'ai quitté Rome, mes poètes, mes artistes, tout un peuple qui m'adorait ! Savez-vous pourquoi j'ai suivi Jean Davila dans Venise ? C'est que je vous avais entrevu l'an dernier lorsque vous vîntes en ambassade auprès du pape ? Savez-vous pourquoi j'ai fait édifier ce palais sur le Grand Canal ? C'est que de là je pouvais tous les jours voir passer votre gondole ! Savez-vous pourquoi j'ai dépensé des millions pour orner cette demeure ? C'est que j'espérais en faire le temple de notre amour ! Ô Roland ! Roland ! quel affreux mépris je lis dans vos yeux !…

– Je ne vous méprise pas, je vous plains…

– Tu me plains ! J'aimerais mieux ton mépris encore… Mais non ! Plains-moi ! Car ce sont d'épouvantables tourments qui me rongent, lorsque je songe à celle que tu aimes, à cette Léonore, qui…

– Malheureuse ! » tonna Roland.

Il était devenu livide.

« Adieu, madame », dit-il brusquement d'une voix altérée.

Et il s'élança au-dehors. Rugissante, ivre de passion et de fureur, tragique et sublime d'impudeur, Imperia déchira les voiles qui couvraient sa splendide nudité, et sanglotante, se roula sur une

peau de lion en mordant ses poings pour étouffer ses cris.

Ses yeux, tout à coup, tombèrent sur un homme qui, les bras croisés, debout dans l'encadrement de la porte, la regardait.

« Jean Davila !… » cria-t-elle bondissante.

Puis elle interrogea haletante.

« Vous avez vu ?

– Tout !…

– Vous avez entendu ?…

– Tout !… »

Elle éclata d'un rire atroce et dément. Et lui, d'une voix glaciale, reprit :

« Vous allez mourir !… Ah ! c'est pour retrouver Roland Candiano que vous avez suivi Jean Davila dans Venise ! Par le Ciel, madame, je vous glorifie de votre impudence. Et j'admire le destin qui a voulu employer à pareille besogne le patrimoine des Davila ! Ainsi ma mère, et la mère de ma mère, et toutes mes aïeules, aussi loin que je remonte dans les âges, auront forgé à force d'économie une fortune princière pour qu'un jour il vous plût, à vous, d'élever un temple impur à vos amants de passage !

– Un temple ! rugit-elle, échevelée ; ah ! tu ne crois pas si bien dire !… Viens et regarde ! »

D'un bond elle s'était ruée sur une tenture qu'elle jetait bas, ouvrait une porte secrète et se jetait dans une chambre où Jean Davila, écumant, se précipita à sa suite. Il s'arrêta stupéfait, comme devant une vision de songe fantastique.

Au fond, de trois énormes brûle-parfums, s'échappaient d'enivrantes senteurs. Et au-dessus de ces cassolettes supportées par des trépieds d'argent, dans une sorte de gloire, encadré d'or, apparaissait le portrait de Roland Candiano.

Jean Davila, les yeux sanglants, le visage bouleversé, hurla :

« Créature d'enfer ! Descends chez les damnés pour y achever ton obscène adoration. »

Il s'élança sur elle, titubant de fureur, le poignard levé.

« Meurs ! » râla-t-il.

Prompte comme la foudre, Imperia saisit le bras au vol, le serra furieusement, le porta à sa bouche et le mordit… Le poignard tomba… Dans le même instant, elle le ramassa, et l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine de Jean Davila…

Il tomba comme une masse, sans pousser un cri. Imperia, de ses yeux exorbités par l'horreur, contempla le cadavre sanglant, et,

lentement, se mit à reculer.

À ce moment, quelqu'un la toucha à son épaule nue…

Elle se retourna épouvantée, délirante, prête à un nouveau meurtre, et vit une figure blême qui souriait hideusement.

Chapitre 3

LES FIANÇAILLES

Le lendemain, vers 9 heures du soir, le palais ducal était illuminé. Sa masse pesante et sévère apparaissait alors plus gracieuse avec ses ogives, ses trêfles, sa merveilleuse *loggietta* – tout son aspect oriental mis en relief par les lumières accrochées à toutes les arêtes.

Venise entière était dehors, affluant en orageux tourbillons autour du vaste monument, ses canaux hérissés de gondoles qui s'entrechoquaient. Et cette foule ne chantait plus comme la veille : de sourdes rumeurs l'agitaient.

Dans le palais, à l'entrée des immenses et somptueuses salles de réception, au haut de l'escalier des Géants, le doge Candiano lui-même se tenait debout, revêtu du costume guerrier, recevant les hommages de tout le patriciat de Venise et de la province accouru à la cérémonie. Près de lui, la dogaresse Silvia, très pâle, le visage empreint d'une dignité imposante accueillait les souhaits des invités par un sourire inquiet, et son regard semblait vouloir lire jusqu'au fond de l'âme de ces hommes le secret de leur pensée – le secret du bonheur de son fils… ou de son malheur !

Bembo était arrivé l'un des premiers en disant :

« J'ai composé pour le jour du mariage un divin épithalame que l'Arioste[2] ne désavouera point ! Il en sera jaloux ! »

Et c'était étrange de voir tous les invités, revêtus de costumes de cérémonie, porter au côté non la légère épée de parade, mais le lourd estramaçon de combat. Sous les pourpoints de satin on devinait les cottes de mailles, et sous les sourires des femmes on voyait clairement la terreur.

Que se passait-il ?… Pourquoi des bruits de révolte populaire venaient-ils coïncider avec cette fête de fiançailles ?

Léonore et Roland, assis l'un près de l'autre, dans la grande salle aux plafonds enrichis de fresques inestimables, semblaient dégager un rayonnement de bonheur.

Dandolo, le noble Dandolo, descendant de ce doge qui le premier écrivit une histoire de Venise, se tenait près de sa fille, et dans ses regards, à lui, éclatait la même sourde inquiétude qui agitait les masses des invités.

Roland, la main tendue à tout nouvel arrivant, balbutiait des remerciements par quoi son bonheur cherchait à se faire jour à travers l'angoisse de félicité qui étreignait sa gorge.

« Soyez heureux, Roland Candiano… dit un invité.

– Cher Altieri, merci ! oh ! merci… je vous aime, vous êtes un véritable ami…

– Moi aussi, je vous aime… soyez heureux !

– Et vous, mon cher Bembo ! Vous voilà donc aussi ! Ah ! nous ferons encore des barcarolles et des ballades, savez-vous bien ? Vous maniez si bien les vers !

– Monseigneur, dit Bembo courbé en deux, vous êtes trop bon… »

Et Bembo se perdit dans la foule. À ce moment, des gardes armés se postèrent soudain devant toutes les portes. Un silence d'épouvante s'appesantit sur la vaste salle de fête. Un homme précédé de deux hérauts s'avança et, d'une voix haute et grave, prononça :

« Moi, Foscari, grand inquisiteur d'État, je déclare qu'il y a ici un traître, rebelle et conspirateur, que je viens arrêter pour le salut de la république !… »

Le doge Candiano le regardait venir, et ses mains tremblantes, ses lèvres blanches révélaient la furieuse colère qui grondait en lui.

« Un pareil scandale ici ! En un pareil soir ! Dans la salle des doges ! Quel que soit l'accusé, il est ici mon hôte, entendez-vous, seigneur Foscari ! Et par les clous de la croix sanglante, il ne sera jamais dit qu'un Candiano aura failli à l'hospitalité ! »

Foscari redressa sa taille imposante :

« Seigneur duc, je vous requiers et vous somme de dire si vous entendez résister ici, dans la salle des doges, à la loi que les doges font serment de protéger. »

Candiano jeta autour de lui un regard éperdu.

Il vit ses deux mille invités muets, courbés, immobilisés.

Le doge eut la sensation aiguë de son impuissance…

« Le nom de l’accusé ?… demanda-t-il d’une voix étranglée.

– Roland Candiano ! » répondit le grand inquisiteur.

Un double cri, déchirant, désespéré, retentit, et deux femmes, d’un mouvement instinctif, se jetèrent au-devant de Roland qui, les yeux pleins d’éclairs, marchait sur Foscari… Silvia et Léonore, la mère et l’amante, enlacèrent le jeune homme de leurs bras, et toutes deux eurent ce farouche mouvement de la tête qui signifiait :

« Venez donc l’arracher de là, si vous osez !… »

En même temps, le doge Candiano jetait une clameur rauque :

« Mon fils !… vous dites que mon fils conspire et trahit !…

– La dénonciation est formelle !

– Infamie et mensonge !… »

Et tandis qu’un tumulte fait de violentes et menaçantes exclamations secouait l’assemblée, le doge tira sa lourde épée.

À ce moment même, Altieri rejoignait Roland Candiano, et rapidement, les yeux baissés, le front blême, lui murmurait ces mots :

« Les ennemis de votre père ont organisé cette scène pour le pousser au désespoir et le perdre… Rendez-vous, Roland ! Je réponds de votre vie !… *Dans une heure, tout sera arrangé ! »*

Ces paroles frappèrent Sylvia et Léonore comme Roland. L’influence d’Altieri dans le Conseil des Dix était aussi sûre que son amitié pour le fils du doge. Les deux femmes eurent un mouvement dont Roland profita pour se dégager de leur étreinte.

Il saisit la main d’Altieri :

« Ami fidèle !… votre clairvoyance sauve mon père… c’est entre nous, désormais, une fraternité jusqu’à la mort ! »

Et Roland s’élança vers le doge Candiano qu’il rejoignit à l’instant où celui-ci levait son épée pour en appeler à ses invités, dont cinq ou six à peine avaient des regards de sympathie pour lui…

« Mon père ! » cria le jeune homme.

Candiano, hagard, se retourna, vit son fils, et sa fureur se fondit en désespoir. Il ouvrit ses bras en sanglotant.

Roland, cependant, parlait bas à l’oreille de son père.

Tout à coup, on vit le doge se tourner vers le grand inquisiteur :

« Seigneur Foscari, dit-il d’une voix qu’il s’efforçait d’apaiser, mon fils innocent exige que son innocence soit proclamée par le Conseil. Faites donc votre besogne, comme nous faisons notre devoir. Que le tribunal se réunisse à l’instant !

– Le tribunal attend ! » dit Foscari glacial.

Le doge tressaillit. Ainsi tout avait été préparé pour le jugement !

« Seigneur Foscari, dit Roland très calme, voici mon épée que je vous confie. Je suis prêt à répondre au tribunal. »

Sur un signe du grand inquisiteur, un officier saisit le bras du jeune homme. Mais il n'avait pas accompli ce geste qu'il s'affaissait, le front ensanglanté par un coup que Roland venait de lui porter, avec une foudroyante rapidité.

« Entendons-nous, monsieur l'inquisiteur, dit Roland avec un sourire qui le faisait terrible ; vous avez devant vous un homme libre. C'est par ma volonté que je me rends devant le suprême Conseil. Donnez donc l'ordre à vos gardes de s'écarter… »

Foscari, d'un rapide coup d'œil, jugea la situation. Roland lui apparut ce qu'il était en réalité : capable de soulever la ville. Au-dehors, des rafales d'émeutes s'élevaient.

« Soit ! dit-il, toujours glacial. Nul ne vous touchera. Suivez-moi, Roland Candiano !

– Je vous précède, dit le jeune homme.

– Roland ! » cria Léonore en tendant les bras.

Roland se retourna et vit sa fiancée très pâle, s'appuyant à sa mère pour ne pas tomber. Il vit la flamme d'amour de ses beaux yeux noyés de douleur. Il vit sa vieille mère désespérée. Il vit son père sombre, entouré de seigneurs silencieux. Toute cette scène de deuil et d'effroi resta dans ses yeux.

« Dans une heure, Léonore ! Dans une heure, ma mère ! Dans une heure, mon père ! »

Il prononça ces paroles avec une étrange fermeté, et se retournant brusquement, il se mit à marcher vers la grande porte du fond.

Comme il allait disparaître, il entendit une dernière fois l'appel déchirant de sa fiancée :

« Roland ! Roland ! »

Il s'arrêta, livide, frissonnant.

Mais quoi ! Qu'avait-il à redouter ! D'un mot, il allait confondre la calomnie – et il sauvait son père…

Il passa !… La grande et lourde porte se referma !…

Chapitre 4

LE CONSEIL DES DIX

La salle du Conseil des dix se trouvait dans le palais ducal qui contenait aussi la salle des Inquisiteurs d'État – double menace ! Les Dix et les Inquisiteurs vivaient dans l'ombre autour des doges : deux pinces de la même tenaille toujours ouverte pour broyer. Lorsque le doge était homme de proie et d'ambition, il essayait de saisir les deux pinces, et la tenaille servait alors à broyer le peuple. Lorsque le doge était homme de liberté, lorsqu'il était suspect au patriciat, comme Candiano, c'est sur lui et les siens que se refermaient les dents de la terrible machine politique.

Foscari entra dans la salle du Conseil. Il prit place dans une stalle de bois sculpté en face des dix stalles dont une seule était inoccupée : celle de Davila !

Le Grand Inquisiteur était entré seul. Qu'était devenu Roland ?

Les neuf membres du Conseil des Dix, constitués en tribunal secret, étaient à leurs places.

« Messieurs, dit Foscari, depuis longtemps vous connaissez les menées souterraines de Roland Candiano. Dans votre esprit, il est condamné. Est-ce exact ? »

La plupart des neuf inclinèrent la tête, gravement.

« L'occasion seule nous faisait défaut. Nous avons ce soir le flagrant délit de trahison. Les hurlements de la plèbe qui entoure ce palais en acclamant le traître sont la plus terrible et la plus précise des accusations. Est-ce vrai ? »

Le même signe fut répété, mais par cinq seulement des neuf juges.

« Messieurs, continua le Grand Inquisiteur, en ce moment, les

minutes sont précieuses. La révolte qui menace nos privilèges doit être étouffée dès ce soir. Roland Candiano a soulevé les mariniers ; Roland Candiano a fomenté l'insurrection contre le patriciat. La formalité que nous accomplissons nous sauvera à condition d'être rapide.

– Votons ! dit Mocenigo, l'un des Dix.

– L'un des nôtres manque, observa Grimani.

– C'est vrai ! ajoutèrent deux ou trois autres. Nous ne pouvons voter ! »

Altieri essuya son front couvert de sueur.

Foscari eut un sourire implacable.

« L'un des vôtres est absent, et vous allez savoir pourquoi, dit-il. Mais avant de vous expliquer comment la stalle de l'illustre Davila est vide…

– Avant de vous parler de Davila, reprit le Grand Inquisiteur, finissons-en avec les formalités que nous impose la loi ! »

Foscari sortit de sa stalle et alla lui-même ouvrir toute grande la porte du fond – non celle par où il était entré, mais une porte qui donnait sur une salle vide. C'est là que devaient se tenir les témoins venant déposer. Des témoins, il n'y en avait jamais… Jamais personne ne se présentait à l'appel de l'Inquisiteur. Mais la loi exigeait cet appel.

À haute voix, sur le seuil de la porte, Foscari parla avec solennité :

« Que celui qui nous a dénoncé Roland Candiano pour le salut de la république, que celui-là, s'il est ici, entre et parle selon sa conscience ! »

Il attendit un instant, puis regagna sa place.

Comme il atteignait sa stalle, il perçut qu'un frémissement agitait les juges. Il se retourna et demeura stupéfait.

Une femme était là, dans l'encadrement de la porte qu'il venait de quitter !… Cette femme, c'était la courtisane Imperia !…

Foscari se remit aussitôt de son trouble.

« C'est vous, demanda-t-il, qui avez dénoncé Roland Candiano ?

– C'est moi ! dit Imperia.

– Parlez donc librement et sans crainte. »

– Je vais dire… toute la vérité… toute, oh ! toute ! si affreuse qu'elle soit !… » murmura-t-elle.

À ce moment, la porte qui donnait du côté de la salle des doges s'ouvrit, et Léonore parut.

La parole expira sur les lèvres d'Imperia. Ses yeux se fixèrent sur la jeune fille avec une expression d'intraduisible haine.

« Qui ose pénétrer ici ? » tonna Foscari.

D'un pas rapide, Léonore s'était portée au milieu de la salle.

Elle se tourna vers les juges et d'une voix brisée de sanglots :

« Pardonnez-moi… je viens le défendre !… »

Elle était si belle, ses yeux baignés de larmes exprimaient une telle douleur qu'une prodigieuse émotion fit palpiter ces hommes ! seul, Altieri demeura affaissé à sa place, en proie à un vertige de jalousie, se demandant s'il n'allait pas se tuer d'un coup de poignard.

Lentement, Imperia s'était reculée.

Léonore la vit-elle seulement ? Ce n'est pas probable. Et tout de suite, elle commençait à parler.

« De quoi l'accusez-vous ?… Qu'a-t-il fait ? Il devait être de retour au bout d'une heure, et l'heure s'écoule… Où est-il ?… Seigneurs, chers seigneurs, je reconnais parmi vous des hommes qui étaient ses amis… Vous, Altieri, comme il vous chérissait !… Et vous, Mocenigo, il s'est battu pour vous !… Et vous, Grimani, ne l'avez-vous pas souvent accompagné chez mon père ?… Et vous, Morosino, il a sauvé votre fils ! Vous étiez ses amis… Et vous êtes là pour l'accuser, pour le juger, le condamner ! Chers seigneurs, si vous me l'enlevez, ôtez-moi la vie, arrachez-moi l'âme, puisqu'il est mon âme et ma vie… Vous vous étonnez ! Comme si une Dandolo ne savait pas son devoir !… Une de mes aïeules a sauvé la république… je puis bien, moi, sauver mon époux ! J'ai le droit d'être ici ! Je veux savoir ?… De quoi l'accuse-t-on ?… Qui l'accuse ?…

– Moi », dit Imperia.

Léonore eut un sursaut d'horreur, et se tournant vers la courtisane qui s'avançait, fixa sur elle des yeux hagards.

« Vous madame !… Qui êtes-vous ?…

– Vous allez le savoir ! Je me nomme Imperia… j'exerce dans Venise un métier que j'ai exercé à Rome. Je suis une pauvre femme souillée… Je fais profession de ma beauté. Comprenez-moi bien, madame, je suis une courtisane… »

Tout ce que la jalousie et la haine peuvent mettre de poison dans des paroles, Imperia le mit dans ces mots.

Léonore secoua la tête.

« C'est moi qui ai dénoncé Roland, acheva Imperia.

– C’est vous… qui dénoncez… Roland !… bégaya Léonore.

– Moi, madame. J’ai dénoncé… j’accuse Roland Candiano d’avoir comploté la destruction de l’État en frappant les membres du Conseil l’un après l’autre… »

L’accusation était si formidable que les juges en frémirent d’épouvante. Léonore, d’un geste de folie, écarta les cheveux qui frissonnaient sur son front. Aucun cri ne s’exhala de sa gorge serrée. De la même voix basse et tremblante, elle murmura :

« Des preuves… une telle infamie… oh ! madame…

– Des preuves ! exclama la courtisane. Des preuves ! J’ai moi-même surpris le complot, chez moi. »

Un cri d’atroce désespoir s’exhala cette fois de la gorge de Léonore. Elle bondit vers la courtisane, saisit ses mains, plongea son regard dans les yeux d’Imperia.

« Chez vous !… Vous dites que Roland est venu chez vous !…

– Qu’y a-t-il là d’étonnant ?… Il y venait tous les soirs… un peu après minuit… »

La jeune fille eut un tremblement de tous ses membres. Elle sentit ses yeux se voiler et ses tempes battirent violemment.

« Madame… par pitié ! ne vous jouez pas de mon désespoir… La vérité… dites-moi la vérité… dites-moi que j’ai mal entendu… mal compris… que Roland ne venait pas chez vous…

– C’est chez moi que les choses se sont passées, dit froidement Imperia. C’est chez moi que Roland Candiano a, la nuit dernière, commencé à exécuter son complot en frappant l’un des vôtres, seigneurs juges !… »

Un sourd grondement parcourut les stalles, et tous les yeux se portèrent vers la place inoccupée.

« Davila a été assassiné ! » proclama Foscari.

Léonore avait reculé les mains à ses tempes, les yeux invinciblement attachés sur la courtisane. Et elle entendit l’abominable vérité que la courtisane expliquait aux juges :

« Il me reste, seigneur, à vous dire pourquoi Roland Candiano a frappé Davila, le premier de vous tous… Le malheureux Davila est mourant chez moi. Il est certain qu’il sera mort demain… Voici comment la chose s’est passée : Roland Candiano a surpris Davila chez moi, dans mon palais. Il l’a frappé d’un coup de poignard. Car chacun sait que, de tous mes amants, Roland Candiano était certes le plus amoureux, et le plus jaloux… »

Ce fut, sur les lèvres de Léonore, une plainte si navrante qu’un

tressaillement de pitié parcourut les stalles du Conseil.

Imperia penchée en avant, écoutait le gémissement, elle aussi, de toute son âme.

Inconsciente, bouleversée, Léonore se dirigeait vers la porte, avec une seule idée encore vivante :

S'en aller bien loin… fuir… et mourir, seule, loin de tout, mourir avec, sur les lèvres, cette plainte navrante qui lui échappait sans qu'elle en eût conscience…

Elle atteignit la porte. Elle allait disparaître.

À ce moment, elle s'arrêta et se retourna soudain, comme galvanisée par un espoir insensé, foudroyant, avec une clameur de joie impossible à traduire !… Altieri aussi se retourna, mais livide d'angoisse ! Imperia aussi se retourna, mais blanche d'épouvante !

C'est qu'un huissier venait d'entrer dans la salle par l'autre porte. Et cet huissier annonçait :

« Messeigneurs les juges, voici le noble et illustre Jean Davila qui vient prendre sa place parmi vous !… »

Davila !… C'était Jean Davila qui venait !… Par quel prodige d'énergie ?… Comment ? Pourquoi ? Que voulait-il ?

Ce qu'il voulait !… Se venger d'Imperia ! Tout ce qu'il y avait encore en lui de vie, d'âme et de souffle se condensait intensément dans cette volonté farouche.

Et pour se venger d'Imperia, sauver Roland Candiano !…

Il était venu, au risque certain d'achever par ce suprême effort ce que le poignard d'Imperia n'avait pas fait sur le coup !

Indescriptible fut l'effet produit par la soudaine apparition des quatre laquais herculéens qui portaient un large fauteuil et entrèrent d'un pas pesant. Jean Davila était assis, livide.

Un silence de mort pesa sur ce drame poignant.

Alors, la voix de Foscari s'éleva :

« Jean Davila, cette femme accuse Roland Candiano de vous avoir frappé. Vous qui allez mourir, qu'êtes-vous venu attester devant vos pairs ?… »

Les neuf juges se penchèrent pour recueillir la parole suprême…

Léonore ferma les yeux et joignit les mains… Imperia se ramassa sur elle-même comme pour recevoir le coup fatal…

Jean Davila appuya ses deux mains sur les bras du fauteuil.

Et sa voix, faible pourtant comme un souffle d'outre-tombe, retentit avec une étrange sonorité :

« *J'atteste… que…* »

Il haleta… ses yeux se convulsèrent…

« Parlez ! dit Foscari. Parlez, juge qui allez comparaître devant votre juge ! »

Davila se débattit une seconde dans un spasme.

« J'atteste… j'at… »

L'horreur de la mort, tout à coup, se plaqua sur son visage ; une mousse de sang rougit sa bouche ; il s'abattit.

Foscari se pencha, le toucha, puis se releva :

« Messieurs, votre pair Jean Davila est mort… »

Silencieusement, les juges se découvrirent.

« Mort, continua Foscari, mort en accomplissant son devoir, mort en attestant que cette femme nous a dit la vérité !… »

Un râle funèbre lui répondit… Tous se retournèrent…

Et ils la virent, aussi blanche que Davila, se traîner vers la porte, l'ouvrir de ses mains convulsivement agitées, et s'en aller, lentement, courbée, dans une douleur sans nom…

En même temps, les clameurs lointaines se rapprochèrent et retentirent avec une violence de tempête.

« Messieurs, cria Foscari, dont les yeux flamboyèrent alors, demain nous déciderons la peine qu'il convient d'appliquer à Roland Candiano. Ce soir, étouffons la révolte !… Altieri, vous avez le commandement des hommes d'armes… Messieurs, l'émeute gronde… Chacun à votre poste de bataille !… »

Altieri, d'un bond, s'élança sur les traces de Léonore.

Foscari demeura le dernier.

Au moment où, ayant regardé avec un énigmatique sourire le cadavre de Jean Davila, il allait s'éloigner, un homme parut et se courba très bas devant lui en murmurant :

« Ai-je bien travaillé pour votre gloire et votre puissance, maître ?

– Oui, Barbo, dit Foscari ; *tu as bien travaillé ;* tu es un serviteur formidable. Va, nous compterons ensemble, quand…

– Quand vous serez doge de Venise et maître de la haute Italie, monseigneur ! »

Sur la place Saint-Marc, des arquebusades éclataient parmi des hurlements, des imprécations et des clameurs furieuses…

Chapitre 5

L'OURAGAN

Dans la salle des Doges, nul ne s'était d'abord aperçu de l'absence de Léonore Dandolo. Son père lui-même, absorbé par ses pensées, n'avait pas vu la jeune fille s'éloigner.

Quelles pensées ?…

Dandolo était ruiné. Dernier représentant d'une famille illustre, il supportait avec une impatience irritée la médiocrité présente. Il rêvait la restauration de son influence dans l'État. De sourdes ambitions gonflaient cette âme faible.

Cependant le temps passait. La foule des invités, qui avait d'abord attendu en silence, paraissait maintenant nerveuse et agitée. Autour du doge Gandiano et de la dogaresse Silvia, un grand vide s'était fait lentement.

Le vieillard ne semblait pas s'apercevoir qu'il était comme un étranger dans son palais… Ses yeux demeuraient obstinément fixés sur la grande porte du fond.

Roland était sorti par là ; c'est par là qu'il devait rentrer.

Tout à coup, cette porte s'ouvrit. Candiano se dressa tout droit.

« Mon fils ! » cria-t-il dans un élan de joie.

Mais il demeura stupéfait, assailli soudain de sinistres pressentiments ; ce n'était pas Roland qui venait d'apparaître… c'était Léonore !

Léonore, blanche, les yeux hagards, chancelante…

À ce moment même, les grondements de la place Saint-Marc éclatèrent avec une intensité de tonnerre. Dans la salle des Doges, une clameur furieuse répondit à ces grondements, et plus de cinq

cents seigneurs se ruèrent, l'épée haute, vers l'escalier des Géants.

« Vive Candiano ! Vive la liberté ! tonnait le peuple.

– Mort aux rebelles ! » hurlèrent les invités du doge.

Un formidable tourbillon enveloppa le doge à l'instant où, la tête perdue, il s'élançait vers Léonore, en jetant un cri terrible :

« Mon fils ! Qu'est devenu mon fils ?… »

Léonore, à bout de forces, allait s'affaisser lorsqu'un homme qui accourait derrière elle la saisit en frémissant.

C'était Altieri ! Il enleva la jeune fille évanouie et marcha sur Dandolo qui, sombre, épouvanté, se demandait s'il n'allait pas se noyer dans le naufrage de la famille Candiano.

« Que se passe-t-il ? balbutia Dandolo. Ces cris… ma fille évanouie !… Où est Roland Candiano ?… »

Altieri, avec une sauvage ivresse, pressa la jeune fille sur son sein. Et dans ce mouvement convulsif, ce fut comme une prise de possession… la conquête violente des traîtres de jadis !

« Ce qui se passe ! dit-il sourdement. Regardez autour de vous, Dandolo ; regardez ! »

Cent hommes entouraient le vieux Candiano qui, les yeux sanglants, échevelé, terrible, avait tiré son épée du fourreau.

« Mon fils ! rugit-il, qu'a-t-on fait de mon fils ?… »

Une voix puissante domina les rumeurs qui s'entrechoquaient comme les vagues de l'Océan en furie :

« Candiano !… Votre fils a trahi ! Votre fils est prisonnier de la république ! Candiano, vous avez trahi ! Vous n'êtes plus doge ! Au nom du Conseil des Dix, Candiano, je vous arrête !… »

Et Foscari s'avança, la main tendue.

« À moi ! hurla Candiano. À moi, mes hommes d'armes ! à moi, mes amis !… Ah ! lâches !… ils m'abandonnent !… »

Un cri déchirant retentit alors.

Une femme grande, les yeux perçants, les cheveux gris en désordre, se dressa près du vieillard : c'était la dogaresse Silvia…

« Candiano ! cria-t-elle, tu ne mourras pas seul !… »

En un instant, le doge Candiano, frappé à la tête, sanglant, évanoui, fut enlevé, emporté hors de la salle. Et la dogaresse Silvia, effrayante à voir, plus effrayante à entendre, les deux poings tendus, clamait l'atroce désespoir de son cœur.

Toute cette scène, d'une violence indescriptible dans les gestes, les attitudes et les voix des personnages, n'avait duré que quelques secondes.

Dandolo l'avait contemplé avec stupéfaction.

« Ce qui se passe ! reprenait alors Altieri : c'est une révolution, Dandolo ! Une révolution qui sera fatale aux suspects !… Et vous êtes suspect, vous qui donniez votre fille aux ennemis du patriciat vénitien, coalisés avec la plèbe des quais et du Lido ! »

Dandolo blêmit. Il se sentit perdu… Alors Altieri se pencha vers lui, et d'une voix basse, ardente, murmura :

« J'aime votre fille, Dandolo !… »

Ce fut sinistre !… En ce moment de terreur, parmi les tumultes d'émeute, devant la jeune fille évanouie, agonisante peut-être, cette soudaine demande en mariage !…

Dandolo garda le silence… Mais son regard éloquent parla pour lui. Ce regard de honte et de soumission, Altieri le recueillit, le comprit !

« C'est bien, acheva-t-il, mettez votre fille en sûreté. Je réponds de vous… répondez-moi d'elle !

– Je réponds de ma fille !… » répondit lâchement Dandolo.

Altieri jeta sur Léonore un regard de triomphe et de joie délirante. Puis, mettant l'épée à la main, il se rua au-dehors.

Ce fut à cette minute que Léonore revint à elle et ouvrit les yeux.

« Ô mon père ! mon père, bégaya la jeune fille, emmenez-moi, oh ! emmenez-moi !

– Oui, ma fille !… Viens… fuyons !… »

Elle marchait comme une automate, avec, sur ses lèvres brûlantes de fièvre, une plainte monotone, désespérée, désespérante :

« Oh ! je souffre !… Loin d'ici, mon père. Par pitié… »

Et c'est ainsi qu'elle quittait ce palais où quelques heures auparavant elle était entrée souriante, radieuse de sa jeunesse et de son bonheur, souverainement belle !

À ce moment, Silvia, la mère de Roland, apparut devant elle…

Silvia qui, le cœur déchiré, blessé à mort, venait d'assister à l'arrestation du doge son mari, comme elle avait assisté à l'arrestation de son fils ! Silvia avait aperçu Léonore et avait couru à elle.

« Ma fille ! cria-t-elle d'une voix rauque de sanglots. Tu étais digne de lui, toi… Viens !… Viens le venger ! »

Léonore la regarda un instant, de ses yeux agrandis par le désespoir, et toute sa douleur, comprimée jusqu'à la démence, alors fit explosion violemment :

« Moi !… Votre fille ?… Moi !… »

La dogaresse parut ne pas avoir entendu. Ou du moins, elle ne comprit pas – pauvre vieille mère convaincue que l'univers souffrait de sa souffrance et que Léonore – oh ! Léonore surtout ! – était prête à mourir avec elle pour la délivrance de son fils !

D'une voix sèche et sifflante elle reprit :

« Viens, ma fille, viens… à nous deux nous soulevons le peuple. Viens… dans deux heures, il ne restera pas pierre sur pierre de cette maison d'infamie… nous délivrons Candiano, nous délivrons Roland… mon fils… ton fiancé !

– Mon fiancé !… Lui !… Ah ! madame, allez donc demander à la courtisane Imperia quelle femme aimait Roland Candiano !… »

Cette fois, la mère comprit ! Léonore abandonnait Roland !…

Elle eut un geste d'accablement, puis ses deux mains se levèrent au ciel ; puis, toute raide, farouche, grondant des mots sans suite, elle descendit l'escalier au bas duquel mugissait et déferlait la houle de tempête d'un peuple en pleine émeute.

Léonore, en la voyant disparaître dans le remous de la foule, tendit ses bras vers elle et cria, sanglotante :

« Mère ! mère ! j'ai menti ! Mon cœur est à lui, toujours ! »

Elle voulut s'élancer.

Mais elle était à bout de forces : elle tomba à la renverse dans les bras de son père qui la souleva, l'emporta en courant.

Chapitre 6

LA DESCENTE AUX ENFERS

En sortant de la salle des Doges, escorté de l'Inquisiteur, Roland Candiano avait rapidement traversé les trois pièces désertes qui précédaient la salle du Conseil des Dix.

Foscari ouvrit une porte, et dit :

« Entrez là… vous serez appelé dans quelques instants. »

Roland eut une courte hésitation, puis il entra !…

Toute sa vie, il devait se rappeler cette seconde d'hésitation qui, en ce moment, lui parut étrange et qu'il se reprocha même comme une faiblesse !…

Une fois qu'il fut entré, la porte se referma doucement. Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix… puis dix autres encore… puis une heure…

Dès les premiers moments d'impatience, Roland voulut ouvrir la porte : elle était hermétiquement fermée.

« Voyons, se dit-il, gardons tout notre sang-froid. Il a pu se passer tel incident de forme qui retarde le moment où je dois parler aux juges… et puis, je m'exagère sans doute la longueur du temps écoulé… »

Cependant, malgré sa force d'âme, Roland commençait à ne plus être maître de lui.

Ce fut à ce moment que la porte s'ouvrit, et dans une sorte de lumière confuse, Roland aperçut de vagues lueurs d'aciers ; quelque chose comme une bête énorme, ou plutôt un assemblage de bêtes fabuleuses, dignes d'un cauchemar, grouillant devant lui ; c'étaient des êtres vêtus d'acier, et cela se hérissait de pointes d'acier aiguës,

effilées, tranchantes, insaisissables…

En même temps, les êtres informes qu'il avait entrevus se mirent en mouvement. Et ces êtres, c'étaient vingt hommes, la tête et le visage casqués de fer, la poitrine, les bras et les jambes cuirassés… des hommes d'acier qui s'avançaient d'un pas lent, uniforme, sans un mot, sans un cri !…

Et chacun d'eux croisait sa lance, une lance au bois très court, avec une immense lame d'acier emmanchée, tranchante sur les deux côtés, aiguë comme un poignard…

Cela formait une vision d'épouvante, un hérissement de bête apocalyptique… et c'était silencieux.

Roland, lui aussi, se taisait… Quelle parole eût pu rendre le délire de sa pensée ! Seulement, d'instant en instant, il essayait de saisir l'une des piques, et à chaque fois, un nouveau jet de sang jaillissait de ses bras ; il se baissa, se jeta à plat ventre, essaya de passer par-dessous, et il sentit les piques sur son front…

Il reculait, reculait encore, écumant, haletant… il recula jusqu'au mur, et dans un éclair de lucidité que lui laissa cette lutte hideuse, il se dit qu'il allait mourir là…

Mais non !… Derrière lui, le mur se fendit, s'ouvrit ; une porte secrète béa… les piques avancèrent… Il sentit le froid de l'acier sur sa gorge, il recula, s'enfonça dans un couloir sombre…

Dans le couloir, les hommes bardés d'acier, hérissés d'acier, entrèrent après lui, et continuèrent à avancer du même pas très lent, dans le même silence… Il recula. Il descendit ainsi un escalier, puis un autre ; puis il fut poussé dans un autre couloir et aboutit enfin à une large voûte éclairée dont la vue soudaine lui arracha enfin une clameur d'atroce désespoir :

« Le Pont des Soupirs !… oh ! le Pont des Soupirs !… »

Il comprenait enfin où on le poussait !

Soudain, sous les pointes placées sur sa poitrine, il fut acculé à une sorte de niche en pierre… et à peine y fut-il que des chaînes, enroulées à ses pieds, à ses bras, à sa poitrine, le réduisirent à l'impuissance…

Alors la troupe silencieuse disparut.

Hagard, presque insensé, Roland regarda devant lui…

Et devant lui, bien en face, il vit la chaise de pierre sur laquelle on faisait asseoir les condamnés pour les exécuter… non pour les tuer… mais pour une exécution plus effroyable que la mort.

Roland eut deux minutes de répit.

Alors, du bout du pont, il vit marcher vers lui un groupe d'hommes. Ils s'arrêtèrent devant la chaise de pierre – la chaise du supplicié !…

Sur la chaise, ils attachèrent un homme que cinq ou six soldats portaient tout ligoté ; cet homme avait la tête couverte du voile noir des condamnés… Et quand il fut solidement attaché sur la chaise de pierre, le groupe entier s'ouvrit, s'écarta pour que Roland pût voir. Quelqu'un prononça :

« Qu'on lui ôte le voile !… »

Roland reconnut le Grand Inquisiteur Foscari – et près de lui, il reconnut le bourreau.

Le bourreau enleva le voile noir. Et un cri déchirant, un cri d'abominable angoisse jaillit des lèvres de Roland :

« Mon père !… Mon père !… C'est mon père !… »

Le vieux Candiano, lui aussi, avait reconnu Roland !

Dès lors, le père et le fils ne se quittèrent plus des yeux jusqu'à la fin de l'épouvantable scène.

Soudain, la voix de Foscari s'éleva de nouveau :

« Candiano, le tribunal vous fait grâce de la vie…

– De quel droit le tribunal m'a-t-il jugé sans m'entendre ?

– Le tribunal, répondit Foscari, s'est inspiré de l'intérêt supérieur de la république. Il vous a jugé, il vous a condamné. Vous avez la vie sauve… Mais le Conseil a dû prendre les mesures nécessaires pour vous mettre hors d'état de nuire à la république…

– Je comprends ! fit amèrement Candiano, vous vous êtes assemblés dans l'ombre comme des lâches et vous avez décidé de me jeter dans quelque cachot d'où je ne sortirai jamais. Frappez-moi pour avoir été le vigilant gardien de nos lois, pour avoir pensé et agi selon l'éternelle justice !… Mais mon fils, que vous a-t-il fait ? Un enfant de vingt ans, messieurs ! S'il vous reste un sentiment d'humanité dans le cœur ; vous l'épargnerez. Vous épargnerez la noble jeune fille qui pleure et se désespère. C'est ma suprême prière. À ce prix, je consens avec joie à terminer ma vie dans les puits ou sous les plombs !…

– Candiano, dans une heure vous serez libre !… »

Un cri de joie échappa à Roland :

« Mon père ! vous êtes libre ! Foscari, soyez béni ! »

Un sombre sourire crispa les lèvres de l'Inquisiteur. Quant à Candiano, il avait frémi d'épouvante.

« Oh ! murmura-t-il, ils ne feront pas cela. Non… ce serait trop

affreux ! »
Il avait compris, l'infortuné !
« Bourreau, dit tout à coup Foscari, fais ton devoir !
– Le bourreau ! bégaya Roland. Que vient faire là le bourreau, puisque mon père est libre !...
– Roland ! Roland ! cria le vieux Candiano dans une clameur de sublime abnégation, ne regarde pas !... »
Mais Roland regardait ! Ses yeux hypnotisés ne pouvaient se détacher de l'horrible spectacle.
Au moment où Foscari prononça l'ordre fatal, le bourreau, d'un geste brusque, s'approcha de Candiano et lui plaqua un masque de métal sur le visage. À l'intérieur du masque, à la hauteur des yeux, il y avait deux pointes d'acier fines comme des aiguilles... Le bourreau appliqua sa main gauche sur la tête du condamné pour la maintenir.
Et alors, tandis que Roland criait grâce et pitié, tandis que le vieillard se débattait dans un spasme ultime de l'instinct, la main droite appuyait fortement sur le masque. On entendit un râle.
Roland s'affaissait évanoui. Le vieux Candiano à qui le bourreau, d'un tour de main, enlevait son masque et les liens, se levait tout droit, les mains étendues, le visage troué de deux cavités sanglantes...
Le bourreau venait de lui crever les yeux !
L'effrayante opération avait été si habilement accomplie que les yeux de l'infortuné saignèrent à peine. Seulement ses paupières convulsées par la souffrance demeuraient largement ouvertes, et cela faisait une figure épouvantable.
Deux hommes le prirent chacun par un bras et l'entraînèrent hors du palais ducal. À un quai, une grande barque attendait.
On fit monter l'aveugle dans la barque.
Elle s'éloigna aussitôt à force de rames et navigua longtemps. À l'endroit où la barque toucha terre, une voiture attendait, attelée de deux vigoureux chevaux. On hissa l'aveugle dans la voiture comme on l'avait fait entrer dans la barque. Et la voiture partit au galop de ses chevaux. Elle courut pendant de longues heures et s'arrêta enfin quelque part, à l'entrée d'un village.
Alors, on fît descendre l'aveugle. Candiano sentit qu'on lui fixait un sac sur l'épaule au moyen de bretelles et qu'on lui plaçait un bâton dans la main. Alors il entendit une voix qui lui disait :
« Monsieur, vous avez du pain dans votre sac, plus dix écus

d'argent. Vous avez devant vous un village où vous trouverez sans doute des âmes charitables. Allez, monsieur, allez… à la grâce de Dieu ! »

Candiano, stupide d'horreur et de douleur, demeura immobile au milieu de la route et il entendit la voiture qui l'avait amené s'éloigner rapidement. Alors l'aveugle baissa la tête et un double flot de larmes se mit à couler de ses yeux sans regard…

Roland s'était affaissé sur lui-même, évanoui, au moment de l'atroce vision du supplice infligé à son père.

Ce ne fut qu'au bout de vingt longues minutes que Roland ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec égarement.

« Roland Candiano », appela Foscari.

Le jeune homme lui jeta un regard étonné, sans répondre.

« Roland Candiano, j'ai à vous transmettre les décisions du suprême conseil en ce qui vous concerne.

– Voici Léonore, dit le jeune homme avec un sourire. Voyez, mon père, que de beauté, et c'est surtout le charme de sa grâce infinie qui me transporte…

– Roland Candiano ! reprit le grand inquisiteur, l'émeute que vous avez provoquée avec la complicité de votre père est étouffée, grâce à Dieu et à notre énergie. Mais il est juste que vous soyez puni… Roland Candiano, le tribunal vous a fait grâce de la vie, sur les instances du noble Altieri… Roland Candiano, vous êtes condamné à la prison perpétuelle ! »

Roland ne parut pas avoir entendu ces paroles.

« Qu'on l'emmène ! dit Foscari.

– Faut-il lui laisser ses chaînes ? demanda le geôlier.

– Inutile !

– En quel cachot faut-il le mettre ?

– Mettez-le au numéro 17. »

Les hommes qui entouraient Foscari étaient des êtres de fer, des cœurs de pierre… mais ils frémirent d'épouvante.

Roland fut alors détaché. Un geôlier le prit par le bras et l'entraîna. Il n'opposa aucune résistance et se laissa conduire sans prononcer une parole. Seulement, lorsque le pont eut été franchi, lorsque le geôlier eut pénétré dans la prison, lorsqu'il eut fait descendre à son prisonnier trois étages de degrés usés, moisis, Roland se mit à grelotter et dit très doucement :

« J'ai froid… j'ai bien froid !… »

On descendit, on s'enfonça encore. Une atmosphère fétide roulait

lourdement ses humides volutes dans ces sombres corridors.

Enfin, le geôlier s'arrêta et lâcha le bras de Roland.

Le malheureux se trouvait dans le cachot n° 17.

Il était rayé de la liste des vivants.

Sa pensée avait sombré dans le désastre de son bonheur.

Il était fou. Il était comme mort…

Le cachot n° 17 était une cellule assez vaste. Un étroit lit de camp était incrusté à l'un des panneaux de la muraille. En face la porte, vers le plafond, un soupirail coupé de barreaux de fer à pointes. Quelque part, sans qu'on pût préciser l'endroit, on entendait une sorte de clapotement monotone et sourd… c'était l'eau du canal… Il faisait noir, il faisait froid, et à part le clapotement de l'eau glissant sur les pierres extérieures de la prison, on n'entendait rien…

Chapitre 7

LE BANDIT

Une scène rapide s'était déroulée sur la place Saint-Marc au moment où la mère de Roland s'était jetée dans la foule, au plus épais de la mêlée. On la vit furieuse, échevelée, qui montrait le palais en criant des choses que nul n'entendit.

D'instinct, Silvia avait couru à l'endroit où l'on criait le plus fort : « Vive Roland Candiano ! » Là, une vingtaine d'hommes déguenillés, noirs de poussière et de sueur, hurlant, se démenant, reculaient peu à peu en tenant tête aux soldats. Parmi eux, un colosse qui semblait leur chef faisait une terrible besogne.

Soudain, un homme qui avait rampé de groupe en groupe s'approcha du géant et lui dit :

« Inutile de continuer, Scalabrino !… Tu vois que tout est fini et que le peuple fuit de toutes parts.

– Et monseigneur Roland ? demanda-t-il.

– Sois tranquille sur son compte, Il a obtenu maintenant ce qu'il voulait – grâce à toi, Scalabrino.

– Alors, il faut nous en aller ?…

– Oui, oui, tout est fini !… Ah ! attends ! »

L'homme venait d'apercevoir Silvia qui s'avançait.

« Tu vois cette femme ? fit-il. La reconnais-tu ?

– Non !

– Cent écus pour toi demain matin si elle meurt… »

Un violent remous de fuyards sépara les deux hommes.

« Cent écus ! murmura Scalabrino. Le métier est bon… »

Il s'élança sur Silvia, et au moment où celle-ci tombait à la

renverse, atteinte au front, il la saisit, la souleva, l'emporta, gagna une gondole, et disparut.

Peu à peu, l'énorme agitation de la veille s'apaisa et la nuit couvrit de ses ombres les cadavres de la place Saint-Marc.

Cette nuit-là, sur le quai des lagunes qui sont comme le vestibule de l'Adriatique, une pauvre chambre d'une maison délabrée était encore éclairée, vers trois heures du matin, c'est-à-dire à peu près au moment où Roland descendait vers le cachot n° 17.

Dans cette chambre, sur un mauvais lit, était étendue une femme dont le front ensanglanté était bandé de linges. À la tête du lit, une jeune fille qui portait le costume clair des filles du peuple veillait, debout, et parfois humectait les lèvres brûlantes de la blessée qu'elle regardait d'un air de compassion. Dans un coin de la pièce, un homme taillé en hercule était assis, immobile et silencieux.

La femme, c'était Silvia, la mère de Roland ; la jeune fille, c'était une pauvresse qui habitait la maison ; et l'homme, c'était le bandit Scalabrino.

Pourquoi n'avait-il pas encore tué Silvia ?

Le colosse se mit à se promener de long en large. Bien qu'il fût pieds nus, le bruit sourd de ses pas suffit sans doute à éveiller la blessée qui ouvrit les yeux.

Elle fit signe à Scalabrino de s'approcher du lit. Le bandit obéit avec une sorte de timidité qui était bien étrange chez un tel homme.

« Je vous reconnais, dit Silvia, c'est vous qui m'avez sauvée… »

Elle paraissait très calme.

Le bandit avait baissé la tête.

« Parlez, dit-elle doucement, j'ai besoin de savoir… il faut que je sache tout… C'est bien vous qui m'avez saisie au moment où j'ai reçu ce coup sur le front ?…

– Oui, madame, c'est moi… Quant à dire que je vous ai sauvée… par tous les diables, qu'ai-je donc depuis hier ? Enfin, bref, voici comment les choses se sont passées… Vous êtes sortie du palais… Je vous vois encore… Vous étiez si terrible que j'ai eu peur, moi qui n'ai jamais eu peur !…

– Continuez…

– Par sainte Marie Formose, on dirait que je tremble !… Alors, donc, vous vous êtes jetée parmi nous, et vous avez crié des choses telles que j'en sens encore mes entrailles frémissantes… et cela s'est passé au moment où les décharges d'arquebusades commençaient sur le peuple, et où les piquets et les hallebardes enveloppaient les

plus enragés. Alors, voilà : les hommes d'armes se sont jetés sur vous. Et moi, avec mes bravi, j'ai foncé sur les hommes d'armes, je vous ai prise dans mes bras, et je vous ai portée ici…

– Ainsi, le peuple a été vaincu ?

– Vaincu, par l'enfer ! Une centaine de morts sur la place Saint-Marc, autant de noyés dans le canal, trois ou quatre cents blessés et des arrestations… Ah ! c'est cela le plus terrible…

– Ainsi, le peuple n'a pu pénétrer dans le palais ! reprit Silvia de cette même voix monotone et concentrée.

– Entrer dans le palais ! Autant essayer de défoncer la porte de monseigneur Satanas !… Non, madame, non… Mais pourquoi penser à ces choses ?… Allons, allons, dites-moi qui vous êtes…

– Mais d'où est venue la révolte ? demanda Silvia.

– La révolte, madame ! Je veux que le diable me torde le cou si je sais d'où elle vient ! Ce que je sais, moi, c'est que j'ai reçu vingt écus pour moi, et deux écus pour chacun de mes hommes pour crier : « Vive Roland Candiano ! » et tirer quelques coups d'arquebuse en l'air… »

Silvia écoutait maintenant, les yeux agrandis par l'attention profonde et par l'horreur de ce qu'elle entrevoyait.

« Si j'avais su ! continua le bandit soudain assombri, je n'aurais pas crié d'aussi bon cœur, même pour cent écus !… Car savez-vous ce qu'on dit, madame ?…

– Que dit-on ?… Voyons, parle !

– Eh bien, on dit que, à cause de nos cris, à cause de nos arquebusades, à cause du désordre que nous avons mis dans le peuple, Roland Candiano est en prison… Malheur !… Si cela est, jamais je ne me pardonnerai !…

– Cela est ! dit Silvia. Misérable… C'est donc toi qui as fomenté la fausse révolte afin qu'il fût accusé, condamné ! »

Elle se leva, formidable de fureur.

« Mais qui êtes-vous donc ?

– Je suis sa mère ! » dit Silvia en marchant sur l'homme.

Le bandit tomba à genoux, son front toucha les carreaux :

« Sa mère ! gémit-il, sa mère !… Cela devait arriver !… Et c'est moi qui l'ai fait arrêter !… Tuez-moi ! oh ! tuez-moi !… »

La mère de Roland s'arrêta, stupéfaite.

Le bandit leva vers elle un visage sombre et bouleversé.

« Tenez, madame, reprit-il, j'ai, dans ma vie de bravo, tué bien des gens. C'est mon métier. Eh bien, pour la première fois de ma

vie, j'ai l'impression d'avoir commis un crime…

– Explique-toi ! dit Silvia durement…

– Votre fils… monseigneur Roland… J'ai été payé pour l'attirer dans un guet-apens. C'est lui qui m'a vaincu. Il pouvait me tuer, il m'a fait grâce.

– Ô mon noble enfant ! murmura la mère.

– Et puis, voyez-vous, continua Scalabrino avec une sorte de rudesse sauvage, ce qui m'a bouleversé l'âme, si j'en ai une ! ce n'est pas encore qu'il m'ait laissé la vie. La vie ! je n'y tiens pas tant que cela ! Mais si vous l'aviez entendu me dire : « Tu n'as pas eu peur ! » Il m'a parlé comme on parle à un homme, sans haine et sans mépris… Et moi, qui suis habitué à ne voir autour de moi que haine et mépris, cela m'a remué jusqu'au fond de l'être, cela m'a changé… »

Scalabrino se releva, se mit à marcher avec agitation :

« Et moi, pour le récompenser, j'ai travaillé à son arrestation. Je ne savais pas, c'est vrai. Mais j'aurais dû savoir !… Oui, là est le crime de ma vie. Aussi, madame, vous pouvez me tuer, si cela vous plaît. Et puis ce n'est pas tout, poursuivit-il avec désespoir. Vous qui êtes la mère de celui qui fait grâce, vous croyez que j'ai voulu vous sauver ? Sachez la vérité, la sinistre vérité… Je me suis jeté sur vous et je vous ai emportée parce qu'il m'avait promis cent écus pour vous tuer !…

– Et pourquoi ne m'as-tu pas tuée ?

– Ah ! voilà ! Est-ce que je sais, moi !… Dans le canal, j'ai été dix fois sur le point de vous jeter à l'eau. Ici, dans cette chambre, j'ai tâté la pointe de mon poignard en m'approchant de vous… Et je n'ai pas pu !

– Je te plains, dit Silvia, et je te pardonne.

– Elle me plaint ! Elle me pardonne ! Je tends mes filets contre le fils, et le fils me laisse vie sauve ! J'accepte d'assassiner la mère, et la mère me plaint et me pardonne ! Et voilà pourtant les êtres que frappe le malheur ! »

Silvia alla à lui et lui prit la main.

« Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle.

– Scalabrino…

– Eh bien, Scalabrino… veux-tu réparer le mal que tu as fait ? Veux-tu m'aider à sauver mon fils ? Veux-tu être à moi jusqu'à ce que Roland soit libre ? Veux-tu, sur un signe de moi, entreprendre l'impossible, frapper qui je te dirai de frapper, ne plus t'appartenir,

être dans ma main l'arme prudente et impitoyable dont je dirigerai les coups ? »

Le bandit étendit la main comme pour un solennel serment.

« De ce moment, dit-il, je suis à vous. Commandez, j'obéis. Je suis votre esclave. Et dès cette minute, je vous dis : Par quoi ou par qui faut-il commencer ? Qui dois-je frapper tout d'abord ?… »

Et la mère de Roland, d'une voix sourde, répondit :

« Léonore Dandolo !… »

Chapitre 8

LÉONORE

Pendant les huit jours qui suivirent l'arrestation de Roland, Léonore, délirante de fièvre, fut suspendue sur cet abîme du néant où il semble que le moindre choc va précipiter l'être vivant que terrasse le mal. L'heure vint cependant où la pensée de la jeune fille se dégagea des brumes de la fièvre et où son jeune corps, d'une si charmante robustesse, vainquit la mort. Son père l'avait veillée pendant toute cette période d'angoisse.

Dandolo aimait sa fille. Il pleura sincèrement. Il souffrit dans le silence de son cœur paternel les tortures ineffables de l'homme qui voit mourir sous ses yeux la chair de sa chair. Et lorsque Léonore fut enfin sauvée, il connut un moment la joie pure exempte de tout calcul.

Altieri, pendant ces huit jours, ne se montra pas à lui. Il se contenta de rôder, en l'île d'Olivolo, se présentant vingt fois le jour ou la nuit à la porte de la maison, pour avoir des nouvelles.

Lorsque Dandolo fut certain que sa fille était sauvée, il sentit se réveiller en lui son ambition. Il se dit que Léonore oublierait le drame et se reprendrait à l'amour. Et il songea qu'il lui fallait diriger cet amour et en faire l'instrument de sa fortune.

Au bout de deux mois, Léonore, en pleine convalescence, était assise un soir sous le grand cèdre du jardin. Elle aimait à se réfugier là et y passait des heures à rêver.

Elle ne pleurait pas. Elle renfermait en elle-même le deuil de son fiancé – le deuil de son amour, aussi ! Pourtant, lorsque son père était devant elle, des questions se pressaient sur ses lèvres, sans

qu'elle eût le courage de les formuler. Ce soir-là, elle osa !

« Père, je voudrais savoir ce qu'ils sont devenus ?… il me semble que cela me sera un soulagement…

– Parle, mon enfant, je suis tout prêt à te répondre…

– Son père ?

– Parti… loin de Venise… on ne sait où…

– Ah !… Et sa mère ?…

– Disparue aussi…

– Ah !…

– Et *lui ?* »

À ce moment, minuit sonna.

« Minuit !… L'heure où il me quittait… l'heure où il courait chez celle qu'il aimait !… »

À la pâleur de sa fille, à son regard fixe et dur, à son attitude raidie, Dandolo comprit que la minute était venue de porter un coup définitif et d'achever le plan que lui avait tracé Altieri.

« Ne pense plus à cet homme, ma fille !… Il a quitté Venise… il est parti sans te revoir, l'ingrat… sans même revoir le noble Altieri qui s'acharna à le défendre devant le Conseil et obtint sa vie, d'abord, sa liberté ensuite !… Oublie, ma fille ! Oublie cet homme et son père et sa mère ! C'est une famille maudite…

– Il est parti ! râla Léonore.

– Son coup manqué, il fut, comme tu le sais, arrêté… Trois jours après son arrestation, Altieri obtint qu'on lui rendît la liberté, sous serment solennel de ne jamais rien tenter contre la république. Il jura et partit… Qu'est-il devenu ? On ne sait…

– Il est parti ! » répéta la jeune fille.

Impitoyable, le père acheva :

« On dit qu'il a été poussé par le caprice d'une mauvaise femme… une Romaine venue à Venise pour y fomenter peut-être des désordres… le malheureux jeune homme, dans sa passion…

– Taisez-vous, mon père, taisez-vous !…

– Je te dis ces choses pour l'excuser un peu. Le crime qu'il avait prémédité et commencé à exécuter en frappant l'infortuné Davila, ce crime, en somme, n'est pas à lui seul… Cette femme…

– Par pitié ! taisez-vous !… Vous ne voyez donc pas que je meurs !… »

Léonore se renversa en arrière, les dents serrées, dans une crise effrayante.

Lorsque, le lendemain, Léonore eut surmonté sa douleur, elle

parut toute changée. Ses traits s'étaient comme immobilisés. Ses yeux agrandis paraissaient plus profonds, comme si des abîmes s'y étaient ouverts.

Jamais plus elle ne parla de Roland. Elle accueillait avec la même indifférence polie toutes les personnes qui venaient visiter son père. Parmi ces personnes, la plus assidue, c'était Altieri, qui finit par devenir un familier de la maison.

Chapitre 9

LA MÈRE

L'entretien de Silvia et de Scalabrino s'était prolongé pendant longtemps. La mère de Roland parlait à voix basse, et le bandit écoutait attentivement.

Au bravo qui lui demandait *par qui il fallait commencer* l'œuvre de vengeance, nous avons entendu la vieille femme répondre ce mot terrible :

« Par Léonore Dandolo ! »

À ce moment, en effet, elle la haïssait mortellement. Que Roland eût été abandonné du Ciel et de la terre, que l'univers entier se fût acharné à sa perte, elle l'admettait. Mais que Léonore eût parjuré son amour et lâchement fui son fiancé, cela lui semblait une chose exorbitante.

« Va… mais ne frappe pas… C'est de ma main qu'elle doit périr… Va, et apporte-moi bientôt des nouvelles…

– Dans deux heures, vous en aurez », dit Scalabrino.

Il sortit aussitôt. Au bout de deux heures, Scalabrino n'était pas rentré, comme il l'avait promis. À midi, il était encore absent.

La journée se passa. Scalabrino ne revint pas !…

Ni le lendemain ni le surlendemain, il ne reparut.

Soignée par Juana, qui lui tenait compagnie, la mère de Roland attendit pendant quatre jours. Alors, pendant ces heures poignantes de solitude et de désespérance, peu à peu le cœur de la vieille dogaresse se fondit, ses yeux pleurèrent, l'idée de vengeance s'atténua.

Mais à mesure qu'elle songeait moins à se venger, à mesure que

son orgueil de patricienne s'abattait, l'amour de son fils grandissait dans son cœur et prenait la forme de l'idée fixe.

Le sauver !… oh ! le sauver à tout prix !…

Un matin, Juana la vit sortir.

« Où allez-vous, madame ? » demanda-t-elle timidement.

Silvia fit ce geste large qui signifie qu'on va à l'aventure, et elle s'éloigna. Une heure plus tard, elle était devant le palais de Foscari, guettant le grand inquisiteur. La journée se passa sans qu'elle l'aperçût. À la nuit, elle rentra dans la pauvre chambre du quai.

Le lendemain et les jours suivants, elle sortit encore, et alla reprendre son poste devant l'entrée du palais Foscari.

Dès lors, ce fut une habitude prise. Tous les matins, Silvia sortait, restait dehors toute la journée et sans manger et ne rentrait qu'à la nuit. Les gens qui s'étonnaient de voir cette statue voilée de noir devant le palais Foscari, venaient la dévisager. Mais quand ils reconnaissaient l'ancienne dogaresse de Venise, ils s'éloignaient avec terreur. Car toute marque de sympathie donnée à la famille condamnée eût été considérée comme un acte de rébellion par les agents secrets qui pullulaient. Pendant quinze jours, Silvia s'astreignit à cette douloureuse faction. Le soir du quinzième jour, comme elle allait se retirer plus morne, plus pâle, plus abattue, Foscari parut.

Silvia se dressa devant lui, et il s'arrêta, comme étonné.

« Foscari, demanda-t-elle, je viens vous supplier… »

Le Grand Inquisiteur eut un geste d'ennui.

« Écoutez la prière d'une mère, reprit-elle d'une voix tremblante, rendez-moi mon enfant… Foscari, vous n'êtes pas un méchant homme. Si vous dites un mot, mon fils sera libre demain.

– Votre fils a été condamné par le Conseil des Dix, je n'y puis rien », dit-il sourdement.

Il fit quelques pas pour s'éloigner vers sa gondole qui l'attendait.

Silvia courut après lui, sanglotante, et si douloureuse que Foscari, malgré lui, s'arrêta encore. Tout ce qu'une mère peut trouver de supplications, de paroles capables d'attendrir, Silvia le trouva.

Quand elle eut fini, Foscari se tourna vers deux ou trois gardes qui l'escortaient et dit froidement :

« Écartez cette femme, et veillez à ce que, désormais, elle ne puisse approcher du palais. »

Rudement, les gardes la repoussèrent, tandis que l'Inquisiteur prenait place dans sa gondole. Elle s'éloigna alors, brisée.

Le lendemain, elle s'aperçut que ses cheveux, de gris qu'ils étaient encore, étaient devenus tout blancs.

L'un après l'autre, elle tenta de voir tous les personnages qui pouvaient user d'une influence quelconque. Les uns refusèrent de l'entendre. Les autres, après l'avoir écoutée, lui conseillèrent de s'éloigner de Venise. Ainsi elle porta ses supplications sur tous des points de la ville.

Un soir, comme elle rentrait accablée, et cherchait dans sa tête qui elle pourrait essayer d'implorer le lendemain, elle se rencontra avec l'homme qui, le soir de l'émeute, l'avait désignée à Scalabrino.

« Bembo ! » fit-elle d'une voix étouffée.

Bembo regarda autour de lui, puis jeta un coup d'œil sur le canal tout proche. Puis, ayant regardé attentivement la mère de Roland, il sourit et fit un geste comme pour dire :

« Après tout, ce n'est guère la peine !… »

Hélas, non ! Ce n'était plus la peine de la tuer…

Cependant, la pauvre vieille reprenait avec la touchante obstination de son cœur sa lamentable cantilène.

Bembo prit un air apitoyé, s'essuya même les yeux.

« Vous vous étonnez que nul ne veuille réclamer la liberté du pauvre Roland, dit-il. Hélas ! il y a à cela une triste raison. Et je m'étonne, moi, qu'on n'ait pas osé vous la dire. Mais je ne suis pas un bourreau, moi. Votre chagrin me brise le cœur, madame. Et je vais parler…

– Qu'est-ce donc ? râla-t-elle.

– Il n'est plus de liberté possible pour les morts ! » dit sourdement Bembo.

Silvia vacilla sur ses jambes. Son teint devint terreux. Un horrible soupir gonfla son sein. Elle n'eut pas la force de pousser un cri et elle s'en alla, semblable à un spectre.

Dès lors, on ne la vit plus rôder autour des palais du Grand Canal ni sur la place Saint-Marc. Seule, Juana eût pu dire ce qu'elle était devenue.

Chapitre 10

LA HAINE

Il est temps d'éclairer cette sombre figure de Bembo, de savoir pourquoi Bembo haïssait Roland… Pourquoi il avait tissé la trame à laquelle s'était pris le jeune homme… Pourquoi cet être obscur, sans influence, de par les seules ressources de l'intrigue, avait pu, pour faire servir à sa passion des êtres forts et puissants comme Foscari et Altieri, comme Imperia, et provoqué une révolution pour assassiner un homme… Il nous suffit, pour savoir tout cela, d'écouter un instant le misérable.

Après le départ de Silvia, Bembo était demeuré immobile, le front penché, les bras croisés, se parlant à lui-même :

« Alors, comme ça, M. Roland est dans le fond des puits. Son imbécile de père est au diable, les yeux crevés. Qu'il tente quelque chose maintenant, celui-là ! Et sa vieille folle de mère ! L'ai-je assez écrasée, celle-là ! Ils ne bougeront plus ; les voilà bien tranquilles ; le Roland m'appartient. Et cette brute d'Altieri, qui voulait me le tuer, avec sa jalousie. Ai-je eu assez de mal à lui persuader d'obtenir sa grâce ! Sa grâce ! Je ris quand j'y songe. Monseigneur Roland Candiano, vous êtes à trente pieds sous terre, à ma discrétion. Et maintenant, nous allons nous amuser un peu et vous rendre avec usure ce que vous m'avez fait souffrir. Car j'ai souffert moi ! Que diable ! monsieur Roland ! vous aviez une façon de dire : *Ce pauvre Bembo !* qui va vous coûter cher ! Je suis laid ! Je le sais. Et je grince des dents lorsque je me compare à vous ! Et cela, vous allez le payer !… Ce pauvre Bembo ! Voyez, jeunes filles et belles dames, voyez le monstre ! Est-il assez repoussant !… Et maintenant,

tournez vos sourires vers moi !… Ce pauvre Bembo ! Nous le ferons manger à notre table pour nous égayer ! Nous lui jetterons quelques écus ! Car nous sommes riche ! Nous sommes fils du doge ! Tout pour moi, rien pour Bembo ! Rien que les miettes de mon bonheur que je lui laisserai ramasser ! Et puis, après tout, quand il m'ennuiera, ce Bembo, je marcherai dessus comme sur un crapaud ! Halte-là, monseigneur Roland ! Vous allez le voir à l'œuvre, ce pauvre Bembo. Et par ma foi, l'œuvre se présente bien jusqu'ici. Quoi ! j'ai du talent, du génie, je sens dans ma tête tourbillonner les idées, je puis être un prince de la terre, grand dignitaire de l'Église même, je puis gouverner un peuple et je n'aurais été que ce pauvre Bembo ! Difforme, faible, impuissant, pauvre, je veux qu'on me considère beau, fort et riche ! Je veux cela, moi ! Roland Candiano a promené sa beauté, son honneur sous le même soleil qui éclairait ma honte et mon désespoir ! Et moi, dans la nuit de mon ignominie, je l'ai condamné sans rémission… À nous deux, monseigneur !… »

Bembo eut un rire silencieux et s'enfonça dans la nuit.

Chapitre 11

LE NUMÉRO 17

Il y avait trois mois que Roland était enfermé dans le cachot n° 17. Pendant ces trois mois, sa raison demeura flottante et chaotique. En sorte qu'il ignorait où il se trouvait, et ce qui lui était arrivé. Cette folie douce ne lui laissait d'autre impression extérieure que celle du froid. Et encore cette impression s'atténua-t-elle peu à peu. Un jour, un geôlier qui le vit grelotter fut pris de compassion et lui donna une couverture.

Un jour, au bout de trois mois, une faible lueur indécise commença à éclairer soudain les ténèbres de son cerveau. La commotion cérébrale avait été d'une violence inouïe. Mais Roland était un être admirablement doué. Ses facultés sommeillèrent, voilà tout : elles ne furent pas atrophiées.

Ce jour-là, donc, Roland mangeait un morceau de pain, ce qui était son occupation importante. Tout à coup, il s'arrêta de manger et rejeta la bouchée qu'il avait mordue.

« Comme ce pain est mauvais ! » murmura-t-il.

Puis, dans le même instant, il regarda autour de lui, se releva brusquement, fit trois ou quatre pas dans son cachot et s'écria :

« Ah çà ! que fais-je donc ici ?… Et où suis-je ?… »

Ce ne fut qu'un éclair. Presque aussitôt, il perdit la notion de ce qui l'entourait et se remit à manger machinalement.

Quelques jours après ce rapide accès de clairvoyance que nous venons de signaler, un matin le geôlier entra dans le cachot n° 17. Accoutumé à l'obscurité profonde qui régnait dans cette cellule, il chercha son prisonnier à la place où il se tenait d'habitude, c'est-à-

dire sur la dalle qui lui servait de lit, et ne le vit pas.

Au même instant, son regard fut attiré par deux points lumineux qui brillaient dans l'angle le plus obscur du cachot : on eût dit les deux yeux de quelque bête sauvage. Puis, de ce même angle, s'éleva une sorte de grondement.

« Diable ! pensa le geôlier, le fou devient méchant ! »

Il bondit en arrière et referma la porte au moment même où le prisonnier s'élançait sur lui d'un élan terrible.

La tête de Roland heurta contre la porte, et il tomba sur les dalles. Mais il se releva aussitôt, ses mains cherchèrent les ferrures, ses doigts s'y incrustèrent, et de toutes ses forces décuplées il chercha à les secouer. Voyant qu'il ne pouvait rien contre la porte, Roland essaya d'atteindre au soupirail. Mais le soupirail était à la hauteur du plafond, et les bonds que fit le jeune homme étaient inutiles. Alors il se mit à tourner dans son cachot, se heurtant aux murs, se mordant les poings :

« Horrible ! C'est horrible ! horrible ! »

Car Roland *comprenait* maintenant ! Il comprenait qu'il était au fond des puits ! Il comprenait qu'il était dans cette infernale prison d'où jamais personne n'était ressorti vivant !

C'était horrible !… Car Roland avait recouvré la raison !

Peu à peu, les battements de son cœur et de ses tempes diminuèrent d'intensité, sa pensée tourbillonna avec moins de furie, il put penser, il put réfléchir… le malheureux !…

Et tout d'abord, il éprouva une stupéfaction lorsqu'il regarda ses mains. La lutte qu'il avait soutenue contre les lances des hommes bardés d'acier était présente à sa mémoire. D'après son compte, cela devait dater de quelques heures, de la veille peut-être. Il se souvenait que dans sa lutte, ses mains et ses bras coupés, tailladés en plus de vingt endroits, saignaient avec abondance. Or, en regardant ses mains, en examinant ses blessures, il vit qu'elles étaient cicatrisées !… Que s'était-il passé ?

Alors, la solution de l'effrayant problème lui apparut dans sa livide horreur. Il avait été fou !…

Cela avait duré des jours, des semaines, des mois peut-être !…

Et les détails, les preuves de ce long sommeil de son intelligence vinrent s'accumuler : ses cheveux très longs, sa barbe poussée, ses ongles démesurés, ses vêtements usés…

Le geôlier qui entra, non sans être armé d'un solide poignard, le vit immobile et grommela :

« Tiens ! il s'est calmé ! »

Il s'approcha de lui, le contempla quelques minutes :

« Hé ! l'ami !… » appela-t-il.

Roland ne répondit pas. Il n'entendit pas, ne vit pas le geôlier. Celui-ci finit par se retirer en secouant la tête.

« Pauvre diable ! murmura-t-il. Son accès de fureur n'a fait que l'abattre un peu plus. Il vaut mieux qu'il reste fou. »

Un mois se passa.

Dans cette période, Roland eut de nouveaux accès de fureur pendant lesquels il se ruait sur la porte, et, comme Samson, cherchait à ébranler les murailles. On entendait alors ses rugissements auxquels succédait tout à coup un profond silence.

Puis vint une période de profond abattement.

Un jour – il y avait six mois que Roland était enfermé – une idée soudaine l'éclaira d'un jour aveuglant et d'un espoir insensé.

C'est qu'on ne le conduisait pas devant le Conseil des Dix parce qu'on le croyait fou !… Mais s'il arrivait à persuader à ses geôliers qu'il avait toute sa raison ! Il faudrait bien alors qu'on l'entendît ! Et dès lors il était sauvé puisqu'il n'avait rien fait, sauvé puisque dans le Conseil même il comptait des amis dévoués comme Altieri…

Dès lors, il s'appliqua à parler au geôlier toutes les fois que celui-ci entrouvrait le guichet par lequel on lui passait son pain depuis ses accès de fureur. Si bien que le geôlier s'apprivoisa de nouveau et finit par entrer dans le cachot comme dans les premiers temps.

« Vous voilà bien tranquille à présent, lui dit-il un soir.

– Oui, oui, vous voyez, dit Roland.

– Aussi, vous allez être récompensé… vous allez recevoir les consolations de l'Église. Un digne homme de prêtre vous témoigne de l'intérêt et a obtenu l'autorisation de vous voir, de vous parler…

– Et quand viendra-t-il ?…

– Aujourd'hui même. C'est une précieuse faveur qu'on vous accorde là. Car la plupart de mes prisonniers meurent sans s'être réconciliés avec Dieu… »

Le geôlier parti, le jeune homme se mit à marcher avec agitation, attendant avec impatience ce reflet de la vie extérieure qui allait venir jusqu'au fond de sa nuit.

Bientôt, en effet, la porte se rouvrit, et un prêtre parut.

Il avait la tête recouverte d'une cagoule.

Roland courut à lui et lui saisit les mains.

« Soyez béni, dit-il d'une voix ardente, vous qui n'hésitez pas à

venir vers un pauvre prisonnier.

– Mon fils, dit le prêtre, ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est le Seigneur…

– Le Seigneur !… Je vous en supplie, parlez-moi de ceux qui me sont chers…

– Infortuné, s'écria le prêtre, avez-vous donc souffert au point de renier Dieu !

– Souffert ! Ah ! oui. J'ai hurlé pendant des heures dans le silence de cette tombe, j'ai heurté ma tête à ses parois, j'ai pleuré, gémi, appelé la justice des hommes, j'ai senti la folie rôder autour de moi. »

Le prêtre semblait boire ses paroles.

« Oui, dit-il, et Roland tressaillit à l'accent de sa voix, oui, je vois que vous souffrez beaucoup en effet. »

Roland se laissa tomber à genoux.

« Peut-être aurez-vous pitié de moi, dit-il en refoulant ses sanglots ; vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est de passer des jours, des semaines, des mois à retourner dans sa tête la même question sans réponse. Figurez-vous, monsieur, que votre père, votre mère, votre fiancée, tout ce que vous aimez au monde, est à quelques pas de vous, derrière des murailles et que vous savez qu'ils pleurent des larmes de sang… »

Roland, maintenant, parlait très doucement.

« Ce qu'il y a d'horrible, continua Roland, c'est qu'on m'a jeté dans cet enfer sans m'entendre… Si je pouvais être conduit devant le Conseil… oh ! si cela pouvait être, ajouta-t-il en serrant les dents, je serais sauvé… Altieri, mon ami Altieri… et d'autres…

– Altieri ! interrompit sourdement le prêtre.

– Oui ! Le connaissez-vous ?… Oh ! monsieur, dites…

– Je ne le connais pas !

– N'importe !… Vous irez le trouver… vous lui direz ce que vous avez vu, n'est-ce pas ?… On me croit fou, monsieur… c'est pour cela sans doute qu'on ne me conduit pas devant le Conseil… Mais vous, vous, monsieur, qui êtes un homme de miséricorde et de justice, vous témoignerez qu'on peut m'entendre.

– Oui, oui, tranquillisez-vous… je le dirai…

– Oh ! s'écria Roland qui se releva d'un bond et saisit la main du prêtre… soyez deux fois béni !… »

Le prêtre fit un mouvement comme pour se retirer.

« Restez encore un peu, je vous en supplie…

– Je n'ai que quelques minutes, et elles sont écoulées.
– Oh ! c'est que je voudrais…
– Que désirez-vous, mon ami ? demanda le prêtre.
– Parlez-moi de Léonore…
– Je ne connais pas cette personne, je suis un pauvre prêtre…
– De quelle église ?
– De Sainte-Marie-Formose.
– Elle demeure à deux pas de votre église… Léonore ! la fille de Dandolo !…
– J'irai la voir… je lui dirai… Mais l'heure passe…
– Quand reviendrez-vous ?… Oh ! bientôt, n'est-ce pas !…
– Oui, oui… dans quelques jours au plus tard… vous saurez tout ce que vous voulez savoir… »

Roland voulut balbutier quelques mots de reconnaissance. Mais sa gorge serrée ne laissa passer aucun son. Il accompagna d'un éloquent regard le prêtre qui se retirait. Puis la porte se referma.

Lorsqu'il fut dans l'escalier qui remontait vers la lumière, le prêtre laissa tomber sa cagoule pour essuyer son front inondé de sueur, et la figure de Bembo apparut, balafrée d'un sourire livide.

« J'ai entendu dire, murmura-t-il, qu'on obtient de singuliers phénomènes en dosant avec sagesse dans l'esprit des condamnés les alternatives d'espoir et de désespoir… »

Chapitre 12

DANDOLO SAUVÉ

Remontons de cet enfer, et jetons un coup d'œil dans le monde des vivants où divers personnages sollicitent notre curiosité.

Trois années s'écoulèrent depuis l'émeute que les hommes d'armes du capitaine général Altieri avaient étouffée avec tant de sauvagerie.

Foscari avait été élu doge de Venise.

Il gouvernait par la terreur et mettait chaque jour en pratique cet axiome politique qu'il vaut mieux être redouté qu'aimé du peuple. Il avait d'ailleurs habilement partagé la puissance suprême avec quelques patriciens de haut vol, comme Altieri dont il confirma et augmenta les pouvoirs militaires.

Bembo se fit prêtre et continua à être un assidu du palais ducal où il avait souvent de longs et secrets entretiens avec le doge.

Imperia, après l'arrestation de Roland, avait disparu de Venise. On disait qu'elle était à Florence. Puis, un beau jour, elle revint s'installer dans le palais que Davila lui avait donné, et, de nouveau, elle éblouit Venise de son faste.

Seulement, dans le fond du palais, elle avait fait aménager un appartement qu'habitait une fillette d'une douzaine d'années. Cette enfant ressemblait étrangement à Imperia, qui semblait l'adorer.

Un soir du mois de septembre, dans la maison de l'île d'Olivo, Léonore, ayant jeté autour d'elle le dernier coup d'œil de la ménagère, s'approcha de son père qui la regardait aller et venir, et lui tendit, comme chaque soir, son front, en disant :

« Bonsoir, mon père. »

Dandolo saisit les mains de sa fille, et dit :

« Reste un peu, mon enfant, je voudrais te parler… » Léonore s'assit et attendit.

Dandolo, ce soir-là, contempla avec attention sa fille en gardant ses mains dans les siennes.

« Comme tu as les mains froides, mon enfant !

– Septembre est un peu froid, cette année.

– Sais-tu à quoi je pensais tout à l'heure ?

– J'attends que vous me le disiez, mon père.

– Je pensais que tu viens d'avoir vingt ans. Vingt ans, selon nos mœurs, ce n'est déjà plus la première jeunesse… Voyons, Léonore…

– Mon père, interrompit la jeune fille d'une voix ferme, vous avez déjà plusieurs fois essayé d'aborder avec moi le sujet de mon mariage avec Altieri… Eh bien ! parlons-en donc, puisque vous le désirez. Je ne souhaite pas d'autre bonheur que celui de vivre dans cette maison.

– Ainsi, tu ne veux pas entendre parler d'Altieri ?

– Pas plus que d'un autre, mon père.

– Et si je te disais que mon bonheur, à moi, dépend de ce mariage !…

– Je comprends, mon père ; vous êtes ruiné, vous êtes faible, Altieri est riche et puissant. Et il vous a fait entendre qu'il est disposé, pour m'acheter, à accepter le prix que vous ferez.

– Tu es dure pour ton vieux père.

– Pourquoi voulez-vous me sacrifier ? Pourquoi ne consentiriez-vous pas à vivre la vie que nous menons ? Vous êtes ambitieux, mon père.

– Il ne s'agit pas d'ambition ! dit Dandolo. Il s'agit de ma vie !

– De notre vie !

– Sache donc l'horrible vérité : depuis trois ans je suis marqué à l'encre rouge, et on ne me laisse en liberté que grâce aux efforts constants d'Altieri. Si tu l'épouses, je deviens inviolable, car nul, dès lors, n'osera me suspecter. Si tu ne l'épouses pas, je suis perdu… Maintenant, tu tiens dans tes mains ma liberté et ma vie… Choisis !… »

Sur ces mots, il sortit, en proie à un trouble qui n'était pas simulé. Léonore était demeurée sur sa chaise.

Le lendemain matin, son père la trouva à la même place, immobile statue du désespoir.

Il s'approcha d'elle, la toucha à l'épaule et murmura :

« Léonore !… »

Elle se leva et parut surprise qu'il faisait jour. Certainement, elle ne s'était pas aperçue qu'elle avait passé la nuit sur cette chaise… Lorsqu'elle vit Dandolo, elle dit d'une voix tranquille :

« Mon père, vous pouvez annoncer à Altieri que je consens à devenir sa femme. »

Chapitre 13

LA MINE

Roland attendit longtemps le retour du bon prêtre. Un jour, il demanda au geôlier :

« Combien de temps y a-t-il que ce digne prêtre est venu ?

– Un an à peu près », dit le geôlier.

Un an ! Il y avait un an qu'il attendait !…

Roland reprit ses cheveux à deux mains, poussa un sourd rugissement et se jeta en sanglotant sur son lit de pierre.

Après l'accès de désespoir, Roland eut un accès de fureur.

Pendant plusieurs jours, ces alternatives se succédèrent avec une violence telle que le geôlier, épouvanté, finit par ne plus entrer dans le cachot.

Alors Roland connut ce supplice de la solitude absolue et il sut alors ce qu'il y a d'effrayant dans le *secret*.

Il est probable, d'ailleurs, que le gardien de Roland avait reçu de nouveaux ordres, car non seulement il n'entra plus jamais dans le cachot, mais encore il n'adressa plus la parole à son prisonnier à travers le guichet qui lui servait à lui passer la nourriture. Sans cesse en mouvement, dans son cachot, l'infortuné gardait une souplesse et une vigueur qui ne firent que s'accroître. Un phénomène en engendre un autre : les sens de Roland, qui eussent dû s'atrophier, s'exaspérèrent au contraire ; sa vue devint si aiguë qu'il distinguait les moindres objets dans l'obscurité profonde ; peu à peu, il avait fini par percevoir des bruits du dehors, et parfois le chant des barcarols arrivait jusqu'à lui, atténué, comme un écho de choses mortes.

Il put délimiter avec assez d'exactitude la position de son cachot.

Un jour, comme il tournait de ce pas souple qu'ont les fauves dans leurs cages, son pied heurta des débris de grès dans un coin. Il se rappela alors que, dans un de ses accès de fureur, il avait brisé la cruche. Le geôlier avait remplacé la cruche et avait laissé sur place les débris de l'ancienne.

Le débris auquel s'était heurté Roland le blessa au pied. Il alla s'asseoir sur son lit et étancha le sang avec un pan de sa couverture. Comme il était occupé ainsi, le son lointain d'un chant le frappa soudain. Il se mit à écouter avec cette sorte d'extase ravie où il se plongeait toutes les fois qu'un bruit du dehors venait jusqu'à lui.

« Oh ! sortir !… sortir de cet enfer !… »

Ces paroles, bégayées cent fois, faisaient bondir son cœur et bouillonner sa pensée.

Pour la première fois, l'idée de l'évasion se présenta à son esprit !…

S'évader !… Mais comment ?

Il était à trente pieds sous terre ; les murailles étaient formidables d'épaisseur ; la porte était en chêne toute bardée de fer ; derrière cette porte veillaient nuit et jour des geôliers.

Et soudain, il se rua vers les débris de cruche, les rassembla et les porta un à un sur son lit ; puis, sanglotant, il tomba sur ces morceaux de grès qu'il couvrit de son corps comme le plus précieux des trésors !

Car ces morceaux de grès, les uns aigus comme des poignards, les autres tranchants comme des couteaux, c'étaient les instruments de la délivrance entrevue !…

*

* *

Pendant trois mois, Roland chercha la voie qu'il pourrait suivre, combina des plans ; peu à peu, il était arrivé à déterminer exactement la place de sa cellule dans la prison.

Le plan auquel il finit par s'arrêter était simple et énorme : la muraille du côté du canal était assez épaisse pour contenir un puits ou mine intérieure.

Roland entreprit de creuser cette mine qui devait se diriger en montant et en obliquant vers la droite. Une fois qu'il serait arrivé au-dessus du niveau de l'eau, il n'aurait plus qu'à faire un trou et se laisser tomber dans le canal. Il avait calculé qu'il devait ainsi aboutir sous le Pont des Soupirs.

Ce fut le 12 décembre de l'an 1510 que Roland commença à attaquer la pierre dans l'angle nord de son cachot, c'est-à-dire plus de dix-huit mois après son arrestation.

Son seul instrument de travail était un morceau de la cruche cassée. Son procédé était d'une lenteur décourageante. Il grattait le ciment tout autour de la pierre et le recueillait miette à miette, puis le répandait sur le sol du cachot.

Il lui fallut quatre mois d'un travail de tous les instants pour dégager cette première pierre. Que de fois, pendant ce labeur acharné, lui arriva-t-il de s'arrêter, pris de désespoir. Puis, brusquement, par un de ces ressauts inexplicables de la pensée, l'espoir lui revenait et il se reprenait à travailler.

Lorsque enfin, de ses doigts ensanglantés, il put arracher le bloc de son alvéole, il demeura haletant, éperdu, pendant le reste de la journée.

Alors il poussa la pierre sous son lit et attaqua la suivante.

Le travail devenait plus facile.

La deuxième pierre arrachée, Roland se trouva en présence d'une couche de terre tassée, mêlée à des cailloutis et à du mortier.

Il commença alors à creuser en montant selon une ligne oblique qui, selon ses calculs, devait d'abord aboutir au lit du canal, puis à la surface de l'eau.

Bientôt il put se tenir debout dans sa mine, qu'il commença alors à diriger suivant la ligne oblique prévue. Au fur et à mesure qu'il laissait tomber un amas de terre en creusant au-dessus de sa tête, il lui fallait sortir du boyau formé par la place vide des deux blocs qu'il avait arrachés. Il enlevait alors les débris et les répandait, les émiettait en poussière sur le sol de son cachot dont le niveau se trouva peu à peu surélevé.

Dès qu'il entendait le moindre bruit derrière la porte, Roland simulait par des cris et des bonds désordonnés la folie furieuse. Il savait le moment exact où on lui glissait sa nourriture, et lorsque le geôlier entrouvrait le guichet, il percevait toujours la figure contractée et les yeux brillants de son prisonnier.

Au bout de trois ans, Roland était pour ainsi dire oublié. On entendait bien parfois ses hurlements ou ses lamentations, mais on n'y faisait plus attention.

Un jour, en déblayant au-dessus de lui, son silex rencontra un corps dur qui n'était ni de la terre tassée, ni du mortier… Il crut d'abord qu'il se heurtait à quelque grosse pierre, comme il en avait

déjà rencontré quelques-unes, et continua à gratter. Plus il déblayait, plus la pierre semblait s'élargir… Après plusieurs heures, l'affreuse vérité lui apparut enfin très nettement : cette pierre, c'était une large dalle, et à côté de cette dalle, il y en avait d'autres. Le malheureux eut un soupir d'indicible désespoir : son boyau avait abouti au-dessous d'un autre cachot !

Pendant deux jours, Roland demeura en face de cette idée que le travail gigantesque accompli avec la patience d'un termite qui entreprendrait de percer le globe, serait inutile, que tout était à recommencer, que des années et des années encore, il lui faudrait creuser, incruster ses ongles dans la pierre, creuser, jusqu'à ce que ses mains lui refusassent tout service.

Puis, brusquement, l'irrésistible besoin lui vint de soulever cette dalle, d'entrer dans ce nouveau cachot, de voir une autre tombe !… Et puis, qui savait ?… Peut-être, de là, trouverait-il un chemin plus sûr vers la liberté, – vers la vie !

Il courut au boyau, se hissa jusqu'au sommet et se mit à desceller la dalle. De temps à autre, il s'arrêtait, arc-boutait ses épaules et essayait de la soulever.

À la douzième tentative, la dalle se souleva. Roland passa sa tête, et, du premier coup, ses yeux tombèrent sur un regard d'homme qui, effaré, se fixait sur lui ! Roland serrait dans ses dents un long silex pointu qu'il avait peu à peu taillé en forme de poignard. D'une épaule, il continua à soulever la dalle, et de la main droite il saisit son silex, résolu à tuer ou à être tué !…

D'un mouvement rapide, il se dégagea, et laissant retomber la dalle, se dressa en face de l'homme qui, hébété de stupéfaction, cloué sur place, le regardait sans un mot, sans un geste.

« Qui êtes-vous ? gronda Roland d'une voix rauque.

– Un prisonnier… »

Le visage de Roland s'adoucit aussitôt. Il regarda alors avec curiosité cet être humain qui était un prisonnier comme lui, peut-être un martyr comme lui. Et il observa qu'il était, lui aussi, à peine vêtu de loques.

« Depuis quand êtes-vous ici ? reprit-il.

– Je ne sais pas… je ne sais plus ! » dit l'homme d'une voix sombre, douce et rauque.

Roland tendit sa main d'un mouvement de sympathie et presque de joie.

L'homme se recula, effarouché.

« Savez-vous qui je suis ? fit-il d’une voix sauvage. Il paraît que je suis un grand criminel qui fait horreur à l’humanité. J’ai volé, j’ai tué, j’ai commis bien des forfaits. Quand j’habitais la terre, tout le monde avait horreur de, moi. On me redoutait, on me fuyait. Ici, les geôliers eux-mêmes me considèrent comme un tigre. Vous, vous avez peut-être quelqu’un qui pleure. Moi, je n’ai ni père, ni mère, ni frère, aucune famille, pas d’amis, – rien, rien au monde. Et la main que voici est encore rouge de mon dernier forfait. Touchez-la, si vous osez ! »

Violemment, d’un geste farouche, le prisonnier tendit alors sa main tremblante. Roland la saisit et la serra convulsivement.

« Comme ça, reprit celui-ci timidement, vous n’avez pas horreur de moi ?…

– Non ! dit Roland.

– Cependant, il paraît que je suis un fameux scélérat…

– Vous êtes un pauvre prisonnier comme moi. Je vous consolerai. Vous, par votre seule présence, vous me consolerez. »

Le prisonnier s’affaissa sur lui-même, enfouit sa tête dans ses deux mains et se prit à sangloter. Roland le considérait avec une sorte d’envie qui était quelque chose d’atroce.

« Allons, allons, reprit-il, prenez courage… Je suis bien venu à bout de creuser un souterrain à moi tout seul. À deux nous travaillerons mieux, et nous sortirons de cet enfer.

– Que dites-vous ? s’écria l’homme en palpitant.

– Je dis que si vous voulez m’aider, nous pouvons tous les deux conquérir la liberté.

– Comment cela ? »

Roland alla soulever la dalle qu’il avait laissé tomber.

« Voilà ce que j’ai fait ; regardez ! »

L’homme jeta un coup d’œil dans le sombre boyau, puis releva sur Roland un regard d’admiration.

« Comment avez-vous fait ?

– Avec les morceaux d’une cruche brisée, j’ai descellé deux blocs ; avec les cailloux que j’ai trouvés dans le mortier, j’ai gratté, creusé cette galerie. »

L’homme l’écoutait avec un inexprimable ravissement.

« Je me suis trompé, reprit Roland ; il n’y a qu’à recommencer.

– Recommencer ! Pour aboutir où ?

– Au canal !

– Impossible !…

– Impossible ! gronda Roland. Pourquoi donc ?

– Écoutez, dit le prisonnier. Je ne suis ici que depuis peu de jours.

– Et où étiez-vous avant ?

– J'étais sous les plombs. Or, la lucarne de mon cachot donnait sur le canal. À force de travail, j'avais fini par écarter deux barreaux, en sorte que je pouvais passer ma tête, je voyais le Canal…

– Eh bien ?

– Eh bien ! moi aussi, j'avais eu un moment l'idée de m'évader en me laissant tomber dans le canal au risque de me briser la tête ou de me rompre les os. Mais j'ai dû y renoncer…

– Pourquoi ? Pourquoi ?

– Parce que le canal est gardé !… En plein jour la surveillance est inutile : mais vous n'auriez pas plus tôt creusé un trou et perforé le mur que les gardes du palais s'en apercevraient, et que vous tomberiez sous les balles des arquebuses…

– Mais la nuit ! rugit Roland.

– La nuit, trois gondoles pleines d'hommes d'armes se promènent continuellement en rasant les murs de la prison ! Croyez-moi, quand on entre ici, on n'en sort plus jamais… »

Roland n'écoutait plus. Il était atterré. Il se voyait condamné à jamais. L'impossibilité de la fuite ne lui laissait plus d'espoir, et ce fut à cette minute solennelle qu'il adopta l'idée du suicide… l'évasion dans la mort !

Cependant le prisonnier reprenait d'une voix assombrie :

« D'ailleurs, en admettant que vous arriviez à vous sauver, vous, moi, je ne le pourrais pas !

– Pourquoi ?

– Parce que je vais être probablement condamné à mort… Mais la mort est encore préférable à l'éternelle réclusion… En ce moment, les juges délibèrent sur mon sort, et demain, tout à l'heure peut-être, on viendra me dire que le bourreau m'attend !

– Le bourreau ! s'exclama sourdement Roland.

– Oui ! le bourreau !… Il y a quinze jours, dans un accès de colère, j'ai frappé un geôlier. Il n'en est pas mort. Mais on a établi que j'avais voulu l'assassiner. Alors, on m'a transféré dans ce cachot en me disant que c'était celui des condamnés à mort !… »

Maintenant, l'homme s'était accroupi dans un coin de la cellule, et, la tête dans les deux mains, réfléchissait sans doute à cette mort si proche de lui.

Roland le contemplait.

« Courage ! dit-il. Peut-être vous laissera-t-on la vie.

– Non, non !… Cette fois, on me tuera !

– Vous dites : cette fois ?

– Oui… on m'a fait grâce de la vie lorsque je fus arrêté… Pourtant, j'étais condamné à mort, et ma tête était mise à prix… »

Malgré lui, Roland s'intéressait au récit du prisonnier.

« Vous dites qu'on vous fit grâce ? reprit-il.

– Oui… j'avais rendu un grand service, paraît-il, au Conseil des Dix… Un service !… oh ! quand j'y songe, je me suis dit bien souvent que ce service-là, c'est le plus grand crime de ma vie… Parce que, grâce à ce service, grâce à ce crime, une famille d'innocents fut frappée !

– Continuez ! dit Roland d'une voix concentrée.

– Sachez donc qu'il y avait alors une famille si heureuse que Venise en était comme éblouie. Le père, c'était le doge… »

Roland tressaillit violemment.

« Le doge et la dogaresse avaient un fils jeune, beau, fort, aimé, admiré. Et ce jeune homme aimait jusqu'à l'adoration une noble et pure enfant qui, de son côté, le considérait comme un dieu… Mais qu'avez-vous ?… Vous gémissez !…

– Continue ! fit Roland d'une voix rauque.

– Silence ! » s'exclama sourdement le prisonnier, qui se dressa et prêta l'oreille.

Roland fit un violent effort pour dominer les sentiments qui se déchaînaient en lui. Il écouta… On venait…

« Vite ! » dit le prisonnier qui, d'un bond, courut à la dalle et la souleva.

Roland s'enfonça dans le boyau en disant avec un singulier accent de menace :

« Je reviendrai ! »

À ce moment, la porte s'ouvrit.

Le prisonnier avait jeté sa couverture sur la dalle et s'était assis sur la couverture.

Une dizaine d'hommes entrèrent dans le cachot. L'un avait l'air d'un scribe ou héraut du tribunal et tenait à la main un papier. Derrière lui venait un hercule vêtu de rouge, qui portait sur son bras une étoffe noire. Les autres étaient des geôliers armés.

« Debout, et écoutez l'arrêt du suprême Conseil », dit le scribe.

Le prisonnier se leva. Le scribe se mit à lire rapidement son

papier, en bredouillant et le prisonnier comprit qu'il était condamné à avoir la tête tranchée par le bourreau.

« Bon ! dit-il d'une voix sauvage. Et quand serai-je exécuté ?

– Demain matin !… Bourreau, commence ton office ! »

L'homme vêtu de rouge s'avança vers le condamné et lui jeta sur la tête l'étoffe noire qu'il portait sur le bras. C'était le sac dont on revêtait les condamnés à mort – la dernière toilette ! Sous ce sac, qui descendait jusqu'aux genoux, les mains du condamné étaient libres et l'étoffe assez mince pour qu'il pût se guider. On ne ligotait le condamné qu'au pied de l'échafaud en lui retirant le sac.

Les lèvres du prisonnier laissèrent tomber ce seul mot : « Mourir ! »

Le son de sa voix l'effara, l'épouvanta comme quelque chose d'inconnu et de terrible. L'instinct vital en révolte faisait courir sur sa chair les rapides frissons de l'horreur. Il grinça des dents et un atroce sanglot râla dans sa poitrine.

Le condamné s'était lentement avancé vers la porte qui venait de se refermer et tendait ses bras dans un geste de vague supplication.

Une main se posa sur son épaule.

Il eut une secousse violente et se retourna, hagard.

À travers l'étole du sac, il reconnut alors le prisonnier qui lui était apparu, sortant de dessous terre comme du fond d'une tombe.

Il retira le sac noir que le bourreau avait jeté sur lui et le jeta dans un coin.

« Vous voyez, dit-il avec un lamentable sourire, je vais mourir demain matin !

– Tu avais commencé à me conter une histoire, dit Roland sans répondre.

– C'est vrai ! c'est vrai !…

– Le père, n'est-ce pas, eut les yeux crevés ! La mère, n'est-ce pas, mourut de douleur ! Le fils fut jeté dans les puits ! La fiancée !… Ah !… Et la fiancée… dis ! parle !… que devint la fiancée ?…

– Oh ! bégaya l'homme épouvanté, on dirait que vous savez déjà cette lamentable histoire !… Qui êtes-vous ?…

– Tu le sauras !… Mais parle, réponds, qui es-tu toi-même ?…

– Je suis le bandit Scalabrino ! dit l'homme.

– Scalabrino ? fit Roland en fouillant dans ses souvenirs. Scalabrino ?… Et puis, qu'importe après tout !… Voyons, dis-moi la vérité ! Que t'avait fait, à toi, le doge Candiano, pour que tu aides les Dix à le frapper ? Que t'avait fait Silvia ? Que t'avait fait

Léonore ?… Et, misérable, que t'avais-je fait ? Parle ! »

Au fur et à mesure qu'il parlait, le condamné le regardait avec stupéfaction d'abord, puis avec épouvante, puis avec désespoir.

« Oh ! je vous reconnais, maintenant ! Vous êtes mon seigneur Roland !… »

Pendant quelques minutes, les plaintes du bandit prosterné emplirent le cachot.

« Relève-toi, dit doucement Roland.

– Oh ! monseigneur ! gémit le condamné, j'entends à votre voix que vous me pardonnez encore !… Pourquoi êtes-vous si bon !… Pourquoi ne m'avez-vous pas tué sur le quai de l'île d'Olivolo, lorsque vous me teniez sous votre poignard !… »

Brusquement, la scène évoquée par Scalabrino passa sous les yeux de Roland. Il reconnut le colosse qu'il avait renversé, à qui il avait fait grâce.

« Voyons, dit-il, raconte-moi tout, et surtout, ne mens pas !

– Monseigneur, dit Scalabrino tristement, au moment de mourir, on ne ment point. D'ailleurs, je m'étais repenti, je vous le jure ! Mon repentir était sincère. Il datait du moment où vous m'avez dit : « Tu n'as pas eu peur, je te fais grâce ! » Dès ce moment, voyez-vous, j'eusse voulu mourir pour vous… Rappelez-vous ! J'ai voulu vous parler… mais vous, vous avez refusé de m'entendre !

– C'est vrai, je me souviens. Et que m'aurais-tu dit ?

– Je vous aurais dit, monseigneur, que cette femme… celle que vous avez délivrée…

– La courtisane ?

– Oui, c'est cela. Eh bien, elle nous avait apostés là pour nous emparer de vous. Mais nous ne devions pas vous faire de mal… Cette femme voulut sans doute voir comment ses ordres seraient exécutés. Elle vint ! Mes hommes la virent. Les bijoux les tentèrent. Ils l'attaquèrent ; elle cria ! vous savez le reste… Mais ce que vous ne savez pas, monseigneur, c'est ce qui se passa après votre départ… Le lendemain ce devait être le jour de vos fiançailles… Eh bien, cette nuit-là, donc, lorsque vous fûtes parti avec la courtisane, je fus abordé par un homme qui me dit : « Tu es Scalabrino ; tu es condamné ; ta tête est à prix : veux-tu avoir grâce pleine et entière ? Veux-tu, par-dessus le marché, gagner beaucoup d'or ? Tout cela ne tient qu'à toi. » – « Que faut-il faire ? » demandai-je – « Demain soir, venir place Saint-Marc avec le plus de monde que tu pourras, et crier à tue-tête : Vive Roland Candiano ! » – « Parbleu ! dis-je, s'il ne

faut que crier Vive Roland Candiano, mon compte est bon. Je le crierai de bon cœur, même si on ne me paie pas… » – « Tout va bien ! » dit alors l'homme.

– Quel était cet homme ? demanda Roland.

– Je ne l'ai jamais su, monseigneur !

– Continue…

– L'homme me paya, poursuivit Scalabrino. Mais quand il m'eut payé, il ajouta : « Il sera bon que vous soyez armés d'arquebuses. Si vos cris attirent les hommes d'armes et qu'ils veuillent vous empêcher d'acclamer Roland Candiano, quelques bonnes arquebuses seront les bienvenues… » Ce fut là mon vrai crime, monseigneur. Car ce fut grâce à mes cris que la bataille s'engagea entre le peuple et les hommes d'armes. Le peuple fut vaincu. Et le lendemain nous apprenions votre arrestation… Mais ce n'est pas tout !… Le soir de la bataille, dit Scalabrino, le même homme qui m'avait parlé dans l'île d'Olivolo se dressa tout à coup près de moi, me montra une femme et me dit : Enlève cette femme, et tue-la !… J'enlevai la femme, monseigneur… mais je ne la tuai pas ! Pourquoi ? Par quel miracle ? Je ne sais !… Mais je ne la tuai point ! Et je pleurai de joie, je pleurai de bonheur lorsque cette femme m'eut dit qui elle était !…

– Qui était-ce ? fit Roland, livide.

– C'était votre mère, monseigneur, qui s'était jetée sur la place Saint-Marc pour appeler le peuple à votre délivrance ! »

Un râle déchira la gorge de Roland Pendant une demi-heure, il se débattit contre cette douleur nouvelle. Puis, par degrés, un sentiment plus acerbe envahit son âme… C'étaient les premières atteintes de la haine.

« Tu disais donc, reprit-il enfin, que ma mère voulut me délivrer ?

– Oui. Mais autant eût valu essayer de renverser la cathédrale d'un coup d'épaule. Le peuple fut dispersé. Votre mère se réveilla chez moi. Elle me demanda si je voulais l'aider à vous sauver, et moi je lui répondis que je me donnais à elle corps et âme… »

Roland tendit sa main au condamné.

« Tu es un homme ! » dit-il.

Scalabrino le regarda avec étonnement.

« Je sortis pour exécuter les premiers ordres de votre mère. Au détour d'une petite rue, je fus assailli par une vingtaine de sbires. Renversé, lié, réduit à l'impuissance, je fus jeté sous les plombs. Puis on m'apprit que j'avais la vie sauve à cause de ce que j'avais

fait le soir de vos fiançailles. Puis je n'entendis plus parler de rien. Et voilà, monseigneur !… »

Un silence poignant suivit ces paroles.

Dans l'esprit de Roland se levait aussi l'aurore blafarde d'un dernier effort vital. Il était résolu à mourir, à se tuer. Puisque son travail était inutile, puisque l'évasion était impossible, puisqu'il était à jamais séparé de Léonore, de son père de sa mère, de tout ce qu'il aimait, à quoi bon vivre ?…

Sa résolution prise, activement, il chercha le moyen de mourir…

À ce moment, Scalabrino dit avec un frisson d'épouvante :

« Bientôt… le bourreau va venir !… »

Roland fut agité d'un profond tressaillement. Et l'idée, la funèbre idée, l'idée tragique qui s'était levée sur ses espérances, prit corps, se dessina, se formula !

Il se pencha vers Scalabrino, et, souriant, il dit :

« Rassure-toi… Tu ne mourras pas ! »

Scalabrino leva vers celui qui parlait ainsi un regard de stupéfaction sans bornes.

« Je ne mourrai point ? balbutia-t-il.

– Non, dit Roland. Lève-toi, et suis-moi… »

Scalabrino obéit et suivit Roland, en vacillant sur ses jambes.

Roland alla à la dalle qui recouvrait sa galerie, et la souleva en disant :

« À toi cette mine ; à moi le voile noir du bourreau. »

Scalabrino recula en joignant les mains et en secouant la tête.

Roland se méprit au sens de ce mouvement :

« Il se passera peut-être plusieurs années avant qu'on aperçoive cette galerie ; quant à mon cachot, on n'y entre jamais. En tout cas, le jour où on s'apercevra que c'est moi qu'on a exécuté à ta place, on te fera sûrement grâce de la vie.

– Monseigneur, la vie à ce prix ! Tenez, monseigneur, je viens d'avoir une heure d'épouvante. Une autre heure pareille me rendrait fou. Mais j'aimerais mieux souffrir ainsi autant de mois qu'il y a eu de minutes dans le moment terrible qui vient de s'écouler, plutôt que de consentir une telle abomination !

– Et moi, gronda Roland, je te dis que je veux mourir… Tu as dit jadis à ma mère que tu te donnais à elle corps et âme ! Ce que tu as offert à la mère, le refuses-tu au fils ?

– Monseigneur ! s'écria le bandit en se tordant les mains, si j'ai parlé ainsi à votre mère, ce fut par amour pour vous !

– Mais tu ne vois donc pas, tu ne comprends donc pas que la mort me délivre, et que si tu me refuses le suprême service que je te demande, je vais être obligé de souffrir encore à la recherche d'un suicide possible ! »

Le bandit eut un cri de douleur. Dans ce cerveau inculte, la vérité descendit pour un instant.

« Oh ! murmura-t-il éperdu, cela est atroce !…

– Obéis, par l'enfer !… Va !… va donc ! »

Il le poussait violemment vers la galerie béante.

Livide, sans forces, Scalabrino s'enfonçait dans le trou. Une dernière fois ses mains se tendirent vers Roland dans un geste de supplication affolée, puis il disparut… Roland laissa retomber la dalle ! Puis, quand il fut bien certain que Scalabrino avait compris, qu'il n'essaierait pas de revenir, il alla ramasser le sac d'étoffe noire, s'en couvrit, et attendit…

À ce moment, un grondement sourd roula dans le lointain.

Roland ne l'entendit pas.

Il était tout à sa pensée d'agonie. L'image de son père et celle de sa mère passèrent un instant devant ses yeux. Il essaya aussi de déchiffrer l'effrayant mystère de son martyre et de mettre un nom sur les visages des inconnus qui l'avaient plongé dans cet abîme de douleurs. Mais bientôt, toute cette intime méditation se résuma dans un seul nom qu'il prononça avec passion :

« Léonore !… »

Le sourd grondement se fit entendre à nouveau, suivi d'un fracas qui secoua l'énorme prison jusque dans ses assises.

Cette fois, Roland entendit et comprit… Cette voix, C'était la voix du tonnerre… Au-dehors se déchaînait sans doute quelqu'un de ces effroyables orages, comme il s'en forme parfois dans le ciel de Venise et qui ont toute la violence des cyclones.

Tout à coup Roland se leva d'un bond, et le cou tendu, les yeux hagards, se rapprocha de la porte. Derrière cette porte, un bruit de ferrures, un bruit de pas… puis elle s'ouvrit… À travers son voile, Roland, comme dans un rêve noir, entrevit des geôliers armés, des soldats… un homme rouge… le bourreau !…

« Es-tu prêt ? dit une voix.

– Je le suis ! » dit Roland, dont la voix fut couverte par un grondement furieux des éléments déchaînés.

Les gardes l'entourèrent. Près de lui, un prêtre murmurait des paroles confuses. Devant lui marchait l'homme rouge.

Roland avait franchi le seuil du cachot. Au bout de quelques pas, il se trouva au pied d'un escalier que toute l'escorte commença à monter, tandis que le prodigieux mugissement de la tempête s'accentuait encore.

À ce moment, dans l'angle du cachot d'où le dernier geôlier venait de sortir, la dalle se souleva. Une tête blafarde apparut.

Et Scalabrino, muet d'horreur, les cheveux hérissés, fixa ses yeux mornes sur cette porte que Roland venait de franchir pour aller à l'échafaud.

Et cette porte !…

Ah ! quel rugissement monta aux lèvres du spectre qui se dressait au-dessus de la dalle ! De quel flamboiement ses yeux s'emplirent soudain !… Cette porte !…

Cette porte… on avait dédaigné de la refermer, *puisque le condamné n'y était plus !* Cette porte, elle était resté entrouverte !…

Chapitre 14

LE PONT DES SOUPIRS

Il était environ sept heures du matin, c'est-à-dire qu'il aurait dû faire grand jour. Mais le ciel était noir, et le peu de lumière épandue dans les airs ne jetait qu'un éclat livide. Seulement, d'instant en instant, ce ciel noir s'ouvrait, comme éventré par quelque gigantesque faucille de feu, et Venise apparaissait une seconde dans la clarté bleuâtre de l'éclair…

La plupart des exécutions avaient lieu dans la prison même. Quelquefois on exécutait le condamné sur la chaise de pierre du Pont des Soupirs. D'autres fois enfin, et quand on voulait frapper l'esprit populaire, on dressait un échafaud sur la place Saint-Marc.

Pour se rendre à l'échafaud, le condamné devait alors traverser le Pont des Soupirs. Ce pont avait la forme d'un sarcophage, nous l'avons dit. Il unissait les prisons au palais ducal. Il était recouvert d'une voûte en maçonnerie légère. En sorte que le Pont semblait n'être que la continuation d'un des couloirs de la prison. Sur le côté qui était tourné vers la mer, on avait aménagé une sorte de fenêtre garnie de barreaux. Devant cette fenêtre, on permettait au condamné de s'arrêter un instant, afin qu'au moment de mourir, il pût emplir ses yeux d'une dernière vision de Venise.

Lorsqu'on eut monté un étage, le prêtre dit :

« Mon fils, vous allez entendre la sainte messe et communier… »

Roland frémit. Pour communier, il faudrait qu'on lui retirât le voile noir. Et alors on le reconnaîtrait !

L'huissier qui marchait en tête se retourna :

« Vénérable père, dit-il, si nous ne hâtons pas le pas, l'exécution

sera impossible ; la cérémonie de la chapelle empêchera la cérémonie de la place Saint-Marc. »

Comme pour lui donner raison, un violent coup de tonnerre vint répercuter ses échos puissants le long des corridors.

Le prêtre pâlit.

« Marchons donc ! dit-il ; je remplacerai la messe par une prière et la communion par un *De profundis !* »

Le bourreau approuva de la tête ; le cortège se remit en marche ; Roland respira : cette fois, il était sûr de mourir !

Arrivé en haut des escaliers, le cortège s'avança sur le Pont des Soupirs et, selon l'usage, on montra au condamné la fenêtre grillée, pour qu'il s'y arrêtât un instant. À ce moment, un large éclair déchira l'obscurité du pont : Roland fut enveloppé d'une violente lumière, et une voix, dominant les grondements du tonnerre, s'écria :

« Cet homme n'est pas le bandit Scalabrino !… »

Une imprécation de désespoir éclata sur les lèvres de Roland, lui-même déchira l'étoffe légère ; il apparut étincelant, formidable, baigné de lumière.

L'imprévu de cette scène tragique, l'éblouissement livide des éclairs, les détonations répétées du tonnerre glacèrent de terreur les gardes, leurs chefs, et jusqu'au bourreau.

Qui était cet homme si hâve et si terrible ?…

Nul ne le reconnaissait !

De cette seconde de suprême répit, Roland profita pour, d'un bond, renverser les gardes qu'il avait sur sa gauche et s'acculer contre la paroi de la voûte, près de la fenêtre…

Mourir… Oui, il mourrait !… Mais ce ne serait pas sur l'échafaud !… Ce serait dans une bataille dernière, dans une lutte forcenée… Mais il ne redescendrait pas vivant dans sa tombe !

« Saisissez-le ! gronda la même voix que tout à l'heure. Saisissez-le sans le tuer ! »

Mais cette voix fut couverte par un effroyable coup de tonnerre. Le pont vacilla. La paroi de la voûte se lézarda. Une violente odeur de soufre emplit la voûte, une fumée âcre déroula ses volutes…

« Sauve qui peut ! hurlèrent des voix affolées tandis que retentissait le rire puissant du condamné. Sauve qui peut ! La foudre est sur le pont ! Le pont est en feu ! »

À ce moment précis, un spectacle inouï acheva d'épouvanter gardes, prêtre et bourreau !

Au bout du pont, à l’entrée des prisons, un homme apparut, un colosse velu, avec les bras nus, la poitrine nue, le visage livide, les muscles saillants, comme prêts à crever la peau. Il était fantastique, fabuleux. Et c’était quelque chose d’énorme qu’il portait sur sa tête, une pierre monstrueuse, une dalle géante…

Cet homme, cet être cyclopéen, poussa droit devant lui comme une tempête qui se fût mêlée à la tempête du ciel. Le bloc qu’il portait sur la tête renversa sept, ou huit gardes, qui roulèrent, le front fendu. Et dans le boyau du pont fuligineux, dans le tumulte des coups de tonnerre, dans l’épouvante des spectateurs, il bondit, s’arrêta devant la fenêtre grillée… On vit un instant la dalle se balancer au bout de ses deux bras de titan, puis cette dalle lancée comme une catapulte vola, heurta formidablement les barreaux de la fenêtre, passa, tomba dans le canal avec cinq ou six grosses pierres arrachées, déchirées par le choc…

En même temps, Scalabrino saisit Roland, et par le trou béant, sauta dans le vide…

Des coups d’arquebuse retentirent… mais l’instant d’après, les gardes massés dans le boyau du pont reculèrent, aveuglés, asphyxiés par l’épaisse fumée… Le pont brûlait… le feu se communiquait au palais ducal !

Roland se sentit d’abord entraîné au fond de l’eau et son pied toucha le lit du canal. Il était dans cet état de surexcitation nerveuse où on accomplit des prodiges. Il se mit à nager entre deux eaux, cherchant à gagner le plus possible à chaque brasse, en s’éloignant du Pont des Soupirs. Près d’une demi-minute s’écoula ainsi. À ce moment, Roland sentit qu’il lui fallait à tout prix respirer. Alors, d’un vigoureux coup de talon, il remonta, et émergea entre deux gondoles serrées l’une contre l’autre. Cramponné aux flancs de deux barques, Roland aspira avec volupté l’air pur que balayaient des souffles d’ouragan, l’air de la liberté !…

À ce moment, près de sa tête, surgit de l’eau une autre tête.

Scalabrino apparut, s’ébroua fortement. Ils ne se dirent rien.

Bientôt Roland replongea, suivi de son compagnon.

Ils recommencèrent la même manœuvre, et lorsqu’ils revinrent respirer, ils étaient à plus de cent brasses du pont. Autour d’eux, les quais étaient déserts. Maintenant une pluie de déluge s’abattait sur Venise.

Deux fois encore, ils nagèrent entre deux eaux. À la dernière fois qu’ils revinrent à la surface, ils avaient tourné l’angle du canal, et le

Pont des Soupirs, le palais ducal, les prisons avaient disparu.

Scalabrino, cette fois, se hissa dans une barque amarrée à un pieu. Roland le rejoignit et s'étendit, pantelant, sous la tente dont son compagnon referma les rideaux de cuir. À l'arrière de la barque, Scalabrino trouva le large caban du gondolier et le jeta sur ses épaules. Puis il détacha la gondole et, s'emparant de la rame, il se mit à pousser activement l'embarcation.

Roland, étendu sous la tente, la face tournée vers le ciel en feu, sous la pluie diluvienne qui semblait voguer dans les airs par larges rafales, les yeux grands ouverts, regardait, écoutait, aspirait, pour ainsi dire, de la vie.

Et comme au moment de mourir, à cette minute, où il revenait à la vie, le même nom fut murmuré par ses lèvres, tout doucement :

« Léonore ! »

Et déjà il bâtissait un plan. Il irait à l'île d'Olivolo, se ferait reconnaître de Dandolo, puis il se montrerait à Léonore. Ensemble, ils partiraient de Venise, Il retrouverait sa mère, il retrouverait son père, et soit à Milan, soit à Florence, il recommencerait pour lui et les siens une vie qu'il se sentait capable de leur faire assez belle pour que l'horrible aventure fût à jamais oubliée.

Ses ennemis, il les ignorait. Il se croyait encore victime de quelque fausse dénonciation. Seulement, quand il évoquait le supplice infligé à son père, toutes ces obscurités s'illuminaient d'un éclair pareil à ceux qui déchiraient le ciel, et à tout son rêve d'amour se mêlait un seul projet de vengeance : avant de quitter Venise, il tuerait Foscari qui avait présidé au supplice du vieux Candiano.

« Monseigneur, dit tout à coup Scalabrino, nous sommes arrivés. »

Dix minutes plus tard, Scalabrino entrait dans une maison délabrée, montait tout en haut par un escalier de bois très raide et toquait à une porte. Une jeune femme vint ouvrir.

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? murmura-t-elle.

– Juana ! dit Scalabrino. Je suis donc bien changé ?… »

La femme le considéra un instant avec des yeux agrandis par l'effroi et la stupéfaction.

« Jésus, Marie ! fit-elle enfin. Est-il possible que ce soit toi !…

– Entrons maintenant », fit Scalabrino.

Roland pénétra dans le logis. Tout y était pauvre, mais non dépourvu d'une certaine coquetterie. Juana était demeurée immobile, toute pâle, et sa main désignait sur une table un morceau

de parchemin cloué sur une planchette.

Roland suivit la direction de la main, aperçut le parchemin et s'en approcha. Il entendit alors Juana qui bégayait :

« Je l'ai arraché hier à la porte basse de Notre-Dame de la Salute… »

Ce parchemin, c'était une des tablettes qui annonçaient au peuple l'exécution publique du bandit Scalabrino.

Il était daté du 4 juillet de l'an 1515.

Cette date fulgura devant les yeux de Roland.

« Six ans !… »

Le premier moment fut un étonnement inexprimable chez Roland. Si, la veille, on lui eût brusquement demandé depuis combien de temps il était enfermé, il eût répondu :

« Deux ou trois ans, peut-être… »

Au-dessus de la table, il y avait un miroir.

Il se regarda et fut épouvanté de ne pas se reconnaître. Deux plis verticaux très durs, très profonds barraient son front, ses lèvres s'étaient comme pétrifiées ; ses traits devenus durs s'étaient creusés.

Il détourna son regard qui, machinalement, retomba sur la tablette.

– DANDOLO, *Grand Inquisiteur d'État.*

– FOSCARI, *doge.*

– ALTIERI, *capitaine général.*

Au-dessous des trois noms, l'évêque de Venise demandait au peuple une prière pour l'âme du condamné.

Et ces dernières lignes étaient signées :

– BEMBO, *par la grâce de Dieu évêque de Venise.*

Roland, sans un mot, attira à lui une chaise. Il s'assit, plaça ses deux coudes sur la table, mit sa tête dans ses deux mains.

Et alors, d'une voix étrange, il assembla ces quatre noms qui, sur la tablette du condamné, se détachaient en lettres de feu :

« Dandolo ! Foscari ! Altieri ! Bembo !… »

Et il lui sembla que le nom du condamné, ce n'était pas Scalabrino, mais Roland Candiano !…

Scalabrino, lui aussi, avait vu la tablette que lui montrait Juana. Mais il ne lui avait accordé qu'un coup d'œil indifférent. La première émotion passée, il saisit la jeune femme dans ses deux bras, l'enleva et l'embrassa sur les joues en disant :

« Tu ne t'attendais pas à me voir ce matin, dis ?…

– Je priais ! répondit la pauvre Juana qui éclata en larmes.

– Tu ne m'avais donc pas oublié, toi ?

– T'oublier ! N'est-ce pas toi qui as pris soin de mon enfance ? Pour moi, tu fus toujours le bon frère…

– C'est vrai ! dit Scalabrino attendri.

– Mais, reprit-elle, ils t'ont donc fait grâce ?

– Grâce ! fit Scalabrino. C'est moi qui me suis fait grâce !

– Que veux-tu dire ?

– Que je me suis évadé ; que si le bourreau ou les sbires des Dix apprenaient que je suis ici, dans une heure ma tête roulerait sur les dalles de la place Saint-Marc !

– Tu t'es évadé ! Le matin où tu allais être… Oh ! je tremble quand j'y songe !… Comment as-tu pu…

– Comment ? Je ne sais plus moi-même !…

– Et lui ? fit Juana à voix basse en désignant Roland.

– Lui ! murmura le colosse, dont les yeux se voilèrent.

– Qui est-ce ?…

– Tais-toi… Laisse-le !… Viens, donne-moi à manger… »

Le logis se composait de deux pièces. Celle dans laquelle se trouvait Roland servait de chambre à coucher. L'autre, plus petite, dans laquelle Juana entraîna Scalabrino, était une cuisine où mangeait la jeune femme. Elle improvisa un repas sommaire que Scalabrino dévora avec volupté.

Lorsque l'appétit du colosse fut à peu près satisfait, il se mit à regarder Juana avec un certain étonnement.

« Te voilà belle, dit-il… et même, on dirait… plus coquette que jadis… un ruban rouge dans tes cheveux ? un collier à ton cou ? »

Juana baissa la tête. Scalabrino la considéra avec attention :

« Tu as un amoureux ?

– Non !…

– Alors ?… Voyons, dis-moi… »

Elle pâlit davantage encore et se mit à pleurer.

« Oh ! je comprends ! dit sourdement Scalabrino. Pauvre petite ! Pauvre Juana !… Tu as donc souffert de la misère en mon absence, pour en être réduite à ce terrible métier !…

– Ainsi, tu ne me méprises pas ? demanda la pauvre fille.

– Moi, te mépriser !… Eh ! que suis-je donc pour avoir le droit de mépriser quelqu'un !

– Tu es bon, frère, dit Juana essuyant ses yeux.

– Allons, console-toi. Je suis là, maintenant, et par la Madone tu redeviendras ce que tu étais…

– Tout mon mal, continua-t-elle, est venu du jour où la sainte qui partageait mon logis…

– De qui veux-tu parler ? fit-il, haletant.

– Souviens-toi. Celle que tu apportas ici par cette nuit d'émeute et de bataille… celle devant qui, pour la première fois, je te vis pleurer… C'était la femme du doge Candiano, la mère de cet infortuné jeune homme arrêté au moment de ses fiançailles…

– Qu'est-elle devenue ?…

– Elle est morte.

– Morte ! » exclama Scalabrino en pâlissant.

À ce moment, la porte qui faisait communiquer les deux pièces s'ouvrit, et Roland apparut. Il était livide. D'une voix douce et qui ne tremblait pas, il dit : « Raconte-moi comment ma mère est morte…

– Votre mère ! exclama Juana. Vous êtes donc…

– Je suis Roland Candiano. Et puisque tu as vu mourir ma mère, je désire que tu me dises comment elle est morte.

– D'où faut-il prendre les choses, monseigneur ?

– Du moment où Scalabrino sortit d'ici pour ne plus revenir…

– Soit, donc, puisque vous le voulez… Donc, Mme Silvia attendit en vain le retour de Scalabrino. Qu'était-il devenu ? J'appris un mois plus tard qu'il avait été arrêté. Je pleurai… Mais que pouvaient mes larmes ?

– Pauvre petite Juana ! dit le colosse.

– Mme Silvia, elle, ne pleura pas. Mais cette douleur muette me déchirait vraiment le cœur. Tous les jours, elle sortait de bonne heure et ne rentrait que le soir à la nuit. Je la suivais de loin, pour lui porter secours, car il m'avait semblé voir qu'on la regardait de travers. On eût dit qu'elle faisait peur aux gens.

– Ainsi, demanda Roland, nul n'eut pitié de ma mère ?

– Du moins, murmura-t-elle, ceux qui eurent pitié n'osèrent le montrer ! murmura Juana baissant la tête.

– Et que faisait-elle dehors ?…

– Elle rôda longtemps autour des palais qu'habitaient les principaux chefs de l'État.

– Oh ! je comprends ! râla avec un sanglot intérieur Roland, elle demandait ma grâce !…

– Un jour, elle put approcher le seigneur Foscari, continua Juana ; mais il la fit repousser par ses gardes. Un soir, comme je l'avais suivie de près, je vis un homme qui l'abordait et qui lui parla. Que

lui dit-il ?… Je ne sais. Mais lorsque Mme Silvia eut regagné le logis, je vis qu'elle était d'une pâleur de cire. Toute la nuit, malgré mes prières, elle demeura sur une chaise. Ce ne fut qu'à la pointe du jour qu'elle se laissa soulever dans mes bras. Je la couchai. Elle tourna la tête contre la muraille. Je crus qu'elle allait s'endormir. Mais lorsque, sur la pointe des pieds, je revenais la voir, je remarquais que ses yeux étaient grands ouverts et qu'elle murmurait constamment ces mots : « *Mort ! il est mort ! Tout est fini !* »

Roland essuya son front couvert de sueur et fit quelques pas dans la petite pièce.

« Et cet homme qui avait parlé à ma mère, le connais-tu ?…

– Oui, monseigneur !

– Son nom ?

– Il s'appelait Bembo et est devenu évêque de Venise…

– Continue !

– C'est le plus triste qu'il me reste à vous raconter, monseigneur, dit alors Juana. Je parcourais les rues vendant des oranges et des citrons, ou des roses et des œillets, selon les saisons. Lorsque j'eus Mme Silvia à la maison, je cherchai à augmenter ma vente. Mais loin d'augmenter, elle diminuait de jour en jour. Je ne pouvais deviner la cause de mon malheur, mais de plus en plus, les clients s'écartaient de moi, et les fleurs que j'achetais pour les revendre se fanaient dans mon panier. Enfin, un jour, j'eus l'explication que je cherchais en vain. Une femme que je ne connaissais pas me dit, en regardant autour d'elle avec effroi, que tous ceux qui m'achetaient des fleurs étaient dénoncés… « Mais pourquoi ? balbutiai-je, interdite. – « Pourquoi, enfant ? Pourquoi recueilles-tu chez toi la mère du rebelle condamné par le puissant Conseil… » Je demeurai étourdie, indignée.

– Et l'idée ne te vint pas de te séparer de cette vieille femme qui causait ton malheur ?

– Non, monseigneur, répondit ingénument Juana. Je m'étais attachée à Mme Silvia, et je l'aimais comme une mère.

– Que fis-tu donc ? » demanda Roland.

Juana baissa la tête et, de ses deux mains, couvrit son front devenu pourpre.

« Monseigneur, fit-elle à voix basse, ne me le demandez pas… Bientôt je manquai d'argent. Et pourtant, il fallait un certain vin vieux pour la pauvre vieille qui m'avait appelé sa fille…

– Tu dis que ma mère t'appela sa fille ?

– Oui, monseigneur !… Mais peut-être n'étais-je pas digne de ce beau titre… car je ne sus pas résister… Un soir, je voyais bien que les forces de Mme Silvia s'épuisaient… il eût fallu acheter un cordial… je me désespérais, et elle, cependant, me souriait. Alors, je perdis la tête… Je descendis… il faisait nuit… un homme m'aborda… un jeune seigneur… Quand je remontai, j'avais le cordial, j'avais des vivres… Ah ! monseigneur, pardonnez-moi d'avoir employé de l'argent impur à nourrir votre mère !… »

Roland fit un pas et se laissa tomber à deux genoux, et il saisit les mains de Juana sur lesquelles, pieusement, il déposa un baiser, tandis que des sanglots lui secouaient les épaules.

« Que faites-vous, monseigneur ? s'écria Juana.

– Ce que je fais ! sanglota Roland. Je te révère et te bénis, et je te dis : « Juana, ma sœur, tu m'es sacrée.

– Tonnerre de Dieu, j'étouffe ! » gronda Scalabrino en ouvrant violemment la fenêtre.

Roland se releva, ses traits bouleversés s'immobilisèrent :

« Achève, mon enfant… dit-il.

– Je n'ai plus que peu de mots à vous dire, poursuivit Juana avec une sorte de timidité. Les forces de votre pauvre mère déclinèrent rapidement… Je fis ce que je pus pour qu'elle n'eût pas à souffrir. Quand je n'avais plus d'argent, je savais maintenant où en trouver… Un soir, c'était le 10 juin de l'an 1510, un an jour pour jour après votre arrestation, elle s'éteignit dans mes bras, en murmurant votre nom. Je mis un rameau de buis entre ses mains pâles, et je l'ensevelis dans un drap blanc. Et le lendemain, quand on l'eut enlevée, quand je me retrouvai toute seule en ce monde, je pleurai amèrement… C'est tout monseigneur !… »

Longtemps, Roland garda le silence.

Un dernier grondement de la tempête qui s'apaisait au-dehors le fit tressaillir, le réveilla de cette tragique rêverie.

« Juana, dit-il doucement, à partir de ce jour, tu n'es plus seule en ce monde. Tu as un frère. Va Juana, va, ma sœur… Va aussi, Scalabrino… Laissez-moi seul… »

Juana et Scalabrino, ayant jeté sur Roland un regard où il y avait presque de l'effroi, obéirent…

Chapitre 15

LE JARDIN DE L'ÎLE D'OLIVOLO

Ce fut vers le soir seulement que Roland rejoignit Juana et Scalabrino. Il prit alors sa part du repas que la jeune femme prépara en toute hâte et s'ingénia à causer. Mais des événements qui le touchaient directement il ne dit pas un mot.

La nuit vint. Onze heures sonnèrent à un clocher. Roland se tourna vers Scalabrino :

« Je vais sortir, dit-il ; tu m'attendras ici.

– Je vous accompagne, monseigneur.

– Non pas. Il faut que je sois seul dans la visite que je vais faire.

– Pourtant, vous ne pouvez sortir ainsi, dit Juana. Vous ne feriez pas cent pas sans être reconnu et suivi par quelque espion. »

Roland prit place sur l'escabeau que lui approchait Juana. En quelques coups de ciseaux, celle-ci eut fait tomber la barbe de Roland ; puis elle peigna soigneusement ses cheveux, qu'il avait fins comme des cheveux de femme. En dix minutes, Roland se trouva transformé.

« Des habits, maintenant ! » fit Juana qui courut ouvrir un grand coffre.

Bientôt, Roland eut revêtu le costume de marinier que lui présenta Juana. Ainsi transformé, il était méconnaissable.

Alors, il sortit après avoir fait un geste affectueux à Juana.

Tout en marchant, Roland se posait ces questions :

« Comment et pourquoi Dandolo est-il devenu grand inquisiteur d'État ? Quand et pourquoi le père de Léonore a-t-il remplacé Foscari dans cette terrible fonction ? Et surtout, puisque le père de

Léonore est grand inquisiteur d'État, pourquoi n'a-t-il pas employé son pouvoir à ma délivrance ? »

Et les sourdes angoisses qui lui étreignaient la gorge s'évanouissaient devant cette solution à laquelle il se raccrochait.

« Léonore, d'un mot, va tout m'expliquer. »

Lorsqu'il eut enfin traversé un dernier pont et qu'il se trouva dans l'île d'Olivolo, son cœur se mit à battre plus fort. Il continua à s'avancer. Il se trouva tout à coup en présence du mur qui entourait le jardin Dandolo. Il vit la petite porte.

Deux secondes plus tard, il était dans le jardin.

Il s'arrêta pour respirer, pour refouler l'émotion des souvenirs réveillés en foule, et il regarda autour de lui.

Le jardin était désert. Il paraissait abandonné. Une herbe épaisse avait envahi les allées. Les massifs de fleurs disparaissaient sous l'invasion des arbustes sauvages.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » bégaya Roland.

Il marcha droit à la maison, oubliant toutes précautions, et frappa rudement.

« Qui va là ? demanda une voix.

– Quelqu'un qui apporte une nouvelle importante. »

La porte s'entrebâilla, maintenue par une chaîne. Une lumière parut. Et dans le limbe de cette lumière, une tête que Roland reconnut aussitôt. C'était un vieux serviteur de Dandolo. « Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Comment êtes-vous entré dans le jardin à pareille heure ?

– Monsieur, dit Roland en joignant les mains, ne me chassez pas. Je suis un proscrit. Je suis entré, il est vrai, dans ce jardin ; mais je ne pouvais faire autrement que j'ai fait sans risquer d'être reconnu. N'aurez-vous pas pitié d'un proscrit ? »

Le serviteur regarda cet homme qui parlait ainsi d'une voix si douce. Et il vit tant de souffrance sur son visage, une telle loyauté dans ses yeux, qu'il retira la chaîne et ouvrit.

Roland entra et regarda autour de lui avec émotion.

« Vous tremblez ! reprit le vieillard, et vous êtes tout pâle. »

Roland remercia d'un signe de tête. Ses dents claquaient.

Il se trouvait dans la salle à manger de Dandolo.

Là, rien n'avait été changé, et il en reconnaissait les moindres détails. Il revoyait des scènes de son passé. Il étouffait. Il se sentait mourir.

« Asseyez-vous, dit le vieux Philippe, et remettez-vous. Par la

vraie croix, nul n'aura l'idée de venir vous chercher en cette maison, je vous le jure. »

Roland s'assit.

Le serviteur lui versa un verre de vin qu'il avala d'un trait.

« Monsieur, je vous remercie de votre bon accueil. Je vais vous dire la vérité. Proscrit, je suis rentré secrètement à Venise pour parler au grand inquisiteur ; on m'a dit que cette maison était la sienne, j'ai attendu la nuit et je suis entré…

– Mais vous vous êtes trompé ! s'écria le serviteur.

– Comment ! Cette maison ne serait-elle pas celle de Dandolo ?…

– Si fait. Cette maison lui appartient. Mais il ne l'habite plus. Et même il n'y vient jamais. Je suis seul ici. Quant au seigneur Dandolo, il habite son palais du Grand-Canal… »

Roland respira. Dandolo n'habitait plus l'île d'Olivolo. Tout s'expliquait ! Il eut un cri de joie et reprit :

« Ah ! c'est donc cela que le jardin m'a paru abandonné !… Et depuis quand Dandolo habite-t-il son nouveau palais ?

– Il y a eu deux ans à la Saint-Jean.

– Et… sans doute… sa famille habite avec lui…

– Sa famille ?… Quelle famille ?…

– On m'avait assuré… qu'il avait… une fille…

– Ah ! vous voulez parler de la signora Léonore ?…

– Oui… elle est donc… morte ?…

– Morte ? s'écria le vieillard. À Dieu ne plaise ! elle est pleine de vie et de beauté !… »

Roland se mordit les lèvres jusqu'au sang pour étouffer le rugissement de joie infinie qui montait du fond de son cœur.

À cet instant, le vieillard, d'une voix indifférente, ajouta :

« La signora Léonore, naturellement, habite le palais de son illustre époux… Holà ! holà ! qu'avez-vous donc ?… »

Roland s'était relevé d'un bond. Livide, échevelé, flamboyant, il avait saisi le vieux serviteur par les deux épaules et le secouait frénétiquement. Il rugissait :

« Tu dis que Léonore est mariée !…

– Oui !…

– Depuis quand ?

– Depuis deux ans !

– Le nom du mari ?

– Altieri !… »

Roland leva vers le ciel ses poings crispés et ses yeux convulsés.

Puis, avec un long gémissement, il s'en alla comme un chêne foudroyé s'en va au gré du torrent qui l'emporte.

Pendant quelques minutes, le vieillard tremblant entendit cet horrible gémissement qui s'éloignait et finit par s'éteindre.

Que devint Roland dans le cours de cette nuit ?

Qui eût pu le dire ?

Il entra au matin dans le logis de Juana.

En le voyant, Scalabrino avait poussé un cri de joie.

Il avait passé la nuit dans une mortelle inquiétude.

Il avait mis d'ailleurs à profit une partie de la nuit.

Accablé de fatigue, il avait dormi trois heures sur une chaise, dans la cuisine, la tête sur la table, tandis que Juana lui raccommodait activement un costume. Puis il avait coupé ses cheveux, taillé sa barbe, et enfin procédé à une toilette qui l'avait entièrement transformé.

En entrant, Roland but coup sur coup deux verres d'eau.

Puis se tournant vers Scalabrino, il dit :

« N'est-ce pas aujourd'hui dimanche ?

– Oui, monseigneur.

– Ne serais-tu pas bien aise d'entendre la messe à Saint-Marc ? »

Scalabrino le regarda avec étonnement. Il ne connaissait pas ces sentiments religieux à Roland, et pour son compte il ne croyait ni à Dieu ni à diable. Et puis la question était bizarre.

Il se contenta donc d'un grognement qui pouvait à la rigueur passer pour une approbation. Juana joignit les mains.

« Si on allait vous reconnaître ! fit-elle.

– On ne nous reconnaîtra pas », dit Roland avec une telle assurance que la jeune femme, l'ayant regardé, murmura :

« En effet, c'est à peine si je le reconnais moi-même ! Qu'a-t-il pu se passer cette nuit ?… »

« C'est donc entendu, acheva Roland, nous assisterons à la grand-messe de midi. En attendant, viens avec moi. »

Ils sortirent tous deux…

Au moment de son arrestation, le soir des fiançailles, Roland portait sur lui plusieurs bijoux de grand prix, selon la mode du temps. D'abord, une chaîne d'or autour du cou. Puis une ceinture enrichie de pierreries. Puis une épée dont la poignée était garnie de rubis et de diamants. Enfin une bague à l'un de ses doigts.

Chaîne, épée et ceinture avaient disparu, soit au moment de l'arrestation, soit au moment de la lutte quand on l'avait poussé

vers les puits. Mais la bague était restée à son doigt.

Pendant les six ans qu'il avait passés au fond des puits, cette bague, cadeau de Léonore, lui avait été une sorte de fétiche protecteur, et bien souvent, à contempler le diamant, il s'était figuré que Léonore le regardait.

Cette bague était l'unique richesse de Roland. Elle était, d'ailleurs, d'une grande valeur et portait un magnifique solitaire.

Roland, en sortant de la maison de Juana, se dirigea vers le Rialto et entra sans hésiter dans la boutique d'un marchand chez qui, jadis, au temps de son adolescence un peu fiévreuse, il avait fait maint achat. Le marchand le regarda. Roland supporta cet examen sans sourciller ; il arracha de son doigt la bague de Léonore – presque la bague des fiançailles.

Le marchand la prit, en extirpa délicatement la pierre, la pesa, l'examina à la loupe, parut se consulter, fit la grimace, joua enfin la comédie que jouent tous les marchands de toute éternité, et offrit deux cents écus d'or. Elle en valait cinq cents.

Roland, sans un mot, prit les deux cents écus d'or et les remit à Scalabrino. Scalabrino demeura un instant étourdi. Quelque chose comme une flamme d'orgueil parut dans ses yeux, puis ses yeux se reportèrent sur celui qu'il appelait son maître avec une reconnaissance profonde. Ainsi, on lui confiait une grosse somme, à lui aussi.... Ce simple geste de Roland fut peut-être dans l'âme de Scalabrino plus considérable, ce fut une chose plus énorme que la grâce du quai d'Olivolo et l'entretien dans le cachot à la minute de l'exécution.

Chez un fripier, Roland choisit deux costumes complets de cavaliers étrangers.

« Nous allons donc voyager à cheval ? demanda Scalabrino.

– Peut-être ! Emporte le paquet et viens me rejoindre au pied du Lion. »

Scalabrino s'éloigna rapidement. Roland gagna la place Saint-Marc et s'arrêta au pied de la colonne qui portait le Lion allégorique aux ailes déployées. Là, il y avait un rassemblement assez considérable. Et ce rassemblement était occupé à lire et à commenter une tablette qui dénonçait l'évasion du bandit Scalabrino et, disait l'affiche, « d'un autre bandit plus dangereux encore ».

Suivait un signalement détaillé des deux fugitifs et l'annonce d'une récompense de cent écus à qui donnerait un indice. Roland

s'approcha à son tour de la tablette, et la lut attentivement.

« Avec un pareil signalement, les deux bandits n'iront pas loin, lui dit un bourgeois.

– En effet, monsieur », répondit Roland.

Et il songeait :

« *Pourquoi la tablette ne donne-t-elle pas mon nom ?* »

Quelques instants plus tard, il fut rejoint par Scalabrino. Ils entrèrent tous deux dans la vaste église, et à travers la foule, se frayèrent un chemin jusqu'à quelques pas du maître-autel.

L'office était commencé. Roland avait les yeux fixés sur l'officiant. Celui-ci se retourna un instant vers la foule, les bras ouverts, puis se dirigea vers l'Évangile, dont il se mit à tourner les pages.

Un imperceptible tressaillement avait agité Roland, et si maître de lui qu'il fût devenu depuis quelques heures, il dut se faire violence pour étouffer le rugissement qui montait à sa gorge.

Car cet officiant, c'était Mgr Bembo, par la grâce de Dieu évêque de Venise.

Roland l'avait deviné dès qu'il l'avait aperçu. Maintenant, il était bien sûr que ce Bembo, évêque, était bien le Bembo ami de son heureuse jeunesse – le Bembo qui avait glissé dans l'oreille de sa mère ces paroles mystérieuses qui l'avaient tuée !…

Alors, Roland saisit la main de Scalabrino.

« Regarde bien l'évêque ! »

Et quand ils furent dehors :

« Eh bien, Scalabrino, on dirait que la vue de l'évêque t'a affecté ?…

– Oui, monseigneur ! fit l'hercule d'une voix sombre. C'est l'homme qui m'a payé pour me faire crier « Vive Roland Candiano » le soir de vos fiançailles ! C'est l'homme qui, au moment de l'émeute, m'a désigné votre mère à tuer !… »

Un livide sourire glissa sur les lèvres de Roland, qui murmura :

« Je ne m'étais pas trompé !… »

En rentrant au logis de Juana, Roland prit quelques heures de sommeil. Sur le soir, il sortit en recommandant à Scalabrino de ne pas s'inquiéter s'il ne rentrait pas de quelques jours.

En effet, il fut absent pendant huit jours.

Le soir du huitième, il reparut, et sans parler de ce qu'il avait fait pendant ce temps, se contenta de dire à Juana :

« Nous allons partir ; dans trois ou quatre jours, Scalabrino viendra te chercher, Juana. Consentiras-tu à le suivre ?

– Pour aller où, monseigneur ?
– Pour me rejoindre.
– Je serai prête, dit Juana.
– Bien. Voilà quelque argent pour subvenir à tes besoins pendant mon absence.
– Monseigneur…
– Ne t'ai-je pas dit, Juana, que je me chargeais de ton existence ? »
Roland et Scalabrino revêtirent alors les costumes de cavaliers achetés chez le fripier du Rialto et, ayant fait leurs adieux à la jeune femme, s'éloignèrent.
Au quai Roland sauta dans une grande barque, et s'allongeant sous la tente, ferma les yeux, tandis que Scalabrino s'installait à l'avant. Le barcarol attendait et était prévenu ; sa gondole traversa Venise de l'est à l'ouest. Une fois hors la ville, il hissa une voile, et la barque se mit à glisser, légère et rapide, sur la grande lagune qui sépare Venise de la terre ferme.
Lorsqu'on aborda, il faisait nuit noire.
Roland marcha une partie de la nuit et parvint à la petite ville de Mestre, qui était comme l'avant-garde de Venise en terre ferme. Il coucha dans une auberge, et au soleil levant, s'enquit à l'hôte de deux chevaux qu'il voulait acheter. L'hôte répondit :
« Il y a justement dans mon hôtellerie un seigneur qui désire vendre plusieurs chevaux dont il n'a plus que faire, puisqu'il va s'installer à Venise. »
Roland suivit l'aubergiste qui, le bonnet à la main, le conduisit à la plus belle chambre de son hôtellerie.
Au moment d'entrer, l'hôtelier se tourna vers Roland et lui dit :
« Ne vous étonnez pas des façons de ce seigneur ; il est très riche et aime peut-être un peu trop ses aises. »
Sur ce, le patron du *Soleil d'Argent* – tel était le nom de l'hôtellerie – frappa, et sur une réponse faite de l'intérieur par une voix tonitruante, il entra, suivi de Roland.
« Illustre Seigneurie, dit-il en se courbant, voici justement quelqu'un qui désire acheter des chevaux.
– Eh ! maraud ! répondit l'homme, ne pouvais-tu t'adresser à l'un de mes secrétaires ?…
– J'ai cru bien faire, monseigneur, balbutia l'hôte.
– C'est bien, va-t-en. Monsieur, ajouta l'homme en s'adressant à Roland, tandis que l'hôtelier disparaissait, veuillez pardonner à ma

juste colère… Car n'est-ce pas un crime de déranger un homme tel que moi, à l'instant même où il va avoir un tête-à-tête avec Bacchus et Vénus !… S'il vous plaît nous tenir compagnie…

– Excusez-moi, monsieur, dit Roland, je suis assez pressé. Dites-moi simplement s'il vous convient de me vendre deux de vos chevaux, et le prix que vous en désirez.

– Le prix ! le prix ! maugréa l'inconnu. C'est à voir ! Car, malgré les apparences, je tire le diable par la queue, moi ! »

Ce disant, il s'installa devant une table qui, malgré l'heure matinale, était déjà chargée de tous les éléments d'un plantureux déjeuner. Près de lui prirent place deux jeunes femmes qui avaient toute l'apparence de courtisanes.

« Monsieur, reprit l'inconnu, tout compte fait, je vous vendrai mes deux meilleurs chevaux. Neptune et Pluton. Bref, je vais honorer de ma présence l'illustre Venise à qui cette dernière illustration manquait. J'y suis appelé par mon digne ami Bembo et par d'autres seigneuries notables, entre autres le grand, le magnifique et sublime Foscari lui-même, qui n'est autre que le doge de Venise. »

Roland tressaillit. Mais il ne fit pas un geste. Le bavard inconnu, étonné de n'avoir pas produit plus d'effet, se renversa dans son fauteuil et, décidé à écraser son interlocuteur, il ajouta :

« Monsieur, je m'aperçois que nous ne nous sommes pas dit qui nous sommes. Pour réparer cet oubli, je vous annoncerai donc que je m'appelle Pierre Arétin… »

L'homme attendit en dévisageant Roland.

« Monsieur, je suis un passant qui désire acheter deux chevaux. Vous convient-il de me vendre les vôtres ?

– Je vous vends Neptune et Pluton. Mais c'est la première fois qu'il m'arrive de voir un mortel accueillir avec indifférence le nom à jamais fameux de Pierre Arétin !… Peut-être êtes-vous étranger ?

– Je le suis.

– Tout s'explique ! Mais ma renommée a franchi les bornes de l'Italie. Il faut que vous veniez de bien loin ?…

– De très loin.

– S'il en est ainsi, votre ignorance est excusable. Mais puisque vous êtes pressé, je vous déclare que je vous céderai Neptune et Pluton pour cinquante ducats. »

Roland tira les cinquante pièces d'or de sa bourse et les plaça sur la table devant celui qui s'était appelé Pierre Arétin.

Puis, ayant salué d'un léger signe de tête, il se retira. Comme il allait atteindre la porte, Roland se retourna à demi :

« Vous dites que vous êtes l'ami du doge Foscari ? dit-il.

– Certes ! Et des plus illustres seigneurs de Venise…

– L'évêque Bembo, par exemple ?

– Oui-da. Et si vous avez besoin d'une recommandation venez hardiment me trouver à Venise. Je serais content de vous être utile, car vous avez une façon de payer sans marchander qui m'a fort touché. »

Cette fois, Roland disparut.

Un quart d'heure plus tard, Roland et Scalabrino prenaient la route de Trévise. Il se trouva que Neptune et Pluton étaient, en effet, deux bêtes solides. Vers deux heures de l'après-midi, ils entraient dans Trévise où Scalabrino et les deux chevaux mangèrent de bon appétit et où Roland but un verre de vin.

Puis ils se remirent en route, vers le Nord. Comme le soleil se couchait à l'horizon, ils arrivèrent en vue d'un village.

« Reconnais-tu ce village ? demanda Roland.

– Oui, monseigneur ; j'y suis venu autrefois.

– Ah ! Et comment s'appelle-t-il ?

– Nervesa.

– Nervesa ! » exclama sourdement Roland.

Il arrêta net son cheval et ses yeux flamboyants se fixèrent sur une agglomération de maisons basses, placées au pied d'un monticule au bas duquel coulait l'eau rapide d'un fleuve. Scalabrino, étonné, respectait le silence de celui qu'il appelait son maître. Enfin, Roland mit pied à terre, et indiquant d'un geste à Scalabrino qu'il devait l'attendre à cet endroit, s'avança à pied vers le village.

Devant la première maison, assise sur un banc de pierre, une vieille femme filait sa quenouille. Roland la vit et se dirigea vers elle, puis, brusquement, s'arrêta et passa sa main sur son front.

« J'ai cherché ma mère… et ma mère est morte d'horreur… J'ai cherché ma fiancée, et ma fiancée s'était donnée au plus lâche de ceux qui m'avaient condamné… Que vais-je apprendre, maintenant que je cherche mon père ? »

À ce moment, un bruit confus de cris aigres, comme une clameur d'enfants qui jouent, se fit entendre. Des chiens aboyèrent. Roland entendit des éclats de rire enfantins.

« Qu'est-ce que cela ? » gronda-t-il en frissonnant.

Tout à coup, d'une ruelle latérale, à cinquante pas de lui, déboucha sur la grande route une bande joyeuse qui scandait une façon de ritournelle enfantine, parmi des cris et de grands rires clairs. La bande entourait quelque chose ou quelqu'un qui devait marcher lentement et que Roland ne distinguait pas bien. Le cœur défaillant, il s'avança à grands pas et Roland aperçut un vieillard à longue barbe blanche, mal vêtu, maigre, qui marchait courbé, sur un bâton ; le vieillard venait de faire un geste de menace… ou de supplication… de là, les cris plus joyeux et les rires plus féroces… Un enfant ramassa une pierre et la jeta au vieux qui, de ses mains tremblantes, essuya son visage ensanglanté… Sa pierre jetée, l'enfant se sentit saisi, soulevé en l'air par deux mains qui s'incrustaient dans ses bras. Une seconde Roland balança l'enfant au-dessus de sa tête comme pour le broyer contre le mur d'une maison proche.

Comment ne tua-t-il pas le misérable gamin ?

Brusquement, il déposa sur le sol l'enfant blême de terreur, et livide lui-même, il dit doucement :

« Va, mon enfant, dépêche-toi, sauve-toi, dans une seconde je ne serai plus maître de moi… Va… »

En deux secondes, il n'y eut plus sur la grande route que le vieillard qui s'essuyait le visage, et Roland qui le regardait haletant, éperdu.

À ce moment, un homme s'approcha de lui et lui dit :

« Est-ce que, par hasard, vous connaissez *le Fou ?*

– Quel fou ? » rugit Roland, hagard.

L'homme, du doigt, lui montra le vieillard, le doge Candiano… son père ! Roland tomba évanoui dans la poussière de la route.

*

* *

Lorsque Roland revint à lui, quelques minutes plus tard, il vit qu'on l'avait transporté dans une maison, et qu'il était assis dans un fauteuil. Devant lui, l'homme qui lui avait parlé sur la route le regardait avec étonnement.

« Monsieur, dit l'homme, je suis le magistrat de ce village, et, voyant que vous vous intéressiez à l'aveugle, je l'ai fait entrer chez moi…

– Monsieur, êtes-vous un homme ?… Avez-vous dans le cœur un peu de pitié ?… Si oui… laissez-moi seul avec… lui !… »

Le magistrat eut un geste vague, s'inclina, et sortit.

Roland, alors, fit un violent effort et s'avança vers le vieillard.

« Mon père ! » appela-t-il à voix basse.

L'aveugle fit un mouvement comme pour mieux écouter, mais son visage demeura fermé.

« Mon père ! répéta Roland.

– Ces enfants, dit le vieillard, sont bien méchants. Je ne puis donc sortir respirer un peu sans risquer d'être frappé ?…

– Mon père ! répéta Roland d'une voix brisée.

– Il n'y a plus de justice en ce monde, prononça le vieillard.

– Il y a une justice, puisque je suis là !… Mon père… écoutez… votre fils… Roland ! Ce nom ne vous dit-il rien ? Roland !

– Je n'ai pas de fils… Je n'ai jamais eu d'enfants… »

Roland tomba à genoux.

« Mon père, ô mon père, vous ne reconnaissez pas ma voix !

– Votre voix ! Qui êtes-vous donc ?…

– Je suis ton fils… Roland… Écoute-moi, père, écoute ma voix…

– Je n'ai jamais eu de fils, dit le vieux Candiano.

– Vous êtes bon, monsieur… qui que vous soyez, je vous bénis… vous me caressez… vous essuyez mon visage… Jamais personne ne m'a caressé… oui, vous devez être bon… »

Roland s'était relevé.

Il avait entouré de ses bras la tête blanche du vieillard, et maintenant il lui parlait d'une voix douce et plaintive, il lui racontait ses longues tortures et la trahison de Léonore, il laissait déborder son cœur avec ses larmes, comme si son père l'eût compris, comme s'il en eût attendu une consolation.

Cette douleur parut se tarir presque soudainement.

Les traits de Roland se figèrent. Il redevint cette statue de marbre qui avait effrayé Juana et Scalabrino.

Alors, il alla ouvrir la porte par laquelle avait disparu le magistrat, et il l'appela.

« Monsieur, dit-il, de cette voix rauque et brève qui était maintenant sa voix ordinaire, monsieur, je vais emmener avec moi… ce… vieillard. Y voyez-vous un obstacle ?

– Aucun, répondit le magistrat après une légère hésitation. Mais, sans doute, vous avez le droit de faire ce que vous voulez faire ?… Et vous pouvez m'en donner la preuve ?…

– Monsieur, je ne puis vous en donner aucune preuve, dit Roland avec une irritation contenue. Mais je vous affirme que j'ai le droit de l'emmener, et cette affirmation vous suffira…

– Faites ce que vous voudrez ! s'écria le magistrat. Après tout, nous ne connaissons pas cet homme !

– Bien ! fit Roland. Maintenant, dites-moi comment a vécu pendant six ans l'hôte qu'une catastrophe déposait à la porte de votre village et confiait à votre humanité.

– De la charité publique », monsieur, répondit le magistrat de ce ton de suffisance et de politesse féroce avec lequel tous les magistrats de la création ont toujours émis leurs énormités.

Un rugissement souleva la poitrine de Roland.

Il alla à son père et lui prit la main.

« Voulez-vous venir avec moi ? demanda-t-il avec une telle douceur que, pour la première fois, le magistrat s'avisa que cet inconnu avait dû beaucoup souffrir.

– Partons ! partons tout de suite… »

Roland passa son bras sous le bras du vieillard.

« Appuyez-vous, dit-il, je suis fort… »

Il sortit de la maison, doucement, au petit pas.

Devant la maison, une vingtaine de paysans et de commères, mis en éveil par les récits des gamins, faisaient demi-cercle.

Roland apparut, soutenant l'aveugle… le Fou.

Il ne les vit pas, tout attentif à guider son père. Ils s'écartèrent en silence, et devinant que quelque chose de très grand passait devant eux, ils demeurèrent sur place, étonnés et frissonnants.

Lorsque Roland arriva à l'endroit où il avait laissé Scalabrino, il faisait nuit. Roland défit son manteau et en couvrit les épaules de son père. Puis, non sans peine, il le hissa sur son cheval et l'assujettit sur la selle. Puis il dit :

« En route ! »

Alors Roland, à pied, la main sur la bride du cheval, penché en avant, s'enfonça dans la nuit et dans le vent.

*

* *

À Trévise, Roland dit quelques mots à Scalabrino qui s'éloigna rapidement dans la direction de Mestre et de Venise. Quant à lui, il s'arrêta dans une auberge de modeste apparence, acheta des vêtements pour remplacer les haillons que portait son père, commanda un repas substantiel et servit lui-même le vieillard à table. Après le repas, le vieux Candiano s'endormit de cet air heureux et confiant des enfants qui s'endorment sous la protection de la mère éveillée. Roland le laissa dormir jusque dans l'après-

midi ; puis, pour quelques pièces d’argent, acheta une petite carriole à laquelle il attela son cheval. Dans le fond de la carriole, il plaça la selle. Sur le banc, il fit asseoir son père, s’assit lui-même auprès de lui, et prit la route de Mestre. Il y arriva fort tard dans la nuit et descendit dans une pauvre auberge, située en face du *Soleil d’Argent.*

Trois jours s’écoulèrent. Pendant ces trois jours, Roland ne quitta pas une minute le vieux Candiano.

Le soir du troisième jour, un homme et une femme arrivèrent dans l’auberge. C’étaient Scalabrino et Juana. Alors Roland sortit et erra par la ville. Dans un faubourg, presque au bout de la petite cité, il trouva une petite maison, entourée d’un jardin, qui était à louer.

Il fit aussitôt marché et paya six mois d’avance. Puis il alla chercher son père et Juana et les conduisit dans la maison qu’il venait de louer. Scalabrino, lui, était resté à l’auberge.

« Juana, dit Roland, reconnais-tu cet homme ? »

Juana secoua la tête.

« C’est mon père, dit simplement Roland.

– Monseigneur Candiano, doge de Venise ! murmura-t-elle.

– Non, Juana ! Candiano l’aveugle ! Candiano le fou ! Candiano le proscrit ! Candiano le père de Roland le bandit, qui vient de s’évader des puits de Venise. Juana, je te confie mon père. Cet homme à qui on a crevé les yeux devant moi, qui a vécu six ans de mendicité, dont le désespoir a tué la raison, cet homme c’est mon père… et je te le confie… à toi, Juana, parce que tu es le seul être en ce monde à qui je voudrais confier ce trésor qui porte en lui tout mon amour et toute ma haine. Me comprends-tu, Juana ?

– Par la mémoire sacrée de celle qui m’appela sa fille, à chaque instant de jour et de nuit, je veillerai sur lui, et moi vivante, il ne lui arrivera plus de pleurer, sinon de joie ! »

Cette dernière nuit, Roland la passa près de son père.

Au point du jour, il sortit de la chambre de son père, fit ses adieux à Juana, rentra à l’auberge, se jeta sur un lit et dormit trois heures d’un sommeil pesant. Puis il monta à cheval avec Scalabrino et reprit la route de Trévise.

Comme à son premier passage, il traversa Trévise et marcha dans la direction de la Piave. Seulement, au moment où le village de Nervesa fut en vue, il se jeta à gauche sur un chemin de traverse, s’enfonça dans une forêt de pins et commença à monter les flancs de la montagne.

« Reconnais-tu cette route ? demanda Roland, au moment où il sortait de la forêt.

– Oui, monseigneur, j'y suis venu jadis.

– Où conduit-elle ?...

– Aux gorges de la Piave, monseigneur. »

Roland mit pied à terre et invita Scalabrino à en faire autant. Les deux chevaux furent attachés au tronc d'un pin. Alors, Roland s'assit sur le revers du sentier. Scalabrino regardait autour de lui, prêtait l'oreille, donnait des signes manifestes d'une inquiétude grandissante. Enfin, il n'y put tenir et s'écria :

« Tenez, maître, si vous m'en croyez, rebroussons chemin.

– Et pourquoi donc ? J'ai envie de voir les gorges de la Piave.

– Les gorges de la Piave ! fit Scalabrino en tressaillant.

– Mais oui, j'en ai fort entendu parler ; et l'autre jour, même, le seigneur à qui j'ai acheté ces deux chevaux me disait qu'il les voulait visiter. On dit que le site est d'une beauté grandiose.

– Je ne sais pas si les gorges sont belles, mais toujours est-il qu'elles sont dangereuses.

– Raconte-moi donc ce que j'ai à craindre... Tu m'as l'air de très bien connaître ce pays, et je m'en rapporte à toi du soin de m'instruire...

– Monseigneur, ce que vous devez redouter, ce sont mes anciens amis, dit Scalabrino à voix basse.

– Oui, tu étais un bandit... Pourquoi baisses-tu la tête ? Le métier que tu faisais était tout aussi honorable que celui de doge ou de grand inquisiteur. Crois-moi, Scalabrino, ce n'est pas dans les gorges de la Piave qu'on trouve les plus redoutables bandits. Continue ton récit, dit-il doucement.

– Je vous disais, monseigneur, reprit l'ancien bandit, que j'étais le chef d'une bande qui opérait dans ce vaste triangle dont la base va de Trévise à Padoue, et dont le sommet est à Venise. C'est là, dans les gorges de cette montagne, que nous avions établi notre quartier général...

– Ah ! çà, mais tu étais un véritable chef d'armée.

– Comme vous dites, monseigneur ; c'était une véritable armée qui comprenait près de mille hommes. Moi, je n'étais que chef de bande, c'est-à-dire que je commandais à une cinquantaine d'hommes.

– Il y avait donc un chef général pour guider toutes les bandes pareilles à la tienne ?

– Non, monseigneur ; mais nous nous prêtions mutuellement aide et assistance. Nous partagions les prises ; les marins qui nous transportaient, soit, à l'aller, soit au retour, avaient leur part. Bref, nous vivions en bonne intelligence.

– Et ta bande se cachait dans les gorges de la Piave ?

– Elle ne s'y cachait pas, monseigneur. Nous y avions notre antre de rendez-vous, voilà tout. À part cela, chacun vivait dans sa ville. À Venise, nous étions une quinzaine.

– Eh bien, mais dans tout cela, je ne vois pas ce que je puis avoir à redouter, moi, en visitant les gorges…

– Je vous dirai donc qu'il y avait dans ma bande un homme que nous appelions Sandrigo, parce qu'il était né dans le village qui porte ce nom. Il était brave, audacieux et presque aussi fort que moi. Nous vivions en bons termes, bien que parfois il me semblât deviner en lui une sorte d'impatience de ne pas être le chef. Or, un jour, il m'arriva une chose extraordinaire. Ces événements remontent à treize ans à peu près, c'est-à-dire qu'ils se passèrent environ sept ans avant le jour où je fus arrêté… Un matin, j'attendais le retour d'une expédition que j'avais confiée à ce Sandrigo, lorsque tout à coup je le vis revenir avec ses hommes. Au milieu d'eux marchait une femme d'une extrême jeunesse et d'une éclatante beauté. J'avoue que je fus ébloui, moi qui ne m'étais jamais bien préoccupé de la beauté des femmes. Elle ne semblait nullement intimidée et prenait son aventure en riant. Nous emmenâmes dans une de nos grottes la femme et ses deux domestiques plus morts que vifs. Arrivée là, elle demanda à parler au chef.

« – C'est moi, madame, lui dis-je. Ne craignez rien.

« – Je n'ai pas peur, dit-elle en me regardant.

« Et son regard étrangement hardi me bouleversa. Elle continua :

« – Je vous donnerai tout ce que j'ai de précieux sur moi à condition que vous me laissiez dès aujourd'hui poursuivre mon chemin ; car je suis pressée d'arriver à Rome.

« – Tout de suite, si vous le désirez ! m'écriai-je.

« – Non ; je suis fatiguée et désire me reposer une heure.

« Cette femme me causait un trouble extraordinaire. Et j'eusse voulu la laisser venir sans rien lui prendre. Mais d'elle-même et tout en riant, elle défit ses bracelets, son collier et les jeta à mes pieds.

« Je me reculai et je dis à Sandrigo :

« – À toi, ami. Moi je ne toucherai pas à ces bijoux.

« Mais Sandrigo lui-même secoua la tête. D'un signe il montra les bijoux à nos hommes qui se jetèrent sur eux pour se les partager. Alors Sandrigo fit un pas et dit :

« – Je ne veux pas des bijoux, mais je veux la femme !

« – Sandrigo, cela ne sera pas. Tu connais nos lois.

« – Pour aujourd'hui, s'écria violemment Sandrigo, je ne connais de loi que celle de ma passion.

« Un flot de sang me monta au visage, et je tirai mon poignard.

« – Je vois bien qu'il faut que j'appartienne à l'un de vous aujourd'hui !… Eh bien, j'accepte !… Seulement, je mets une condition à ma bonne volonté.

« – Nous l'acceptons d'avance ! s'écrièrent nos compagnons.

« – Eh bien, je prétends choisir moi-même mon amant. Acceptez-vous ?

« – Oui, oui !…

« Sandrigo fit signe qu'il acceptait aussi. L'inconnue fit, des yeux, le tour des hommes qui l'entouraient. Ces beaux yeux s'arrêtèrent un instant sur Sandrigo, et je sentis que je pâlissais. Mais elle passa !… Elle vint enfin à moi, me prit la main et dit :

« – Voici celui que je veux… » Ah ! monseigneur, poursuivit Scalabrino, cette minute-là contint une des plus fortes émotions de ma vie. Sandrigo avait poussé un cri de rage et s'était élancé au-dehors. Quant à moi, haletant, éperdu de ce bonheur imprévu qui me tombait du ciel, je saisis dans mes bras la magnifique créature et je l'emportai en courant au fond d'une grotte. L'heure qui suivit, monseigneur, je m'en souviendrais des siècles, si je vivais des siècles. Elle partit.

– Tu ne l'as jamais revue ?

– Un soir, pendant une seconde, à Venise, il me sembla la reconnaître… Mais non !… Ce ne pouvait être elle…

– Cette femme que tu as cru reconnaître, c'était donc…

– La courtisane qui m'avait payé pour vous enlever !…

– C'est bien, fit Roland pensif. Continue.

– C'est tout, monseigneur. Je voulais en venir à vous dire que ce Sandrigo, de ce jour-là, me voua une haine sourde. Mais depuis mon arrestation, Sandrigo est sans doute devenu le chef. Or, si nous tombons entre ses mains, s'il voit que je vous suis dévoué, il fera retomber sur vous la vieille haine encore inassouvie. Ce que Sandrigo n'osa tenter alors, il l'accomplira aujourd'hui…

– Et ce Sandrigo était-il à Venise… le soir… de l'émeute ?

– Oui, monseigneur. Et maintenant que j'y pense… J'ai que… oh ! le misérable !… J'ai, monseigneur, qu'au moment où je fus arrêté, il me sembla voir Sandrigo parmi les sbires !

– Et quel fut son rôle dans la comédie organisée par… mon ami… mon excellent ami Bembo ?…

– Eh bien, le soir où Bembo vint me trouver, ce fut Sandrigo qui le conduisit à moi… Ah ! je commence à voir clair dans toute cette sombre histoire !… Je devine ce que je ne vois pas !… Il me semble voir le misérable Sandrigo complotant avec Bembo. Ils échangeaient nos deux vies, monseigneur ! Sandrigo vous vendait à Bembo, et troc pour troc, Bembo me vendait à Sandrigo !…

– Eh bien, Scalabrino, me conseilles-tu encore de reculer ?

– Non, monseigneur. Marchons et puissions-nous rencontrer Sandrigo dans les gorges de la Piave !… »

À ce moment, un cri lointain se fit entendre.

Roland et son compagnon prêtèrent l'oreille.

« C'est du côté de la Grotte Noire, dit Scalabrino.

– Allons à la Grotte Noire !

– Et les chevaux ?

– Nous les retrouverons ici », dit Roland.

Scalabrino s'élança, suivi de Roland. Ils escaladèrent parmi des rochers superposés, un sentier qui grimpait à travers des touffes de lentisques et d'arbousiers sauvages.

Au bout de cinq minutes de marche précipitée, Scalabrino s'arrêta, et faisant signe à Roland de garder le silence, écarta doucement un rideau d'arbustes, et d'un geste montra la scène étrange qui se déroulait dans ce désert.

D'un coup d'œil Roland embrassa cette scène. À sa gauche, en contrebas, il entrevit l'ouverture sombre d'une caverne qui devait être sans doute la Grotte Noire. À sa droite, les rochers finissaient brusquement sur une ligne au-delà de laquelle il devinait un grand trou béant – quelque gouffre au fond duquel il entendait mugir le fleuve. Entre la grotte et l'abîme, c'était une sorte de plate-forme qui n'avait pas plus d'une trentaine de toises en largeur.

À l'entrée de la grotte, un homme était attaché au tronc d'un pin sauvage poussé dans une fente de rocher. Devant lui, un autre homme était assis et paraissait continuer un interrogatoire déjà commencé. Derrière cet interrogateur, une douzaine de gaillards solides, armés jusqu'aux dents.

En apercevant l'homme attaché, Roland avait tressailli.

Et en apercevant l’homme qui interrogeait, Scalabrino avait serré ses poings formidables. Le premier avait reconnu le bavard qui, à Mestre, lui avait vendu deux chevaux. Le second avait reconnu son ennemi Sandrigo.

« Voyons, seigneur, disait Sandrigo, la vie d’un homme tel que vous vaut bien trois mille écus, que diable !

– Seigneur bandit, où voulez-vous que je prenne ces trois mille écus ?… Je suis perdu !

– Seigneur poète, reprit le bandit en ricanant, dans la grotte il y a une table ; sur cette table, de l’encre, du papier, des plumes. Vous allez écrire – en prose ou en vers, à votre choix. »

Un éclat de rire général accueillit ce trait d’esprit.

« Silence ! fit Sandrigo, vous écrivez. Un des cavaliers que voici porte votre lettre. Il faut deux jours pour aller à Venise, autant pour en revenir ; cela fait quatre. Soyons bon prince et mettons-en quatre pour donner à vos amis le temps de faire la somme. Cela fait huit jours. Il est maintenant 9 heures du soir, et nous sommes à jeudi. Si jeudi à 9 heures du soir, les 3 000 écus ne sont pas ici, j’aurai le regret de vous poignarder moi-même. »

Au même instant, les ronces qui formaient une barrière autour de la plate-forme s’écartèrent et Roland apparut.

D’un bond, il se trouva en présence de Sandrigo. En même temps, Scalabrino s’était jeté au-devant des bandits et s’écriait :

« On s’amuse donc sans moi, par ici !… Il paraît qu’on ne m’attendait plus !

« Scalabrino ! Scalabrino ! » vociférèrent les bandits.

Sandrigo, à l’aspect de Roland, avait bondi et se trouvait debout, le poignard à la main. Au nom de Scalabrino joyeusement crié par ses compagnons, il se retourna et voulut s’élancer sur le colosse. Il n’en eut pas le temps. Il s’arrêta avec un hurlement de douleur : Roland venait de se jeter sur lui, et lui broyait les deux poignets dans ses mains de fer. Sandrigo laissa échapper son poignard, se tordit un instant et tomba à genoux. Les bandits qui, d’abord, avaient poussé un cri de joie en reconnaissant Scalabrino, firent un mouvement pour entourer Roland.

« Laissez faire ! » rugit Scalabrino.

Les bandits reculèrent, domptés.

Pierre Arétin, toujours attaché, les bandits tenus en respect par Scalabrino, regardaient avec effarement ce nouveau venu, cet inconnu si fort aux pieds duquel se tordait Sandrigo.

Et lorsque enfin il saisit Sandrigo par le cou, lorsqu'il le traîna jusqu'au bord du précipice, lorsqu'il le tint suspendu au bout de son bras au-dessus de l'abîme, un murmure d'admiration stupéfiée indiqua que les bandits étaient domptés.

Scalabrino les connaissait ; il cessa dès lors de s'occuper d'eux. Sandrigo suspendu au-dessus du précipice cria : grâce !

Roland le ramena, le déposa à terre et lui dit :

« Délie le prisonnier ! »

Sandrigo jeta autour de lui un regard sanglant. Un instant, il essaya de tenir tête à Roland et le fixa, les yeux dans les yeux… Puis, dompté encore, vaincu, il délia le prisonnier qui se précipita vers son sauveur. Roland l'arrêta d'un geste.

« Monsieur, dit-il, nous avons à causer. Veuillez entrer dans cette grotte, s'il vous plaît, et m'y attendre quelques minutes. »

Roland se tourna vers les bandits :

« Vous avez vu ce que je puis faire. Quels sont ceux de vous qui me veulent pour chef ?…

– Tous ! Tous !

– Quels sont ceux de vous qui en ont assez de l'existence précaire et misérable que vous menez ? Quels sont ceux qui, avec moi, veulent accomplir de grandes choses ?

– Tous ! Tous !

– C'est bien. Je vous donne rendez-vous ici à minuit. Dispersez-vous. Amenez ceux de vos compagnons qui sont absents. Dites-leur qu'un homme est venu qui veut les mener à la conquête des grandes richesses, et faire un grand seigneur de chacun des pauvres hères que vous êtes. Allez, et soyez ici à minuit. »

Les bandits, enthousiasmés, poussèrent un vivat, puis se dispersèrent dans la montagne.

Sandrigo avait voulu s'éloigner aussi.

Mais sur un signe de Roland, Scalabrino lui mit la main à l'épaule et lui dit :

« Reste. Le maître veut te parler. »

À ce mot de maître, Sandrigo releva la tête ; puis, se dégageant brusquement, il se rua vers le précipice dans lequel il disparut.

Scalabrino, d'abord stupéfait, se pencha et vit son ennemi qui, avec une audace et une agilité extraordinaires, descendait dans l'abîme en s'accrochant aux aspérités et aux touffes d'arbustes.

« Oh ! avoir une bonne arquebuse dans les mains ! » murmura Scalabrino.

Un éclat de rire monta jusqu'à lui, et la silhouette confuse de Sandrigo s'évanouit.

« Voilà qui ne me dit rien de bon », dit Scalabrino.

Roland semblait n'avoir pas vu ce qui venait de se passer. La tête penchée, les bras croisés, il méditait. Bientôt il se reprit et pénétra dans la grotte où Scalabrino alluma une torche.

Le prisonnier, en apercevant Roland, poussa un cri de surprise :

« Mais je ne me trompe pas ! C'est bien vous, seigneur étranger, que j'ai vu il y a quelques jours à Mestre, et à qui je vendis mes deux meilleurs chevaux ? »

Roland fit un signe de tête affirmatif.

« Ah ! reprit l'Arétin, funeste idée que j'ai eue de visiter les gorges de la Piave ! Mon bagage est pillé, mes secrétaires se sont enfuis, et moi-même j'ai failli périr… Heureusement, vous êtes intervenu, pareil aux paladins de jadis…

– Ainsi, dit Roland, vous pensez que je vais vous relâcher ?

– Ne serait-ce pas là votre intention ? Que me voulez-vous donc ?

– Je veux, dit Roland en appuyant sur les mots, vous proposer un traité d'alliance. »

Le prisonnier releva vivement la tête. Roland poursuivit :

« Je crois deviner en vous quelque chose, de mieux et de plus terrible que votre aspect premier ne laisse supposer. Me suis-je trompé ? Sur ce front bas et têtu, sur ces sourcils mobiles, sur cette mâchoire de carnassier, sur cette tête de loup enfin, je lis les formidables appétits de jouissances qui se déchaînent en vous. Maître Pierre Arétin, si vous êtes seulement un poète ou un faiseur de vers – à votre choix – si vous êtes l'homme que vous dites, partez, vous êtes libre. Mais si vous êtes celui que je crois deviner, si vous êtes vraiment le loup qui se rue sur le monde, restez, nous causerons. Maintenant, Pierre Arétin, répondez : partez-vous ? Restez-vous ? »

Pierre Arétin répondit :

« Je reste. »

Chapitre 16

PIERRE ARÉTIN

Dans la Grotte Noire, aux sombres lueurs de la torche qu'avait allumée Scalabrino, la silhouette de Pierre Arétin se détachait en vigueur. Sa physionomie était celle d'un audacieux aventurier qui s'est rendu compte une fois pour toutes que le monde appartient à ceux qui savent jouer des coudes.

Roland l'examinait avec une attention profonde.

« Monsieur, dit Pierre Arétin abandonnant ce langage maniéré qu'il affectait d'habitude, je vous estime pour avoir compris qu'il y a en moi autre chose qu'un faiseur de vers. À mon tour, je vous dirai que, dès notre première entrevue à Mestre, votre aspect m'avait inquiété. Vous portez en vous quelque chose de formidable que je ne connais pas. Mais vous m'inspirez une confiance illimitée. Je vais vous dire ce que je suis et ce que je veux être… Ce que je suis ? Un homme sans nom, puisque je porte le nom de la petite cité où je suis né ; sans fortune, puisque je n'ai pas un écu vaillant ; je n'ai pas de père ; ma mère est morte à l'hôpital ; quant à moi, j'ai exercé divers métiers, notamment celui de domestique ; oui, moi, j'ai sur mon dos la brûlure de la livrée. Voilà qui je suis. Voici maintenant ce que je veux être. Je me sens dévoré d'appétits énormes. Une vaste intelligence bouillonne sous mon front. Et je veux ma place au soleil. Je veux être fort, je veux être riche. Les grands ! Je me hausserai à leur taille. Je veux faire trembler les princes et les rois. Et pour mener à bien ce plan gigantesque, je n'ai qu'une arme faible et dérisoire en d'autres mains, puissante et mortelle dans les miennes – la voici : »

En disant ces mots, Pierre Arétin saisit une plume sur la table. Il la serrait dans son poing.

« Avec ceci, reprit-il, j'ai déjà brisé bien des orgueils et fait ployer bien des puissances. Je tue avec le ridicule, comme d'autres tuent avec la dague. Je trempe cette plume dans l'encrier, et ce n'est pas l'encre qu'elle va distiller, c'est du poison. L'injure imprimée, la calomnie qui parcourt le monde, voilà, monsieur, de redoutables auxiliaires, voilà des forces auxquelles nul ne résiste ! Je n'ai pas de haine contre les hommes. Mais j'ai pour moi-même un immense amour. Je veux le bonheur de cet être spécial qui est moi. Je n'admire nul au monde que moi-même. Lorsqu'un homme me frappe, je me demande si je puis le faire servir à mon bonheur, et si cela est, je deviens son ami. Lorsqu'un homme m'accable de sa bonté, je me demande s'il peut un jour nuire à mon bonheur, et si cela est, je deviens son ennemi. Voilà ce que je suis, monsieur. Et vous ? »

Roland ne répondit pas tout de suite. Il demanda :

« Pourquoi mettez-vous ainsi votre âme à nu devant un étranger ? C'est une faute, cela, dans votre plan. »

L'Arétin sourit.

« Monsieur, dit-il, je suis extrêmement paresseux. Le travail est une déchéance, monsieur ; avoir le droit de ne rien faire, c'est une gloire. Et c'est pourquoi les hommes énergiques, forts et subtils font travailler les faibles. Mais si paresseux que je sois, j'ai dû me créer des outils perfectionnés pour édifier ma fortune. J'ai donc dû travailler. Je l'ai fait avec acharnement, avec rage, pendant dix ans. Maintenant mes deux outils – car je n'en ai que deux – sont prêts. Le premier, c'est la science du verbe, la connaissance des paroles qui caressent et des paroles qui empoisonnent. La deuxième c'est la science du visage humain, la connaissance de l'âme de ceux à qui je parle ; le premier, c'est donc l'écriture, et le deuxième, la lecture… dans ce livre qui s'appelle une physionomie.

– Et ma physionomie vous indique que vous pouvez avoir confiance en moi ?

– Oui, monsieur. Votre visage porte le stigmate indélébile d'une loyauté absolue…

– Le stigmate ?…

– Oui ! Car je considère la loyauté comme une faiblesse, une tare, une plaie. Vous voyez à quel point j'ai confiance en vous, puisque je vous suppose capable de ne pas me mépriser après de telles paroles.

– Maître Arétin, dit alors Roland, vous avez bien des qualités pour réaliser le plan que vous vous êtes tracé. Mais moi qui suis physionomiste à mes heures, je vais vous donner confiance pour confiance, et vous dire que parmi tant de qualités qui vous étaient nécessaires, il vous en manque une qui est indispensable…

– Laquelle, monsieur ? fit Arétin avec étonnement.

– Le courage.

– Le courage !… s'écria Pierre Arétin en pâlissant.

– Oui… Vous êtes lâche. Et cela peut contrarier vos desseins.

– Ah ! monsieur, vous êtes grand et vous êtes terrible. Vous venez, du premier coup, de toucher le fond de mon âme, et vous m'en voyez confondu… Oui, je suis lâche ; oui, j'ai peur. J'ai tout fait, tout entrepris pour me guérir de cette maladie. »

Roland le toucha à l'épaule, et lui dit doucement :

« Croyez-vous que je sois brave, moi ?…

– Oui… d'une bravoure étrange. Tenez, vous avez le courage d'un homme qui considérerait la mort comme un bienfait…

– Donc, dit-il, vous savez que je suis brave. Eh bien, dites-moi, n'avez-vous jamais conçu cette pensée que vous pourriez auprès de votre lâcheté, placer une bravoure protectrice ?…

– Que voulez-vous dire ?… Je n'ose vous comprendre…

– Ceci : Vous allez aller à Venise. Selon ce que j'entrevois de vous et ce que vous m'avez confié, vous ne tarderez pas à vous attirer des haines formidables. Alors, où sera ce bonheur matériel après lequel vous courez ? À quoi bon tenter d'être heureux, puisque vous aurez trop peur pour jouir du bonheur péniblement conquis ?

– Par les saints, monsieur, vous m'épouvantez !

– Mais si quelqu'un, près de vous, veille nuit et jour sur votre vie ! Si ce quelqu'un se charge de frapper ceux qui doivent vous frapper, si dans l'orbite de votre existence évoluait un autre vous-même, un deuxième Arétin qui se chargerait d'être brave, fort et vigilant à votre place !…

– Ah ! s'écria l'Arétin dont les yeux étincelèrent. Quel rêve magnifique vous me faites entrevoir. Ah ! si cela était !…

– Eh bien, c'est cela que je vous offre !

– Prenez garde de me laisser trop espérer ! s'écria Pierre Arétin.

– Puisque vous avez étudié l'art de lire sur les physionomies, lisez sur la mienne que je ne parle jamais inutilement.

– Oui ! oui ! Vous êtes grand, je m'abandonne à vous…

– Donc, à partir de ce moment, cessez de redouter quoi que ce

soit au monde. Allez à Venise. Accomplissez-y votre destinée, et ne craignez plus : je veillerai sur vous et votre maison.

– Mais que me demandez-vous, à moi, en échange ? Rien au monde ne saurait payer une telle protection. Je puis récompenser le roi de France par un sonnet ; je puis offrir à l'empereur une ballade. Mais vous, vous, monsieur : Vous que je sens, que je devine plus grand que l'empereur et le roi, que vous offrirai-je ?…

– Pour me payer de la protection que je vous accorde, je vous demande de devenir l'ami intime de quatre hommes… mais, entendez-moi bien, leur ami indispensable, l'ami de leur cœur, de leurs pensées, l'ami de tous les instants, celui à qui on doit tout, devant qui on rit et on pleure.

– J'accepte ! répondit l'Arétin. Maintenant, le nom de ces quatre amis ?

– Le Grand Inquisiteur Dandolo, dit Roland qui devint livide en prononçant ce nom. L'évêque Bembo. Le capitaine général Altieri. Le doge de Venise, Foscari. »

Chapitre 17

LE GRAND INQUISITEUR

Nous revenons maintenant à Venise, et nous reprenons le fil des événements à cette nuit où se déchaînait le grand orage.

Dans le palais Dandolo, cette nuit-là, tout semblait dormir. Cependant un homme veillait encore vers quatre heures du matin.

C'était le Grand Inquisiteur. Il avait fort vieilli.

« Hurle, tempête ! murmurait Dandolo, lorsqu'un coup plus violent semblait ébranler les assises de la maison. Siffle, vente, foudroie !… Tu n'arriveras pas à étouffer ce qui hurle en moi ! Encore une nuit ! Une nuit d'insomnie ajoutée à tant d'autres ! Je vais, je marche, je tâche à ne pas entendre ce qui est en moi, et je n'y parviens pas, puisque les gémissements que j'entends ne sont même pas couverts par la voix du tonnerre… Oh ! ces gémissements !… Ils viennent de là-bas, du fond de la sinistre prison où se désespère l'infortuné… Six ans ! Six ans que ce malheureux expie le crime d'avoir été aimé par la fille d'un ambitieux… ma fille !… »

Il jeta des yeux hagards autour de lui.

Des bruits se faisaient entendre. Les domestiques de la maison reprenaient leurs occupations : il faisait jour.

Alors, il revint à la salle d'honneur, alla soulever les rideaux de l'une des fenêtres et regarda au dehors.

Au loin, sur la droite, une lueur rouge fusait dans le ciel noir. Les yeux de Dandolo s'attachèrent sur cette lueur sinistre. Soudain il devint blême.

« Oh ! bégaya-t-il, ce n'est pas possible !… Je deviens fou !… »

Le spectacle qui le frappait devait être terrible, car il tremblait et se soutenait à la lourde étoffe du rideau.

Là, dans le grand canal, deux têtes venaient d'émerger à la surface des flots !… Deux hommes se montraient ! Ces deux hommes se hissaient dans une gondole… Et la gondole, vigoureusement poussée par l'un d'eux, s'enfuyait dans la tempête !

Dandolo jeta un cri d'épouvante, murmura un nom et tomba à la renverse, évanoui.

*

* *

Lorsqu'il revint à lui, Dandolo se vit entouré de quelques-uns de ses serviteurs qui l'avaient porté sur un lit.

« Ne vous inquiétez pas, dit-il. C'est un simple vertige. Qu'on me laisse seul. »

Les domestiques se hâtèrent d'obéir. Dandolo s'assit à une table, mit sa tête dans ses deux mains et murmura :

« Que dois-je faire ?… à lui !… Que va-t-il faire !… »

Dandolo avait reconnu Roland.

S'il ne l'arrêtait pas, il se sentait perdu…

Un serviteur qui entra soudain l'arracha à cette angoisse.

« Monseigneur, dit cet homme, Son Excellence le capitaine général Altieri est là qui demande à être introduit. »

Dandolo fit un geste. Quelques instants plus tard, Altieri était devant lui.

« Je viens vous apprendre une nouvelle importante, dit Altieri. La voici : Roland Candiano vient de s'évader. »

Dandolo mit toute sa science à feindre une violente surprise.

« Évadé ! Vous êtes fou ! On ne s'évade pas des prisons de Venise.

– Cela est pourtant ! fit Altieri de cette voix sombre qui lui était habituelle. On devait ce matin exécuter le bandit Scalabrino. Ils se sont évadés ensemble. On a constaté que Roland Candiano avait creusé une mine allant de son cachot à celui de Scalabrino. Ils se sont concertés sans doute ; en arrivant sur le Pont des Soupirs, le chef des gardes s'est aperçu que l'homme que l'on conduisait à l'échafaud n'était pas Scalabrino. En effet, c'était Roland ! Ce qui s'est passé alors est effrayant. Scalabrino est apparu soudain portant sur la tête une dalle que deux hommes ordinaires eussent eu de la peine à soulever. Avec cette dalle, profitant de la stupeur des gardes et de la terreur que leur causait la foudre tombée sur le pont, il a défoncé la fenêtre du dernier soupir. Roland est libre !… Qu'allez-

vous faire ? »

Dandolo tressaillit violemment.

Encore cette question qui se posait devant lui !…

Un homme était là qui la lui posait ouvertement. Quel homme ?… Altieri !… Le mari de Léonore !… Le maître de sa fille… de la fiancée de Roland Candiano !…

« La nouvelle est si stupéfiante que, venant d'un autre que vous, elle me semblerait absurde.

– Oui, fit Altieri d'une voix sombre. Il y a quelque chose d'absurde dans tout cela. Cela m'apprendra à jouer la générosité. Il fallait, pendant que nous tenions Roland Candiano… »

Un geste violent acheva la pensée d'Altieri.

« Enfin ! reprit-il. Le mal est fait. Il s'agit de le réparer. Et cela vous regarde. Faites fouiller Venise. Qu'on ferme le Lido. Qu'on surveille toute embarcation qui s'éloignera. Enfin prenez les mesures nécessaires. Car, ajouta-t-il, si je ne me trompe, c'est un duel à mort qui commence entre nous et Roland Candiano. Agissez, monsieur le Grand Inquisiteur, et agissez vite ! »

Sur ces mots, Altieri se leva, demeura quelques instants plongé dans ses réflexions, puis, il prit congé de Dandolo.

Celui-ci passa une heure à refréner les sentiments qui soulevaient sa pensée comme la tempête du dehors soulevait les vagues. Puis, étant arrivé à se composer un visage et un maintien, il passa dans son cabinet de travail et ordonna qu'on envoyât chercher le chef de là police.

« Il est là », lui dit son secrétaire.

Le chef de la police fut introduit.

« Monsieur, lui dit le Grand Inquisiteur, vous savez ce qui se passe ?

– Oui, monseigneur, deux prisonniers se sont évadés.

– Racontez-moi la chose en détail. »

Et tandis que le policier faisait un récit de l'évasion, le Grand Inquisiteur songeait :

« Il faut que ce soit moi qui le fasse arrêter !… Oh ! ces deux têtes que j'ai vues émergeant de l'eau ! Le temps s'écoule… Qui sait s'ils ne sont pas hors de Venise !… »

Le silence qui régnait autour de lui l'étonna soudain.

« Monseigneur veut-il me donner carte blanche ? dit tout à coup le policier.

– Oui, à condition toutefois que vous me fassiez prévenir d'heure

en heure de ce qui se passera. Les faits sont graves. »

Le chef de la police s'élança, persuadé qu'il tenait sa fortune.

Les trois journées qui s'écoulèrent furent terribles pour Dandolo. Presque à chaque heure, il recevait la visite d'un agent, d'un sbire qui venait lui apporter un rapport soit écrit soit oral. À chaque visite, Dandolo sentait une sueur froide perler à son front.

Dans ces trois jours, un travail énorme se fit en lui. L'idée d'arrêter Roland lui devint insupportable, à tel point qu'il l'eût conduit lui-même hors de Venise, s'il eût su où le trouver.

Cependant, les policiers fouillaient la ville sans trouver trace des fugitifs. L'avis général était qu'ils s'étaient noyés et que leurs cadavres avaient été poussés jusque dans le port où sans doute ils avaient été dévorés.

Au bout de quelques jours, cette croyance était partagée par Altieri lui-même.

Une nuit, le Grand Inquisiteur veillait comme cela lui arrivait si souvent depuis quelques années. Chose étrange : la mort probable de Roland avait ramené un peu de calme dans cette âme faible. Ce que redoutait le Grand Inquisiteur, c'était la *souffrance de Roland* enfermé au fond des puits. Roland mort ne souffrait plus. Dandolo cherchait en lui-même des arrangements avec sa conscience. En somme, il n'avait rien fait, lui. Il avait laissé faire. Et même, au moment de l'évasion, il s'était déchargé sur le chef de police du soin de faire les recherches.

Cette nuit-là, son valet de chambre lui annonça la visite d'un agent. Il donna tranquillement l'ordre de le faire entrer.

Le sbire s'inclina et dit :

« Monseigneur, je tiens Scalabrino et Roland Candiano.

– Raconte ! dit-il d'une voix rauque.

– Voilà, monseigneur. Seulement, avant de parler, je désire vous adresser humblement une requête. C'est de supplier Votre Excellence de vouloir bien se souvenir que, seul, j'ai trouvé ce que la police de Venise cherche en vain.

– Je m'en souviendrai ! dit Dandolo avec un accent qui eût dû épouvanter le sbire et qui le combla de joie.

– C'est bien simple, monseigneur. Je me suis souvenu tout à coup que Scalabrino fréquentait jadis une jeune fille, une nommée Juana. Dans la soirée, je me suis donc transporté dans la maison qu'habite cette fille. Je me suis introduit dans la pièce voisine. J'ai fait un trou à la cloison. J'ai écouté et j'ai vu.

– Et… l'autre ? bégaya le Grand Inquisiteur.

– Absent, monseigneur ! Mais d'après la conversation que j'ai surprise, il ne doit pas tarder à revenir. Dès lors, l'opération est facile ; nous nous emparons de Scalabrino et de la fille. Nous nous installons dans le logis. Et lorsque Roland Candiano se présente, nous lui mettons la main au collet.

– Très simple, en effet ! fit Dandolo machinalement.

– N'est-ce pas, monseigneur ? fit le sbire en se redressant. Mais si simple que soit ce plan, il fallait le trouver… Et c'est moi !

– Je ne l'oublie pas ! fit Dandolo. J'espère que tu as prévenu ton chef, et que la maison est cernée ?

– Monseigneur, un pauvre homme comme moi a trop rarement l'occasion de faire fortune en rendant à l'État un service signalé pour que j'aie pu consentir à révéler mon secret. Si j'en avais parlé au chef, le chef m'eût poignardé, jeté aux poissons, et c'est lui qui, en ce moment, serait ici.

– Ainsi, tu n'as ni prévenu ton chef ?… Ni aucun de tes camarades ? Tu es donc seul à savoir la chose ?

– Seul… avec vous, monseigneur !

– Viens me montrer la maison.

– À vos ordres, monseigneur », dit le policier.

Dandolo s'enveloppa d'un manteau et, suivi du sbire, sortit de son palais.

Il entra dans l'une de ses gondoles et dit au policier :

« Rame ! »

Avec la hâte d'un homme qui court à la fortune, le policier se mit à pousser la gondole.

« Tu iras jusqu'au Lido, fit tout à coup Dandolo.

– Mais, monseigneur, ce n'est pas par là !

– N'importe. Va. J'ai quelque chose à y voir. »

Le barcarol improvisé obéit. Dandolo s'était assis à l'arrière, près du policier qui manœuvrait sa rame avec l'adresse d'un homme bon à tout faire. Le Grand Inquisiteur méditait.

« Nous voici au port, monseigneur, fit le policier.

– Va plus loin ! » dit Dandolo.

La gondole se fraya un passage parmi les tartanes, les bricks et les vaisseaux d'État, et s'éloigna vers le centre de ce lac resserré qu'est le port du Lido. Bientôt, elle fut hors de vue de tous les navires du quai.

« Arrête », dit alors Dandolo.

Le policier suspendit sa rame.

« Assieds-toi là près de moi. Écoute, fit le Grand Inquisiteur, tu es bien sûr que tu es seul à savoir où se trouve Roland Candiano ?

– Tout à fait sûr, monseigneur !

– C'est parfait. Écoute-moi bien, maintenant. Si je te demandais d'oublier ce que tu as vu !…

– Que voulez-vous dire, monseigneur ?

– Je te demande d'oublier que tu as vu Scalabrino, que tu connais la maison où Roland Candiano doit revenir !

– Quelle sera ma récompense, monseigneur ?

– Cette question-là, au moins est raisonnable. Voici : tu quitteras Venise. Tu iras à Rome où j'ai de grandes influences. Tu retrouveras là-bas un emploi supérieur à celui que tu occupais ici, et pour te dédommager de ton départ, tu recevras cinquante écus en t'embarquant demain matin. »

Tandis que Dandolo parlait, le sbire préparait un coup de maître.

« Monseigneur, dit-il brusquement, je ne veux quitter Venise à aucun prix. D'autre part, ce que vous me demandez est grave, et je désire réfléchir.

– Jusqu'à quand ? demanda Dandolo.

– Jusqu'à demain ; est-ce trop d'un jour pour réfléchir d'un acte qui, si je ne me trompe, peut avoir d'immenses conséquences ?… »

Dandolo sourit et dit :

« Non seulement ce n'est pas trop, mais ce n'est pas assez. Réfléchis donc toute l'éternité, misérable ! »

En même temps, le Grand Inquisiteur, d'un geste foudroyant, enfonça dans la poitrine du sbire un poignard qu'il tenait sous son manteau. Le sbire s'affaissa, sans un cri. Alors, Dandolo souleva le corps, et, doucement le laissa glisser dans l'eau.

Puis il prit la rame et se mit à pousser sa gondole.

Lorsqu'il entra dans son palais et qu'il se fut jeté sur son lit, le Grand Inquisiteur murmura :

« Maintenant, j'ai payé ma dette à Roland Candiano. Maintenant peut-être pourrai-je dormir enfin !… »

Chapitre 18

DEUIL DE CŒUR

Le palais Altieri était situé à deux cents pas du palais Dandolo, sur le même alignement. Notons, en passant, qu'entre ces deux maisons seigneuriales, et sur l'autre bord, s'élevait la maison plus seigneuriale encore et plus somptueuse qu'habitait la courtisane Imperia.

Altieri, le matin où il était venu voir Dandolo pour lui annoncer la fuite de Roland, n'avait donc eu que quelques pas à faire pour regagner son palais. Bien que l'heure fût matinale, il se fit annoncer chez Léonore qui vivait enfermée dans une aile du palais, s'occupant uniquement de l'administration intérieure.

L'évasion de Roland le bouleversait et faisait bourdonner en lui des sentiments que l'accoutumance avait fini par assouplir.

Léonore reçut aussitôt son mari, comme toutes les fois qu'il se présentait. Dans tous ses actes extérieurs, elle s'était imposé de se montrer toujours épouse fidèle et soumise. Lorsque le capitaine général entra, il la vit qui présidait au rangement d'une grande armoire à linge. Deux servantes dépliaient les piles d'étoffe, qu'elle examinait attentivement. Altieri considéra quelques instants ce tableau domestique et poussa un soupir. Puis, d'un signe, il montra les deux servantes qu'elle renvoya aussitôt.

Alors il dit brusquement :

« Votre père m'a donné une ménagère accomplie, alors que j'espérais qu'il me donnait une femme. Léonore, écoutez-moi.

– Qu'avez-vous à me reprocher ? Venise ignore notre situation…

– C'est juste. De quoi me plaindrais-je, puisque le mal dont je

souffre est ignoré !

– J’assiste à toutes les fêtes que vous donnez ; j’ai soin de votre intérieur ; je me montre en public auprès de vous assez souvent pour qu’on ne devine rien de nos conventions intimes. Lorsque je vous ai épousé, la veille de notre mariage, loyalement, je vous ai dit que je ne serais jamais votre femme que de nom. Je vous ai demandé si, dans ces conditions, vous consentiez à ne pas persécuter mon père. Vous avez accepté. Que voulez-vous aujourd’hui ?

– Je veux que vous soyez ma femme ! dit-il sourdement.

– Allons donc, monsieur ! Vous savez de quoi est capable une Dandolo. Jadis, une aïeule sauva la république en poignardant le capitaine d’armes qui marchait sur le palais des doges. Ce qu’une Dandolo a fait pour la liberté de tous, je puis le faire pour ma liberté à moi.

– Ce qui veut dire que si j’avais recours à la violence, vous me tueriez ?

– Sans hésiter.

– Et si je m’attaquais à votre père ?

– Je laisserais faire. J’ai fait à mon père le dernier sacrifice. Brisez sa situation, si vous voulez : mon père n’est plus mon père du jour où il a voulu mon mariage avec vous.

– Voilà la deuxième fois, Léonore, que je vous demande de devenir ma femme. Aujourd’hui, un événement considérable m’a poussé vers vous.

– Un événement ? demanda-t-elle en tressaillant.

– Un événement qui vous intéresse quelque peu, je suppose. Je vais vous apprendre une chose qui, peut-être, changera un jour votre conduite. Car si je comprends jusqu’à un certain point qu’une femme demeure fidèle à un vivant…

– Eh bien ? balbutia-t-elle voyant qu’Altieri s’arrêtait.

– Eh bien, nous venons de recevoir la nouvelle que Roland Candiano est mort… »

Léonore demeura debout, toute raidie. À peine pâlit-elle. Roland l’avait abandonnée. Roland mourait ; le deuil demeurait le même dans son âme.

Quant à Altieri, il se retira en murmurant :

« Je n’ai menti qu’à moitié. De deux choses l’une : ou Roland s’est noyé, ou il est vivant. Dans le premier cas, ma nouvelle est vraie. Dans le deuxième cas, je me charge de la rendre vraie. Ce n’est

qu’une question d’heures… »

Demeurée seule, Léonore tomba sur ses genoux, et longuement elle pleura, comme elle n’avait pas pleuré depuis six ans.

Chapitre 19

LE SECRÉTAIRE DE L'ARÉTIN

Deux mois se sont écoulés depuis ces événements. Nous transportons maintenant le lecteur dans le palais de Pierre Arétin. Comme ceux de Dandolo, d'Altieri et d'Imperia, ce palais se trouvait sur le Grand Canal. Bien qu'il ne fût à Venise que depuis une vingtaine de jours, l'Arétin y était déjà célèbre.

Un soir deux hommes débarquèrent en face de la tenture de soie rayée rouge et bleu qui entretenait la fraîcheur dans le vestibule. Ces deux hommes montèrent le vaste escalier de marbre qui conduisait à l'antichambre. Celui des deux qui paraissait le plus jeune marchait en avant. Il était vêtu modestement et portait le costume florentin. Il avait les cheveux blonds. Son compagnon eût paru d'une stature de colosse, s'il n'eût marché courbé. Il était tout gris.

Le Florentin paraissait âgé d'une trentaine d'années.

Il entra dans l'antichambre où attendaient de nombreux visiteurs. Là, il attendit patiemment son tour d'audience.

Enfin, un domestique le fit entrer, ainsi que son compagnon, dans une pièce où deux femmes habillées avec une élégance impudique jouaient de la guitare. Là, nouvelle station.

Parfois, une porte au fond s'ouvrait, et on entendait des éclats de voix. Cette porte fut franchie par le jeune Florentin.

L'homme aux cheveux gris demeura sur place.

Dans la salle nouvelle où on l'introduisit, l'inconnu se trouva en présence de plusieurs hommes et de trois ou quatre femmes. Les femmes versaient à boire aux hommes.

« Que voulez-vous ? dit d'une voix forte l'un des hommes qui était à demi couché sur un vaste canapé.

– Je désire voir le célèbre poète qui habite ce palais.

– Eh bien, mon ami, parlez ! Vous êtes devant l'Arétin ! Que désirez-vous ?

– J'arrive de Florence tout exprès pour vous présenter le tribut de mon admiration.

– Chiara ! Margherita ! s'écria l'Arétin, qu'attendez-vous, coquines, pour offrir un siège à ce jeune homme et lui verser à boire. Attendez, drôlesses, je vais vous apprendre à mériter le nom *d'Aretines* que je vous ai donné, c'est-à-dire de déesses de l'hospitalité gracieuse et poétique… »

En parlant ainsi, Pierre Arétin fixait la bourse que le Florentin portait attachée à sa ceinture. Et cette bourse lui ayant paru d'une amplitude convenable, cria :

« Tête et ventre, mon gentilhomme ! Vous me plaisez, et veux incontinent vous gratifier d'un sonnet de ma façon…

– Maître, répondit alors le Florentin, je vais d'abord vous apprendre deux choses : la première, c'est que je n'ai pas soif ; la deuxième, c'est que je ne suis point gentilhomme…

– Qu'êtes-vous donc, alors ?

– Je suis poète, ou, du moins, je tâche à l'être.

– Bah ! la plume vaut l'épée… Au surplus, à quoi puis-je vous être utile ?

– Je suis venu à Venise dans l'espoir de devenir votre secrétaire.

– Oh ! oh ! s'écria Pierre Arétin, voilà bien de l'ambition, monsieur ! Qu'avez-vous écrit ? Avez-vous fait vos preuves ?…

– Je puis les faire devant vous en improvisant une ballade. »

Ayant dit, le Florentin parut attendre avec modestie la décision du poète. L'Arétin considéra l'étranger de la tête aux pieds, puis se tournant vers ses invités que cette scène semblait amuser fort :

« Si Leurs Seigneuries n'y voient pas d'inconvénient…

– Nos Seigneuries seront enchantées, dit un homme que le Florentin n'avait pas aperçu, au fond de la pièce.

– Du moment que tu le désires, mon cher Bembo ! dit l'Arétin. Mais que diraient tes fidèles s'ils te voyaient ici, occupé de sonnets et de ballades qui n'ont rien de commun avec les Saints Évangiles !… Commencez, jeune homme.

– Le sujet de ma ballade se passe non loin de Trévise, dans les gorges de la Piave. En voici le titre : *Le poète et le bandit. »*

L'Arétin s'était levé.

« Monsieur, dit-il, excusez-moi. J'avais oublié un rendez-vous important. Si vous voulez revenir demain, j'écouterai votre ballade avec un vif plaisir. À demain donc, à demain… »

Il ouvrit une porte et glissa ce mot dans l'oreille du Florentin :

« Attendez-moi ici… »

Puis, revenant à ses invités :

« Au diable les rendez-vous ! Je suis excédé, ma parole ! Depuis huit jours, je n'ai pas encore eu le temps de composer un sonnet que me demande le duc de Ferrare, et un conte que je veux envoyer à Sa Majesté l'empereur Charles.

– Te voilà bien à plaindre, mon cher Pierre, dit l'homme qui était assis au fond.

– Eh ! il faut que je gagne ma vie ! Ce n'est pas comme toi que ta prébende de nouveau cardinal suffirait à faire vivre largement.

– Cardinal par la grâce de l'Arétin ! dit Bembo.

– Il est vrai que j'ai quelque influence auprès du Saint-Père », dit l'Arétin.

Les invités de l'Arétin, cependant, avaient pris congé.

Bembo à son tour se retira. Alors, Pierre Arétin se dirigea rapidement vers la porte par où il avait fait passer le Florentin.

« Venez, lui dit-il en l'entraînant sur le fond du palais jusqu'à une pièce exiguë et très simplement meublée. Ici, ajouta-t-il alors, je ne crains pas les oreilles indiscrètes et vous pouvez parler. »

Le Florentin, d'un geste, se débarrassa de la chevelure blonde et la mâle figure de Roland apparut à l'Arétin.

« Vous ! s'écria celui-ci.

– Moi, qui joue mon rôle comme j'espère que vous jouerez le vôtre. Et pour commencer…

– Parlez, maître ! dit l'Arétin, à qui ce mot vint sans effort.

– Eh bien, tout d'abord, il faut que je sois votre secrétaire pour quelque temps. Ensuite, je veux venir avec vous à la fête à laquelle vous devez assister après-demain.

– Chez la courtisane Imperia ?

– Oui. À propos, comment vit cette femme ? Il me semble avoir entendu dire qu'elle a un enfant. Est-ce exact ?

– C'est exact, Imperia a une fille, Bianca, qui a douze ou quatorze ans.

– Bien. Vous vous arrangerez au cours de cette fête pour que je puisse voir la jeune Bianca et pour que la courtisane Imperia ait

confiance en votre secrétaire.

– Est-ce tout, maître ?

– Tout pour le moment. J’oubliais. L’homme qui m’accompagne et qui est resté dans une de vos antichambres devient votre domestique. Il vous accompagnera également au palais d’Imperia. »

L’Arétin, tout pâle, reconduisit Roland jusqu’à une porte dérobée qui s’ouvrait sur le derrière du palais. Le faux Florentin s’éloigna rapidement. Alors, Pierre Arétin revint lentement vers la pièce où attendait l’homme aux cheveux gris. Il aperçut le colosse qui attendait paisiblement sur une banquette.

« C’est vous, mon ami, qui désirez entrer à mon service ? lui demanda-t-il.

– Oui, et même le plus tôt possible.

– À l’instant même, si vous le désirez.

– En ce cas, faites-moi faire une livrée. Il faut que je l’aie, au plus tard, après-demain. Ah ! autre chose… Je désire ne pas coucher avec les autres domestiques.

– Vous aurez votre chambre.

– Il sera bon qu’elle donne sur le Grand Canal.

– Venez, je vais vous la montrer et vous me direz si sa situation vous convient. »

Quelques instants plus tard, Scalabrino, que l’Arétin ne reconnut pas, était installé dans une chambre sur le canal.

Le lendemain, l’Arétin présentait à ses deux secrétaires un nouveau compagnon qui, désormais, dit-il, ferait partie de son existence : c’était un secrétaire qu’il affirma lui avoir été adressé par son grand ami Jean de Médicis.

Le surlendemain, vers neuf heures du soir, l’Arétin montait dans la belle gondole à tente pourpre qui stationnait devant son palais. Il emmenait avec lui son nouveau secrétaire et trois domestiques vêtus d’une éclatante livrée parmi lesquels se trouvait le colosse aux cheveux gris et au dos voûté.

La gondole glissa le long du Grand Canal. Dix minutes plus tard, elle s’arrêtait en face du somptueux palais d’Imperia.

En passant derrière l’Arétin, Scalabrino fit à un curieux un signe imperceptible auquel il fut répondu par un signe pareil.

L’Arétin monta les degrés du palais, et entra dans la grande salle où circulait une foule élégante.

Imperia, magnifique statue, accueillait ses invités par un sourire et une parole de bienvenue. Elle était radieuse. La superbe

courtisane était là dans son élément.

À son entrée, l'Arétin avait marché droit à Imperia, Roland faisant signe à Scalabrino de le suivre, s'était perdu vers le fond de la salle.

Pierre Arétin et Imperia se voyaient pour la première fois.

Ces deux êtres échangèrent un sourire qui était un poème.

Tout de suite, ils se comprirent merveilleusement.

L'Arétin s'assit près d'Imperia, et la conversation devint un tournoi de phrases alambiquées.

« Et qui vous a attiré à Venise ?

– D'abord le désir de vous voir, madame, ensuite une lettre de mon ami Bembo.

– Ah ! fit-elle, vous connaissez le nouveau cardinal ?

– C'est moi-même qui lui ai apporté sa nomination, madame. Mais vous-même, le connaissez-vous donc ?

– C'est un de mes amis », dit Imperia avec une expression de haine et presque de terreur.

Et comme si la pensée qui traversait à ce moment son esprit en eût emmené une autre, elle fit signe à un valet.

« Allez me chercher dame Maria », dit-elle.

Puis reprenant :

« Votre intention est donc de vous installer à Venise ? On parle d'un beau palais que vous avez loué et meublé magnifiquement.

– Magnificence qui ne vaudra jamais la vôtre, madame, bien que Titien lui-même ait présidé à sa décoration. C'est vrai, je m'installe à Venise, et pour longtemps, j'espère.

– On y est en sûreté, fit tout à coup Imperia. C'est une sorte de forteresse d'où on peut impunément braver les plus forts…

– Vous lisez admirablement dans la pensée des gens, dit l'Arétin à voix basse ; et si vous voulez, à nous deux, nous dominerons Venise… et nous y serons inexpugnables.

– J'accepte l'alliance. Mais, dites-moi, quel est cet homme qui marchait près de vous lorsque vous êtes entré ?

– Vous voulez parler de mon secrétaire Paolo ?

– Ah ! c'est votre secrétaire », fit Imperia pensive.

À ce moment, une femme d'âge s'arrêta devant elle et dit :

« Vous m'avez fait demander, madame ?

– Oui, Maria… Que fait Bianca ?…

– Mlle Bianca dort comme un ange, bien que dans le commencement de la soirée, elle ait paru un peu indisposée.

– Indisposée ! s'écria Imperia et vous ne me l'avez pas dit…

– Je n'ai pas osé, madame… à cause de la fête…

– Et que m'importe la fête ! Je suis sûre que Bianca est souffrante encore ; voyons, parlez…

– Madame, il est vrai que la signorina souffre un peu… mais ce n'est rien…

– Excusez-moi, dit Imperia à l'Arétin d'une voix tremblante, je reviens à l'instant.

– Madame, dit l'Arétin, si j'en crois ce que je viens d'entendre, la santé de cette demoiselle vous est précieuse…

– Elle est ma fille, fit Imperia avec un naïf orgueil.

– Ah !… vous avez donc aimé ! dit l'Arétin, puisque vous aimez tant cette enfant.

– J'ai aimé une fois dans ma vie, une seule fois et cela m'a valu tous les tourments de l'enfer. Cette enfant n'est pour rien dans cet amour. Je l'aime pour elle-même…

– Quoi qu'il en soit, vous ne seriez peut-être pas fâchée d'avoir un bon médecin sous la main ? J'en ai un à vous offrir. C'est ce secrétaire dont vous me parliez tout à l'heure.

– Soit ! Venez avec moi. »

Elle traversa la salle de fête en souriant. Accompagnée de l'Arétin, elle parvint dans une petite pièce déserte.

« Attendez-moi, dit-elle alors ; si Bianca est souffrante, je viendrai vous appeler…

– Pendant ce temps, je vais chercher mon secrétaire. »

Imperia demeura absente quelques minutes. Lorsqu'elle revint, elle trouva l'Arétin en compagnie de son secrétaire et de son valet colossal. La courtisane paraissait agitée. Elle courut au secrétaire.

« Monsieur Paolo, dit-elle, vous êtes médecin ?

– Je le suis, madame, à vos ordres.

– Venez », dit-elle.

Elle entraîna celui que l'Arétin avait appelé Paolo, dans une chambre où une fillette d'une douzaine d'années, étendue tout habillée sur un canapé, gémissait doucement.

Paolo – laissons ce nom au secrétaire de l'Arétin – Paolo n'était pas médecin. Mais il n'eut pas de peine à se convaincre que l'enfant n'était nullement malade. Imperia, cependant, avait saisi dans ses bras Bianca qu'elle couvrait de baisers.

« Où souffres-tu mon enfant ? demanda-t-elle. Tu vois, ce monsieur est un grand médecin qui vient pour te guérir.

– Mais je ne souffre pas, petite mère, je te jure. »

Pourtant des gémissements nerveux lui échappaient.

« Tu ne souffres pas de l'estomac, dis, ma chérie ?

– Non, petite mère…

– Ni du ventre ? Dis-le bien…

– Non, je te jure ! »

Paolo considérait avec attention la mère et la fille. Il attira Imperia dans un coin de la chambre, et lui demanda :

« Vous redoutez donc qu'on n'empoisonne votre fille ? »

Imperia jeta un léger cri d'effroi. Mais elle ne nia pas.

« Monsieur, fit-elle en joignant les mains, voyez si mon enfant est malade, par pitié !

– Rassurez-vous, dit Paolo. Avez-vous confiance en moi ?

– Oui, oui…

– Eh bien ! veuillez vous retirer et faire sortir les servantes. »

Imperia fit un geste de terreur.

Elle fit un signe. Et deux ou trois servantes qui s'empressaient autour de Bianca se retirèrent. Elle sortit à son tour, tandis que le médecin lui disait :

« Veuillez faire savoir au valet du seigneur Arétin qu'il demeure dans la pièce voisine, à portée de ma voix. Si j'ai besoin de quoi que ce soit, il est habitué à mes ordres… »

Paolo, demeuré seul, examina un instant Bianca.

Au moment où sa mère sortait, l'enfant l'avait regardée avec des yeux noirs de colère, et avait murmuré :

« Va !… Retourne dans ta fête !… Retourne avec tous ces hommes !… et laisse ta fille toute seule ! »

Paolo sourit : il connaissait maintenant le mal dont souffrait Bianca. Il s'approcha, s'assit tout près d'elle, et lui prit la main :

« Voulez-vous que nous causions un peu, mon enfant ?

– Je veux être seule. Je ne suis pas malade.

– Je sais bien que vous n'êtes pas malade. Ce n'est pas votre corps qui souffre, pauvre petite innocente. C'est votre cœur, n'est-ce pas ?… Dites-le-moi. Confiez-vous à moi. Je suis un ami. Vous avez un gros chagrin, n'est-il pas vrai ? »

Bianca leva sur l'homme qui lui parlait ainsi sa tête qu'elle avait jusque-là tenue cachée dans les plis d'un coussin. Roland fut frappé de l'extraordinaire beauté de cette tête d'enfant.

Elle avait été soigneusement élevée, avait reçu des maîtres à lire, à écrire, à compter ; elle jouait de *l'arpicordo* – sorte de guitare –

avec infiniment d'expression. Pendant longtemps, sa mère l'avait tenue éloignée d'elle, par un sentiment de pudeur qui n'avait rien de surprenant chez une femme de la valeur d'Imperia. Puis tout à coup, soit caprice, soit que son amour maternel n'eût pu résister davantage à la séparation, la courtisane était partie chercher sa fille, l'avait ramenée avec elle, et l'avait installée au fond de son palais. Presque tous les soirs à la nuit tombante, Imperia modestement vêtue et voilée comme une veuve sortait avec Bianca. Alors elles faisaient de longues promenades soit à pied, soit en gondole. Mais, le jour, Bianca ne sortait jamais. Imperia veillait avec un soin jaloux à ce que sa fille ne fût aperçue par aucun homme, et peu de gens savaient qu'elle eût une fille. Dans cette maison impure, c'était le coin de pureté où Imperia n'entrait qu'en tremblant. Peut-être, malgré toutes ces précautions, la beauté de Bianca avait-elle déjà excité des convoitises…

Pendant une longue minute, Bianca examina Roland.

« Oui, dit-elle enfin, je crois que je puis vous traiter en ami. Vous ne ressemblez pas aux autres hommes qui viennent chez ma mère.

– Ainsi, vous n'avez aucune envie de vous mêler à ces fêtes qui se donnent dans ce palais ?

– Elles me font horreur. Hier encore, j'ai supplié ma mère d'y renoncer. Elle n'a pas voulu. »

Bianca éclata en sanglots.

« Pourtant, reprit-il alors, vous aimez bien votre mère ?

– Oui, je l'aime… Et je la plains. Car souvent, il m'a semblé comprendre qu'elle non plus n'est pas heureuse. Il me semble que je ferais mieux de m'en aller d'ici…

– Mais pourquoi, puisque vous aimez votre mère et que, de son côté, elle a une véritable adoration pour vous, pourquoi vous en iriez-vous ?

– Je ne sais pas. J'étouffe ici. Ah ! monsieur, si vous pouviez décider ma mère à quitter Venise avant d'être ici, j'étais heureuse…

– Où étiez-vous donc ?

– Chez des paysans, près de Mantoue. Ma mère venait me voir deux fois par an, et nous étions alors si heureuses ! Nous courions ensemble comme des sœurs. Je voudrai recommencer cette vie-là. Si vous pouviez décider ma mère.

– Dès que je pourrai. Je lui parlerai.

– Vous êtes bon, monsieur. Vous êtes vraiment bon. Et je ne vous ai pas tout dit… Il le faut, cependant… Un homme… un de ceux qui

viennent ici parfois…

– Eh bien ?…

– Un jour, par extraordinaire, ma mère m’avait conduite en plein jour jusqu’au Lido. Cet homme nous rencontra. Il reconnut ma mère, bien qu’elle fût voilée ; il s’approcha de nous et je sentis un froid mortel me gagner sous son regard.

– Pourriez-vous me dépeindre cet homme ?

– Il est d’une laideur repoussante. Ce jour-là, il portait le manteau d’abbé, mais avec des bas violets…

– Bembo ! murmura sourdement Roland.

– Un mois plus tard, continua Bianca, je vis cette porte s’ouvrir. L’homme parut. Il avait le visage enflammé. Je jetai un grand cri. Mes femmes accoururent, et l’homme se retira en s’excusant sur ce qu’il s’était trompé…

– Et que dit votre mère, quand elle sut ?

– Je n’ai pas osé lui raconter cette aventure.

– Rassurez-vous, dit Roland d’une voix si sombre que la jeune fille pâlit ; je vous protégerai contre cet homme. Adieu, mon enfant. Ne craignez plus rien, et bénissez le hasard qui fait que je vous ai vue, que je vous ai parlé. À partir de ce moment vous êtes sous ma protection. »

Roland avait ouvert la porte et fait signe au valet colossal de s’approcher. Il lui parla à l’oreille :

« Scalabrino, regarde bien cette jeune fille. Pénètre-toi bien de sa physionomie, de façon à emporter son souvenir exact.

– Je la reconnaîtrai entre mille.

– C’est bien, dit enfin Roland à haute voix lorsqu’il pensa que Scalabrino avait étudié à fond le visage de Bianca ; c’est bien, allez me procurer ces objets au plus tôt. »

Le valet s’inclina et partit.

« Eh bien, s’écria Imperia avec angoisse.

– Il n’y a nul danger, madame. Si vous voulez vous en rendre compte, vous verrez que votre enfant est en parfaite santé. »

Imperia se précipita dans l’appartement de sa fille.

Le faux secrétaire Paolo s’approcha alors de l’Arétin, qui avait attendu auprès d’Imperia, et lui dit à voix basse :

« Invitez donc votre ami Bembo à une soirée intime chez vous. À cette soirée, il n’y aura que lui, vous et moi. »

Et Paolo parut s’enfoncer dans une méditation que Pierre Arétin respecta.

« Étrange chose, pensait Roland, que la destinée de l'homme ! Voici une femme, une vile courtisane dont le caprice d'une heure qu'elle éprouva pour moi fut peut-être la cause initiale de tous mes malheurs. À coup sûr, elle a trempé dans la dénonciation. À coup sûr, elle a servi les intérêts de Foscari, de Bembo et d'Altieri, du formidable trio de forbans ligués pour me plonger dans la nuit des désespoirs sans fin. Bon. J'apprends qu'elle a une fille, et qu'elle aime cette fille. Voilà, me dis-je, l'instrument de ma vengeance. Et lorsque je viens pour combiner le châtiment de la drôlesse, voilà la pitié qui entre dans mon cœur ! Je vois la fille, et il se trouve que c'est un ange digne de la miséricorde et de l'admiration des hommes ! Je viens pour la frapper, et je m'en vais avec la résolution de la sauver. Pourquoi, puisque j'avais résolu de me venger, n'ai-je pas commencé par arracher de ma poitrine ce cœur trop faible ! »

Imperia rentra, rayonnante, et saisit les mains de Roland.

« Ah ! maître Paolo, s'écria-t-elle, vous êtes vraiment un grand médecin. Jamais je n'ai vu ma fille aussi bien portante. »

Au contact des mains d'Imperia, Roland avait eu un frisson de dégoût et de haine qu'il réprima aussitôt :

« Vous êtes donc rassurée ? fit-il.

– Comment ne le serais-je pas ?

– Et si je vous disais que cette apparence de santé est trompeuse ? Si je vous disais que votre enfant est réellement malade ?

– Vous m'épouvantez, s'écria la courtisane.

– Voulez-vous, madame, m'accorder un entretien ? Demain…

– C'est trop loin ! Je suis maintenant dans une mortelle inquiétude. Écoutez, revenez à minuit. D'ici là, j'aurai trouvé quelque moyen de renvoyer tout mon monde.

– À minuit, soit ! »

Roland s'éloigna, tandis qu'Imperia songeait :

« Où ai-je entendu cette voix que me fait frissonner ?… »

Escortée de Pierre Arétin, Imperia rentra dans la salle de fête, et avec cette habileté, cet art suprême qui la rendait vraiment supérieure, commença à préparer peu à peu la foule de ses invités à un départ qui n'eût dû se faire que fort avant dans la nuit.

Vers minuit, comme elle l'avait dit, le palais était désert.

Bientôt apparut celui qu'elle appelait maître Paolo. Elle le prit par la main et l'entraîna dans une petite pièce écartée.

Imperia s'assit et désigna un siège au secrétaire-médecin de Pierre Arétin. Roland obéit machinalement.

« Parlez-moi de ma fille, dit doucement Imperia.

– Que redoutez-vous pour elle ? demanda-t-il en faisant un effort pour chasser les pensées nées du passé.

– Que sais-je ?… J'aime tellement cette enfant ! Elle est ma vie, monsieur… la moindre apparence de mal me met hors de moi… Oh ! si je la perdais !

– Il est impossible que ce soit seulement cela que vous redoutez…

– Que voulez-vous dire ? fit Imperia en tressaillant.

– Bianca est d'une santé robuste. Mais elle est bien belle… trop belle, peut-être ! N'est-ce pas, madame que vous aimeriez mieux que votre fille n'eût jamais attiré les regards d'aucun homme ?

– Il faudra pourtant qu'elle se marie !

– Ce n'est pas cela que vous craignez. Si un homme se présentait, jeune, loyal, dévoué, offrant sa vie avec l'amour que lui aurait inspiré Bianca, vous n'hésiteriez pas !… Mais peut-être votre fille a-t-elle été vue par quelqu'un de ces monstres à visage humain dont le seul regard est une mortelle insulte… Si cela est, madame, acheva Roland, malheur à votre fille ! Le vampire est là qui la guette dans l'ombre de ce palais. Il a soif de ce jeune sang. Il rôde sans hâte. Il sait que sa proie ne peut lui échapper. Il prend ses dispositions, et bientôt peut-être il sera trop tard pour sauver l'enfant. »

Imperia jeta un cri d'épouvante.

« Qu'avez-vous, madame, dit Roland. Tout cela n'est qu'une supposition sans doute. Et d'ailleurs, vous êtes là pour veiller sur Bianca. Car qui donc oserait attaquer la fille devant la mère. À moins pourtant que la mère ne soit unie au malfaiteur par quelque pacte secret ! À moins que la mère, à jamais liée par quelque crime ténébreux à son complice, ne soit impuissante lorsque ce complice se dresse et lui dit : Je veux ta fille !

– Qui vous a appris tout cela ? Quelle infernale puissance vous a révélé le pacte qui me lie au cardinal ?…

– Je ne sais de quoi vous voulez parler, dit Roland. Je cherche, voilà tout. Il paraît que, sans le vouloir, j'ai dit la vérité.

– Ainsi, vous ne savez rien ?

– Je ne sais rien, mais il faut que je sache tout, si vous voulez que votre fille soit sauvée. Il me vient une idée que je veux vous soumettre. C'est que si Bianca est menacée, il y a quelqu'un dans le monde qui est tout désigné pour la défendre en même temps que vous.

– Qui donc ? fit Imperia étonnée.

– Son père, dit Roland avec bonhomie.
– Son père !
– Qu'y a-t-il qui vous étonne ?... Je suis sûr que cet homme, si on lui exposait la situation, volerait au secours de son enfant. Permettez-moi, madame, de parler en toute franchise, afin que nous nous comprenions bien. Vous êtes ce que dans le monde on appelle une courtisane. Mais je sais aussi que le père de Bianca ne peut être quelque rustre ignoré... Sans doute il occupe quelque haut emploi et jouit d'une grande influence...
– Je ne connais pas le père de Bianca.
– Je vous plains, madame... Ne pas connaître l'homme qu'on a aimé une heure, un jour ou un an, l'homme dont l'image renaît peut-être dans une enfant adorée, ce doit être pour une femme de cœur et d'intelligence comme vous un supplice cruel... C'est du moins ce que voulut bien me dire une femme... une malheureuse que je rencontrai un jour, il y a deux ans environ, non loin de Trévise, dans un village appelé, je crois, Nervesa. »
Imperia bondit et fixa des yeux hagards sur Roland.
« Cette femme, continua Roland impassible, s'était égarée dans les gorges de la Piave. Je la rassurai. Nous causâmes. Elle était comme vous, d'une éclatante beauté. Et elle me conta son histoire. La voici. Un jour, il y avait de cela bien longtemps, cette femme se rendait à Rome. Elle fut entourée tout à coup par une troupe de bandits et emmenée dans un lieu désert et sauvage qui s'appelle la Grotte Noire. Là, un caprice bizarre passa tout à coup par la tête de cette femme. Elle résolut de se donner à l'un de ces bandits, un homme dont la structure herculéenne avait peut-être séduit sa folle imagination... »
Imperia jeta un cri que Roland ne parut pas avoir entendu, car il poursuivit :
« Eh bien, madame, par une ironie du sort, cette femme qui eût pu avoir des enfants fils de princes et de cardinaux, et qui avait toujours été stérile, eut un enfant du bandit... une fille !
– N'allez pas plus loin, dit tout à coup Imperia avec une sombre expression. Votre rencontre avec une femme dans les gorges de la Piave est imaginée. C'est de moi que vous voulez parler !
– De vous madame ! Vous m'étonnez...
– C'est mon histoire que vous venez de raconter. Comment l'avez-vous sue ? Pourquoi me la dites-vous ? Je ne sais...
– Vous vous trompez, madame. S'il vous est arrivé une aventure

de ce genre, aventure pareille ne peut-elle être arrivée à une autre ?

– Vous vouliez savoir qui était le père de Bianca, vous le savez maintenant ! C'est un bandit… mais ce bandit, j'en ignore le nom, et je n'ai jamais voulu le savoir, et c'est à peine si je pourrais le reconnaître.

– Renonçons donc, dit Roland d'une voix très naturelle, à espérer une aide de ce côté pour protéger cette malheureuse enfant contre la hideuse passion du hideux Bembo. »

Cette fois, ce fut une exclamation de désespoir que jeta Imperia.

« Bembo ! Bembo ! Qui vous a parlé de Bembo ?

– Mais vous-même, madame !… Vous n'avez pas prononcé ce nom, mais tout à l'heure, vous avez crié que celui auquel vous êtes liée par un pacte, c'est le cardinal… J'ai compris qu'il s'agissait du cardinal évêque de Venise ; me suis-je trompé ?

– Eh bien, oui, monsieur, c'est le Cardinal Bembo que je redoute. C'est lui qui a vu Bianca ! C'est lui qu'une horrible passion fait rôder autour de ce palais ! Et c'est à lui que me lie le pacte qu'avec votre prodigieuse divination vous avez évoqué ! »

Un léger frémissement agita Roland. Il comprit qu'il tenait la courtisane en son pouvoir.

« Quel est ce pacte ? demanda-t-il d'une voix brève.

– En 1509, dit Imperia, j'aimai un homme, le seul que j'aie jamais aimé. Et lorsque je m'interroge, je sens que je l'aime encore. »

« Je l'aime et je le hais !… Écoutez : cet homme, je m'offris à lui. Je voulus me donner tout entière, non seulement avec mon corps, qui était impur, mais avec mon cœur qui était vierge. Lui, me méprisa, me bafoua… Il aimait une jeune fille…

– Comment s'appelait cet homme ?

– Roland Candiano.

– Et la jeune fille ?

– Léonore Dandolo.

– C'est bien. Continuez, dit Roland, gardant son sang-froid.

– J'avais un amant qui s'appelait Davila… Cet amant surprit mon amour pour Roland Candiano : je le tuai. Et comme je demeurais stupide d'horreur devant le cadavre, continua Imperia, un homme surgit près de moi. Il avait tout vu. C'était Bembo. Il m'entraîna dans une des salles de ce palais, et je vis un autre homme : Altieri, capitaine des archers alors, aujourd'hui capitaine général de l'armée de Venise… Ils me firent asseoir. Et Bembo me dit : « Madame, vous venez de tuer un membre du Conseil des Dix. Vous allez être

pendue ou bien on vous tranchera cette belle tête qui va si bien à vos épaules de marbre. » J'eus un frisson d'horreur et je songeai à ma petite fille, à ma Bianca que je faisais élever au loin… À la pensée de l'échafaud, une sueur froide m'envahit et je me mis à grelotter sous le froid de la mort. Alors, Bembo me dit : « Il y a un moyen de vous sauver, un seul. C'est de dénoncer quelqu'un comme ayant tué Davila ! Au besoin, nous témoignerons que vous dites la vérité !

« – Mais qui ? m'écriai-je. Qui ?

« – Roland Candiano !

« – Jamais !

« – Soit ! Vous irez à l'échafaud et il épousera sa « Léonore… »

« À ces derniers mots, reprit Imperia, une rage soudaine s'empara de moi. L'idée que Léonore Dandolo serait heureuse me rendait folle. Je criai que j'étais prête… Altieri dicta la dénonciation, j'écrivis, et le billet fut jeté par Bembo dans le tronc de la place Saint-Marc… Ce fut horrible, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Roland, horrible. Vous étiez poussée par la jalousie. Mais Bembo, pourquoi en voulait-il à Roland Candiano ?

– Je ne sais… autre genre de jalousie, peut-être.

– Et Altieri ?

– Il aimait Léonore ! »

Roland étouffa le rugissement qui montait à ses lèvres.

« Et Roland Candiano, que lui fit-on ? demanda-t-il.

– On le jeta dans les puits.

– Où il est encore, sans doute ?

– Non. Il est mort.

– Comment le savez-vous ?

– Il a voulu s'évader avec un autre condamné. Ils se sont noyés dans le canal… Il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Au moins, il ne souffre plus…

– Oui, cela vaut mieux ainsi !…

– Ensuite… vous comprenez maintenant que Bembo est mon maître. Vous comprenez que depuis six ans, je lui obéis comme une esclave ; que, toutes les fois que je veux me révolter, il me menace, et que j'ai peur… Oh ! j'ai peur de le voir une nuit se dresser devant moi et de me dire de sa voix glaciale : « Ta fille dans mon lit, ou ta tête au bourreau ! »

Imperia éclata en sanglots. Roland réfléchissait :

« Voilà élucidé le rôle d'Imperia, de Bembo et d'Altieri. Mais

Dandolo ? qui l'a poussé ? Foscari ? que lui avais-je fait ? Oh ! patience ! patience !… »

Et il éleva la voix :

« Ne pleurez plus, madame, dit-il. Je sauverai votre fille.

– Je vous crois, je vous crois ! »

Roland fit un signe d'adieu et s'élança rapidement au-dehors, laissant la courtisane en proie à un trouble extraordinaire, à la fois heureuse et irritée, rassurée et prise de terreurs folles.

Chapitre 20

AMOR, FUROR

Dehors, sur le quai, Roland regarda autour de lui et entrevit une ombre qui se dissimulait derrière un pilier. Il marcha droit à cette ombre.

« Est-ce toi ? demanda-t-il.

– C'est moi, monseigneur », dit Scalabrino qui apparut.

Il avait quitté la belle livrée de l'Arétin et était vêtu comme un bon bourgeois de Venise.

« Et nos compagnons ?

– Ils sont presque tous arrivés et attendent vos ordres.

– Bien ; quand ils seront tous là, tu me préviendras… »

Roland détacha une gondole et sauta sur le frêle esquif.

« Dois-je vous accompagner, maître ? demanda Scalabrino.

– Si tu veux. Une promenade sur l'eau nous fera du bien.

– Où voulez-vous aller, maître ?

– Mais au Lido ; on n'a pas à y redouter les indiscrétions. »

Lorsqu'ils furent arrivés dans le port, Roland se redressa et fit un signe à son compagnon qui cessa de ramer.

« Alors, tu disais que tu n'as jamais revu cette femme ? fit tout à coup Roland. Celle dont tu m'as raconté l'étrange aventure… celle qui t'a préféré à Sandrigo, dans la Grotte Noire…

– Non, monseigneur, je ne l'ai jamais revue.

– As-tu bien regardé cette jeune fille, tout à l'heure, dans le palais d'Imperia ?

– Oui, maître.

– Elle s'appelle Bianca.

– Je retiendrai ce nom : Bianca.

– Au fait, j'oubliais un détail intéressant. Cette enfant a une mère qui s'appelle Imperia.

– La courtisane du palais ?

– Oui : la courtisane qui fut la cause première de mon arrestation. Mais laissons cela. Donc Bianca a pour mère Imperia. Mais sais-tu comment s'appelle son père ?…

– Non, maître, je ne le sais pas !

– Eh bien, le père de Bianca s'appelle Scalabrino. »

Scalabrino fit un tel mouvement que la barque faillit chavirer. Le géant tremblait sur ses jambes.

« Bianca est ta fille, dit gravement Roland.

– Quoi ! cette enfant si belle, avec ses yeux bleus si profonds…

– C'est ta fille, Scalabrino.

– Cet ange… ma fille !… Oh ! monseigneur, pardonnez, c'est plus fort que moi. »

Scalabrino se prit à sangloter doucement.

Roland se leva, saisit la rame et poussa vivement la gondole vers le quai. Scalabrino redressa la tête au moment où la gondole touchait. Il vit la terre, sauta sur le quai, s'enfuit avec ce besoin impérieux de solitude qu'on a dans les grandes douleurs et les grandes joies.

Roland regarda avec mélancolie la silhouette du colosse s'effacer dans la nuit.

« Pauvre être ! murmura-t-il. Tant d'années de misère et une seule minute de joie sans mélange !… Pleure, oui, raconte à la nuit ton bonheur !… Demain, tu souffriras encore ! »

Alors, il sauta légèrement à terre, se dirigea vers les palais du Grand Canal. À mesure qu'il avançait, sa marche se faisait plus hésitante. Il s'arrêta enfin près d'un palais où tout était sombre et silencieux.

Et avec un long frisson, il leva la tête vers les fenêtres closes… Ce palais, c'était celui du capitaine général Altieri.

« Que suis-je venu faire ici ? murmura-t-il. Eh bien, es-tu content, pauvre cœur ulcéré ! Tu bats violemment parce que tu te trouves si près de son cœur à elle, ou parce qu'il te semble qu'il en est ainsi… Quand je pense que depuis six ans il ne s'est pas écoulé une minute où son image n'ait été présente à ma mémoire !… Et elle, que pouvait-elle bien penser ?… Bah ! ce que pensent les femmes… Hélas ! hélas !… Si je pouvais donc, moi aussi, oublier, dormir ! »

Cette nuit-là eut une influence décisive sur sa vie. Ce fut dans cette nuit, nous l'avons vu, qu'il prit contact avec Imperia. Ce fut dans cette nuit que sa conjonction soudaine avec Bianca le fit dévier du chemin qu'il s'était d'abord tracé. Enfin, ce fut dans cette nuit qu'une nouvelle rencontre vint préciser son plan de bataille.

Roland, en s'éloignant du palais Altieri, se dirigea vers le palais ducal et les prisons.

Il détacha une gondole et s'avança vers le palais ducal.

Bientôt, la sombre masse de la prison lui fut visible.

Il poussa sa barque jusque sous le Pont des Soupirs. Alors il vit une chose que, de loin, il n'avait pu remarquer. C'est que le pont était soutenu par des échafaudages de madriers croisés.

« On répare le dégât de la foudre et le dégât de Scalabrino, deux ouragans qui ont ébranlé le pont ! » pensa-t-il en souriant.

Il attacha sa gondole à l'un des madriers qui plongeaient dans l'eau, puis, se hissant de traverse en traverse, en quelques minutes, il atteignit le pont à l'endroit où Scalabrino avait lancé son formidable coup de catapulte. Pour la nuit, les ouvriers qui travaillaient au pont bouchaient simplement l'ouverture avec des planches. Ces planches, Roland n'eut aucun mal à les écarter assez pour qu'il pût passer, et l'instant d'après il se trouvait sur le Pont des Soupirs.

Roland possédait une force d'énergie exceptionnelle.

Mais en mettant le pied sur le pont, il frissonna de la tête aux pieds et une sueur d'angoisse perla à son front. En quelques secondes, il revécut l'abominable scène de son arrestation… Puis, subitement, ses yeux cherchèrent dans l'obscurité la chaise de pierre : il la vit à quelques pas. Lentement, en proie à une sorte d'hallucination, il se dirigea vers elle, se laissa tomber à genoux, posa son front brûlant sur le granit poli, et là, sans doute, il se fit à lui-même quelque terrible serment, car lorsqu'il se releva, il murmura :

« Soyez tranquille, mon père !… »

Puis lentement, il recula vers l'ouverture par où il était entré.

À ce moment, du côté de la prison, des pas se firent entendre.

On montait vers le pont. Une lueur pâle apparut…

Roland se blottit vivement derrière un amas de planches, et, pétrifié, la main crispée sur la garde de sa dague, attendit…

À l'entrée du pont, deux hommes apparurent.

Roland les reconnut immédiatement.

L'un d'eux était Foscari, et l'autre Bembo.

Le doge Foscari s'était arrêté devant la chaise de pierre, méditatif. Roland voyait en plein son visage que la lanterne de Bembo éclairait. Foscari avait à peine vieilli. Seulement, son regard était plus sombre qu'autrefois.

« Pourquoi ne l'avons-nous pas attaché, lui aussi, sur cette pierre ! Pourquoi ne l'avons-nous pas aveuglé comme son père, ou plutôt, pourquoi le bourreau, alors, ne fit-il pas tomber cette tête !… Ah ! Bembo, ce fut une lourde faute !

– Monseigneur, dit Bembo, ce sont là d'inutiles inquiétudes. Roland Candiano est mort.

– On n'a pas retrouvé le corps. Pourtant j'ai fait draguer le canal. J'ai passé quinze mortelles journées à attendre qu'on vînt m'annoncer qu'il était retrouvé…

– Vous savez, monseigneur, que le canal entraîne jusqu'au Lido les corps qu'il engloutit. Là, les poissons voraces se sont chargés de l'ensevelissement suprême, n'en doutez pas…

– Crois-moi, Bembo, un homme comme lui ne se noie pas. J'ai voulu visiter son cachot. J'ai voulu voir de mes yeux cette galerie qu'il a creusée en six ans. C'est un prodigieux travail. Non, il ne s'est pas noyé, ajouta le doge d'une voix plus sombre… *il a trop de choses à faire* pour mourir ainsi au moment de la liberté.

– En admettant qu'il soit vivant, balbutia Bembo, il faudrait qu'il sache… »

Foscari haussa les épaules. Puis, comme s'il eût voulu brusquement changer le cours de ses idées, il reprit :

« Cet homme, cet ami de Jean de Médicis que tu devais faire venir ?…

– Pierre Arétin ?… Il est arrivé, monseigneur.

– Et tu crois qu'il remplira avec intelligence et fidélité cette ambassade auprès de Jean de Médicis ?

– Il est remarquablement intelligent, monseigneur, et, quant au dévouement, il ne s'agit que d'y mettre un bon prix.

– Tu me l'amèneras au plus tôt… »

Le doge Foscari, pensif, le front penché, passa à un pas de Roland, accompagné de Bembo, qui ouvrit la porte massive. Un instant plus tard, Foscari et Bembo avaient disparu.

Alors, Roland se redressa. Il regagna l'ouverture, descendit jusqu'à sa gondole, la conduisit à la place où il l'avait prise, la rattacha, sauta sur le quai et se dirigea vivement vers la place Saint-

Marc.

Que venait-il chercher là ? Qu'attendait-il, embusqué au pied de l'une des colonnes qui portaient le fanion de la république ?… Bientôt, d'une porte du palais ducal, une ombre se détacha et se mit à marcher lentement en suivant la ligne du Grand Canal.

Sans doute, c'était cet homme qu'attendait Roland, car il se mit à le suivre…

« Bembo ! » avait-il murmuré.

C'était Bembo en effet. Roland le suivait sans intention fixe. Il suivait Bembo avidement, prêt à le tuer, peut-être, ou simplement par une sorte de curiosité nerveuse.

Bembo s'arrêta enfin. Il se trouvait devant le palais d'Imperia.

Roland comprit tout ! Le monstre amoureux venait payer son tribut à l'amour ! Lui aussi aimait ! Lui aussi venait rêver près de la maison où dormait celle qu'il aimait ! Bembo allait à Bianca comme Roland aurait été à Léonore !… Ce rapprochement amena un sourire d'amertume sur les lèvres de Roland.

Cependant, cessant de se dissimuler, il se mit à marcher vers Bembo. Celui-ci l'entendit tout à coup, au moment où Roland n'était plus qu'à quelques pas de lui.

« Tiens ! s'écria Roland d'une voix railleuse, il paraît que je ne suis pas le seul à soupirer sous les fenêtres des jeunes beautés qui habitent ce palais !…

– Au diable l'importun ! gronda Bembo.

– Seriez-vous par hasard amoureux de Mme Imperia ? reprit Roland. Je croyais qu'il n'y avait que les poètes comme mon maître, et les apprentis poètes comme moi pour chercher à la clarté des étoiles un reflet de l'objet aimé ! »

« C'est le secrétaire d'Arétin ! » murmura Bembo.

Et à haute voix, il ajouta :

« Passez votre chemin, monsieur, s'il vous plaît.

– Voilà qui est bientôt dit ! Mais moi qui ai composé une ballade en l'honneur de la divine Bianca, je tiens à la dire, heureux d'avoir un auditeur, à défaut de celle qui devrait l'écouter… »

Au nom de Bianca, Bembo tressaillit violemment. Il s'avança vers Roland et voulut lui saisir le bras. Roland le repoussa rudement.

« Ne me touchez pas ! » gronda-t-il d'une voix si rauque et si furieuse qu'il en fut comme surpris.

« Cette voix ! » murmura sourdement Bembo en reculant.

Mais déjà Roland reprenait sur ce ton léger qu'il avait adopté :

« Sais-je si vous n'avez pas quelque mauvaise intention contre un pauvre poète !…

– Vous avez prononcé un nom… fit Bembo.

– Celui de Bianca.

– Oui ! dit Bembo en grinçant des dents, Bianca. D'où vient que vous en parlez avec une telle familiarité ?… Savez-vous qui je suis ?

– Parfaitement. Vous êtes le cardinal-évêque de Venise. »

Bembo jeta une exclamation de surprise et presque d'effroi.

« Tenez, mon maître, reprit tout à coup Roland, au lieu de me rudoyer ou d'essayer de m'intimider, vous feriez mieux de causer avec moi. Je pourrais peut-être vous dire des choses intéressantes au sujet de Bianca ; n'est-ce pas le sujet qui vous touche le plus au cœur ?

– Soit. Dites-moi en ce cas comment vous êtes si bien renseigné sur mon compte ?

– Simplement parce que je vous ai suivi, épié…

– Soit encore. Mais pourquoi m'avez-vous parlé de Bianca et… de ce que je pense d'elle. Voilà une chose qui était secrète.

– Vous avez été épié, heureusement pour vous, par quelqu'un qui veut vous aider.

– M'aider ! fit sourdement Bembo. Pourquoi m'aider !

– Que vous importe ! Ne puis-je avoir un intérêt quelconque à voir la fille d'Imperia devenir votre maîtresse ? »

Bembo tressaillit de joie.

Si cet homme était poussé par la haine !… Tout s'éclairait dès lors. Lui qui comprenait si bien la haine, lui qui avait fait de la haine le grand levier de sa vie et de sa fortune, pouvait alors s'entendre avec cet inconnu.

« Voyons donc comment vous pourrez m'aider ? dit-il en reprenant tout son sang-froid. Et voyons aussi ce que vous allez me demander pour m'aider ?

– Je vais vous répondre sur les deux points, mais en intervertissant l'ordre des questions. Je ne vous demanderai rien. Soyez tranquille, je suis payé d'autre part. Il ne reste donc plus que la question de savoir en quoi je puis vous être utile…

– J'attends…

– Eh bien, je puis enlever la jeune Bianca et vous la remettre.

– Oh ! si vous faisiez cela ! bégaya Bembo. Demandez, exigez alors ce que vous voudrez !

– Je vous dis que je suis payé d'autre part… Acceptez-vous ce que

je vous propose ?

– Je l’accepte ! haleta Bembo.

– Bien. Trouvez-vous donc dès demain soir, vers neuf heures, devant le palais d’Imperia. Soyez au rendez-vous. Sans quoi, cette occasion ne se renouvellerait peut-être plus !

– Qui me prouve que vous ne me tendez pas un piège ?

– Un piège ? Pour quoi faire ? Si j’avais voulu vous tuer, depuis une heure, j’aurais pu cent fois vous frapper.

– C’est juste ! murmura Bembo.

– Ainsi, vous serez au rendez-vous ?

– J’y serai. »

Sur ce mot prononcé avec une fermeté qui ne laissait aucun doute sur ses intentions, Bembo s’éloigna rapidement. Roland le suivit quelques instants du regard. Puis, à son tour, il s’éloigna dans la direction du port. Arrivé là, il monta dans une maison de pauvre apparence et frappa à une porte qui s’ouvrit aussitôt.

L’homme qui venait d’ouvrir, c’était Scalabrino.

« Maître, dit-il avec un soupir, pardonnez-moi de vous avoir ainsi quitté tout à l’heure. J’étais fou… ce que vous m’avez dit m’avait bouleversé… je me suis, pendant quelques minutes, créé des idées impossibles… mais c’est fini.

– Qu’as-tu donc rêvé de si absurde ?… Voyons… Tu as rêvé que tu emmenais ta fille loin de Venise, que tu la mettais à l’abri des tigres qui rôdent dans l’ombre en quête de sang jeune, n’est-ce pas ? À l’abri aussi de cette mère qui tôt ou tard, par calcul, par faiblesse, par terreur ou par tout autre sentiment, finira par la livrer ! Est-ce bien cela ? »

Scalabrino joignit ses mains énormes et fit oui de la tête.

« Tu as rêvé que peu à peu, à force de tendresse, tu finissais par te faire aimer de Bianca qui alors t’eût dit un jour : Pourquoi n’êtes-vous pas mon père !… Et alors, toi, tu te serais écrié : Ma fille, mon enfant chérie, je suis réellement ton père !

– C’est vrai, monseigneur, j’ai fait ce rêve-là.

– Demain, à onze heures du soir, nous enlevons Bianca.

– Oh ! murmura le géant, vous m’ouvrez le ciel !

– Tous nos compagnons sont-ils à Venise ?

– Presque tous, dit Scalabrino dont la voix tremblait. Ceux qui ne sont pas là encore arriveront sûrement demain.

– Eh bien, donne-leur rendez-vous au palais d’Imperia. À dix heures, j’irai leur donner les instructions nécessaires.

– Je serai là, maître ? s'écria le colosse.
– Non…
– Quoi ! je ne serai pas là pour emporter ma fille ?
– Il le faut ! tu te tiendras dans une bonne barque avec deux bons rameurs ! je te remettrai ta fille, et vous filerez vers la tartane qui vous attend dans le port. Une fois Bianca à bord de la tartane, ne t'inquiète plus du reste, et viens me retrouver. J'espère que tu as assez confiance en moi pour t'en rapporter à ce que j'aurai combiné pour le bonheur de ta fille.
– J'ai confiance en vous, maître, comme j'avais confiance en Dieu quand j'étais enfant », répondit Scalabrino.

*

* *

Bembo était entré dans le palais qu'il occupait non loin de Saint-Marc. Il était environ trois heures du matin. D'un geste brusque, le cardinal renvoya le valet de chambre qui se présentait pour le déshabiller. Il ouvrit toute grande la fenêtre du cabinet où il était entré, et se mit à se promener lentement.

On trouvera peut-être étonnant qu'une nature pareille ait pu éprouver ce sentiment d'amour qui semble plutôt fait d'abnégation. À cela nous répondrons d'abord que le cardinal Bembo avoue lui-même cette grande passion dans ses lettres. Et ensuite, que cet amour était surtout une passion sensuelle.

Bembo n'avait jamais été aimé. Il n'avait jamais aimé.

Il avait eu, il est vrai, quelques liaisons passagères qui n'avaient laissé aucune trace dans sa vie. Du jour où il vit Bianca, il sut ce que c'est qu'une passion forte et sincère. Dans les premiers moments, il s'imagina qu'il aurait bon marché de Bianca et d'Imperia. La résistance désespérée qu'il trouva chez cette dernière l'amena rapidement à un état de surexcitation nerveuse ; en même temps, il se disait qu'il était préférable de renoncer à Bianca. Mais tout en s'affirmant qu'il y renonçait, il pensait de plus en plus à cette enfant entrevue, et bientôt, elle fut vivante dans toutes ses pensées.

Le soir où il rencontra Roland, Bembo, désespéré, cherchait dans son esprit quelque plan audacieux dont l'exécution lui livrerait Bianca. Son entretien avec Roland précisa ce plan qui demeurait très vague dans la pensée.

Bembo allait et venait dans son cabinet, et toutes ses pensées, maintenant, convergeaient vers cette rencontre qu'il venait de faire devant le palais d'Imperia.

Et voici ce qu'il pensait à ce moment :

« Il est nécessaire que je tue cet homme. Servons-nous de lui, d'abord. Et puis tuons-le. Cherchons le moyen… Voyons, ce soir il me livre Bianca. Donc, *je dois* avoir pour lui une grande reconnaissance. Pour la lui témoigner, pour le remercier avec toute la cordialité que comporte un tel service, je le prie à dîner, ici, dans mon palais épiscopal. Il viendra, c'est sûr. Mais voudra-t-il manger à ma table ?… Oui, si je lui inspire pour un jour, une suffisante confiance. Et cela est mon affaire. Oui, il viendra, il se mettra à ma table… Le reste va de soi. Voilà le meilleur moyen, le plus expéditif. »

Soulagé, à peu près certain de se débarrasser de l'inconnu en l'empoisonnant, Bembo se livra dès lors à toute la joie puissante de réaliser d'avance en imagination l'enlèvement de Bianca et l'assouvissement de sa passion.

Alors, il combina la nouvelle existence qu'il allait falloir organiser.

Il appela son intendant, et lui ordonna de préparer un appartement pour une personne qui, pour quelques jours, devrait loger au palais, et il ajouta :

« Cette personne est une femme. »

Un regard fixe fit comprendre à l'intendant de quoi il s'agissait. Cet intendant était admirablement dressé et comprenait son maître à demi-mot et exécutait aveuglément.

« Il faudra, reprit Bembo, t'occuper de me trouver d'ici peu de jours une maison bien située, c'est-à-dire assez isolée et facile à surveiller. Tu t'y installeras.

– Bien, monseigneur, j'ai votre affaire. »

L'intendant disparut : il en savait assez…

Une heure plus tard, comme la ville était maintenant éveillée, il se fit habiller du costume qu'il portait généralement par la ville, c'est-à-dire d'un manteau d'abbé couvrant les insignes épiscopaux ; sur la tête, il portait la barrette rouge.

Bembo monta dans une chaise à porteurs et se fit conduire chez l'Arétin.

Celui-ci, assis à une petite table de bois blanc, dans une pièce exiguë et mal meublée qu'il appelait son laboratoire, écrivait :

« Tu vois ! s'écria-t-il en apercevant Bembo, je gagne ma vie.

– Que fais-tu ?

– Un conte pour le roi de France.

– Dont tu espères ?

– Un bon millier d'écus pour le moins, car je le menace, cette fois, sans rémission.

– Et de quoi, juste Ciel ! fit Bembo qui affecta de rire.

– De publier le conte que je lui envoie !…

– Et que raconte ton conte ?

– Une histoire qui dut être vraie, puisque aucun témoin ne peut affirmer le contraire : que la mère du roi a eu jadis des amours avec un fort bel homme très digne d'être aimé… Mais le fort bel homme en question était palefrenier de son état. Tu vois d'ici la pierre dans la mare à grenouilles : le roi, fils d'un palefrenier !…

– Pas mal ! dit Bembo. Mais tu as donc bien besoin d'argent ?

– J'en ai soif ; j'en ai une faim d'enragé.

– Pauvre ami !… »

L'Arétin se rapprocha rapidement de Bembo.

« Tu peux me procurer quelque argent ?

– Quatre mille écus.

– Quand ?…

– Dès aujourd'hui, si tu veux, la moitié…

– Si je veux !

– Viens donc ! Habille-toi. Je t'emmène dans ma chaise. »

L'Arétin se précipita. Quelques minutes plus tard, il reparut transformé. Alors tous descendirent et montèrent dans la chaise à porteurs dont Bembo tira soigneusement les rideaux.

Bientôt la chaise s'arrêta devant le palais ducal.

« Qui allons-nous voir ?

– Le doge !… »

Le doge Foscari avait pris toutes les allures d'un monarque. Simple magistrat représentatif d'après les lois de la république, il s'était peu à peu entouré d'un cérémonial et d'un appareil de puissance qui d'abord parurent inoffensifs à l'ombrageux patriciat de Venise. Un beau jour, ces apparences de pouvoir étaient devenues des réalités, alors qu'il était trop tard pour s'opposer à l'ambition du doge.

Son ambition était vaste. Et pour la faire aboutir, il avait eu soin tout d'abord de s'imposer un plan dont il avait enfin réalisé la première partie. C'est-à-dire qu'avant de se lancer dans les grandes entreprises qu'il méditait, il avait commencé par se forger des armes ; il avait en main les deux armes qu'un despote intelligent cherche toujours à perfectionner : l'armée, l'Église.

Altieri lui donnait l'armée. Bembo lui donnait l'Église.

Telle avait été la première partie du plan de Foscari : il avait mis six ans à l'exécuter. Il pouvait maintenant manier ses deux outils pour l'édification de sa gloire.

Chapitre 21

LE DOGE

Bembo et Pierre Arétin avaient traversé une salle où une foule de patriciens, de notables citoyens et d'officiers causaient par groupes. Aux salutations respectueuses qui accueillirent Bembo sur son passage, Pierre Arétin put se rendre compte de l'influence dont jouissait le cardinal.

« Peste ! pensa-t-il, mon compère a fait du chemin depuis le temps où, dans un galetas de Florence, nous avions un oignon cru à nous partager pour tout potage. Il paraît que Bembo a trouvé la bonne voie. Que ne me suis-je fait abbé !… »

Le cardinal entra dans une pièce de dimensions moindres où des archers montaient la garde, et enfin dans une sorte de grand cabinet où travaillaient des secrétaires auxquels il fit un signe familier. Puis il s'assit dans un fauteuil près d'une fenêtre, et invita Pierre Arétin à prendre place près de lui.

– Le doge nous recevra tout à l'heure, dit-il à voix assez basse pour ne pas être entendu des scribes. Il nous attend. D'ici là nous avons le temps de causer. Je voudrais t'interroger sur quelqu'un que tu dois connaître. Cet homme, ce Florentin qui t'a voulu réciter une ballade et qui voulait devenir ton secrétaire…

– Ah ! Eh bien, son ambition est satisfaite. Il tourne assez bien le vers, et je l'ai pris. Est-ce que tu t'intéresses à lui ?

– Beaucoup.

– En ce cas, mon cher, je le pousserai.

– Quel homme est-ce ?

– J'attends que tu me le dises, puisque tu lui veux du bien. Moi, je

ne le connais pas, sinon par une lettre d'introduction que lui a donnée Jean de Médicis.

– Ainsi, tu ne le connais pas ? ».

L'Arétin se contenta de secouer la tête.

« Eh bien ! dit Bembo, il faudra savoir qui il est, d'où il vient, ce qu'il veut.

– Bon. J'interrogeai adroitement notre homme, et il faudra que les vers que je veux lui tirer du nez soient bien récalcitrants… »

À ce moment, un huissier fit un signe à Bembo qui se leva aussitôt, et suivi de Pierre Arétin, pénétra dans un grand cabinet sobrement meublé.

Le doge Foscari était assis dans un immense fauteuil en bois sculpté. Bembo et Pierre Arétin s'assirent, sur un geste du doge dont les yeux se fixèrent longuement sur le poète. L'Arétin soutint ce regard avec cette hardiesse faite un peu d'imprudence, un peu de peur déguisée.

« Vous êtes un ami de Jean de Médicis ? demanda brusquement le doge.

– J'ai en effet cet honneur, dit l'Arétin. Ce grand homme m'honore de son amitié au point qu'il n'a consenti qu'à grand-peine à se séparer de moi.

– Et pourquoi, en ce cas, l'avez-vous quitté ? Il me semble que, pour un homme tel que vous, la protection d'un Jean de Médicis vaut la faveur de tous les monarques de l'Europe.

– Oui, monseigneur, excepté la vôtre.

– Mais je ne suis pas un monarque, moi !

– Monseigneur, j'ai entendu le peuple de Venise parler de Foscari avec un respect qui m'a ému, moi que rien n'émeut. J'ai vu cet immense palais qui, avec ses archers et ses arquebusiers, a tout l'air d'une de ces forteresses comme le Louvre royal que j'ai vu à Paris, comme le château Saint-Ange que j'ai vu à Rome. Je suis entré dans le palais, je n'y ai vu que magnificence et faste dignes de la cour de Madrid que j'ai traversée. Enfin, je vous vois, monseigneur, et je me demande si ce peuple n'est pas le peuple d'un empereur redouté, si ce palais n'est pas le château fort d'un monarque, si l'homme qui m'admet devant lui n'est pas un roi tout-puissant…

– Il n'y a pas de roi à Venise, monsieur. Il n'y en aura jamais. Mais pour en revenir à l'illustre Jean de Médicis, je suppose que vous avez dû avoir quelque autre raison de le quitter ?

– La raison m'est toute personnelle, monseigneur ; mon noble

maître vivait au camp beaucoup plus qu'à la ville. Il est toujours par monts et par vaux. On respire autour de lui une atmosphère de poudre. On est entouré de gens fort estimables quand il s'agit de bombardes, de canonnades et d'arquebusades et de pistolets, mais très ennuyeux quand il est question des muses qui sont mon ordinaire sujet de causerie.

– Ainsi donc, si je vous proposais de retourner auprès de Jean de Médicis, vous y éprouveriez quelque répugnance ?

– Oui, monseigneur, si je dois quitter à tout jamais cette charmante cité d'artistes, de poètes et de grands seigneurs qu'on appelle Venise ; non, s'il ne s'agit que d'une mission temporaire. En ce cas, je considérerais comme un grand honneur de devenir l'ambassadeur du doge Foscari auprès de Jean de Médicis. »

Le doge jeta un coup d'œil à Bembo qui répondit par un signe de tête. Il réfléchit quelques instants, puis reprit :

« En somme, qu'êtes-vous venu chercher à Venise ?

– La société, monseigneur, la société brillante et polie…

– C'est tout ?…

– Et la fortune ! répondit l'Arétin.

– Je puis vous aider dans cette partie de votre programme, dit le doge qui semblait n'avoir attendu que ce mot.

– La partie la plus intéressante, dit alors Bembo se mêlant pour la première fois à l'entretien. Permettez-moi, monseigneur, de vous dire ce que mon ami Pierre Arétin, par modestie, n'a pu vous dire de lui-même. C'est qu'il n'est pas seulement le poète dont la renommée a pénétré jusqu'ici et que vous avez désiré voir de si près… Il est aussi un penseur subtil, capable de tout comprendre à demi-mot, capable de transmettre fidèlement une pensée sans qu'il soit besoin de ces écrits qui peuvent s'égarer. Enfin, il possède l'art de persuader et de parler à chacun selon son tempérament.

– Je sais ! fit le doge. Aussi n'hésité-je pas à lui donner une preuve de confiance que je n'eusse voulu donner qu'à vous, mon cher Bembo, si vous n'étiez retenu à Venise par des soins importants.

– Monseigneur, dit l'Arétin avec cet air de franchise qui était une de ses forces, considérez-moi comme une lettre qui voyage, mais une lettre intelligente et que nul ne peut ouvrir.

– Il ne s'agit donc plus, fit le doge en souriant, que de connaître le prix du transport.

– Monseigneur, dit alors Bembo, l'Arétin est trop poète pour

s'inquiéter de pareilles misères ; il connaît tout le prix de la glorieuse mission que vous lui confiez, et l'honneur de la mener à bien lui suffit : l'argent n'est rien pour lui… Mais, reprit Bembo, s'il ne songe guère aux nécessités matérielles de la vie, j'ai dû y songer pour lui, moi qui suis son ami. J'ai donc pensé que deux mille écus ne seraient pas de trop pour le défrayer pendant sa mission, et que même somme pourrait, à son retour, lui être comptée en dédommagement. »

Le doge approuva d'un signe de tête, saisit une feuille de papier, y écrivit quelques mots et la tendit à l'Arétin :

« Voici un bon de deux mille cinq cents écus ; à votre retour, un bon pareil vous sera remis.

– Ah ! monseigneur, s'écria l'Arétin rayonnant, une pareille magnificence est digne de vous et de moi. Rien qu'un sonnet richement ciselé et sans tache pourra enchâsser ma reconnaissance.

– J'aurai grand plaisir à le lire, dit gravement le doge. Maintenant, écoutez-moi. Vous allez trouver Jean de Médicis. Vous ferez diligence.

– Je voyagerai nuit et jour.

– Bien. Quelles forces le Grand-Diable a-t-il autour de lui ?

– Environ quinze mille archers et arquebusiers, quatre mille cavaliers bien armés, plus dix canons.

– Bon ! Vous lui direz donc ceci de la part de Foscari, doge de Venise. Il use inutilement son armée et son génie guerrier dans des entreprises de faible envergure. Je lui offre mon alliance, je lui offre vingt mille hommes de troupes, ce qui doublera son armée. Dites-lui qu'avec de pareilles forces… »

Il hésita.

« Avec de pareilles forces, monseigneur, dit l'Arétin, vous êtes maîtres de l'Italie… est-ce cela ? Devrai-je ajouter que Rovigo, Mantoue, Crémone, Florence, en lutte l'une contre l'autre, sont incapables de résister à un choc sérieux ?…

– Vous êtes d'une rare intelligence, maître Arétin. Oui, dites-lui cela. Et encore ceci : que j'ai fait un rêve… Vous avez toute ma pensée, Bembo ; vous allez l'avoir aussi, Arétin ! Ce rêve immense, colossal, digne d'un grand capitaine comme Médicis, digne de hanter mes nuits sans sommeil, c'est de faire de la haute Italie un seul…

– Un seul royaume ! s'écria l'Arétin avec un accent d'enthousiasme. Ah ! monseigneur, cette pensée, si elle se réalise,

bouleversera le monde.

– Venise, reprit Foscari, est la clef de l'Italie. Sans Venise, on ne peut rien. Je suis las de mettre nos vaisseaux à la solde des rois étrangers. C'est pour nous-mêmes désormais que nous devons combattre. Reine des mers, Venise peut et doit devenir reine de l'Italie et arracher à Rome son antique domination. Qu'est-ce que Rome ? Le passé ! Un passé brillant qui s'éteint dans le crépuscule. Qu'est-ce que Venise ? L'avenir !... Par elle, les guerres intestines peuvent cesser. Par elle, la haute Italie d'abord, puis l'Italie entière peut se dresser en face des potentats étrangers. Que le Français, l'Allemand aillent chercher ailleurs une proie. L'Italie se défend et se suffit à elle-même... Voilà mon rêve !

– Rêve sublime, monseigneur ! Rêve qui devrait soulever l'Italie entière !

– Oui : mais il y a les princes !... Pour enfanter un tel rêve, il fallait une pensée comme la mienne. Pour la réaliser, la mener à bien à tout jamais, j'ai tout prévu, et cela me regarde, mais pour renverser l'obstacle, c'est-à-dire les princes, il faut un guerrier : ce sera le rôle de Jean de Médicis.

– Et que devrai-je lui promettre, monseigneur ?

– Le partage, après la victoire. Le duumvirat. Lui maître à Rome, moi maître à Venise ; à lui le Midi ; à moi le Nord ; et entre nous deux, le pape... »

Foscari se tut, pensif. Puis il reprit :

« Maintenant, maître Arétin, voilà le projet dans les grandes lignes. Quant aux détails, nous verrons plus tard. Il faut avant tout savoir si Jean de Médicis est homme à accepter l'alliance que je lui propose.

– Monseigneur, dit l'Arétin, je vous réponds du succès. Je connais Jean de Médicis.

– Partez donc au plus tôt, maître. Et songez que vous portez avec vous la fortune de l'Italie. »

« La tienne ! et la mienne ! » songea l'Arétin en s'inclinant très bas.

Il sortit, accompagné de Bembo.

« Eh bien, s'écria celui-ci quand ils furent hors du palais, que dis-tu de l'aventure ?

– Je dis qu'un pareil secret vaut plus de cinq mille écus !

– Patience, patience ! Tu n'es qu'au commencement.

– J'y compte bien, par la mitre de saint Pierre, mon patron ! »

Bembo rentra dans son palais. Il ne prêta aucune attention à deux hommes mal vêtus qui l'avaient suivi jusqu'au palais ducal et qui l'accompagnèrent alors jusqu'à sa porte. Un homme vêtu en barcarol les rejoignit et causa un instant avec eux.

« Eh bien ? demanda-t-il.

– Il est sorti pour aller au palais ducal, accompagné du faiseur de contes. Il vient de rentrer seul.

– Ne le perdez pas de vue, et ce soir à onze heures, n'oubliez pas le signal. La barque ?

– Est amarrée devant le palais de la courtisane. »

Le barcarol fit un geste de satisfaction et s'éloigna.

La journée se passa pour Bembo sans incident. Son esprit se tendait vers une pensée unique : Bianca. Le soir vint. À huit heures, Bembo s'habilla d'un costume à demi militaire, à demi civil. Il passa un pistolet à sa ceinture. Il plaça une dague à forte lame dans sa manche, et ainsi pourvu, sortit du palais en s'enveloppant d'un manteau. Lorsqu'il arriva devant le palais d'Imperia, il n'était encore que huit heures et demie. Bembo sauta dans une gondole et dit au barcarol :

« Conduis-moi où tu voudras, et sois ici vers neuf heures. »

Il se coucha au fond de la tente, se laissant bercer par les mouvements moelleux de la barque. Il avait la tête en feu. Il frémissait d'impatience. Enfin, n'y tenant plus, au bout de vingt minutes, il jeta cet ordre :

« Ramène-moi où tu m'as pris. »

Lorsque la gondole accosta, neuf heures venaient de sonner.

Bembo paya le gondolier et sauta à terre.

« Pourquoi, songeait-il, cet homme a-t-il désiré que je sois là dès neuf heures ? Comment vais-je passer les deux heures qui me séparent du moment… »

*

* *

Vers neuf heures et demi, la courtisane Imperia causait avec le secrétaire de l'Arétin. Celui-ci l'avait entraînée vers une fenêtre donnant sur le canal.

« Voyez ! dit-il en lui désignant une ombre qui allait et venait sur le quai.

– C'est lui ! murmura la courtisane en frissonnant.

– Oui, lui ! Lui qui rôde autour de votre fille, tous les soirs, et qui guette le moment propice…

– Oh ! vous m'avez promis de sauver ma fille !…

– Dès demain, j'agirai.

– Sauvez ma fille, murmura Imperia.

– Je vous le répète, madame ; dès demain, votre fille sera *sauvée. »*

Il appuya étrangement sur ce mot, puis ajouta :

« J'espère qu'il n'est pas trop tard ! Avec un pareil homme, il faut toujours s'attendre aux coups les plus imprévus… »

Dix heures sonnèrent.

Le secrétaire d'Arétin prit congé d'Imperia. Dix minutes plus tard, sous la tente d'une gondole, Roland reprenait le costume de barcarol qu'il avait endossé pour promener Bembo.

Après le départ de celui qu'on appelait maître Paolo, Imperia était revenue à cette fenêtre qui donnait sur le quai.

« Il est toujours là ! » murmura-t-elle.

Elle prit un flambeau et se dirigea vers cette partie du palais qu'habitait Bianca. La jeune fille n'était pas couchée.

En apercevant sa mère, elle courut à elle.

« J'attendais votre visite comme tous les soirs, ma mère.

– Tu ne m'en veux donc plus ? Tu n'es donc plus triste ?

– Est-ce que je puis vous en vouloir longtemps, mère ?… Ah ! si vous vouliez m'écouter, comme vite nous nous en irions d'ici !…

– Oui, oui… bientôt, mon enfant ! »

À ce moment, la fenêtre craqua, les vitraux volèrent en éclats, deux hommes sautèrent dans la chambre, puis deux autres, et d'autres encore. Imperia, avec un cri d'épouvante, avait saisi sa fille dans ses bras et bondi vers la porte en hurlant les noms de ses serviteurs qu'elle appelait au secours ; mais elle s'arrêta, saisie d'horreur : la porte était fermée en dehors !

Alors elle se retourna furieuse, un poignard à la main. Mais au même instant, elle fut saisie par des bras vigoureux, ligotée et bâillonnée.

« À moi, mère, à moi ! » cria Bianca.

Alors, une épouvantable vision passa devant les yeux de la courtisane. Des hommes masqués s'emparaient de sa fille. Ils jetaient sur sa tête une écharpe qu'ils nouaient autour de sa bouche, puis ils l'enlevaient et se dirigeaient vers la fenêtre fracassée. Imperia poussa un sourd gémissement et s'évanouit. Lorsqu'elle revint à elle, au bout de quelques instants, elle vit les servantes de sa fille qui l'avaient déliée et s'empressaient autour d'elle.

« Ma fille ! Ma fille ! » hurla Imperia.

Elle bondit vers la fenêtre, vit l'échelle par laquelle les ravisseurs étaient montés.

« Bembo ! » cria-t-elle avec haine.

Et elle s'affaissa de nouveau, sans vie.

*

* *

Au pied de l'échelle, Roland, portant dans ses bras Bianca folle de terreur, murmura :

« Ne craignez rien, mon enfant. Je vous avais promis de vous sauver : je vous sauve… »

Bianca reconnut la voix tendre et consolatrice qui lui parlait.

« Et ma mère ?… »

Roland tressaillit.

« Ayez confiance en moi, se contenta-t-il de dire. Ne craignez rien ni pour votre mère ni pour vous. »

Il avait déposé la jeune fille à terre. Il la fit monter dans une gondole et l'installa sous la tente.

« À bientôt ! dit-il. Nous nous reverrons bientôt. En attendant, je vous confie à cet homme que vous voyez. Ayez confiance en lui comme en moi-même… mieux qu'en moi… comme vous auriez confiance en votre père…

– Mon père ! » murmura Bianca.

Et à la lueur d'une lanterne qui éclairait la tente, son regard se fixa sur un colosse qui la regardait avec des yeux extasiés.

À ce moment, la gondole se mit en route, rapidement.

Roland avait sauté dans une barque voisine. Sur un geste de lui, cette barque se mit à filer sur les traces de la gondole qui emportait Bianca. Les quais demeurèrent déserts : les compagnons de Roland s'étaient évanouis dans la nuit. Au détour du canal, Roland entendit de grands cris désespérés, puis un nom hurlé comme par une folle : le nom de Bembo.

Il eut un sourire effrayant et ses yeux cherchèrent au fond de la barque un homme qui y était étendu, lié, bâillonné. Cet homme avait, lui aussi, entendu son nom, et il frissonna de terreur.

C'était Bembo en effet !

La barque filait le long des canaux. Bientôt, elle atteignit le port du Lido et alla accoster une grande tartane qui venait de lever l'ancre et dont les voiles commençaient à se tendre au vent de la nuit. Cinq minutes plus tard, Roland, Bembo, Bianca et Scalabrino

étaient à bord.

« Tu vas retourner à Venise, dit Roland à Scalabrino. Tu iras trouver Pierre Arétin et tu lui diras que, quoi qu'il arrive, il m'attende trois jours. »

Scalabrino jeta un dernier regard sur Bianca et, redescendant dans sa barque, s'éloigna.

Bembo avait été jeté tout ligoté dans une sorte de cabine. Il avait fermé les yeux et ne donnait plus signe de vie. Il paraissait évanoui. En réalité, il méditait profondément.

Roland conduisit Bianca dans la chambrette du patron de la tartane, où une installation sommaire avait été préparée.

« Mon enfant, dit-il en lui prenant la main, j'ai dû employer ce moyen violent pour vous arracher au grand péril qui vous menaçait. Ce danger est maintenant écarté…

– L'homme que j'ai rencontré ? demanda timidement Bianca.

– Vous voyez que vous lui échappez. Cet homme est tout-puissant, et il fallait, pour vous mettre à l'abri de ses atteintes, vous faire sortir de Venise sans que personne au monde sût ce que vous êtes devenue…

– Pas même ma mère ?…

– Pas même votre mère ! » dit Roland avec fermeté.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

Roland était sorti en lui faisant un signe amical.

Il se mit à se promener avec agitation sur le pont de la tartane.

« Ainsi, songea Roland, cette enfant adore sa mère !… Ai-je le droit, moi, pour atteindre Imperia de faire souffrir cette petite ?… Ai-je le droit de séparer la fille de la mère, parce que la mère fut criminelle ?… A-t-on eu pitié de moi ! continua-t-il dans un rugissement de révolte. Lorsqu'on m'a pris, lorsqu'on m'a arraché à la vie pour me plonger dans une tombe, lorsqu'on a voulu me faire pleurer, Imperia s'est-elle inquiétée de savoir si d'autres pleureraient ? Se sont-ils demandé, tous, si en me frappant, on ne frappait pas en même temps mon père et ma mère ?… »

Il ajouta plus sourdement :

« Je ne parle pas de *l'autre*… puisqu'elle est consolée !… »

Un sanglot déchira sa gorge.

Au moment où l'aube commençait à blanchir à l'horizon, la tartane cingla alors directement sur la côte. Une demi-heure plus tard l'ancre fut jetée et les voiles amenées.

« Devrai-je vous attendre ici ? demanda le patron à Roland.

– Non ; tu regagneras Venise sans attendre. »

Le canot fut mis à l'eau. Bembo, toujours ligoté, y fut descendu. Il était livide, mais il gardait les yeux obstinément fermés. Le canot gagna rapidement la terre. Là, une voiture fermée attendait. Bembo y fut jeté et la voiture s'éloigna au galop.

Alors le canot retourna à bord. Et ce fut au tour de Bianca d'être déposée à terre. Roland avait pris place près d'elle. Une deuxième voiture, découverte celle-ci, attendait. Roland et la jeune fille y prirent place. La voiture partit rapidement, et s'arrêta vers neuf heures du matin devant une maison isolée.

Cette maison, c'était celle où Roland avait installé son père et Juana. Roland y séjourna environ deux heures. Lorsqu'il en sortit, il était seul ; désormais, autour du vieux Candiano, il y avait deux femmes, c'est-à-dire deux dévouements.

Roland prit, à cheval, la route de Trévise, puis de Nervesa. Il arriva aux gorges de la Piaye.

Il mit enfin pied à terre devant la Grotte Noire où il pénétra aussitôt.

À l'entrée veillait un jeune paysan armé d'une arquebuse.

« L'homme est arrivé ? lui demanda Roland.

– Oui, maître.

– On l'a mis dans la salle que j'avais indiquée ?

– Oui, maître.

– Rien de nouveau dans les environs ?

– Sandrigo est revenu rôder par ici. Mais il nous a échappé encore. »

Roland passa outre et s'enfonça dans les profondeurs de la grotte. Évidemment des travaux considérables avaient été exécutés. La caverne s'était transformée.

Roland longea une sorte de couloir, descendit un escalier et s'arrêta enfin devant une porte massive. Là encore veillait un homme qu'éclairait une lanterne accrochée à la muraille.

« Les chefs sont-ils là ? » demanda Roland.

L'homme répondit par un signe de tête affirmatif.

« Bien. Dis-leur de venir. »

L'homme s'éloigna. Roland prit la lanterne d'une main, s'assura de l'autre que son poignard fonctionnait dans sa gaine, puis il ouvrit la porte devant laquelle il s'était arrêté et entra.

La salle dans laquelle il se trouva était une sorte de cachot où l'air pénétrait par une cheminée d'appel qui s'ouvrait en haut de la

muraille et allait aboutir dans la grotte.

Roland examina le cachot et eut un sourire inquiétant.

« C'est parfait, murmura-t-il. Ici la porte, comme là-bas, avec les mêmes ferrures… Et voici le guichet pour la nourriture… le pain et la cruche d'eau… Et voici le lit de pierre, les dalles, les mêmes murs !… Tout y est bien ! »

Il frissonna devant cette évocation de ses années passées dans les puits de Venise. En effet, cette salle de la Grotte Noire, ce cachot presque sans air et tout à fait sans lumière, c'était la reconstitution exacte du cachot qu'il avait si longtemps habité !…

Cependant six hommes étaient entrés dans le cachot.

« Amenez le prisonnier ! » dit Roland.

Quelques instants plus tard deux hommes entrèrent, qui en traînaient un troisième par les bras. Ils l'assirent sur le lit de pierre.

« Que me voulez-vous ? gronda-t-il d'une voix rauque.

– Vous allez le savoir, Bembo ! dit une voix.

– Le secrétaire de l'Arétin ! murmura Bembo terrifié. Ah ! je savais bien que cet homme me serait fatal ! »

Et, machinalement, il leva les yeux vers celui qui venait de parler et qui, s'avançant d'un pas, s'était placé de manière que la lumière de la lanterne éclairât son visage. Bembo poussa un cri d'horreur et se mit à trembler de tous ses membres :

« Lui ! lui !…

– Détachez-le, » dit Roland.

Les cordes des jambes et des mains furent déliées. Bembo, dès qu'il fut libre, se réfugia en titubant dans un angle du cachot.

« Tu me reconnais, Bembo ! dit Roland.

– Roland Candiano ! »

Il se laissa lourdement tomber à genoux, et, dans un geste instinctif, tendit ses bras suppliants.

« Oui, dit Roland, je vois que tu me reconnais maintenant.

– Grâce ! balbutia Bembo.

– Tu te reconnais donc coupable ?

– Oui ! oui !… J'ai été coupable ! Je fus criminel !… Mais vous ! vous qui étiez l'incarnation de la générosité, vous me ferez grâce !…

– Nous allons voir ! » dit Roland d'une voix rauque.

Les souvenirs que Bembo venait d'éveiller soulevaient en lui une furieuse colère. Il fit un effort, se domina, et se tourna vers les chefs. Et il dit :

« Mes bons compagnons, je vous ai assemblés afin que vous soyez

juges et témoins des résolutions que je vais prendre vis-à-vis de cet homme. Cet homme a lutté, poussé par la haine, pour asservir d'autres hommes. Un des vôtres, un homme d'une large bonté de cœur, un brave, redoutable à la société ennemie, pitoyable aux faibles, impitoyable aux méchants, votre compagnon Scalabrino, vint un jour à Venise. Il eut foi dans les paroles de l'être que vous voyez là ! Il a payé de six ans de torture cette faiblesse. »

Bembo jeta un faible gémissement.

« À cette époque, reprit Roland, je connaissais Bembo. J'étais riche et puissant. Je le voyais pauvre, déshérité. J'en fis mon ami. Je cherchai à relever dans son cœur l'espoir dans la vie et le bonheur. Il fut le compagnon de mes plaisirs et le confident de mes joies. Il vivait comme un paria. Du jour où je le connus et où j'eus pitié de lui, il vécut comme un homme. Voici comment il m'a récompensé ; par lui, mon père est devenu fou après avoir subi le supplice de l'aveuglement ; par lui, ma mère est morte de désespoir ; par lui, je suis demeuré six ans dans une tombe ; par lui, ma fiancée m'a abandonnée ; par lui, d'heureux que j'étais, je suis devenu si malheureux qu'à peine osé-je contempler face à face mon malheur. Je suis sorti de mon enfer. J'ai su par preuves certaines, le rôle de cet homme. Je l'ai saisi au moment où il allait commettre un nouveau crime, briser une nouvelle existence. Que dois-je lui faire ?…

– Grâce ! grâce ! gémit Bembo.

– Qu'il meure ! » dit l'un des chefs.

Les autres approuvèrent.

« Qu'il meure, oui ! reprit Roland. Mais qu'il meure damné comme je le suis ! qu'il meure souffrant ce que j'ai souffert, pleurant et suppliant dans le cachot même où il m'avait fait descendre ! »

Roland fit un pas :

« Bembo, je te fais grâce de la vie, comme autrefois on me fit grâce de la vie. Bembo, je te condamne à vivre perpétuellement dans ce cachot, comme tu me fis condamner, moi, à vivre éternellement dans les puits…

– Mais c'est injuste ! hurla Bembo. Je ne fus pas seul !… »

Roland devint livide.

« Prends patience, Bembo, ajouta-t-il. Tes complices Foscari, Altieri et Dandolo auront leur tour !

– Grâce ! se lamenta le cardinal. Grâce ! Laissez-moi espérer ! »

Les chefs, sur un signe de Roland, étaient sortis. Lui-même jeta un

dernier regard sur Bembo qui se roulait sur le sol en meurtrissant son front, puis, à son tour, il sortit et ferma la lourde porte.

Chapitre 22

SANDRIGO

Roland s'éloigna rapidement. Il entra dans une partie de la grotte qui se trouvait à l'opposé du cachot. C'était une pièce étroite dans laquelle les six chefs de bande venaient de se réunir.

« Il faut que je retourne sur-le-champ à Venise, dit Roland. Vous viendrez m'y rejoindre, et nous causerons là-bas. Combien avons-nous de la dernière campagne ? »

Le compte fait pour les six chefs, il y avait quarante-deux mille écus.

« Vous m'apporterez là-bas vingt mille écus, dit Roland. Il suffira qu'ils soient à bord de la tartane… »

Roland s'entretint un quart d'heure avec les chefs. Les paroles, les attitudes et les regards de ces hommes révélaient l'affection admirative qu'ils avaient pour celui qu'ils appelaient tous le maître. Puis il sauta à cheval et prit le chemin de Mestre, où il arriva à la nuit tombante.

À cinq ou six cents mètres par-derrière lui, trottait un autre cavalier qui ne le perdait pas de vue. Lorsque Roland s'arrêta, cet homme s'arrêta aussi, mit pied à terre, attacha son cheval, se rapprocha de la maison où était entré Roland.

Toute la nuit, l'homme demeura en surveillance.

Au point du jour, il vit Roland sortir de la maison, accompagné d'une femme à laquelle il parla quelques instants puis, montant à cheval, s'éloigner dans la direction des lagunes.

« Juana ! » murmura Sandrigo.

Ce cavalier inconnu était en effet le bandit. À deux ou trois

reprises, déjà, il avait essayé de suivre Roland à la piste, mais il avait toujours perdu ses traces.

Cette fois, il laissa Roland s'éloigner sans le suivre.

« Il va à Venise ! fit-il en tressaillant de joie. Voyons d'abord ce que Juana peut bien faire à Mestre dans cette maison écartée. »

Pendant toute la journée, Sandrigo rôda autour de la maison. Le soir, il prit à son tour la route des lagunes et de Venise.

*

* *

Nous transporterons nos lecteurs dans le palais du grand inquisiteur Dandolo. Il était dix heures du soir, et le Grand Inquisiteur s'apprêtait à se coucher lorsqu'on vint lui dire qu'un homme demandait à lui parler pour une affaire urgente. Dandolo donna l'ordre de le faire entrer dans son cabinet.

« Qui êtes-vous ? demanda Dandolo.

L'homme jeta son poignard et son pistolet sur une table, et dit :

« Monseigneur, je suis le bandit Sandrigo, et je viens me rendre à vous… mais à certaines conditions.

– Vous parlez de conditions !… vous !…

– Qu'y a-t-il là de surprenant, monseigneur ? Je ne suis pas un captif, je suis un prisonnier volontaire. Et d'ailleurs, entendons-nous : Je me rends ! Cela veut dire que je quitte la montagne et que je veux redevenir un honnête homme. D'ailleurs, si vous me faisiez arrêter, vous ne sauriez rien de ce que je suis venu vous dire.

– Soit ! je consens à traiter avec vous. Votre arrivée spontanée dans ma maison me prouve que vous n'avez pas renoncé à tout bon sentiment. Causons donc. Voici vos armes. Reprenez-les. »

D'un geste, le Grand Inquisiteur repoussa le poignard et le pistolet que Sandrigo avait jetés sur la table.

« Maintenant, dit-il, je vois que nous sommes en effet d'homme à homme. Cette générosité vous sera comptée, monseigneur. »

Dandolo fit un geste hautain.

« Voyons les conditions, dit-il d'une voix brève.

– D'abord la vie et la liberté assurée par votre serment.

– Sur le Christ, votre vie et votre liberté seront respectées. Ensuite ?

– Ensuite ?… Ici, monseigneur, il faut que je parle. Je ne suis qu'un bandit réduit à l'impuissance. En effet, mes hommes se sont révoltés contre moi. Mais moi, Sandrigo, chef sans troupe, bandit désarmé, roi découronné, je puis rendre à la république un service

que ni vous, ni le doge, ni personne dans Venise ne pourrait lui rendre en ce moment. Pour ce service immense, inappréciable, je demanderai une récompense.

– Parle ! que veux-tu !… De l'or ? »

Sandrigo secoua dédaigneusement la tête.

« Je vous ai dit que mes hommes s'étaient révoltés contre moi. Ils ont choisi un autre chef. Mais ce chef, devenu maître de ma bande, n'est lui-même qu'un comparse. Il obéit à un autre homme auquel obéissent en ce moment tous les chefs et toutes les bandes de la montagne et de la plaine. La domination effective de cet homme s'est étendue en peu de temps et il entoure Venise d'un vaste demi-cercle qui va en se rétrécissant de plus en plus. Je ne crois pas me tromper en évaluant à deux mille le nombre des bandits qui obéissent aujourd'hui à cet homme.

– Une véritable armée ? s'écria le Grand Inquisiteur.

– C'est le mot. Le grand chef – le maître, comme ils l'appellent tous, – est un véritable général d'armée qui est arrivé à discipliner ces hommes indisciplinés. Il lui a fallu trois mois pour arriver à ce résultat !…

– Trois mois !… Il dispose donc d'une arme bien terrible !…

– Oui, monseigneur : la parole ! Cet homme parle, et les plus rudes natures sont conquises.

– Son nom !… Le nom de cet homme, Sandrigo !…

– Tout à l'heure, monseigneur. Voici maintenant le plan de ce chef. Ce plan, je l'ai surpris en écoutant, en réfléchissant, en comparant… Il ne s'agit plus, monseigneur, d'une association de brigandages. Les opérations sont réglées. Le chef taxe tel prince, tel duc, à tant de milliers d'écus ; une bande marche, rapporte la somme indiquée sans une baïoque de plus ou de moins. Il y a un fond de trésor dont je n'ai pu découvrir la place… Avec cette armée, avec le navire dont il dispose, avec les sommes qui s'accumulent, que pensez-vous que cet homme veuille faire ?… »

Dandolo frémit.

« Il veut s'emparer de Venise, monseigneur ! Garde à vous ! Si vous ne prenez pas cet homme, c'est lui qui vous prendra !…

– Son nom ! son nom !…

– Patience ! D'abord le nom de l'homme qui est devenu le chef de ma bande, à moi…

– Eh bien ?

– Scalabrino, monseigneur ! »

Dandolo devint très pâle.

« Et le grand chef, acheva Sandrigo, c'est Roland Candiano.

– Fatalité ! » murmura le Grand Inquisiteur.

Ainsi, Roland Candiano ne s'était pas à tout jamais éloigné de Venise, comme il l'avait espéré depuis la nuit où il avait poignardé et jeté à la mer l'agent secret qui venait lui dénoncer la retraite du fugitif ! Ainsi, ce meurtre était inutile.

« Tu viens de rendre à la république et à moi-même un grave service, lui dit Dandolo. Il te reste à exposer la récompense à laquelle tu prétends, puisque tu ne veux pas d'or !

– Monseigneur, dit Sandrigo, vous allez sans doute envoyer quelques compagnies pour vous emparer de Roland Candiano et de Scalabrino ?

– Sans doute, dit vaguement Dandolo.

– Eh bien, pour Roland Candiano, c'est inutile.

– Pourquoi ?

– Parce que Roland Candiano est à Venise : il n'y a qu'à l'arrêter.

– Où est-il ? demanda le Grand Inquisiteur avec désespoir.

– Cela, je l'ignore. Mais, ajouta Sandrigo avec un sourire, je connais assez les agents de votre police pour être sûr qu'avant trois jours cet homme sera dans vos mains. »

Dandolo respira. Il avait au moins quelques heures pour réfléchir et prendre une décision.

« Quant à ma récompense, reprit le bandit, vous allez voir qu'elle ne vous causera pas un grand dommage. Lorsque Roland Candiano sera retrouvé, je demande à diriger et à conduire les gens chargés de l'arrestation.

– C'est tout ?…

– C'est tout, monseigneur. Mais il reste Scalabrino.

– Que demandes-tu pour Scalabrino ? Voyons !

– Je demande à être placé près du bourreau et à lui servir d'aide, le jour où Scalabrino sera exécuté. J'ai à lui dire certaines choses qui n'auront toute leur valeur que sur un échafaud.

– Ce que tu demandes sera fait. Maintenant, où te retrouverai-je, si j'ai besoin de toi ?

– Monseigneur, vous n'aurez qu'à vous mettre à votre fenêtre qui donne sur le canal. Un homme, un barcarol sera là en permanence. Vous n'aurez qu'à appeler cet homme et lui dire mon nom. Un quart d'heure plus tard, je serai devant vous…

– C'est bien, tu peux t'en aller. »

Sandrigo fit un signe de tête, ramassa son pistolet et se retira, droit et ferme, sans regarder derrière lui.

Chapitre 23

DEUX FEMMES

Ainsi que Sandrigo l'avait prévu et annoncé au Grand Inquisiteur, Roland était entré à Venise, où Scalabrino l'attendait avec une impatience bien rare chez lui. Mais tel était le respect et pour ainsi dire la vénération du colosse que, lorsqu'il vit enfin son maître, il n'osa l'interroger. Roland lui donna différents ordres pour être transmis à ceux des compagnons qui étaient demeurés à Venise. Tout en parlant, il arrangeait sa tête devant un miroir. Il avait rapidement acquis une habileté extraordinaire dans l'art du déguisement. Lorsque son travail fut terminé et qu'il se retourna vers Scalabrino, celui-ci ne le reconnut pas.

« Eh bien, dit Roland, tu ne me demandes pas de nouvelles du voyage que je viens de faire ?

– Que voulez-vous dire, monseigneur ?

– Depuis une heure que je suis là, tu attends la minute où je te parlerai de Bianca. Tu aimes donc bien ta fille ! C'est à peine si tu l'as entrevue… Il est vrai qu'elle est assez belle pour qu'il soit impossible de l'oublier quand une fois on l'a vue.

– Ainsi, monseigneur, elle est maintenant en sûreté ?

– Ta fille est auprès de mon père et de Juana. Toutes les fois qu'il te plaira d'aller la voir, tu partiras… et cela jusqu'au jour où nous n'aurons plus rien à faire à Venise et où plus rien ne vous séparera… »

Scalabrino jeta un cri de joie, et Roland, lui faisant un signe amical, sortit. Une demi-heure plus tard, il se trouvait dans l'île d'Olivolo et marcha droit à la maison Dandolo.

Un vieillard s'avança à sa rencontre et salua l'élégant seigneur étranger dont Roland avait revêtu la physionomie et le costume.

Le visiteur reconnut le vieux Philippe, ce serviteur qui lui avait ouvert la porte la nuit, – la terrible nuit où il était venu.

« Vous êtes, demanda-t-il, le maître de cette maison ?…

– Non, monsieur, répondit le vieillard, je n'en suis que le gardien. Mais, s'il vous convient de vous y arrêter un moment, mon noble maître, le seigneur Dandolo, sera heureux que j'aie exercé à votre égard les lois de l'hospitalité. »

Roland fit un signe d'acquiescement, entra et s'assit.

« Belle maison ! reprit Roland. Et entourée d'un jardin, ce qui est rare à Venise…

– Très rare, monsieur. Il n'y a guère que deux ou trois jardins dans la ville, et celui-ci est le plus beau.

– Pourquoi ne le soignez-vous pas mieux, en ce cas ?…

– Tels sont les ordres de mon maître, ou plutôt ceux de sa fille, la signora Altieri… Elle a voulu que tout demeurât dans l'état du jour où elle a quitté la maison pour aller habiter celle du capitaine général qu'elle a épousé. Elle vient parfois s'assurer que je n'ai touché à rien, ni dans le jardin ni dans la maison ! »

Les poings de Roland se crispèrent. Un râle déchira sa gorge.

« Comment ! cette noble dame ne veut même pas que vous touchiez à la maison ?

– Non, monsieur. Les moindres objets doivent rester à la même place où ils étaient jadis… quand elle était heureuse.

– Tout ce que vous me dites est fort ennuyeux pour moi, car mon intention était de louer cette maison…

– Non seulement vous pouvez la louer, mais encore, l'acheter, s'écria le vieux Philippe.

– Ah ! ah !… Voilà qui ne se concilie guère avec ce que vous me disiez des ordres que vous avez reçus…

– Monsieur, la maison appartient au seigneur Dandolo, et je suis bien obligé d'exécuter sa pensée. Or, autant sa fille, la signora Altieri, paraît désireuse de ne rien changer à la maison, autant le seigneur Dandolo est désireux de s'en défaire. Il s'est passé entre le père et la fille des choses qui les font penser de différente manière sur cette maison…

– Eh bien, reprit alors Roland, tout ce que vous venez de m'apprendre m'intéresse au plus haut point. Cette maison, qui m'était en somme assez indifférente, m'apparaît maintenant comme

une chose respectable… Oui, malgré moi, je prends parti pour la signora… comment avez-vous dit ?…

– La signora Léonore Altieri…

– Justement. Eh bien, il me déplairait que cette maison fût démolie contre son gré. Vous direz donc à votre maître que vous avez trouvé un acquéreur qui achète la maison et le jardin, tels qu'ils sont, c'est-à-dire avec tous les meubles que peut contenir la maison. Et d'autre part, vous direz à la signora que je ne toucherai à rien. C'est un caprice, mais il me plaît de me passer ce caprice. Donc, je laisserai tout en l'état. Vous ajouterez que je compte habiter Venise une quinzaine de jours à peine, et que je m'en irai alors, peut-être pour ne plus jamais revenir. Elle sera donc libre de venir ici toutes les fois que cela lui fera plaisir, sans risque d'être dérangée. Enfin, je vous dirai à vous que si vous voulez continuer à être le gardien de la maison, vous y resterez aux mêmes conditions avec cette seule différence que je doublerai vos gages. Le marché vous convient-il ?

– Ah ! monseigneur ! s'écria le vieillard, s'il m'avait fallu quitter cette maison, j'en serai mort !

– Vous acceptez donc ?

– Si j'accepte, Jésus Maria !… Mais quant aux gages, ceux que j'ai maintenant me suffisent…

– Nous verrons. C'est bien, vous êtes un brave homme. Maintenant, je ne mets à tout cela qu'une seule condition… c'est que la vente me soit faite le plus tôt possible…

– Dès aujourd'hui !… Il n'y a aucun empêchement. Ce soir, je puis vous remettre les clefs.

– Bien ! ce soir, je serai donc ici avec l'argent. Combien ?…

– Le seigneur Dandolo m'a dit de demander dix mille écus… mais…

– Ce soir, je serai ici avec les dix mille écus. Faites préparer l'acte qui me rendra propriétaire.

– Il est tout prêt, et il n'y a que votre nom à y mettre.

– Ah oui, j'oubliais de vous dire mon nom. Le voici », dit Roland, en écrivant un mot sur un papier qu'il remit au vieillard.

Quand il fut parti, Philippe s'empressa de lire le papier :

« Jean di Lorenzo, de Mantoue. »

Roland regagna le quai et sauta dans une gondole en disant :

« Au Grand Canal. »

Devant le palais d'Imperia, il fit arrêter son embarcation.

Quelques instants plus tard, il pénétrait dans le palais et disait au valet qui gardait l'antichambre :

« Veuillez dire à la signora Imperia qu'un étranger désire la saluer.

– La signora est malade et ne reçoit personne.

– Insistez et dites que je lui apporte des nouvelles d'une personne qui lui est chère. »

Le valet s'inclina et, sans quitter l'antichambre, dit quelques mots à un autre domestique qui s'éloigna. Dix minutes s'écoulèrent. Au bout de ce temps, le domestique revint en disant :

« La signora est prête à recevoir le seigneur étranger. »

Roland se trouva enfin en présence de la courtisane. Elle considéra d'un œil ardent l'étranger qui s'inclinait devant elle, et dit :

« Asseyez-vous, monsieur. On m'a dit que vous vouliez me donner des nouvelles d'une personne qui m'est chère. Il n'y a qu'une personne au monde qui me soit chère…

– Votre fille, n'est-ce pas, madame ?… »

Imperia se redressa, plus pâle encore, avec un cri étouffé.

« Monsieur, balbutia la courtisane, si vous savez quoi que ce soit, parlez vite !… »

« Elle souffre vraiment ! » songea Roland.

Il faut noter que Roland, habile à transformer son visage, ne l'était pas moins à déguiser sa voix. En langue italienne, c'est d'ailleurs chose assez facile, les dialectes variant de contrée en contrée. Il avait adopté l'idiome mantouan qui, alors surtout, différait sensiblement du dialecte vénitien. « Madame, dit-il, ce que je sais suffira, je l'espère, pour adoucir la douleur que je vois sur votre figure. Je puis tout d'abord vous affirmer que votre fille Bianca est saine et sauve.

– Soyez béni. Ce que vous me dites me sauve. Je me sens renaître. Mais comment avez-vous su… Pardonnez ces questions, monsieur… qui a pu vous dire ? Qui êtes-vous enfin ? Je ne vous ai jamais vu à Venise…

– Madame, vos questions me semblent toutes naturelles et je n'ai point à les pardonner. Je me nomme Jean di Lorenzo et je suis de Mantoue. J'ai entrepris récemment un voyage vers l'Allemagne et je me proposais de passer par Trévise lorsque non loin de Mestre, hier, je rencontrai sur la route un de mes amis… Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du fameux Arétin ?

– Je le connais… poursuivez ! dit Imperia haletante.

– Eh bien, il a un secrétaire, homme de beaucoup d'esprit et d'humeur bizarre… figurez-vous que ce digne Paolo, qui pourrait vivre heureux et paisible, s'est donné une sorte de mission dans ce monde ; c'est de rechercher autour de lui ceux qui ont un sujet de douleur et de les arracher à cette douleur, autant du moins qu'il est permis à un homme de le faire.

– Mission sublime ! dit Imperia. J'ai vu maître Paolo, je lui ai parlé, et j'ai deviné en lui un noble et grand caractère.

– Hum !… Il ne faut pas se fier aux apparences…

– Que voulez-vous dire ?…

– Vous allez le comprendre, et saisir du même coup tout ce qu'il y a de bizarre dans ce caractère que vous exaltez…

– Parlez, monsieur, s'écria la courtisane avec une angoisse croissante. Me serais-je trompée ?…

– Non, madame ; je puis vous affirmer que mon ami Paolo est digne de toute confiance ; seulement, il a une manière de comprendre les choses qui n'est peut-être pas celle de tout le monde. Enfin, bref, je le rencontrai donc, et, après que nous nous fûmes embrassés, il me désigna dans sa voiture une jeune fille d'une éclatante beauté…

– Bianca !…

– C'est en effet le nom de cette jeune fille. Alors voici ce qu'il me raconta. Cette enfant vivait à Venise avec sa mère… La mère était assez aveuglée par son amour maternel – sa seule excuse ! – pour ne pas voir quelle inconvenance, quel danger il y avait à garder dans sa maison cette pureté angélique et immaculée qui s'appelle Bianca… Me saisissez-vous, madame ?

– Hélas ! gémit Imperia en joignant les mains.

– Le redoutable danger que courait Bianca près de sa mère se précisa un jour. Un homme, un monstre, vit cette enfant et conçut pour elle une de ces effroyables passions qui ne reculent devant aucun crime. Mon ami résolut de sauver la jeune fille. Malheureusement, lorsqu'il voulut agir, il était déjà trop tard : Bembo avait tendu ses filets. Bianca fut enlevée. Paolo assista à l'enlèvement, suivit Bembo pas à pas, le provoqua et le tua.

– Bembo est mort ! s'écria Imperia en frémissant de joie.

– Oui, vous et Bianca, vous êtes à jamais délivrées de cet homme.

– Mais alors, reprit Imperia d'une voix, tremblante, pourquoi votre ami ne m'a-t-il pas ramené ma fille ?… Qu'attend-il ?… »

Roland garda un instant le silence. Peut-être un dernier combat se livrait-il en lui !

« Mon ami a jugé qu'après avoir sauvé Bianca de Bembo, il fallait la sauver de vous-même !

– De moi !… de moi ! sa mère !

– Je vous ai dit le caractère bizarre de Paolo. Il m'a assuré qu'en vous arrachant Bianca…

– Il m'arrache ma fille !… Ah çà ! est-ce qu'il compte la garder ?…

– Oui, madame !

– Et je ne la verrai plus ?…

– Peut-être !

– Votre ami est fou, monsieur ! Et vous-même vous êtes fou, vous qui venez annoncer à une mère qu'elle ne reverra plus sa fille. Voilà bien nos gens vertueux ! Par pudeur, substituant leur pensée à la mienne, ils veulent mettre ma fille à l'abri !… Ah ! les misérables !… Ils veulent sauver la fille et tuent la mère !… Mais vous ne savez pas de quoi je suis capable ! Je bouleverserai le monde, je le retrouverai, votre Paolo… et alors, malheur à lui !

– Laissez-moi achever, madame, dit alors Roland. Mon ami a jugé que non seulement il fallait sauver votre fille, mais qu'il fallait vous punir, vous…

– Me punir… moi !…

– Oui ! Il paraît que vous auriez autrefois commis un crime que vous lui avez confessé…

– Et de quel droit s'érige-t-il en juge ? De quel droit, après avoir surpris le secret de ma vie, prétend-il s'en servir pour me frapper ? »

Roland se leva…

« Vous invoquez le droit ! dit-il d'une voix basse et sifflante. Parlons-en donc. Lorsqu'un homme a été arraché au monde des vivants pour être enfermé six ans dans une basse fosse où il a failli devenir fou où il a pu se croire abandonné du monde et jeté dans une nuit éternelle, lorsque cet homme, revenu parmi les vivants, apprend qu'il a tout perdu, père, mère, amante, – je ne parle pas de la fortune, de la haute situation qu'il occupait, lorsqu'il retrouve les êtres d'enfer qui ont voulu, agencé, combiné froidement son malheur, croyez-vous qu'il ait le droit de se dresser devant des misérables et de leur dire : « À votre tour vous souffrirez dans votre chair et dans votre cœur, comme j'ai souffert dans mon cœur et ma chair ; à votre tour vous pleurerez, vous sangloterez, et puisque

aucun de vous ne m'a fait grâce, n'attendez de moi ni grâce ni pitié !… »

Imperia regardait cet homme qui parlait ainsi, avec des yeux agrandis par la terreur.

« Qui êtes-vous ? oh ! qui êtes-vous ? » bégaya-t-elle.

Roland reprit soudain tout son sang-froid.

« Il ne s'agit pas de moi, madame, mais de mon ami Paolo… Madame, je considère ma mission comme terminée, je me contente de résumer votre situation et celle de mon digne ami… Paolo a été assez heureux pour sauver Bianca des mains de Bembo ; mais il croit nécessaire de ne pas vous la rendre.

– Infamie ! infamie !… Et vous êtes infâme, vous, monsieur l'honnête homme qui vous prêtez à de telles combinaisons ! »

Roland se leva, s'inclina pour prendre congé, et ajouta :

« Je crois pouvoir vous dire, madame, que mon ami se fera un devoir de vous faire tenir des nouvelles de votre fille… mais je le sais obstiné…

– Je ne verrai donc plus ma Bianca !… Soyez maudits tous deux ! Et que soit maudit aussi ce Roland Candiano que j'ai aimé ! Car c'est pour son compte que vous agissez ! C'est lui qui vous envoie ! C'est lui qui m'arrache mon enfant, qui m'arrache mon cœur ! »

À ces mots, à ce nom soudainement jeté dans cet étrange entretien, la physionomie de Roland fut bouleversée ; il saisit les poignets d'Imperia, pencha sur elle un visage flamboyant, et d'une voix rauque, presque féroce, il gronda :

« Vous maudissez Roland Candiano ! Il a suffi de votre contact impur pour qu'il fût à jamais maudit ! Rappelez-vous… Rappelle-toi ce que tes complices et toi vous avez fait de cet homme ! Oui, peu à peu, mon cœur s'ouvrait à la pitié… La pitié !… alors que si tu pouvais, tu m'étranglerais de tes mains ! La pitié !… »

Il éclata d'un rire sauvage :

« Souffre donc, pleure et désespère !… Jamais tu ne reverras ta fille… Jamais ! »

Imperia s'était écroulée à genoux. Ses yeux exorbités demeuraient fixés sur cet homme avec épouvante. Elle eût voulu crier, supplier… aucun son ne sortait de sa gorge serrée.

Elle revint à elle enfin… Alors, elle se releva d'un bond, et s'élança, écumante, à travers son palais, en rugissant :

« Arrêtez cet homme !… C'est Roland Candiano !… »

Roland descendait à ce moment les degrés de marbre du palais. Il

marcha sans hâte jusqu'à la gondole qui l'attendait et qui s'éloigna rapidement. Lorsque les serviteurs d'Imperia se précipitèrent sur le quai, il avait disparu…

Imperia rentra dans son appartement où, pendant une heure, elle demeura prostrée. Puis tout à coup elle appela ses femmes et se fit habiller.

Bientôt sa gondole la déposa devant le palais de Dandolo, et quelques instants plus tard, elle était en présence du Grand Inquisiteur.

« Je ne sais si vous me reconnaissez, monseigneur, dit-elle : nous ne nous sommes vus qu'une seule fois, il y aura bientôt sept ans… dans une circonstance…

– Inoubliable, répondit sourdement Dandolo ; et je vous reconnais, madame… La première fois que nous nous sommes vus, c'était dans votre palais où Altieri m'avait entraîné. Il y avait encore avec nous Foscari, aujourd'hui doge, et Bembo, maintenant cardinal-évêque. C'était vers minuit. Roland Candiano venait d'être arrêté, et nous y discutâmes ce que nous devions faire de lui, de son père et de sa mère. Est-ce bien cela, madame ? Un même pacte nous unit !… Et puisque vous voilà, je devine que c'est de ce pacte que vous venez me parler…

– Oui, monseigneur. Et voici ce que je viens vous dire : Un de ceux qui assistaient à la scène que vous évoquez n'est plus. Il vient d'être tué. »

Dandolo n'eut pas un geste d'étonnement. Il s'attendait à tout depuis qu'il avait vu Sandrigo.

« Lequel ?… Qui de nous a été frappé le premier par Roland Candiano ?

– Celui qui est tombé, c'est Bembo.

– Comment le savez-vous ?

– Par Roland Candiano. Il sort de chez moi. »

Un soupir de découragement gonfla la poitrine du Grand Inquisiteur. Alors Imperia, en quelques mots, raconta la passion de Bembo pour Bianca, l'intervention du secrétaire de l'Arétin, l'enlèvement de la jeune fille, et finalement l'entretien qu'elle avait eu avec l'homme qui s'appelait Jean di Lorenzo.

« Et maintenant, ajouta-t-elle en terminant, j'ai la conviction que Paolo, secrétaire du poète, Jean di Lorenzo et Roland Candiano sont le même personnage. »

Dandolo réfléchissait profondément. Il cherchait un jour dans ces

ténèbres, un fil pour l'aider à sortir du labyrinthe.

Cependant Imperia continuait :

« Voilà le début de Roland : Bembo tué ; ma fille disparue pour toujours, cela, c'est le coup de poignard qu'il me destinait à moi !… Malheureux ! ajouta-t-elle dans un paroxysme de désespoir qui fit frissonner le Grand Inquisiteur. Pourquoi ne m'a-t-il pas tuée aussi ? Mère, j'avais ma raison d'être ! Séparée de mon enfant, il ne me reste qu'à vieillir dans un coin et à me laisser mourir dans le regret et les larmes. Oh ! cet homme est vraiment fort, monsieur, puisqu'il a su pénétrer mon cœur, puisque parmi tant de châtiments, il a choisi pour moi celui qui me frappait jusqu'à l'âme ! Roland Candiano n'est pas mort comme on l'a cru, il est lancé sur nous…

– Je savais tout cela !

– Vous le saviez et vous ne m'avez pas prévenue…

– Soyez tranquille. Toute la police de Venise est sur pied, Roland Candiano sera dans nos mains avant trois jours…

– Trois jours ! C'est bien long !…

– Voyons, puisque vous venez de le voir, donnez-moi une description exacte du déguisement qu'il a adopté. Vous dites qu'il se fait appeler Jean di Lorenzo ?…

– Oui. Et voici son signalement. »

Imperia, l'esprit tendu, la voix rauque, se mit à dicter, tandis que Dandolo écrivait. Lorsque ce fut fini, la courtisane se leva et se retira. Dans le vestibule, elle se croisa avec un vieillard qui, joyeusement, disait à un valet :

« Prévenez notre maître que j'ai trouvé un acquéreur pour la maison, et qu'il faut que je lui parle au plus tôt. »

Imperia, parvenue à sa gondole, donna l'ordre de la ramener chez elle. Puis, comme la gondole se mettait en marche, elle jeta un regard chargé de soupçons sur la maison Dandolo, et changeant tout à coup d'avis, cria :

« Non ! au palais Altieri !… »

Avant de suivre Imperia dans la nouvelle démarche qu'elle tentait, revenons un instant dans le cabinet du Grand Inquisiteur.

Il s'était affaissé dans son fauteuil, et méditait :

« L'inéluctable s'accomplit donc !… Le cercle se resserre autour de moi… L'arrestation de Roland n'est plus qu'une affaire de quelques heures !… Oh ! Léonore se dressant devant moi et me demandant compte de mes trahisons et de mes mensonges !… C'est horrible. »

À ce moment, on vint lui annoncer que le vieux Philippe, le gardien de la maison d'Olivolo, demandait à lui parler et qu'il avait trouvé un acquéreur.

« Eh bien, dit-il presque joyeusement, tu as donc fini par trouver ?…

– Oui, monseigneur.

– Eh bien, il faut vendre au plus tôt… Qui est l'acquéreur ?

– Un seigneur étranger qui m'a engagé comme gardien pour continuer dans Olivolo les fonctions que j'y avais.

– Bon ! il n'y a donc qu'à faire cette vente au plus tôt.

– Monseigneur, c'est pour aujourd'hui même. Ce soir, ce seigneur m'apportera la somme qui, une heure plus tard, sera chez vous.

– Bien. Tu garderas deux cents écus pour toi.

– Monseigneur est trop généreux. Voici, j'ai apporté l'acte ; monseigneur n'a plus qu'à y apposer sa signature. »

Philippe plaça devant le Grand Inquisiteur un parchemin que celui-ci signa aussitôt.

« Je ne vois pas le nom de l'acquéreur, dit-il.

– Je n'ai pas voulu l'écrire, ayant la main plus habile au râteau et à la bêche qu'à la plume. Mais j'ai apporté un papier où le seigneur étranger a donné son nom que monseigneur n'aura qu'à transcrire. Ce papier, le voici. »

Dandolo prit le papier et y jeta un coup d'œil.

« Lui ! murmura-t-il, glacé. Lui !… Oh ! la fatalité !… »

Et il demeura écrasé, pantelant, les yeux hypnotisés par ce bout de papier qui ne contenait que ce nom :

« Jean di Lorenzo… »

Jean di Lorenzo !… Roland Candiano !… C'était Roland Candiano le mystérieux acquéreur de la maison Dandolo !… Le Grand Inquisiteur leva sur le vieux Philippe stupéfait un morne regard. Puis, se rendant compte de ce que son attitude pouvait avoir d'étrange aux yeux de son serviteur, il balbutia :

« À quelle heure cet homme doit-il venir ?…

– Ce soir, monseigneur, vers sept ou huit heures.

– Bien. Laisse-moi cet acte. Tu reviendras le chercher dans deux heures. »

Le vieux Philippe s'inclina et se retira…

Il faut maintenant que nous suivions la courtisane Imperia qui, on l'a vu, avait donné l'ordre à son gondolier de la déposer au palais du capitaine général.

Elle se trouva tout à coup en présence d'Altieri qui, sombre, hautain, lui désigna un siège, alla s'assurer que nul n'écoutait aux portes, puis s'écria :

« Il faut, madame, qu'un grave événement se soit accompli, pour que vous n'hésitiez pas à venir ici en plein jour… Nous avions convenu que nous ne nous reverrions jamais, depuis la nuit… De grâce, madame, hâtez-vous de m'exposer le motif de cette entrevue. »

Elle le regarda en face :

« Roland Candiano est à Venise », dit-elle lentement.

À ce moment, derrière une tenture, une sorte de gémissement étouffé se fit entendre – un cri où il y avait de l'horreur, de l'épouvante, un étonnement immense. Mais ce cri, Imperia tout entière à sa pensée de haine ne l'entendit pas ! Altieri, écrasé de stupeur, ne l'entendit pas !

Le capitaine général avait blêmi.

« Il faut… courir… chez le Grand Inquisiteur, bégaya Altieri livide… le prévenir…

– C'est fait !

– Toute la police sur pied…

– Ce doit être fait à l'heure qu'il est…

– Prévenir le doge…

– C'est votre affaire !

– Prévenir le cardinal Bembo…

– Il est mort !

– Mort !… Bembo !…

– Tué, assassiné par celui qui vient ! »

Altieri se leva, alla décrocher deux pistolets, les amorça, les plaça tout armés sur une table, devant lui. Puis il essuya son front blême, et, d'une voix rauque, brève, prononça :

« Dites-moi tout, n'oubliez rien !… ou, par le Ciel, nous sommes perdus. Je connais Roland. Si nous ne le tuons pas, sa vengeance sera affreuse.

– Affreuse, c'est le mot ! dit Imperia en hochant la tête avec désespoir. Il a déjà frappé Bembo et moi…

– Vous !… Comment ?

– En m'arrachant ma fille !

– Voyons, voyons ! dit Altieri. Faites-moi un récit exact et détaillé de ce que vous savez. »

La courtisane, avec lenteur, avec précision, recommença le récit

qu'elle avait fait au Grand Inquisiteur.

Quand elle eut fini, il médita longuement, et sa première parole fut celle-ci :

« Pourquoi, ayant déjà prévenu le Grand Inquisiteur, êtes-vous venue me prévenir, moi ?

– Parce que je me défie de Dandolo. C'est un homme faible, une figure énigmatique. Peut-être me suis-je trompée, mais il m'a semblé hésitant… Vous, je sais, que vous n'hésiterez pas ! »

Altieri se rappela l'étrange attitude qu'avait eue Dandolo le jour où il avait couru lui annoncer l'évasion de Roland.

« Plus de doute ! songea-t-il, Dandolo recule !… Mais je saurai bien, moi, le faire marcher ! »

Et tout haut il répondit :

« Non, non, je n'hésiterai pas ! Soyez tranquille, madame. Il y en a un de nous deux qui est de trop. L'un de nous doit mourir. Et je vous jure que ce sera lui.

– Oui, dit Imperia. Mais avant que Roland meure, il faut que je sache où il a entraîné ma fille ! Songez à cela !… Et dites-vous bien que si vous ne me rendez mon enfant, vous, Dandolo et Foscari, je vous tiens pour responsables. »

La courtisane avait prononcé ces mots sur un ton de si farouche résolution que le capitaine général en eut un frisson. Il s'inclina en signe d'adhésion formelle et accompagna Imperia qui se retirait.

Altieri referma la porte, et il eut un sourire tragique en caressant la pointe de son poignard.

« Lui d'abord, murmura-t-il, elle ensuite. »

Et en toute hâte, il se rendit chez Dandolo. Il arriva jusqu'au cabinet du Grand Inquisiteur, dont il ouvrit la porte sans se faire annoncer par l'huissier de service.

Après le départ du vieux Philippe, Dandolo était demeuré penché sur ce parchemin où il devait lui-même inscrire le nom de Jean di Lorenzo – c'est-à-dire de Roland Candiano.

Machinalement, il avait fini par écrire le nom à l'endroit laissé en blanc sur l'acte de vente.

Tout à coup, Altieri entra, referma la porte, et dit :

« Monsieur le Grand Inquisiteur, je viens vous informer que Roland Candiano est à Venise où il se cache sous le nom de Jean di Lorenzo. Que comptez-vous faire, cette fois ?… »

Dandolo était demeuré frappé de stupeur, les yeux invinciblement rivés sur l'acte que, par un mouvement convulsif, il avait essayé de

cacher et sur lequel sa main se crispait.

Altieri aperçut le parchemin. Il vit l'attitude terrifiée de Dandolo.

Il comprit que ce papier sur lequel s'appuyait la main tordue du Grand Inquisiteur donnait la clef d'une énigme, il comprit qu'il devait le lire ; sa main à lui s'avança et se posa sur le parchemin.

« Monsieur ! voulut protester Dandolo en essayant de se ressaisir.

– Vous vouliez cacher ce papier ?…

– C'est mon droit !

– Je veux le lire…

– Ce que vous faites est inimaginable !

– Et je le lis ! » acheva Altieri, livide de ce choc soudain imprévu, avec le père de sa femme.

Violemment, il se saisit du parchemin et le parcourut. Au nom de Jean di Lorenzo, il jeta un cri sourd. En cette seconde, Dandolo passa de l'extrême irrésolution à l'extrême audace.

« Altieri, dit-il, vous venez, par violence de m'arracher un secret d'État. Je suis arrivé à tendre un piège à Roland Candiano. Ce soir, il doit venir dans ma maison d'Olivolo. La maison sera cernée. L'homme tombera en mon pouvoir. Mais songez qu'un seul mot, une seule indiscrétion peut tout perdre ! »

Altieri s'était assis, pensif.

« Pardonnez-moi ma violence, dit-il. J'étais si troublé par cette nouvelle extraordinaire !

– Je vous pardonne, fit Dandolo en tendant la main à Altieri – et en même temps ils échangèrent un regard de haine et de méfiance. – Puis-je d'ailleurs garder rancune au mari de Léonore ?… Mais puisque vous savez…

– J'ai été prévenu par Imperia…

– Oui, je sais. Elle sort d'ici, croyant m'avoir appris la nouvelle, alors que depuis cinq mois je suis pas à pas Roland Candiano, alors que c'est moi qui l'ai attiré à Venise, moi enfin qui ai eu la pensée de le pousser peu à peu vers cette maison où je supposais que… d'anciens souvenirs devaient infailliblement le faire venir… Mais vous ne savez pas tout ! Candiano est à la tête d'une véritable armée. Il commande à deux mille bandits armés. Il a des navires. Vous voyez, mon cher ami, que c'est véritablement un secret d'État.

– Et sans aucun doute, dit alors Altieri d'une voix mordante, le doge est prévenu…

– Le doge n'est pas prévenu. Il sera temps de le mettre au courant, si Candiano m'échappe.

– Bien. Ainsi, toutes vos mesures sont prises pour ce soir ?

– Pour ce soir, oui.

– En ce cas, vous ne voyez pas d'inconvénients à ce que j'assiste à l'opération ?

– Votre aide, Altieri, ne pourra que nous être précieuse.

– Ainsi, à ce soir !… Quelle heure ?

– Neuf heures précises. »

Altieri serra de nouveau la main du père de Léonore et se retira.

Tandis que cela se passait chez le Grand Inquisiteur, une autre scène se déroulait dans le palais d'Altieri.

Sur les indications du capitaine général, Imperia s'était engagée dans un obscur couloir au bout duquel se trouvait en effet un escalier de quelques marches qui aboutissait à une petite porte pratiquée sur l'un des côtés du palais. Comme elle allait atteindre cet escalier, une main la toucha au bras.

Elle se retourna et se vit en présence d'une femme voilée.

« Venez ! » dit cette femme d'une voix faible.

Imperia hésita un instant, mais déjà l'inconnue l'entraînait et la faisait entrer dans une pièce retirée.

Là, elle retira son voile.

« Léonore ! » murmura sourdement la courtisane.

Oui ! c'était Léonore !…

Comment se trouvait-elle sur le passage d'Imperia ?… Que voulait-elle ?… Léonore avait passé la matinée comme elle passait toutes ses matinées, toutes ses journées : en travaux d'intérieur. Ce matin-là, elle se trouvait dans la lingerie située au deuxième étage du palais.

À un moment, elle se dirigea vers une fenêtre et s'efforça de s'intéresser à la vie de Venise qui palpitait, rutilante et dorée sous les caresses du soleil.

Un vol de colombes passa dans l'air pur et léger. Il décrivit un grand cercle, puis soudain se dispersa, par un caprice de ces hôtes charmants de la cité des Eaux. Léonore avait machinalement suivi des yeux le manège de ces oiseaux familiers qui sont à Venise ce que nos adorables moineaux effrontés, hardis et amis, sont à Paris.

Et voici qu'une gondole s'approchait, s'arrêtait devant le palais, une femme en descendait, traversait le quai étroit et entrait. Cette femme, malgré ses voiles, Léonore la reconnut !…

Elle descendit alors au rez-de-chaussée, entra dans une pièce où jamais elle ne pénétrait.

Et elle entendit une voix de femme qui disait :

« Roland Candiano est à Venise ! »

Le coup était rude. Léonore jeta un faible cri qui ressemblait à un gémissement et s'affaissa évanouie. Lorsqu'elle revint à elle, tout ce qu'elle avait d'énergie et de volonté, elle l'employa à écouter de toutes ses forces. Elle entendit une porte qui s'ouvrait et se refermait. Elle comprit qu'Imperia s'en allait !… En toute hâte, elle jeta un voile sur sa tête, et rejoignit la courtisane.

Maintenant, les deux femmes étaient face à face.

Elles ne s'étaient pas revues depuis la terrible nuit de l'arrestation – près de sept ans écoulés !

« Que me voulez-vous ? demanda Imperia.

– Je veux de vous la vérité ! dit Léonore.

– Quelle vérité ?

– Tout ce que savez sur Roland. Voici ce qu'on m'a dit, à moi : gracié, il a fui de Venise, puis il est mort. Mensonge, tout cela. La vérité ! Parle !

– Et si je ne parle pas !

– Tu meurs ! »

Lentement, Léonore tira un stylet de son sein.

Imperia était forte. Elle était grande, vigoureuse, avec un buste bien développé ; Léonore était mince, élancée, flexible comme un jonc.

D'un geste brusque, la courtisane se débarrassa du manteau qui couvrait ses épaules. En même temps, elle arracha le corsage qui couvrait son sein dur, et en tira un fort poignard.

Alors, elle haussa les épaules et dit :

« Vous me faites pitié, madame, de vous imaginer qu'Imperia puisse venir désarmée dans la maison des Altieri… Allons, place ! ou c'est vous qui êtes morte… »

Pour toute réponse, Léonore tendit en arrière son bras et poussa un fort verrou sur la porte.

Alors, les deux femmes, pareilles à deux duellistes, se mesurèrent.

Elles firent un pas l'une vers l'autre.

Soudain, la courtisane eut un geste foudroyant. Son bras se leva, l'arme siffla, s'abattit. Au même instant, sa main se trouva emprisonnée comme dans un étau. Léonore avait vu venir le coup et, dédaignant de parer, avait saisi le poignet.

En quel paroxysme de haine et de désespoir trouva-t-elle la force prodigieuse qu'elle déploya à ce moment ?… Ce poignet, elle le

garda dans ses mains fines et délicates, elle le serra, le pressa, le pétrit… Imperia jeta une clameur de souffrance, l'arme lui échappa et, pantelante, livide, elle recula, tandis que Léonore lui plaçait son stylet sur la gorge…

Tout à coup, Imperia trébucha, s'abattit sur ses genoux.

Léonore fut sur elle au même moment, et la pointe de son stylet pénétra dans la chair… la gorge de marbre se tacha d'une goutte rouge qui, comme un rubis liquide, jaillit et coula…

Râlante, désarmée, démente de terreur, Imperia était étendue.

Léonore, un genou sur elle, la maintenait d'une main et de l'autre enfonçait le poignard…

« Grâce ! rugit la courtisane.

– Parleras-tu ? dit Léonore.

– Oui ! » râla Imperia.

Le stylet s'arrêta.

« Parle donc !… Où est Roland ?

– À Venise… sous le nom… de Jean di Lorenzo…

– Depuis quand ?

– Sans doute depuis son évasion…

– Évasion ?… D'où cela ?…

– Des puits de Venise ! répondit Imperia.

– Il était dans les puits ?

– Oui !

– Depuis quand ?

– Depuis la nuit de l'arrestation.

– Évadé quand ?

– Il y a six mois environ.

– Qu'es-tu venue faire ici ?

– Prévenir Altieri…

– Qui as-tu prévenu encore ?

– Dandolo.

– Mon père… Bon ! Qu'ont-ils résolu ?

– Son arrestation.

– Pour quand ?

– Au plus tôt.

– C'est tout ce que tu sais ?

– Oui !… tout !… »

Imperia était à bout. La rage, la honte, la terreur avaient désorganisé cette forte nature : elle s'évanouit.

Léonore se releva, regarda autour d'elle et se dirigea vers une

tenture murale relevée par des cordons de soie ; avec son stylet, elle trancha les cordons ; puis elle revint à Imperia, lui lia les pieds et les mains : avec une écharpe, elle la bâillonna ; alors elle la saisit par les deux épaules et la traîna dans un cabinet, ferma la porte du cabinet à double tour et monta dans son appartement, s'habilla sans hâte, redescendit et quitta le palais.

Chapitre 24

MINUIT

Revenons un instant dans le cabinet du Grand Inquisiteur.

Après le départ d'Altieri, Dandolo avait passé une heure terrible.

Les projets insensés se succédaient dans son imagination. Il pensa au suicide ! Il pensa à tuer sa fille. Oui cette fille qu'il adorait ! Nous devons dire qu'il écarta cette pensée avec horreur.

Tout à coup, il se calma : la véritable solution lui apparut brusquement. Ce n'est pas lui, ce n'est pas Léonore qui devait mourir… C'était Roland !

Il fallait que le meurtre fût rapide.

Et un nom se présenta à l'esprit du Grand Inquisiteur : Sandrigo.

Il alla à la fenêtre qui donnait sur le quai, vit une sorte de barcarol, qui, étendu dans la gondole, la tête tournée vers le palais, paraissait dormir. Le Grand Inquisiteur fit un signe. Le barcarol se leva aussitôt et s'approcha jusque sous la fenêtre.

Dandolo se pencha et prononça :

« Sandrigo. »

L'homme indiqua qu'il avait compris et s'éloigna. Vingt minutes plus tard, le bandit était en présence du Grand Inquisiteur.

« Tu vois que je tiens parole, fit Dandolo.

– Vous avez donc la piste de Roland Candiano ?

– Oui, dit le Grand Inquisiteur d'une voix sombre.

– Pour quand est-ce ?

– Pour ce soir. Trouve-toi à dix heures à l'île d'Olivolo.

– À quel endroit ?

– Près de l'église.

– Et vous me laisserez conduire l'arrestation ?

– Puisque c'est convenu ! je te dis que je tiens parole. »

Sandrigo se retira ; le Grand Inquisiteur l'accompagna jusqu'à la porte de son cabinet. Au moment où le bandit allait disparaître, il lui mit la main à l'épaule.

« Ah çà, j'espère que tu n'iras pas plus loin qu'il ne faut ?

– Que voulez-vous dire ? gronda Sandrigo.

– Ceci : que nous avons intérêt à prendre *Candiano vivant.* Promets-moi donc de ne pas te laisser emporter par la haine. »

En même temps il fixait sur le bandit un regard ardent.

Sandrigo paraissait irrésolu.

« Tu entends ? reprit Dandolo. Jure-moi de ne pas outrepasser les droits de ta haine ? »

À cette demande étrange, Sandrigo tressaillit, regarda à son tour le Grand Inquisiteur.

« Je vous jure, monseigneur, de ne pas dépasser les droits de ma haine », répondit-il enfin.

Et il s'éloigna rapidement.

« Ce soir, murmura Dandolo, Roland Candiano sera mort ! »

*

* *

En sortant de chez Imperia, Roland s'était fait conduire au palais de l'Arétin.

« Je vous attendais avec impatience, maître ! dit le poète.

– Vous avez été au palais ducal ? demanda Roland.

– Oui, avec Bembo que je suis étonné de n'avoir pas revu depuis.

– Racontez-moi donc votre visite au palais ducal.

– Visite de peu d'intérêt, commença-t-il.

– Bah !… Et moi qui croyais au contraire qu'il s'était dit entre le doge et vous des choses extrêmement sérieuses !… Voyez comme on se trompe !

– Vous savez que j'ai vu le doge ! s'écria l'Arétin.

– Vous le voyez bien !

– Vous savez donc tout ! Vous êtes donc sorcier !…

– Nullement, et vous allez voir combien ma science est facile en cette occasion. Vous vous demandiez tout à l'heure ce qu'est devenu votre cher ami Bembo ?

– Oui ! Et à ce propos, je devais vous faire dîner avec lui ?

– Inutile ! J'ai invité Bembo à passer quelque temps dans une charmante villa que j'ai aux environs de Venise. En ce moment

même il est chez moi. Et c'est lui qui m'a dit que le doge Foscari vous avait accueilli.

– Accueil flatteur. Le doge m'a honoré de sa confiance au point de m'instruire de sa pensée et de me nommer son ambassadeur.

– Ambassadeur ! Peste !… Tous mes compliments. Et auprès de qui cette ambassade ?

– Auprès de Jean de Médicis. Je suis chargé de transmettre certaines propositions que j'ai juré de tenir secrètes.

– Pour tout le monde, excepté pour moi ! »

L'Arétin, pâle et irrésolu, s'écria alors :

« Tenez, maître ! Demandez-moi tout ce que vous voudrez, excepté de trahir la mission qui m'a été confiée.

– Très bien. Je vous demande votre vie, alors !

– Ma vie ! bégaya l'Arétin tremblant.

– Dame ! Je vous ai arraché à de braves bandits pour qui vous représentiez une forte somme. Je me repens du tort que j'ai fait à ces malheureux. Je vais donc simplement vous faire saisir, lier, bâillonner et emporter à l'endroit même où je vous ai pris, et vous rendre à ceux à qui je vous ai volé. »

Roland fit trois pas.

« Arrêtez maître ! s'écria l'Arétin hors de lui.

– Vous êtes décidé à parler ?

– Tout ce que vous voudrez, maître !

– Voyons, combien devez-vous toucher pour votre mission ?

– Cinq mille écus en tout. J'en ai déjà la moitié.

– Bon. Ce soir, les cinq mille écus seront chez vous. Ce que vous avez déjà sera un petit supplément. Et maintenant, dit gravement Roland, parlez. Et songez une autre fois que je ne serais peut-être pas toujours disposé à autant de patience qu'aujourd'hui. Nous avons conclu un pacte. Je tiens rigoureusement mes engagements. Tenez les vôtres. Je vous jure que depuis dix minutes votre vie n'a tenu qu'à un fil. »

L'Arétin, livide, fit signe qu'il se soumettait.

« Je vous écoute… » dit Roland d'une voix brève.

L'Arétin se mit alors à raconter mot pour mot son entrevue avec le doge Foscari. Il développa le côté politique de sa mission après en avoir exposé les termes, et Roland ne pût s'empêcher d'admirer la subtile intelligence de cet homme.

Cependant l'Arétin, ayant terminé sa narration, attendait curieusement ce que Roland déciderait et songeait :

« Décidément, je m'attache à la fortune de cet homme. Je ne sais qui il est, ni ce qu'il veut, mais que m'importe, au fond ! Il m'a sauvé la vie et vient de me donner cinq mille écus. Je le devine plus grand et plus fort que le doge. Oui, voilà mon maître. »

Et tout haut, il dit :

« Eh bien, maître, que décidez-vous ? Dois-je ou non remplir la mission du doge ? »

Cette question qui révélait la soumission définitive et complète de l'Arétin amena un pâle sourire sur les lèvres de Roland.

« Foscari se trompe, dit gravement celui-ci. Venise doit rester Venise. Bâtie hors l'Italie, simplement amarrée aux portes du monde, elle doit demeurer la ville des eaux. De la mer lui vient sa gloire ; c'est vers la mer, non vers la terre, qu'elle doit se tourner. Venise, c'est l'Athènes de l'Italie ; ses destinées la conduisent à un avenir d'art, de poésie, de science aimable ; les Vénitiens sont un peuple d'esprit léger, sceptique, mais capable de grandes choses pour la liberté. Athènes succomba du jour où elle voulut asservir la Grèce. Venise entrera dans le néant lorsqu'elle cessera d'être la ville de la mer, intelligente, amie des arts et aspirant à un mode de société où tous les citoyens vivront d'une même vie entièrement consacrée au commerce et aux arts. Oui, Venise peut donner au monde un grand exemple. »

Il se tut soudain, frémissant, puis reprit froidement :

« Maître Arétin, la mission que vous devez remplir après de Jean de Médicis, je l'accomplirai moi-même. Pendant ce temps, vous vous tiendrez caché dans votre palais, et à mon retour, je vous donnerai sa réponse au doge Foscari. »

Ému, ébloui par le peu qu'il venait d'entrevoir, l'Arétin s'inclina devant Roland qui, sûr désormais de l'obéissance de l'Arétin, se retira et rentra dans cette vieille maison du port où jadis avait demeuré Juana, où était morte sa mère !

Il songea que bientôt l'heure arriverait de se rendre à l'île d'Olivolo ; dans un sac, les dix mille écus de l'achat attendaient. Roland avait résolu de passer la nuit dans la maison Dandolo. Il attendait cette épreuve avec une fébrile impatience.

« Bembo est puni, murmura-t-il ; Imperia est punie ; Foscari, Altieri et Dandolo vont connaître bientôt quelle main s'abattra sur eux au moment où ils se croient bien forts et heureux ; mais *elle !*… ô Léonore, c'est de toi que je souffre le plus ! C'est toi qui fus la plus coupable, puisque c'est en toi que j'avais mis toute ma foi !… »

Une fois de plus, il écarta de son esprit la nécessité d'une résolution à prendre.

Vers huit heures et demie, comme la nuit était tout à fait venue, il se couvrit d'un manteau, prit le sac d'écus et se dirigea par les rues vers l'île d'Olivolo. Il entra dans le jardin et marcha droit à la maison, dont le rez-de-chaussée était éclairé.

Le vieux Philippe l'attendait dans cette salle à manger que Roland connaissait bien. À la vue de son nouveau maître, le vieillard se leva, salua et dit :

« Voici l'acte, et voici les clefs.

– Voilà l'argent, répondit Roland, veuillez le compter. »

Le serviteur empila les écus avec méthode, tandis que Roland se promenait lentement dans la pièce, paraissant réfléchir.

L'opération demanda une demi-heure. Lorsque Roland jeta les yeux sur Philippe, celui-ci achevait de ficeler le sac et se levait en disant : « Je vais vous faire visiter la maison…

– Inutile, dit Roland.

– Vous la connaissez donc ?

– Non, mais j'aurai le plaisir de la découvrir moi-même. Je tiens même, pour cette première nuit que je passe dans ma maison, à être seul. Vous avez congé jusqu'à demain, maître Philippe.

– Bien, monseigneur, dit le vieillard. Je passerai donc la nuit au palais Dandolo. »

Puis il s'inclina respectueusement devant son nouveau maître et sortit. Roland alla alors jusqu'à la porte du jardin qu'il ferma soigneusement, puis, lentement, revint vers la maison.

Il éteignit les lumières.

Alors, presque sans tâtonner, il prit les clefs et parcourut cette maison qu'il connaissait tout entière pour l'avoir si souvent parcourue avec Léonore. Arrivé devant la chambre qu'avait habitée la jeune fille, Roland s'arrêta. Jamais il n'était entré dans cette chambre.

Non !… il n'entrerait pas là !… Ou du moins, pas encore. Il ne se sentait pas assez fort.

Lentement il redescendit dans le jardin. Et presque d'instinct, sans que sa volonté l'y poussât, il marcha droit au cèdre.

« Là j'étais heureux ! » murmura-t-il.

Il lui parut que c'était d'hier qu'il avait quitté ce jardin, et qu'il y revenait comme tous les soirs, fidèle au cher rendez-vous.

Mais bientôt, là aussi, il faiblit devant les souvenirs, il recula

devant l’ombre de son bonheur. Il s’enfuit avec un sanglot…

Il s’en alla jusqu’au fond du jardin, avec l’intention d’escalader le mur, de fuir, de ne plus jamais revenir… Arrivé au pied du mur, il prit son élan, et l’instant d’après, il se trouva assis sur la crête et se prépara à sauter. Comme il allait s’élancer, il s’arrêta soudain.

Dans la nuit, des ombres confuses apparaissaient immobiles… des gens qui se dissimulaient, des sbires.

Doucement, sans bruit, il s’aplatit sur le mur, et chercha à compter les sbires. Ils étaient nombreux, et placés sur une ligne qui se perdait dans l’obscurité à droite et à gauche. Roland se laissa retomber dans le jardin.

Il le coupa diagonalement et, retrouvant le mur d’enceinte, se hissa à la force du poignet, ne laissant dépasser que sa tête. Un coup d’œil lui suffit pour se convaincre que ce côté-là aussi était gardé. Il renouvela l’expérience sur un troisième point, et les mêmes ombres lui apparurent, silencieuses, immobiles.

Le jardin était cerné de toutes parts !… Roland comprit alors.

À cet instant, il retrouva tout son sang-froid. Les visions disparurent ; les songes s’effacèrent. Il n’y eut plus en lui de vivant que l’instinct de la bête traquée qui veut fuir.

Songeur, très calme, il marcha vers le centre du jardin, vers le cèdre.

*

* *

Mais au moment où il se mettait en marche, il entendit derrière lui un léger bruit. Il se retourna et vit une tête qui dépassait la crête du mur ; l’instant d’après, une autre apparut, puis une autre, de place en place. Les ombres de tout à l’heure s’étaient mises en mouvement et elles escaladaient le mur.

Tout autour de lui, Roland vit la crête du mur se hérisser de choses mouvantes et silencieuses ; il y eut des glissements mous, puis tout à coup plus rien : les sbires, sans bruit, étaient retombés vers le jardin.

La pensée de Roland, à cette minute, fut :

« Qui a pu leur faire savoir… me dénoncer ?… »

Il eut un sourire et murmura :

« Imperia !… »

Il atteignit le cèdre. Son ombrage de feuilles, que l’hiver n’arrache pas, faisait là, une nuit plus épaisse. Roland s’arrêta. Il vit les ombres qui maintenant rampaient, formant un large cercle

infranchissable. Les sbires guettaient.

Quelques minutes encore et ils seraient sur lui.

Roland tira son poignard et s'apprêta à mourir.

Mourir ! Là !… Sous ce cèdre où il avait tant aimé !…

À ce moment, minuit sonna…

Et comme le dernier coup tintait dans la nuit, Roland, de sa voix extasiée de mourant, répéta :

« Léonore ! Léonore !…

– Me voici, Roland ! » dit une voix faible comme un souffle.

Roland demeura sur place, figé par la surprise.

Léonore était là, aimante, fiancée de son âme !

Et comme hier, elle allait lui dire :

« Minuit, mon cher seigneur… quittons-nous jusqu'à demain !… »

Elle allait, comme hier, prendre sa main et l'accompagner jusqu'à la porte du jardin !… Et il frissonna éperdu, flottant sur les vertigineux abîmes où sombre la raison, lorsqu'il vit Léonore habillée telle que jadis, de ses vêtements de jeune fille, belle, plus belle encore, belle comme un rêve d'amour, svelte et harmonieuse… Seulement, le sourire n'était plus sur ses lèvres figées !… oui, il vit Léonore, *comme hier,* lui prendre la main, et elle l'entraîna !

Il se laissa conduire, épouvanté seulement d'une délicieuse épouvante, à cette sensation inouïe que la main moite et parfumée qui était dans sa main fût vraiment la main de Léonore !

Tout à coup, il se trouva dans la maison Dandolo, devant cette porte que tout à l'heure il n'avait pas ouverte. La chambre que Léonore, jeune fille, avait occupée…

La nuit était profonde.

Mais il continuait à la voir comme en plein jour. Il lui semblait qu'elle dégageait une lumière radieuse…

Il la vit qui ouvrait la chambre et qui faisait un signe…

Il entra… la porte se referma… Léonore disparut…

Alors il tomba à genoux, ses bras se tendirent et les sanglots furieux roulèrent dans sa poitrine et montèrent à sa gorge oppressée. Léonore était descendue au rez-de-chaussée.

Avec la morbide tranquillité d'une personne en état de somnambulisme, elle alluma un flambeau et attendit !…

Chapitre 25

ELLE ET LUI

Après sa lutte avec Imperia, Léonore avait quitté sans hâte le palais Altieri. Dehors, l'air vif et léger rafraîchit son front brûlant, serré comme dans un étau. Elle put réfléchir. Elle se dirigeait instinctivement vers le palais Dandolo. Mais lorsqu'elle fut devant la maison qu'habitait son père, une répugnance lui vint à se trouver en présence du Grand Inquisiteur qui, sans aucun doute, à ce même instant, prenait ses dispositions pour arrêter Roland.

Couverte d'un voile, sûre de n'être pas reconnue, elle s'assit sur un des bancs de pierre disposés autour du palais et où attendaient ordinairement ceux qui venaient implorer une audience du Grand Inquisiteur.

Léonore n'avait aucune idée précise de ce qu'elle devait faire. Son cerveau était tout entier occupé par une joie et l'épouvante : la joie de savoir que Roland ne l'avait pas fuie, puisque ces années passées loin d'elle s'étaient écoulées en prison ; l'épouvante de savoir qu'on allait l'arrêter. Son esprit se tendait vers un but suprême : sauver Roland.

Comme elle songeait ainsi, elle vit tout à coup Philippe qui sortait du palais Dandolo. La présence du vieillard chez son père ne lui parut pas étrange. Mais dans l'état d'esprit où elle se trouvait, le vieux serviteur lui apparut comme une aide possible dans ce qu'elle entreprendrait.

Elle le suivit donc et arriva à la maison de l'île d'Olivolo.

Philippe avait déposé sur un meuble l'acte de vente que Dandolo venait de signer.

En apercevant Léonore, le vieillard jeta un cri de joie.

« Une bonne nouvelle, signora ! commença Philippe, jamais la maison ne sera détruite comme le voulait monseigneur votre père.

– Pourquoi ? demanda-t-elle.

– Parce que la maison est vendue !

– Ah !…

– Oui, mais attendez, signora. Celui qui achète la maison s'engage à n'y rien changer. Et il y a mieux encore. Il m'a annoncé qu'il n'habiterait ici que quelques jours.

– Étrange acheteur ! fit Léonore.

– C'est fini, reprit le vieillard. Voici l'acte de vente signé de monseigneur Dandolo. Ce soir, le seigneur étranger sera ici… »

Et il tendit l'acte à Léonore qui le lut machinalement.

Elle eut tout à coup un violent tressaillement.

« Jean di Lorenzo ! murmura-t-elle livide.

– Qu'avez-vous, signora ! Vous paraissez bouleversée !

– Rien, mon bon Philippe, une vapeur… Mais dis-moi, ajouta Léonore d'une voix indifférente, le nom qui se trouve sur cet acte est celui de l'homme qui achète cette maison ?

– Oui, signora.

– Et mon père a signé cet acte ! »

Le vieillard se trompa au sens de cette exclamation.

« Voilà donc ce qui vous bouleverse, signora ! C'est la vente…

– Oui, oui !…

– Il est vrai ! Monseigneur Dandolo consent la vente, puisqu'il a signé. Mais je vous le répète, rien ne sera changé à la maison et, dans peu de jours, vous y pourrez revenir comme par le passé, puisqu'il n'y aura que moi ici. »

Léonore hocha la tête en signe de satisfaction. Elle réfléchissait. Elle reconstituait la pensée de son père. La trahison de Dandolo lui apparut nettement. Elle comprit alors pourquoi, le soir des fiançailles, il n'avait pas paru s'émouvoir de l'arrestation de Roland et pourquoi plus tard, il avait été élevé à la dignité de Grand Inquisiteur. Elle comprit l'abominable marché qui s'était discuté entre Dandolo et Altieri, et qu'elle avait été vendue par son père !

Un amer dégoût souleva son cœur à l'idée de tant de lâcheté.

Mais ces sentiments, elle les refoula !

Il ne s'agissait pas du passé, mais du présent. Il ne s'agissait pas d'elle, mais de Roland.

« Cet homme, demanda-t-elle en levant les yeux sur Philippe,

quand doit-il venir ici ?…

– Vers huit heures, signora.

– Et mon père le sait ?

– Il le sait », dit paisiblement le vieillard.

En ce même instant où elle comprit que Roland était perdu, Léonore prit la résolution suprême :

Se trouver près de lui, le sauver ou mourir avec lui.

Et du même coup, son plan se trouva précisé.

Elle posa au vieux Philippe quelques questions indifférentes, puis se retira et rentra au palais Altieri. Elle y constata un mouvement étrange, des allées et venues, et elle conclut, songeant à Altieri :

« Il assistera à l'arrestation. »

Au soir, vers huit heures, elle quitta le palais, revint à l'île d'Olivolo, entra dans le jardin par une petite porte dont elle avait une clef, profita d'un moment où le vieux Philippe sortait pour s'introduire dans la maison et monta dans la chambre qu'elle avait occupée avant son mariage. Par un douloureux sentiment d'une étrange délicatesse, elle ne voulut reparaître devant Roland que telle qu'elle était alors qu'elle était sa fiancée.

Cependant Altieri et Dandolo agissaient.

À huit heures, l'île entière d'Olivolo fut secrètement occupée. Une cinquantaine de sbires ou agents de la police vénitienne furent placés dans l'église de Sainte-Marie, tandis que les agents secrets formaient autour du jardin un cercle déjà infranchissable.

À dix heures, Dandolo arriva dans l'île, escorté d'Altieri qui surveillait tous ses mouvements.

« Pourquoi ne pas le prendre tout de suite ? avait demandé Altieri.

– Je connais Roland, répondit le Grand Inquisiteur. Il passera la nuit dans cette maison où il vint si souvent, qui lui était familière et qui est pour ainsi dire le seul endroit où il puisse éveiller ses souvenirs… Attendons donc l'heure favorable. D'ailleurs le jardin est cerné. Il ne peut plus sortir. »

Altieri garda un moment le silence.

« Avez-vous songé, demanda-t-il brusquement, à ce que nous en ferons quand nous le tiendrons ?

– Mais, répondit naturellement Dandolo, lui faire son procès. Il y a évasion, rébellion, conspiration contre l'État, armement de rebelles. C'est sûrement la condamnation à mort !

– Est-ce qu'on sait ! » fit sourdement Altieri.

À ce moment, ils arrivaient devant le portail de l'église. Une ombre s'en détacha et vint droit à Dandolo.

« Sandrigo ! fit le Grand Inquisiteur.

– Moi-même, Excellence ! dit le bandit. J'ai assisté à toutes les opérations de votre police. Tout va bien. L'homme est à moi… »

Sandrigo serra le manche de son poignard.

Altieri vit le geste. Il se pencha vers Dandolo :

« Qu'est-ce que cet homme-là ? murmura-t-il.

– Cet homme est celui qui rendra le procès inutile. »

Le père et le mari de Léonore échangèrent un sombre regard. Alors, ils firent le tour du jardin, s'assurant que chacun était à son poste.

« Minuit ! » fit tout à coup Dandolo.

Et il donna le signal. Les sbires commencèrent de toutes parts à escalader le mur, sautèrent dans le jardin, et chacun d'eux se dirigea vers la maison.

Dandolo, Altieri et Sandrigo étaient entrés par la petite porte et marchèrent également sur la maison.

Lorsqu'ils n'en furent plus qu'à vingt pas, ils virent tout à coup une pièce du rez-de-chaussée s'éclairer.

Dandolo et Altieri s'arrêtèrent tout pâles. Et la pensée qui leur vint à tous deux fut formulée par Dandolo qui murmura :

« Que jamais Léonore ne sache !… oh ! jamais !…

– Marchons ! » répondit Altieri, les dents serrées.

L'instant d'après, ils étaient devant la porte de la maison et la trouvèrent entrouverte. D'un même geste ils sortirent leurs poignards de leur gaine. Ils entrèrent. Et Léonore, un flambeau à la main, Léonore, habillée de ses vêtements de jeune fille, Léonore, pâle comme un spectre, leur apparut, disant :

« Entrez, je vous attendais. »

Dandolo demeura sur place, les cheveux hérissés, les yeux exorbités, comme foudroyé. Altieri, livide, le visage bouleversé par une tempête de jalousie furieuse, s'avança seul, et d'une voix chargée de haine et de désespoir, il bégaya :

« Que faites-vous ici ?…

– Je vais vous le dire. Mais entrez d'abord… Entrez, mon père… il est inutile que toute la police de Venise, rassemblée ici, soit mise au courant de nos affaires de famille. »

Dandolo fit quelques pas en vacillant et se laissa tomber lourdement sur un fauteuil en murmurant :

« L’inéluctable est accompli… Elle sait tout !… »

Quant à Altieri, il se tint debout, frémissant, dévorant du regard cette jeune femme qui était si belle, qui lui paraissait divinisée, aux pieds de laquelle il eût voulu se traîner tandis qu’il se demandait s’il n’allait pas la tuer.

Léonore, cependant, avait été à la porte.

À haute voix, dans la nuit, elle prononça :

« L’homme que vous cherchez n’est plus ici. Retirez-vous de cette maison qui est celle de mon père et que vous souillez de votre présence. Hors d’ici, sbires !… »

Un homme poussa les volets de la fenêtre et passa sa tête à l’intérieur. Son regard s’arrêta sur le Grand Inquisiteur.

« Dois-je obéir, monseigneur ? » demanda-t-il avec fermeté.

Cet homme était le chef de la police de Venise.

« Obéissez ! » répondit Dandolo d’une voix étranglée.

On entendit dans le jardin des glissements souples, comme la fuite d’une nichée de reptiles ; puis un grand silence se fit. Léonore, d’un geste de reine, montra un siège à Altieri. Subjugué, fou de passion et de fureur, le capitaine général obéit.

Alors elle parla. Sa voix était nette, ferme, sans éclat, incisive, comme si elle eût voulu que chaque mot s’enfonçât dans la cervelle des deux hommes qui l’écoutaient.

Et elle dit, tournée vers Dandolo :

« Vous d’abord, monsieur. Vous comprenez, n’est-ce pas, que je ne suis plus votre fille ? Vous comprenez aussi, je pense, que je sais la hideuse vérité ? Pour un titre, vous m’avez vendue. Pour un titre, vous avez égorgé mon amour et tué mon âme… Je sais, vous dis-je !… Je sais qu’il est resté six ans dans les puits, et que vous avez commis le plus lâche des mensonges… Il était ici tout à l’heure. Je l’ai prévenu. Je l’ai fait partir. Le voilà sauvé. Or, écoutez-moi. Entre vous et moi, plus jamais un mot, plus jamais un regard. À ce prix, je consens à ne pas rassembler toutes les femmes de Venise pour vous faire lapider. Acceptez-vous la grâce que je vous fais ?… Ne parlez pas… votre voix me ferait trop de mal… Si vous acceptez, manifestez-le seulement, en vous levant et en vous retirant d’ici… »

Elle se tut. Dandolo avait écouté, en hochant la tête. Quand elle cessa de parler, il eut un long tressaillement.

Puis, par un effort vraiment considérable, il se leva, et, courbé, titubant, se glissant de côté, toujours pour éviter le regard de Léonore, il s’en alla, sans un mot, sans un soupir.

Quand il fut dehors seulement, une sorte de rauque gémissement fit explosion sur ses lèvres. Altieri, frappé d'horreur, écouta ce gémissement qui s'éloignait au fond des ténèbres.

Alors il se tourna vers Léonore et gronda :

« Et moi !… Qu'allez-vous me dire à moi, votre mari !…

– Je dis que vous me faites pitié… Vous, mon mari ! Vous vous vantez, monsieur ; depuis dix minutes vous cherchez à vous donner assez de courage pour me tuer. Et vous n'y arrivez pas. Je dis que si Dandolo fut lâche, vous fûtes plus vil encore… vous qui avez trahi l'ami le plus fidèle… vous qui trahissez encore ! Regardez autour de vous, et prenez garde ! »

Altieri n'écoutait pas. Ces derniers mots qui eussent dû le frapper, il ne les entendit pas.

Il ne songeait qu'à une chose : Léonore avait vu Roland. Elle l'avouait, le proclamait. Qu'elle l'eût fait partir à temps, cela importait peu ! Ce qui importait, c'était ce qui s'était dit entre eux… Ah ! des paroles d'amour, sans doute !…

Presque dément de fureur jalouse, il fit deux pas vers Léonore :

« Ainsi, vous l'avez vu !… demanda-t-il.

– Je vous l'ai dit.

– Et sans aucun doute, grinça-t-il, ce n'était pas la première fois… parlez… je veux savoir, dussé-je mourir de jalousie à vos pieds ! Vous parlez de trahison ! et vous, qui donc avez-vous trahi ? Est-ce lui ou moi ? Est-ce l'amant ou le mari ?… Car enfin, vous étiez sa fiancée, et la peur a été plus forte en vous que l'amour !… Vous l'avez abandonné, alors qu'il était malheureux, et pourquoi ? pour assurer à votre père, c'est-à-dire, au fond, à vous-même, une satisfaction d'ambition !… Première trahison ; et cela ne me regarde pas, après tout. Mais ce qui me regarde, c'est que vous me trahissez à mon tour, rugit-il en s'exaspérant. Et cela, je vous en demande compte. C'est mon droit. »

Il était tout contre elle. Sa main se crispait sur son poignard.

Léonore comprit que l'instant de sa mort était arrivé. Dans une pensée qui eut la durée d'un éclair, elle se dit que c'était mieux, ainsi et que tout serait fini ; puis, instantanément, le souvenir de Roland enfermé là-haut, la terreur de songer qu'il allait être pris, amenèrent un revirement en elle. Elle voulut vivre au moins quelques heures. Et elle répondit :

« Altieri, vous vous trompez : je ne relève pas de votre justice.

– Que voulez-vous dire ? bégaya-t-il.

– Je veux dire que si demain matin, on ne me voit pas, une personne amie et sûre déposera dans le tronc des dénonciations, la preuve que le capitaine général conspire avec ses officiers contre le doge et le Conseil des Dix. Maintenant, frappez ! »

Le poignard qui se levait échappa de la main d'Altieri.

Le mari de Léonore recula de quelques pas et s'abattit sur un fauteuil, comme foudroyé… Il jeta un regard de terreur indicible sur Léonore, muette, impassible, immobile, comme s'il n'eût pas été là. Cet homme qui, l'instant d'avant, était exaspéré d'amour et de jalousie se demandait maintenant comment il avait pu songer à ces choses. Léonore lui devenait étrangère. Il ne voyait plus en elle que la femme qui savait son secret.

Quel secret ! celui d'une trahison qui l'enverrait à l'échafaud !

Il se rapprocha d'elle, et, d'une voix très basse, il demanda :

« Comment savez-vous ?…

– Que vous importe ! Je sais. Depuis deux ans, je suis pas à pas votre conspiration. Je vous laissais faire parce qu'il m'est indifférent que Foscari soit ou ne soit pas doge. Mais si vous menacez, je menace. Si vous invoquez des droits que je ne veux pas connaître, je vous anéantis. Maintenant, voici ce que je voulais vous dire, à vous ! Ma vie est finie. Pour moi, non pour vous, pour la pureté de mon nom, rien de changé dans notre existence apparente. Mais jamais un mot des sentiments qui peuvent vous agiter. Je ne veux pas savoir ce que vous pensez. Cela vous convient-il ?

– Oui ! souffla Altieri.

– Retirez-vous donc comme s'est retiré mon père. »

Altieri sortit à reculons, fixant ses yeux sur cette femme qui tenait sa destinée dans ses mains.

Lorsqu'elle se vit seule, Léonore eut un profond soupir. Elle rassembla ses dernières forces et monta au premier étage. Elle ouvrit la porte, et dit simplement :

« Roland, tu es libre. »

Roland la regarda avidement. Elle était à peine changée. Sa beauté s'était seulement comme mûrie, achevée.

Des flots de pensées amères tourbillonnèrent dans la tête de Roland. Cette femme qu'il adorait et qui demeurait si impassible devant lui, cette femme dont il attendait un mot pour se jeter à ses genoux, cette femme l'avait trahi !…

À quoi bon parler !… Des reproches ?… Se rapetisser, se diminuer par des cris de colère ou des gémissements ? Pour la torturer !

Elle !… Elle, qu'en ce moment même, il eût voulu faire à jamais heureuse au prix de son désespoir éternel, à lui !

Rien ! pas un mot ne pouvait être dit du passé !

Aussi raide, aussi impassible qu'elle était elle-même, il passa devant elle, s'inclina, courba son front, et d'une voix calme en apparence, prononça :

« Adieu, Léonore !… »

Et lentement, il descendit, s'enfonça dans l'obscurité, disparut au fond du jardin.

Pour Léonore, brisée, triste d'une infinie tristesse, elle descendit à son tour, gagna en se traînant le palais Altieri et pénétra dans le cabinet où elle avait traîné Imperia.

« Allez… » dit-elle seulement en coupant les liens.

Imperia jeta sur Léonore un long regard chargé de menaces, et sortit sans prononcer une parole.

Alors Léonore, à grand-peine, regagna sa chambre. Comme, péniblement, elle se traînait vers son lit, elle tomba à la renverse sur le tapis du plancher, décomposée, secouée de terribles sanglots.

Et dans cette minute, sa suprême pensée fut :

« Il ne me pardonne pas !… Il a cessé de m'aimer !… Malheureuse ! Malheureuse !… »

*

* *

Roland, caché dans un bouquet d'arbustes du jardin, avait assisté au départ de Léonore. Au moment où elle franchit la porte, il eut un mouvement instinctif comme pour s'élancer.

Mais il s'arrêta.

À quoi bon !… Ce qu'il n'avait pas voulu dire tout à l'heure, il ne le dirait pas davantage maintenant ! Oui ! À quoi bon !… Elle était morte pour lui ! Et ce qu'il venait de voir n'était qu'une apparition qui s'évanouissait à jamais.

Près d'une heure, il demeura là, pantelant, écrasé, sans forces…

Puis, la pensée d'Altieri lui revint et le galvanisa.

Il se secoua, s'éloigna.

Comme il arrivait à la porte et qu'il allait la franchir, une ombre se dressa devant lui. Une voix ricana, menaçante :

« Au revoir, seigneur Candiano, à bientôt ! »

Roland ne fit ni un geste ni un pas pour s'emparer de l'homme qui venait de parler ainsi et qui disparut dans la nuit. Tout lui était indifférent, en cette abominable minute où il avait la sensation

d'avoir creusé encore plus profondément le fossé qui le séparait de Léonore. Il erra à l'aventure le reste de la nuit. Au jour, il rentra dans la vieille maison du port.

Scalabrino l'attendait là.

« Maître, dit-il, nos hommes ont rendez-vous pour ce soir dans la maison de l'île d'Olivolo, comme vous m'en avez donné l'ordre.

– Ce rendez-vous n'aura pas lieu, dit Roland. La maison n'est pas sûre, je crois. Nous nous reverrons à la Grotte Noire. Va, mon ami. Dis à nos compagnons que dans huit jours je serai à la Grotte Noire. D'ici là, tu es libre. »

Scalabrino ne discutait jamais, ne cherchait jamais à approfondir, il exécutait aveuglément, voilà tout.

« Je pourrai donc passer ces huit jours à Mestre ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

– Oui, mon bon compagnon. Tu vas porter quelques ordres là-bas, puis tu pourras aller à Mestre voir ta fille. Tu partiras par la tartane, reprit Roland. Tu iras aux gorges de la Piave, tu remettras aux chefs les lettres que je vais te donner. »

Roland se mit à écrire en effet cinq ou six lettres courtes, et les remit à Scalabrino.

« Dans deux jours au plus tard, dit celui-ci, elles seront arrivées à leurs destinations.

– Ce qui veut dire, fit Roland avec un sourire mélancolique, que dans trois jours, tu seras heureux, toi ! »

Les yeux de Scalabrino étincelèrent ; il tressaillit de joie. Deux heures plus tard, il s'embarquait à bord de la tartane.

Chapitre 26

LA PETITE MAISON DE MESTRE

L’inconnu qui avait jeté un adieu menaçant à Roland lorsque celui-ci quitta le jardin d’Olivolo, s’était rapidement éloigné dans la direction du port. Il alla frapper à une porte basse qui, après quelques pourparlers, finit par s’ouvrir. L’homme entra alors dans un cabaret borgne. Il alla droit à un vieux barcarol qui paraissait somnoler, et le toucha à l’épaule.

« Sandrigo ! » murmura le marin.

Les deux hommes sortirent.

« Et maintenant ? demanda le vieux barcarol.

– Il faut me faire traverser les lagunes à toute vitesse.

– Bon ! La barque est parée. »

Dix minutes plus tard, Sandrigo était installé à bord d’une grande barque qui, sous la double poussée de ses rameurs et de sa voile, se mettait à filer rapidement.

Au moment où, dans le jardin d’Olivolo, les sbires avaient marché sur la maison, Sandrigo s’était placé près d’Altieri et de Dandolo. Il tenait son poignard à la main, et si Roland fût apparu à ce moment, il eût frappé.

La porte s’ouvrit. Ce ne fut pas Roland qui se montra, ce fut Léonore. La stupéfaction du bandit fut grande.

Au cri sourd que poussèrent Altieri et Dandolo, il comprit que des choses extraordinaires allaient se passer. Il se recula promptement, se dissimula dans un massif d’arbustes et attendit. Il entendit Léonore jeter aux sbires cet ordre hautain dont le chef de police avait demandé la confirmation au Grand Inquisiteur, et lorsqu’il vit

les policiers battre en retraite, il eut un geste de rage.

« Il n’est plus là ! gronda-t-il. Au diable soit la femme ! »

Mais il ne s’en alla pas. Au contraire, il se rapprocha doucement de la fenêtre demeurée entrouverte et assista, invisible, à l’étrange scène qui se passa entre Léonore, Dandolo et Altieri.

Or, à mesure que Léonore parlait, les idées du bandit se modifiaient.

« L’homme est toujours là ! » pensa-t-il.

Et il résolut de l’attendre, de sauter sur lui au moment où il sortirait, et de le poignarder.

Puis, cette résolution elle-même se modifia.

Lorsqu’il surprit le secret de la conspiration d’Altieri contre le doge, le secret lamentable de la haine qui divisait maintenant Léonore et son père, il se dit que Roland vivant pourrait lui être utile, et qu’il le tuerait seulement après avoir assuré la fortune qu’il entrevoyait maintenant.

La barque sortit de Venise, traversa la lagune, et Sandrigo sauta à terre au moment où le soleil se levait.

« Tu m’attendras ici », dit-il au vieux marin.

Il prit aussitôt le chemin de Mestre, et marcha sans hésitation à cette maison isolée où il avait surpris la présence de Juana.

Au bout d’un quart d’heure, il savait que les hôtes de la maison étaient toujours là. Ces hôtes c’étaient, outre Juana :

Le vieux Candiano – le père de Roland.

Bianca – la fille d’Imperia.

Une fois assurée de ce fait, Sandrigo alla s’installer dans une mauvaise auberge, mangea de bon appétit. Puis il s’enquit auprès du patron d’une voiture, d’une carriole quelconque.

– J’ai ma carriole, dit l’aubergiste, avec un mulet qui vaut le meilleur cheval.

– Cela fera mon affaire, si vous voulez me les louer.

– Oui, mais je n’ai personne pour vous conduire.

– En ce cas, j’achète le tout ! » dit Sandrigo.

Le marché fut débattu et conclu.

La journée se passa. La nuit vint. Sandrigo attela lui-même le mulet à sa carriole, sauta sur le siège, et, devant l’aubergiste, il prit ostensiblement la route de Trévise.

Au bout de cinq cents pas, il fit demi-tour, revint au pas, et vint s’arrêter à cent pas de la maison où Juana vivait.

Le moment est donc venu de jeter un coup d’œil sur cet intérieur

de calme et de pureté où rayonne la sublime et lumineuse figure de cette humble jeune fille du peuple : Juana. Elle entourait le vieux Candiano d'une tendresse charmante ; maintenant, le fou souriait lorsqu'il entendait sa voix, et parfois, déjà des lueurs de raison fulguraient dans les ténèbres de son intelligence. D'instinct, Juana lui parlait le plus souvent de Venise et de Roland ; et peu à peu, le nom de son fils répété finissait par éveiller dans l'esprit de l'aveugle des souvenirs qui se levaient lentement.

Le soir où Sandrigo s'arrêtait non loin de la maison, Juana et Bianca avaient vaqué à leurs occupations coutumières. Elles avaient desservi la table, lavé et rangé la vaisselle, balayé leur intérieur en bavardant.

Puis Juana avait conduit l'aveugle dans la chambre qu'il occupait, lui avait souhaité une bonne nuit, l'avait finalement embrassé et était revenue auprès de Bianca. La porte et les volets des fenêtres solidement fermés, les deux jeunes femmes, assises à une table, dans la lumière d'un flambeau, s'occupèrent de raccommodages.

L'heure vint enfin où Bianca se retira aussi dans sa chambre.

Juana demeura seule.

Tout à coup on heurta la porte au-dehors.

Juana se dressa toute droite et écouta.

Elle n'avait pas peur pour elle. Habituée au danger elle ne redoutait pas une attaque et elle se sentait de force à se défendre. Mais les instructions qu'elle avait reçues de Roland et qu'elle avait juré d'observer étaient formelles : N'ouvrir à personne.

On frappa encore, mais sans rudesse, avec une sorte de timidité.

Et, à voix basse, celui qui heurtait appela :

« Juana !… »

À cette voix, à son nom ainsi prononcé, la jeune femme tressaillit et pâlit.

« Lui ! murmura-t-elle avec agitation. Lui ici !…

– Juana ! répéta la voix, je sais que tu es là ! Je suis poursuivi, traqué… tu me laisseras donc prendre !… »

Juana jeta un regard d'angoisse sur la porte par où Bianca et le vieux Candiano avaient disparu ; elle ferma cette porte à clef et mit la clef dans son corsage.

« Par pitié, sinon pour un autre sentiment, supplia la voix, cache-moi quelques minutes, Juana !… Hélas ! dans un instant il sera trop tard !… »

Juana alla à la porte, et, tremblante, demanda :

« Est-ce toi, Sandrigo ? »

– Oui, oui, c'est moi ! Ne reconnais-tu donc plus ma voix !… »

Juana ouvrit…

« Par tous les diables d'enfer, ricana Sandrigo en entrant, j'ai cru que tu me laisserais sécher à ta porte comme un vieux cep de vigne qui ne donne plus de raisin ! »

Juana étouffa un cri de terreur. Ce ton imprévu, l'allure sinistre de Sandrigo, le rapide regard investigateur qu'il jeta autour de lui, tout prouvait à la jeune femme que le bandit venait avec des intentions malfaisantes.

« Tu as menti ! dit-elle. Tu n'es pas poursuivi !

– C'est vrai, Juana ! dit-il en riant.

– Que veux-tu !

– Ce que je veux ! Te voir ! Il me semble que jadis, je ne te faisais pas peur ! »

Sandrigo se rapprocha d'elle et, d'une voix ardente murmura :

« As-tu donc oublié, Juana, que je t'ai aimée… que tu m'aimais, toi aussi, et que tu m'aimes encore, je le sens, je le vois. »

Juana, peu à peu, reprenait toute sa présence d'esprit.

« Oui, Sandrigo, je t'ai aimé. Autrefois, dans mes rêves de jeune fille, je me voyais ta femme, je te conservais ma foi, et je songeais à toi comme l'homme près de qui je serais heureuse de vivre… Mais ce rêve n'était qu'un rêve, Sandrigo !… Un événement s'est accompli qui nous sépare à jamais…

– Je comprends ! Tu en aimes un autre ! »

Elle secoua la tête :

« Sandrigo, murmura-t-elle, je ne suis plus digne de toi… Va-t-en… ne songe plus à moi !

– Quelle est cette chanson ! ricana le bandit. Il est vrai que je t'ai toujours connu des idées étranges. Je ne te comprends pas. Je reviens décidé à t'épouser, à t'offrir cette vie à deux que tu rêvais…

– Impossible ! Impossible ! » dit-elle en tordant ses mains.

Sandrigo s'assit tranquillement.

« Or çà, dit-il, puisque tu ne veux pas entendre parler d'amour, parlons d'autre chose. Comment se fait-il que je te retrouve ici après t'avoir vainement cherchée à Venise ? Tu étais pauvre ; je te vois dans une maison bien installée. En quelle qualité ?… »

Juana se taisait, palpitante.

« Oh ! je comprends, s'écria tout à coup le bandit, voilà donc pourquoi tu n'es plus digne de moi !… Tu es ici chez ton amant ! »

Juana eut un douloureux tressaillement. Elle commença un geste de protestation violente. Elle voulut crier :

« Non, Sandrigo, je n'ai pas d'amant, et je n'aime que toi ! »

Mais les paroles ne jaillirent pas de ses lèvres.

La singulière attitude de Sandrigo, son sourire, l'étrange regard qu'il lui jetait lui furent une soudaine révélation. Elle eut conscience que les êtres commis à sa garde couraient un mortel danger.

« Ose donc dire que ce n'est pas vrai ! » ricana le bandit.

Et Juana répondit avec un accent de morne désespoir :

« Eh bien, oui, c'est vrai ! J'ai un amant. Je suis ici chez lui. Il est absent. Il va revenir. S'il te voit ici, je suis perdue, et toi aussi. »

*

* *

Un soir d'hiver, dans le pauvre logis du port de Venise, comme Juana raccommodait quelques hardes de Scalabrino et que celui-ci s'occupait à nettoyer un pistolet, on heurta d'une certaine façon à la porte.

« C'est un ami », dit Scalabrino.

Il ouvrit. Un jeune homme d'une belle prestance, d'une mâle beauté entra.

« Sandrigo ! s'exclama Scalabrino. Que se passe-t-il ?

– Pas grand-chose, sinon que j'ai été serré d'un peu près.

– Entre, frère. Juana, vois si tu peux donner à manger à Sandrigo. »

Juana s'empressa. Sandrigo but, mangea, se roula dans une couverture, et fatigué, s'endormit bientôt. Lorsque la petite Juana se retira dans le taudis qu'elle habitait sur le même palier, elle jeta un dernier regard sur Sandrigo endormi.

Cette nuit-là, pour la première fois, la jeune fille dormit mal.

Sandrigo demeura huit jours dans la maison. Il passait ses soirées à raconter ses prouesses, et Juana admira sa hardiesse et sa bravoure comme elle avait admiré sa force et sa beauté.

La veille de son départ, Sandrigo et Juana se trouvèrent seuls, Scalabrino étant sorti. Le bandit parlait comme à son habitude de ses courses dans la montagne.

Il s'interrompit tout à coup pour s'écrier :

« Sais-tu que tu es jolie ?… »

Juana baissa la tête. C'était une petite sauvageonne qui ne savait rien. Elle rougit beaucoup ; puis elle pâlit lorsque Sandrigo lui prit la main et lui dit en souriant :

« Veux-tu être ma femme ? Je t'emmènerai dans la montagne, tu vivras parmi les fleurs sauvages, parmi les myrtes et les lentisques qui sentent si bon. »

Alors elle le regarda dans les yeux et répondit :

« Je veux bien être ta femme ; car je ne connais personne de plus beau que toi. Allons donc trouver un prêtre qui nous unira, et je te suivrai partout où tu iras… »

Sandrigo voulut serrer la jeune fille dans ses bras. Mais elle se dégagea et courut s'enfermer dans son logis.

Le lendemain, Sandrigo partit. Mais Juana avait produit sur lui une forte impression, car il revint souvent. À chacun de ses voyages, il devenait plus pressant, plus entreprenant. Mais Juana secouait la tête, lui échappait toujours et répétait :

« Je te suivrai, fidèle et soumise, lorsque nous serons unis. »

Puis survinrent les événements que nous avons racontés. Sandrigo disparut après l'arrestation de Scalabrino. Peut-être finit-il par oublier Juana. Mais Juana ne l'oublia jamais !…

Tel fut le roman d'amour de la pauvre Juana.

Et lorsque, après de longues années, elle revoyait celui qu'elle aimait toujours, quel dut être son désespoir en répondant à Sandrigo :

« Oui, j'ai un amant !… Et je suis ici chez lui ! »

*

* *

À ces derniers mots, Sandrigo se leva soudain. Sa figure devint menaçante.

« Juana, gronda-t-il, tu mens. Tu n'as pas d'amant. Tu vis ici avec l'ancien doge de Venise Candiano et la fille de la courtisane Imperia. »

Juana étouffa une exclamation de terreur et regarda autour d'elle cherchant une arme, décidée à tuer l'homme qu'elle aimait. Sandrigo surprit ce regard. Il haussa les épaules.

« Écoute, reprit-il, il y a deux hommes qui m'ont offensé mortellement. Entre eux et moi, c'est une lutte sans pitié. Tu les connais. Je n'ai pas besoin de te les nommer. Maintenant, j'ai besoin, moi, de la petite Bianca, qui se trouve sous ta garde. Je ne veux lui faire aucun mal. Loin de là, je veux simplement la ramener à sa mère. Cela est utile à mes projets. Es-tu avec moi contre mes ennemis,… Si oui, viens : un prêtre nous unira, tu seras ma femme pour toujours. Tu vas donc venir avec moi à Venise ; tu raconteras

tout ce qui s'est passé ici ; puis de là, nous irons trouver un prêtre qui nous unira. Eh bien, que dis-tu, Juana ?…

– Je dis que, moi vivante, Bianca ne sortira pas d'ici !

– Ainsi, reprit le bandit, tu es contre moi ?

– Oui !

– Tant pis, rugit Sandrigo, c'est toi qui l'auras voulu ! »

En parlant ainsi, il se jeta sur la jeune femme qu'il renversa. Entre eux, la lutte ne pouvait être longue. En quelques instants, Juana se trouva bâillonnée et liée. Sandrigo leva son poignard. Mais peut-être une lueur de pitié vint-elle éclairer cette scène obscure, car le bras levé pour frapper retomba.

« Au fait, murmura-t-il, c'est inutile. Et puis, je ne suis pas fâché qu'elle leur raconte. Ils verront à quel homme ils ont affaire ! »

En renversant Juana, il avait touché la clef cachée dans le corsage de la jeune fille. Il prit cette clef, ouvrit la porte qui conduisait à Bianca.

Il entra et se trouva dans une pièce vide. Il alla plus loin, pénétra dans une autre pièce ; c'était celle où dormait le vieux Candiano.

Le bandit s'approcha doucement du lit du vieillard.

« Cela ne vaut pas un coup de poignard ! » finit-il par murmurer.

Il recula lentement, et sans bruit referma la porte.

Il s'arrêta devant une autre porte. Il l'ouvrit avec précaution, passa la tête dans l'entrebâillement et sourit.

« C'est là », murmura-t-il.

C'était là, en effet. Bianca dormait d'un sommeil paisible d'heureuse enfant. Le bandit ne put retenir une sourde exclamation.

« Par les saints, qu'elle est belle ! » songea-t-il.

Bianca ne s'était pas réveillée.

Sandrigo toucha du bout du doigt l'épaule nue de la jeune fille.

La jeune fille se réveilla, ouvrit des yeux épouvantés, et eut un brusque recul d'horreur en même temps qu'elle s'enveloppait de ses couvertures et jetait un cri terrible :

« Juana ! Juana !… »

Un sourd gémissement lui répondit.

« Rassurez-vous, signorina, dit Sandrigo ; je ne vous veux aucun mal. Écoutez-moi je vous prie, et prenez note de mes paroles, car nous n'avons pas de temps à perdre. Je vous jure qu'aucun mal d'aucune sorte ne vous sera fait. Il est d'ailleurs inutile d'appeler Juana. Elle n'est plus ici. Voici ce que j'ai à vous dire. Je viens de la part de votre mère.

– Ma mère ! s’exclama Bianca.

– Oui : la signora Imperia. C’est elle qui m’envoie, et pour preuve que je vous dis la vérité, je vais vous raconter ce qui vous est arrivé. Vous avez été enlevée de la maison de votre mère, malgré elle, sinon malgré vous. La signora Imperia est désespérée. Elle s’est adressée à moi pour vous retrouver. Me croyez-vous ?

– Continuez…

– Votre mère, la signora Imperia, m’a donc supplié de me mettre à votre recherche. J’ai accepté, j’ai entrepris de vous retrouver et j’ai été assez heureux pour aboutir à cette maison où vous êtes séquestrée par votre ravisseur… Oh ! ne protestez pas, c’est inutile… Or, voici maintenant ce que je viens vous dire. Je vais me retirer dans la pièce voisine où j’attendrai dix minutes. Vous mettrez ces dix minutes à profit pour vous habiller et être prête à me suivre…

– Vous suivre ! s’écria la jeune fille qui reprenait peu à peu toute son énergie. Jamais ! Qui me prouve que vous venez de chez ma mère ?

– Vous me suivrez volontairement, je l’espère, dit Sandrigo. Je viens si bien de la part de la signora Imperia qu’elle m’a donné des instructions formelles et m’a enjoint d’employer la violence, si, par impossible, vous étiez assez dénaturée pour vous refuser à venir consoler une mère qui pleure et souffre. »

En disant ces mots, Sandrigo s’assura par un rapide regard que la chambre ne comportait ni porte et fenêtre par où la jeune fille pût s’évader. Alors, il s’inclina froidement et sortit.

Bianca, terrorisée, s’habilla en toute hâte.

Elle ne manquait pas de courage et était résolue à se défendre si cet homme avait menti. Elle glissa dans son sein un petit poignard, et lorsque Sandrigo ouvrit la porte au bout de dix minutes, il trouva Bianca habillée complètement.

« Êtes-vous prête à me suivre ? demanda-t-il.

– Je suis prête, monsieur.

– À la bonne heure ! fit rondement le bandit. Eh ! par la Vierge Marie, faut-il tant de façons à une honnête fille comme vous pour aller retrouver une mère en larmes !

– Marchez, je vous suis !… »

Sandrigo saisit la jeune fille par le bras et l’entraîna rapidement. Il traversa la maison à grands pas, franchit le jardin, et quelques minutes plus tard, arrivait à la carriole dont il avait attaché le mulet

à un arbre du chemin.

« Montez, signorina ! » dit-il.

Bianca monta dans la carriole. D'un bond, Sandrigo prit place près d'elle, fouetta son mulet ; la carriole partit.

Deux heures de course rapide amenèrent Sandrigo aux lagunes. Il s'arrêta au point où il avait laissé la barque. Le vieux marin qui l'avait amené était là.

« Embarque ! dit-il. Je commençais à ne plus t'attendre ! »

Sandrigo sans répondre sauta à terre. Il se retourna vers Bianca et s'aperçut alors que la jeune fille s'était évanouie.

« Tant mieux ! fit-il entre les dents, cela simplifie les choses. »

Il déposa la jeune fille sous la tente de la barque et la couvrit soigneusement d'un manteau de marin.

« Qu'allons-nous faire de cette carriole et de ce mulet ?

– Je te les donne ! dit Sandrigo. Ce sera le prix de ta course.

– Peste ! fit le marin, tu deviens grand seigneur ! »

Sandrigo fit un geste d'impatience.

« Dépêchons-nous », dit-il d'une voix brève.

Le marin avait appelé son mousse.

« Tu vas, dit-il, conduire cette carriole à Mestre, où tu sais, chez notre… ami. Tu l'y laisseras et tu reviendras à Venise comme tu pourras, au plus tôt. Tu diras que c'est une prise. »

Bianca revint à elle au moment où l'embarcation touchait le quai, à l'endroit où Sandrigo s'était embarqué, c'est-à-dire presque en face de ce cabaret louche où il était entré pour trouver le vieux marin.

La jeune fille marchait, les idées en déroute. Elle vit qu'on l'entraînait dans une maison de sordide apparence, qu'on lui faisait monter un escalier gluant, qu'on la poussait dans une chambre dont elle entendit la porte se refermer à triple tour. Cette fois, Sandrigo avait jugé inutile de lui donner la moindre explication.

La jeune fille, folle d'épouvante, se laissa tomber sur un siège et se prit à sangloter.

Sans perdre un moment, Sandrigo se dirigea en toute hâte vers le palais d'Imperia. Après des pourparlers avec les valets de la courtisane, il fut enfin admis en sa présence.

« Signora, lui dit-il brusquement, votre fille vous a été enlevée récemment.

– Comment le savez-vous ?

– Il suffit que je le sache, signora, fit Sandrigo avec un sourire.

Donc, votre fille Bianca vous a été enlevée par un homme qui vous veut beaucoup de mal…

– Un homme que je tuerai ! gronda-t-elle.

– À moins qu'il ne meure de ma main… Mais nous traiterons cette question-là plus tard. Pour le moment, je viens simplement vous dire que je puis vous faire retrouver votre enfant.

– Où est-elle ? Parlez… !

– Je vous le dirai quand nous aurons convenu de certaines choses.

– Lesquelles ? Parlez ! oh ! parlez vite !… Tout ce que vous voudrez !… Mais vous avez donc vu ma fille ! ma Bianca ! oh ! si vous avez un cœur, dites-moi seulement qu'elle n'a pas souffert, qu'elle n'est pas en danger !

– Rassurez-vous, signora, dit le bandit presque ému. Votre fille n'a nullement souffert et aucun péril ne la menace. Dans une heure, si vous voulez, elle sera près de vous.

– Dans une heure !…

– Il suffit, madame, que nous nous entendions.

– Combien voulez-vous ?… Parlez vite !

– De l'argent ?… Ah ! madame !…

– Que voulez-vous donc ? fit la courtisane étonnée.

– Regardez-moi bien, madame. J'ai exercé jusqu'à ce jour la noble profession de bandit. Je m'appelle Sandrigo. On me redoute à vingt lieues autour de Venise. Je puis, si je veux, reformer une bande qui terrorisera ce pays… Mais j'ai maintenant d'autres visées. J'ai rendu à la république d'importants services. Le moins que l'on puisse faire, c'est de me donner un grade important dans l'armée du capitaine général. Vienne une occasion, une guerre, et je puis moi-même devenir capitaine général. Je suis brave, je suis fort, je sais l'art de la guerre. En somme, vous voyez en moi un cavalier de belle prestance, soutenu par l'ambition et capable de bien des choses. Trouverez-vous à Venise ou ailleurs un mari plus digne de la signorina Bianca ?…

– Vous ! le mari de Bianca !… »

Il y avait dans ce cri une sorte de mépris sauvage.

Sandrigo n'en parut pas humilié.

« J'aime votre fille, reprit-il simplement. Et je sens que la passion qu'elle m'a inspirée n'est pas un de ces vulgaires amours qui s'éteignent avec le temps. Je vais vous en donner une preuve qui m'étonne moi-même. J'ai tenu Bianca en mon pouvoir. Elle était dans mes bras, sans secours possible…

– Eh bien ? murmura la courtisane frémissante.

– Eh bien, elle est pure, madame ! Et c’est la première fois qu’une jeune fille sera sortie vierge des bras de Sandrigo ! »

Un éclair de passion farouche jaillit de son regard.

« Réfléchissez, madame. Je vous offre la paix et l’alliance. Je dis l’alliance, car vous avez à combattre un terrible ennemi…

– Que voulez-vous dire ? balbutia la courtisane.

– Je veux parler de Roland Candiano !

– Il sera arrêté avant deux jours…

– Lui ! Vous ne le connaissez pas, madame. Je ne l’ai vu que peu d’instants, et je vous affirme que s’il le veut, il tiendra tête à l’armée de Venise tout entière. Je vous laisse réfléchir jusqu’à demain… Demain, madame, je deviendrai votre allié et votre fils, ou votre irréconciliable ennemi, à votre choix. »

Imperia voulut jeter un cri, retenir le bandit…

Mais déjà Sandrigo s’éloignait rapidement et disparaissait…

La courtisane s’effondra sur un siège, plus désespérée peut-être que le jour où Bianca avait été enlevée.

Chapitre 27

LE PÈRE

En deux jours, Scalabrino avait vu les chefs auxquels il devait remettre des lettres accompagnées d'instructions verbales. Les bandes étaient dispersées sur un front de trente lieues. Scalabrino passa les deux journées et la nuit à cheval, mangeant à peine, galopant, ne sentant pas la fatigue. Lorsque sa mission fut remplie, il remplaça son cheval épuisé et prit à toute bride le chemin de Mestre, où il arriva en pleine nuit. Il laissa son cheval à l'auberge et se glissa vers la maison. Elle était silencieuse et obscure.

Scalabrino s'arrêta. Un trouble extraordinaire agitait cette rude nature. Scalabrino en était encore à la joie de savoir qu'il avait une fille. Cela suffisait à son bonheur.

« Un instant ! grommela-t-il. Il ne faut pas que je tombe là comme un insensé. D'abord, je ne dois pas lui dire que je suis son père. Ça m'est défendu pour le moment… Oui, mais je la verrai. Je lui parlerai. Six jours !… »

Palpitant, de ses grosses mains tremblantes, il ouvrit la porte du jardin avec une clef que lui avait remise Roland ; il s'avança vers la porte de la maison ; il frappa d'une façon convenue.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et il vit Juana.

Elle était pâle.

« C'est toi ! fit-elle à voix basse. Enfin !… c'est toi !…

– Un malheur est arrivé ! gronda Scalabrino en entrant.

– Bianca a été enlevée, dit Juana tremblante.

– Bianca enlevée ! » murmura-t-il.

Deux grosses larmes jaillirent des yeux de Scalabrino.

« C'est un malheur, reprit Juana. Mais dis-moi, cet événement t'affecte d'étrange façon, il me semble… »

Scalabrino jeta un profond regard sur Juana.

« C'est ma fille ! dit-il simplement.

– Ta fille !

– Oui, Juana. C'est une histoire. Tu la sauras plus tard.

– Ta fille ! » répéta Juana atterrée par cette révélation.

Cependant, Scalabrino se secouait comme un chien battu.

« Maintenant, raconte-moi comment la chose s'est passée. Et d'abord, connais-tu l'homme ? » demanda-t-il.

Juana devint livide. Prononcer le nom de Sandrigo, c'était le désigner au poignard de Scalabrino.

Y avait-il donc encore de l'amour dans le cœur de Juana pour le bandit ? Même après la scène violente, après les sarcasmes, après l'enlèvement de Bianca, lui pardonnait-elle ?… En quelques instants, elle eut pris son parti.

« Eh bien ? reprit Scalabrino, as-tu reconnu l'homme.

– Je le connais, dit Juana.

– Son nom ?

– Sandrigo. »

Le colosse bondit, ses poings énormes se serrèrent violemment, son visage décomposé donna tous les signes de cette colère furieuse qui le faisait si redoutable.

« Lui ! gronda-t-il. Eh bien, tant mieux ! Le vieux compte que nous avons à régler ensemble va se liquider d'un coup. Quand la chose s'est-elle passée ?

– Il y a deux jours, dans la nuit.

– Il a donc forcé les portes ? Elles sont solides, pourtant !

– C'est moi qui lui ai ouvert. Écoute… Il est venu, il a frappé, j'ai reconnu sa voix, j'ai cru qu'il était poursuivi ; alors j'ai eu peur, et tout a disparu dans ma pensée, sinon que je ne voulais pas que Sandrigo fût arrêté. »

Scalabrino, d'abord étonné, l'observait attentivement. Tout à coup il comprit. Il alla à Juana, lui prit la main, et murmura :

« Ma pauvre Juana… J'avais oublié cela, moi !… C'est si vieux ! Et je vois que c'est toujours jeune dans ton cœur !… Tais-toi, Juana, tais-toi ; ne me dis plus rien… Je comprends bien des choses que je n'eusse comprises avant d'avoir rencontré l'homme qui a fait de moi un homme. »

Il s'assit tout pensif, hochant la tête, tandis que Juana,

maintenant, laissait tomber ses larmes.

« Ne crois pas au moins qu'il y a eu de ma faute en tout cela. Je me suis débattue, défendue. Il a fallu qu'il me lie et me bâillonne pour m'empêcher de défendre la jeune fille.

– C'est bon ; n'en parlons plus. Je repars. Sais-tu quelle direction il a pu prendre ?

– Comment le saurai-je ? J'étais liée. C'est le vieillard qui a coupé les cordes hier matin. »

Scalabrino voulut se lever pour partir. Mais il s'aperçut alors qu'une immense fatigue le paralysait. Il s'accota à la table, et presque aussitôt s'endormit profondément.

Vers cinq heures du matin, il se réveilla tout à coup.

« Je crois que j'ai dormi, dit-il. J'étais si fatigué ! »

En toute hâte, il dévora un repas sommaire que lui prépara la jeune femme. Puis il l'embrassa tendrement et prit congé d'elle en lui disant :

« Dans ce malheur, Juana, c'est peut-être toi qui es la plus frappée. Quoi qu'il arrive, souviens-toi que je suis ton frère et que pour toi je ferai bien des choses. Mais écoute… écoute bien, ma sœur : cet homme, ce misérable qui te vole ton pauvre cœur dont il est indigne, eh bien, si je me trouve en sa présence, je te jure de ne pas frapper le premier ! »

Juana eut un tressaillement de joie profonde.

« Ah ! frère, balbutia-t-elle, tu es vraiment mon bon frère !… »

Scalabrino regagna l'auberge où il avait laissé son cheval.

Il s'assit à une table et commanda qu'on lui donnât à boire.

Le coude sur la table, la tête dans la main, il réfléchissait, ballotté par ses pensées, les yeux vaguement fixés sur une petite cour qu'il apercevait par la fenêtre entrouverte près de laquelle il s'était assis. Tout à coup, il aperçut dans cette cour un visage qui le fit tressaillir.

« Que fait ici Gianetto ? » murmura-t-il.

Ce Gianetto n'était autre que le marin de la barque qui avait emmené Sandrigo et qui avait été chargé de ramener la carriole.

Le marin causait avec le patron de l'auberge. Puis il le salua, et s'en alla, sifflotant une barcarolle entre les dents.

Quelques instants plus tard, Scalabrino, ayant payé sa dépense, monta à cheval et prit au trot la route qu'avait prise Gianetto.

Il ne tarda pas à l'apercevoir à cent pas devant lui, et, dès lors, régla son allure pour maintenir la distance qui le séparait du marin.

Celui-ci marchait d'un bon pas dans la direction des lagunes.

C’était un jeune homme de vingt-deux ans.

Scalabrino l’avait connu jadis, alors que Gianetto, mousse, servait déjà la mystérieuse association qui s’était faite entre les bandits de la montagne et les marins du port de Venise.

Il l’avait revu incidemment depuis qu’il s’était évadé.

Lorsqu’on fut loin de Mestre, en pleine campagne, Scalabrino rejoignit le marin.

« Eh bien, Gianetto, que diable fais-tu par ici ?

– Scalabrino ? s’écria le marin. Ma foi, je ne te reconnaissais pas sous ton costume de cavalier. Je viens de faire une commission à Mestre et m’en retourne à Venise.

– Moi aussi.

– Nous ferons donc route ensemble ! dit Gianetto.

– Soit ! dit Scalabrino. Faisons route ensemble et causons. »

Et le colosse, qui avait mis pied à terre, se mit à marcher près de Gianetto, en conduisant son cheval par la bride.

Ce fut Gianetto qui lui fournit le prétexte à des questions.

« Comment se fait-il, demanda le jeune marin, qu’on ne te voie plus parmi nous et que je te retrouve sur la route de Trévise, montant un beau cheval ?…

– Et toi-même, Gianetto, que fais-tu donc par ici ?

– Moi, c’est autre chose. C’est une commission que j’ai faite à un aubergiste… de nos amis.

– Moi, reprit Scalabrino, c’est encore plus simple… Je me promène, voilà tout. Et pour qui était-ce cette commission ?

– Pour le patron de la *Maria.* Tu ne connais pas la *Maria ?* La première barque du port, à la voile ou à la rame.

– Et tu t’en retournes, maintenant ?

– *À l’Ancre d’Or. »*

Scalabrino tressaillit. Ce nom lui fut un trait de lumière. Il se souvint qu’en deux ou trois circonstances, il avait été, lui aussi, *à l’Ancre d’Or,* et que c’était là un des rendez-vous les plus sûrs pour les bandits que le hasard ou une affaire amenaient à Venise.

L’Ancre d’Or, c’était ce cabaret louche, cette taverne nocturne où Sandrigo était venu.

« J’ai presque envie de t’y accompagner, reprit Scalabrino.

– Viens ! tu seras le bienvenu.

– Oui, mais j’ai quelque sujet de me défier des sbires.

– Bah ! tu sais que jamais un sbire n’a mis les pieds à *l’Ancre d’Or*… Si… un seul, il y a six mois, il a tenté l’aventure, mais… il

n'en est plus sorti ! dit Gianetto en éclatant de rire.

– Bah ! et comment cela ?

– Tu connais l'auberge, tu te rappelles la trappe qui est dans le fond de l'arrière-boutique ?

– Oui : c'est la trappe de la cave. Une fameuse cave !

– Plus fameuse que tu ne crois…

– Raconte-moi un peu cela. Tu m'intéresses…

– Eh bien, lorsque, par hasard, *l'Ancre d'Or* reçoit une visite désagréable, le patron, maître Bartolo, offre au visiteur déplaisant un gobelet de son meilleur vin, puis un autre, puis un troisième. Lorsque le visiteur en est à son sixième gobelet, il n'a plus les idées très nettes et il a de plus en plus soif. Comprends-tu ? Alors, maître Bartolo invite le visiteur à venir boire avec lui d'un vin qui est meilleur encore, mais qu'il faut boire sur place, dans la cave. Alors, le visiteur se lève en trébuchant, et maître Bartolo l'invite à le suivre. Il ouvre la trappe et le prie de descendre. Le visiteur descend. Lorsque, par hasard, il témoigne quelque répugnance à cette descente, on en est quitte pour l'aider un peu. Car il y a toujours à *l'Ancre d'Or* cinq ou six gaillards toujours prêts à rendre service aux braves gens qui veulent visiter la fameuse cave. Enfin, bref, lorsque le visiteur, de gré ou de force, est descendu, maître Bartolo referme tranquillement sa trappe.

– Diable ! En sorte que le visiteur qui descend là pour boire finit par y mourir de soif ?

– De soif ! s'écria Gianetto. Allons donc !… À peine est-il enfermé dans la cave que maître Bartolo s'en va droit au canal, et par une petite manœuvre connue de lui seul et de quelques rares amis, fait basculer une plaque de fer qui se trouve, dit-on, au-dessous du niveau de l'eau du canal. Cette plaque de fer masque un trou. Et ce trou, c'est la fenêtre de la cave… Alors l'eau se précipite. En quelques minutes, la cave est pleine d'eau… Tu vois que le visiteur n'y meurt pas de soif !

– En effet, dit Scalabrino, pensif et frissonnant. Et tu dis qu'on a fait subir ce supplice à un sbire ?

– Le seul qui se soit aventuré à *l'Ancre d'Or*. Mais la cave a servi pour d'autres aussi.

– Pour qui ?

– Pour les traîtres. Et pour ceux qui sont désignés à maître Bartolo par le grand chef.

– Bon ! Et qui est ce grand chef auquel obéit si bien le digne

Bartolo ?

– L'homme à qui obéit maître Bartolo et qui est notre chef à tous en ce moment, c'est Sandrigo. »

Si maître de lui que fût Scalabrino, il ne put retenir une exclamation de joie furieuse.

« Qu'as-tu donc ? fit le marin déjà inquiet.

– Rien ! dit Scalabrino en reprenant son sang-froid. Je suis content que ce soit Sandrigo, voilà.

– Tu le connais donc ?

– Oui, nous avons été de la même bande jadis. »

Scalabrino marcha une centaine de pas en silence. Puis s'arrêtant tout à coup :

« Gianetto, dit-il froidement, il faut que tu me suives.

– Où cela ? demanda le marin étonné.

– Tu le sauras quand nous serons arrivés. Écoute bien, il ne te sera fait aucun mal. Au contraire, tu as tout intérêt à me suivre. J'ai besoin d'arriver à *l'Ancre d'Or* sans que j'y aie été annoncé. Et comme malgré tous les serments que tu pourrais me faire, tu n'aurais rien de plus pressé que de raconter l'entretien que nous venons d'avoir, chose qui me serait des plus pernicieuses, je te donne à choisir entre me suivre ou rester ici. Seulement, je te préviens que si tu préfères rester, il faudra que quatre hommes viennent te ramasser pour que tu t'en ailles ! »

Il tira son poignard. Gianetto devint livide.

« Scalabrino, fit-il d'une voix tremblante, oseras-tu te mettre un tel crime sur la conscience ?

– Non, si tu consens à me suivre de bonne volonté, et je te répète que tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

– Eh ! par tous les diables, je te suivrai au bout du monde.

– Viens donc, et tâchons de marcher vite. »

Après une heure de marche silencieuse, les deux hommes étaient de retour à Mestre.

Là, Scalabrino se procura un deuxième cheval, pour Gianetto. Dans la même journée, ils atteignirent les gorges de la Piave.

Scalabrino confia son compagnon à trois ou quatre bergers qui semblaient se reposer à l'entrée de la Grotte Noire. En les regardant de près, Gianetto s'aperçut que ces bergers étaient armés de solides poignards et de pistolets.

Scalabrino ayant dit quelques mots aux braves bergers, sans même descendre de sa monture, fit demi-tour et s'éloigna à fond de

train dans la direction de Trévise et de Mestre.

Le cœur du géant bondissait dans sa poitrine.

« Pourvu que le misérable soit là, gronda-t-il. Pourvu que j'arrive à temps ! »

*

* *

Le lendemain du jour où cette scène se passait, vers neuf heures du soir, il y avait une vingtaine de matelots et de barcarols dans la salle de la taverne de *l'Ancre d'Or*.

« Allons, dehors ! cria tout à coup le patron de la taverne, le digne Bartolo en personne. Il est l'heure de fermer, et je ne tiens pas à m'attirer une visite de messieurs les archers de garde ! »

La plupart des buveurs payèrent leur écot et s'en allèrent.

Bientôt, il ne resta plus dans la salle que cinq ou six buveurs.

Mais maître Bartolo ne les expulsa pas comme les autres. Il ferma la devanture de sa taverne et rentra dans la salle.

Bartolo était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une force herculéenne. Il fermait tous les soirs sa devanture à l'heure du couvre-feu et n'avait jamais maille à partir avec les archers de garde qui faisaient des rondes incessantes dans les quartiers mal famés. Mais, pour les affiliés, la porte s'ouvrait toute la nuit. Là se préparaient les actes de brigandage qui, à cette époque, désolaient Venise la Belle.

Ce soir-là, en rentrant dans la salle commune, Bartolo jeta un rapide regard sur les cinq ou six buveurs qui étaient restés après la fermeture. Il les reconnut tous, sauf un qui semblait s'être endormi.

Bartolo s'approcha de lui et le secoua brutalement.

« Hé ! l'ami, fit-il, que faites-vous là ?

Le dormeur parut s'éveiller tout à coup et fit de la main un geste mystérieux. Bartolo s'assit et murmura d'une voix soupçonneuse :

« Qui es-tu toi ?… Tu connais nos signes de reconnaissance, et cependant je veux aller au diable si je me rappelle avoir jamais vu ta figure ! »

En parlant ainsi, il cherchait à dévisager l'inconnu, et il remarqua alors que cet homme était taillé en hercule.

« Que t'importe mon nom ! fit l'inconnu.

– Que veux-tu alors ?

– Voir Sandrigo. Est-il ici ?

– Non.

– Doit-il venir ?

– Peut-être.

– Parleras-tu, Bartolo du diable ! »

Le patron de *l'Ancre d'Or* tressaillit et eut un sourire.

« Bon ! pensa-t-il, j'y suis maintenant ! »

Et il se hâta de reprendre :

« Eh bien, Sandrigo est à Venise, et je pense qu'il sera ici vers minuit.

– Bien. Dès qu'il sera arrivé, préviens-le qu'un ami veut lui parler. D'ici là, laisse-moi dormir. »

L'inconnu s'accouda en effet de façon que son visage demeurât dans l'ombre, et parut reprendre son somme interrompu.

Bartolo se leva, parut s'occuper pendant dix minutes des soins de son cabaret, puis sortit par la porte qui donnait sur l'allée latérale. Un instant plus tard, Bartolo se trouvait dans l'arrière-salle avec un homme.

Il fit manœuvrer une sorte de judas qui demeurait invisible pour les buveurs de la salle commune et murmura :

« Regarde, Sandrigo ! Tu vois ce colosse qui dort ?

– Je le vois…

– Eh bien, c'est Scalabrino. »

Le bandit étouffa un formidable juron de joie.

« Ce n'est pas tout. Il veut te voir !

– Eh bien ! il me verra ! répondit Sandrigo d'une voix sinistre. La porte du dehors est fermée ?

– Verrouillée.

– La porte de l'allée ?

– Cadenassée. Il ne s'en ira que si tu le veux.

– Bien… La trappe ? »

Bartolo se précipita et souleva le couvercle de la trappe.

« Laisse-la ouverte ! dit Sandrigo. Bon. Maintenant, va me chercher tout ce qu'il y a de monde ici. »

Bartolo rentra dans la salle commune. Il jeta un coup d'œil sur Scalabrino, qui paraissait toujours dormir. Il ne restait plus dans la salle que cinq buveurs attablés. Bartolo fit le tour des tables et esquissa un signe rapide en passant devant chacun.

Puis il alla s'asseoir près de Scalabrino et murmura :

« Sandrigo ne va pas tarder à arriver. Je vais faire place nette pour que vous puissiez causer à votre aise.

– Voilà bien des attentions, maître Bartolo ! fit Scalabrino en ouvrant un œil soupçonneux.

– Dame, je suppose que si vous voulez parler à Sandrigo, c'est pour affaire importante !

– C'est vrai ! dit Scalabrino rassuré. Affaire importante…

– Et pour vous ! » ricana le patron de *l'Ancre d'Or*.

Il se leva et se mit à gronder :

« Allons, les retardataires, dehors ! Pas une minute de plus, ou sans ça, je n'ouvre pas demain ! »

Comme s'ils eussent été effrayés par cette menace, les cinq buveurs se hâtèrent de vider leurs gobelets et sortirent par la porte de l'allée. Seulement, au lieu de tourner vers la rue, ils tournèrent vers l'arrière-salle où se trouvait Sandrigo.

Bartolo poussa à grand fracas des verrous, grommela, gronda, puis revint dans la salle commune en disant :

« Nous voilà complètement seuls. Tu n'as plus besoin de faire semblant de dormir, Scalabrino.

– Ah ! fit tranquillement le colosse, tu m'as reconnu ? Penses-tu que Sandrigo tardera longtemps ?

– Il est là, et si tu veux lui parler, tu n'as qu'à me suivre.

– Où cela ?… Pourquoi ne vient-il pas ici ?

– Écoute, je ne sais pas, moi ! Il m'a dit qu'il t'attend, voilà tout. Maintenant, si tu ne veux pas, si tu n'as rien à lui dire, tu peux rester ici ou t'en aller à ta guise. »

Scalabrino songea à ce que lui avait raconté Gianetto. En imagination, il vit la trappe, et il eut l'intuition rapide que c'est là qu'on cherchait à l'entraîner. Mais Scalabrino était d'une bravoure de fataliste. Il avait en sa force herculéenne une confiance sans bornes. Il hésita une minute, puis sourit.

« Ils ne sont que deux, songea-t-il. C'est trop peu pour moi ! »

« Allons ! » dit-il en se levant.

Scalabrino suivit le patron de la taverne et entra résolument dans l'arrière-salle. Un rapide regard circulaire acheva de le rassurer. Il n'y avait, dans cette pièce, qu'un seul homme, Bartolo s'étant discrètement retiré. Et cet homme c'était Sandrigo.

Il était assis à une table sur laquelle brûlait un flambeau et attendaient deux gobelets près d'un broc.

Il était tourné vers la trappe demeurée ouverte.

La table se trouvait à trois pas de la trappe.

En sorte que Scalabrino, en s'asseyant en face de Sandrigo, devait se trouver à deux pas du trou auquel il eût tourné le dos.

Scalabrino vit-il la trappe ? Eut-il conscience de cette sorte de

mise en scène ? Fut-ce chez lui une bravade téméraire !… Il vint s'asseoir, très calme en apparence, à la place qui semblait lui avoir été réservée, en disant :

« Salut, Sandrigo. Voilà longtemps que nous ne nous sommes vus.

– Salut, Scalabrino, répondit gravement le bandit. Je suis content de revoir un vieux camarade. »

Scalabrino paraissait très calme. En réalité, il faisait un effort considérable pour ne pas sauter à la gorge de l'homme qui l'avait trahi, de l'homme qui venait d'enlever sa fille.

« J'ai juré à Juana de ne pas frapper le premier ! »

Il y eut entre les deux hommes une minute de silence tragique.

Enfin, Scalabrino parla.

« J'ai voulu te voir, dit-il, avant de décider si je dois te considérer comme un homme ou si je dois te tuer comme un chien. »

Sandrigo ne broncha pas. Il se contenta de répondre :

« Moi, j'attends que tu aies parlé pour prendre la même décision.

– Voici ce que je suis venu te dire, Sandrigo. La haine est née dans ton cœur bien que je t'aie toujours traité en ami. Cette haine t'a poussé à un crime que les lois de la montagne punissent de mort : tu m'as dénoncé. C'est toi qui m'as fait arrêter.

– C'est moi.

– Bien, dit Scalabrino qui frissonna. J'ai passé dans les puits six mortelles années. Et quel que soit ton forfait, je ne voudrais pas avoir sur la conscience d'avoir aidé à te faire franchir le Pont des Soupirs. Je me suis évadé. Alors, je t'ai rencontré dans la montagne…

– Oui, le jour où tu m'as volé ma bande, dit Sandrigo en serrant les poings ; le jour où Roland Candiano m'a forcé de crier grâce devant nos compagnons… Après ?

– Après !… Il y a au monde une femme qui est le plus noble cœur ; je l'aime comme une sœur vénérée. Cette femme tu la connais : elle s'appelle Juana. Il y a un grand malheur. C'est que Juana t'aime. Pourquoi ? Je ne sais. Mais qu'elle t'aime, voilà ce qui est sûr. Sans quoi, Sandrigo, je t'aurais déjà tué.

– Après ?…

– Attends. Juana avait reçu en garde une jeune fille…

– Bianca. Je l'ai enlevée, c'est vrai. »

Scalabrino se sentit vaciller.

« Tu peux racheter tes crimes, dit-il sourdement. Rends-moi cette jeune fille, Sandrigo ; Juana t'aime ; elle sera ta femme ; et toi je me

charge de t'enrichir, de te faire une existence heureuse.

– J'accepterais volontiers, mais il y a deux puissants motifs qui s'y opposent.

– Lesquels ?

– Le premier, c'est que si Juana m'aime, je ne l'aime pas, moi. Ensuite, c'est que cette jeune fille que tu me redemandes, eh bien, je l'aime ! »

Scalabrino se leva. Il était si terrible, avec sa figure blanche et ses yeux rouges, que Sandrigo trembla.

« Tu dis que tu aimes Bianca ?

– À moi ! » hurla Sandrigo sans répondre.

En même temps, il poussait avec violence la table qu'il avait devant lui. À cet instant où Scalabrino rugissant levait son poignard, six hommes apparurent dans la pièce et se ruèrent sur Scalabrino. Celui-ci recula pour s'acculer à un coin.

Comme il reculait, il se sentit tomber dans le vide.

Ses deux bras s'étendirent. Ses mains se raccrochèrent au plancher. Sandrigo leva l'escabeau sur lequel il était assis. L'escabeau retomba lourdement sur la tête du colosse. Les mains lâchèrent prise. Il tomba. Bartolo abaissa aussitôt le couvercle de la trappe.

Scalabrino, étourdi par le coup qu'il venait de recevoir, tomba dans le noir.

Sa tête porta encore sur l'une des marches de l'escalier raide par où on descendait dans cette fosse. Il demeura évanoui.

Une impression de fraîcheur le réveilla soudain.

Au-dessus de sa tête, quelque part, il entendait une sorte de grondement sourd, mêlé de sifflements aigus. En même temps, l'impression de vive fraîcheur montait le long de ses jambes.

Une rauque exclamation de désespoir lui échappa :

« Le canal !… La plaque de fer !… L'eau qui monte !… »

Elle montait en effet, assez lentement… mais elle montait !

Le grondement venait de l'eau du canal qui tombait dans la cave. Le sifflement venait de l'air refoulé qui s'échappait par un étroit tuyau pratiqué au plafond.

Pendant quelques minutes, Scalabrino demeura frappé de stupeur, écoutant vaguement le clapotis de l'eau qui formait de petites vagues. Puis une sorte de rage s'empara de lui. À tâtons, il chercha l'escalier, refoulant l'eau autour de lui, et il se mit à monter. Sa tête heurta la trappe. Il y arc-bouta ses puissantes

épaules de cariatide, mais il ne parvint pas à ébranler les formidables ferrures de la trappe. Longtemps, il s'épuisa en efforts inutiles. Et quand il eut bien constaté son impuissance, il s'assit sur une marche, mit sa tête dans ses deux mains et pleura.

Cependant, l'eau montait toujours.

Cet effroyable supplice dura deux heures. Scalabrino sentit alors l'eau qui atteignit ses pieds.

Alors, la pensée de mourir ainsi lentement, d'attendre que l'eau gagnât sa poitrine, puis sa bouche, cette pensée lui causa une insurmontable horreur. Il préféra en finir d'un coup.

Sa pensée évoqua une dernière fois les images de Bianca et de Roland, puis il se laissa glisser dans l'eau noire.

*

* *

Scalabrino était un nageur de première force.

À peine fut-il plongé dans l'eau que l'instinct de la vie, plus fort que le désespoir et l'horreur, se réveilla en lui. Après s'être laissé couler à fond, il remonta à la surface d'un vigoureux coup de talon, et se mit à nager, tournant autour de la cave, repris d'un espoir insensé.

Et tout à coup ses mains s'accrochèrent à des barreaux épais qui défendaient un trou, une sorte de soupirail ou de fenêtre.

C'est par là que l'eau du canal arrivait dans la cave !

*

* *

En haut, aussitôt après la courte lutte qui s'était terminée par la chute de Scalabrino, Sandrigo avait renvoyé tout son monde et n'avait gardé près de lui que Bartolo.

Les deux bandits achevèrent de consolider fortement le couvercle de la trappe.

« Voilà qui vaut mieux que les puits des prisons, ricana alors Bartolo. On ne s'évade pas d'ici !

– Il ne remue pas ! prononça Sandrigo à voix basse.

– Attends une minute, répondit Bartolo, et tu entendras ! »

Le patron de *l'Ancre d'Or* sortit rapidement. Sandrigo demeura seul. Il s'allongea tout de son long sur la trappe, et pesa de tout son poids, comme s'il eût voulu se prouver à lui-même que c'était bien vrai, que son ennemi était bien là, que cet homme à qui il avait voué une haine que les années avaient cimentée dans son cœur était bien dans cette tombe effroyable…

Une indicible expression de joie sauvage bouleversait les traits du bandit.

Tout à coup, il entendit au fond de la cave un bruit sourd. Il sourit. À ce moment Bartolo rentra et dit :

« Scalabrino a maintenant de quoi boire !

– Combien de temps cela dure-t-il ?

– Il faut deux heures et demie pour remplir la cave. »

Sandrigo demeura couché sur la trappe, écoutant.

Bartolo s'était assis et le regardait.

Enfin, vers trois heures du matin, Sandrigo se leva.

Tout bruit avait cessé.

Bartolo écouta à son tour et, se relevant tout pâle, prononça :

« C'est fini ! »

Et Sandrigo pensif répéta :

« Oui, c'est fini !… »

Chapitre 28

LA GRANDE COURTISANE

Sandrigo sortit par une porte du fond et monta un escalier aboutissant à l'unique étage qui s'élevait au-dessus du bouge de Bartolo. Ce premier étage était divisé en plusieurs chambres dont les portes donnaient toutes sur le même palier. Il pénétra dans une chambre et se jeta tout habillé sur un lit, où presque aussitôt il s'endormit d'un pesant sommeil.

Il faisait grand jour lorsque Sandrigo se réveilla. Il songea :

« L'affaire de cette nuit m'a fatigué plus qu'une journée de bataille… »

Il secoua violemment la tête, tout pâle. Puis sautant hors de son lit, il commença une toilette méticuleuse, s'habillant de ses vêtements les plus riches, s'ornant de bijoux, et ceignant enfin une épée.

À mesure qu'il se livrait à cette occupation, ses idées prenaient un autre cours, mais gardaient la même violence. Lorsqu'il fut habillé, il parut tel qu'un riche Vénitien de l'époque. Il ne manquait pas d'élégance naturelle, et en dépit des naïves exagérations de son costume, il pouvait passer pour un beau cavalier.

Une demi-heure plus tard il pénétrait au palais ducal.

Il remit une lettre à un huissier et, s'asseyant sur une banquette en bois, il attendit. L'attente dura deux heures, au bout desquelles le même huissier vint le chercher et l'introduisit dans ce cabinet où nous avons vu entrer l'Arétin et Bembo.

Le doge Foscari jeta sur son visiteur un regard presque indifférent.

« Monsieur, dit-il, vous m’avez fait remettre une lettre de notre Grand Inquisiteur Dandolo qui vous recommande à notre bienveillance. Mais, cette lettre oublie…

– Mon nom, n’est-ce pas, monseigneur ?

– En effet, dit le doge étonné. Et je dois dire que sans l’affection que j’ai pour notre Grand Inquisiteur, je ne vous eusse pas reçu. »

Foscari ne disait pas qu’au contraire cette omission qu’il avait devinée volontaire avait excité sa curiosité.

« C’est moi-même, reprit Sandrigo, qui ai prié monseigneur Dandolo de ne pas dire mon nom. Permettez-moi donc de me nommer moi-même. Un des premiers actes de votre haute magistrature a été de mettre ma tête à prix : je suis Sandrigo. Et je suppose que ce nom me dispense d’une longue présentation. »

Foscari ne donna aucun signe extérieur des pensées qui l’agitaient. Il réfléchit que si le Grand Inquisiteur lui envoyait Sandrigo, c’est qu’il y avait sans doute utilité à ménager le bandit.

Il se contenta donc de dire :

« Vous êtes ici mon hôte, maître Sandrigo. Je veux oublier le reste pour un instant.

– Eh bien, monseigneur, c’est justement ce reste que je suis venu vous prier d’oublier non pour un instant, mais pour toujours.

– Vous parlez bien audacieusement, l’ami !

– J’en ai peut-être le droit, monseigneur, dit le bandit, qui comprenait parfaitement qu’il jouait sa tête et que l’audace seule pouvait lui donner la victoire. J’ai rendu un grand service à la république. Je puis lui en rendre un autre plus grand encore et j’ajoute que, seul, je puis apporter ce que j’apporterai…

– Quoi donc ? interrogea le doge.

– La tête de Roland Candiano ! » répondit le bandit.

Foscari ne broncha pas. Il s’exerçait depuis des années à conserver un visage impassible comme si son âme eût été au-dessus des sentiments qui agitent les autres hommes.

En réalité, il éprouva une joie profonde.

Sandrigo, cependant, continuait :

« Pour preuve de ce que j’avance, monseigneur, je commence par vous dire que j’ai tué Scalabrino… Cet homme ne m’avait rien fait, à moi. Mais il était pour vous un redoutable danger.

– Et en quoi ce bandit pouvait-il être un danger ?

– En ce qu’il était le bras droit de Roland Candiano… Roland pensait, Scalabrino exécutait. À eux deux, ils étaient très forts.

Roland tout seul est déjà plus faible, bien que tout-puissant encore.

– Tout-puissant !…

– Oui, monseigneur. Votre Grand Inquisiteur vous a dit que Roland Candiano est à la tête d'une véritable armée de bandits. Ce qu'il peut entreprendre, vous devez le supposer. Quant au but véritable qu'il poursuit, cela ne me regarde pas. Il suffit que je vous répète que, seul, je puis atteindre Roland, parce que seul je sais où il est et comment il faut le prendre… J'ai commencé par tuer Scalabrino sans intérêt personnel et c'est comme si j'avais arraché le poignard des mains de Roland. Maintenant voulez-vous me permettre une question ?

– Parlez.

– Savez-vous où est l'évêque de Venise ?

– Le cardinal Bembo ! s'écria Foscari avec une agitation dont il ne fut pas maître.

– Oui ! Le cardinal Bembo ! il est au pouvoir de Roland Candiano qui a sans doute quelque vieille haine à assouvir contre lui… je ne sais laquelle, ce n'est pas mon affaire. »

Foscari devint pâle sous le regard fixe du bandit.

Il ne la savait que trop, lui, cette haine !

Et puisque Roland avait atteint Bembo, sans doute il saurait atteindre Dandolo, Altieri, et lui, Foscari !…

Dès lors, il déposa le masque. Le bandit triompha.

« Ce n'est pas le tout, reprit-il, que de savoir où se trouve le cardinal-évêque. L'essentiel est de le délivrer et de le ramener à Venise. Je m'en charge. Dès demain, monseigneur, l'évêque sera assis à cette place où je suis… si vous le voulez. Et puis ensuite… toujours si vous le voulez, je vous amène Roland pieds et poings liés.

– Que faut-il pour cela ? demanda sourdement le doge.

– Eh bien, maintenant que j'ai dit ce que j'apporte, je vais dire ce que je demande. Je suis las, monseigneur, de vivre hors la société. Je sens que je n'étais pas fait pour la vie errante, toujours sur le qui-vive, et que mes dons personnels ne peuvent se déployer à l'aise que dans une société privée… Bref, monseigneur, je désire désormais vivre dans Venise…

– Vous avez grâce pleine et entière, dit le doge.

– Je l'ai déjà, monseigneur, fit-il. Votre Grand Inquisiteur m'a octroyé la grâce que vous m'accordez. Vous ne me donnez donc rien, vous ?…

– Que vous faut-il donc ?

– Un grade honorable dans l'armée du capitaine général, quelque chose comme une lieutenance dans une compagnie d'archers ou d'arquebusiers. »

Et voyant que le doge demeurait pensif, le bandit ajouta :

« Il m'est impossible d'agir et de m'emparer de Roland si je ne puis user d'une certaine autorité. »

Foscari était l'homme des promptes décisions.

Il venait d'étudier Sandrigo. Il se disait que cet homme pouvait lui rendre de grands services et qu'enfin, pour le moment, il le sauvait en lui livrant Roland Candiano.

« Et puis, ajouta-t-il en lui-même, nous verrons plus tard. Qu'il m'apporte, comme il dit, la tête de Roland, et je me débarrasserai ensuite de lui. »

Sandrigo se taisait et attendait.

« Ce que vous me demandez, dit enfin le doge, est énorme…

– Je le sais, monseigneur. Mais la tête de Roland et la vie du cardinal Bembo valent bien un grade. Demain, lorsque *votre ami* (il appuya sur ce mot) sera ici devant vous, vous déciderez ensemble si je mérite ma lieutenance. »

Foscari prit un parchemin et le remplit de sa main.

Au moment de signer, il eut une dernière hésitation. Puis, brusquement, il signa, apposa un cachet et tendit le parchemin à Sandrigo qui, réellement ému, se courba en deux.

« Monseigneur, dit-il, je suis entré en simple négociateur, j'en sors profondément dévoué à votre personne.

– Soyez surtout dévoué aux intérêts de la république, dit Foscari en reprenant son rôle. Ainsi, demain, avez-vous dit ?

– Demain, le cardinal-évêque de Venise sera ici et vous dira lui-même quel rude adversaire c'est que Roland Candiano ! Quant à Roland lui-même, dans un mois il sera en votre pouvoir.

– Bien ! Allez, *monsieur le lieutenant… »*

Sandrigo tressaillit de joie et courut au palais d'Imperia.

Celle-ci l'attendait, depuis l'avant-veille, dans une mortelle impatience. En effet le bandit, malgré sa promesse, avait laissé s'écouler la journée de la veille sans se présenter.

Aussi, lorsqu'il arriva, fut-il introduit séance tenante.

« Eh bien, madame, avez-vous réfléchi ? demanda Sandrigo.

– Je vous attendais, voilà tout ! Je ne sais à quoi m'arrêter. Ma fille est en votre pouvoir… vous êtes plus fort…

– Mais vous hésitez à la donner en mariage à un bandit ! Ne craignez pas de dire ce que vous pensez. D'ailleurs vous ne m'avez pas caché votre répugnance. Et voulez-vous que je vous dise une chose ?… C'est que votre répugnance me paraît des plus naturelles. Si j'étais à votre place, je penserais et j'agirais comme vous.

– Que voulez-vous dire ? balbutia la courtisane.

– Pas autre chose que ce que je vous dis là… Bianca est une personne trop accomplie, trop belle et trop pure pour devenir la femme d'un bandit. »

Imperia, palpitante et angoissée, attendait, persuadée que Sandrigo jouait avec quelque terrible jeu d'ironie.

Mais le bandit avait pris une physionomie de gravité qui stupéfiait la courtisane. Il continua :

« Donneriez-vous votre fille à un homme qui occuperait une situation officielle et honorable dans la société vénitienne ? Par exemple, quelqu'un qui aurait un grade dans l'armée de Venise.

– Oui, vous m'avez déjà parlé de cela ; mais c'est là une hypothèse irréalisable.

– Que penseriez-vous de moi si je parvenais, à force de courage, d'audace et de ruse, à réaliser cette hypothèse ?

– Je penserais que vous avez accompli une chose étonnante. Car tout s'oppose à ce que vous deveniez l'homme que vous dites.

– C'est vrai, fit Sandrigo avec un sombre sourire ; tout s'y oppose, ma tête est à prix. Pour arriver au but que je me suis proposé, il me faudrait rendre à l'État quelque service éclatant. Et encore peut-être serait-ce insuffisant. Il me faudrait peut-être sauver de la mort quelque personnage haut placé… que dis-je ! le doge lui-même !… »

Sandrigo, en parlant ainsi, s'animait.

Et tout à coup, sortant le parchemin de son pourpoint, il le jeta devant Imperia, se leva et prononça :

« Eh bien, madame, c'est fait. Voyez ! lisez ! »

Imperia s'empara du parchemin et le parcourut. Elle ne fit aucun geste de surprise. Elle n'eut aucune exclamation.

Depuis quelques instants, Sandrigo lui apparaissait capable d'entreprises plus grandes.

Elle avait comparé Sandrigo à Roland Candiano.

Et elle le jugeait plus fort. Ses yeux flamboyaient.

« Vous voilà donc officier, dit-elle d'une voix tremblante. C'est beau, c'est grand et vous ferez plus encore. Ce que vous disiez, vous l'avez fait, je le sens, j'en suis sûre… Vous avez sauvé la

République… vous avez sauvé le doge… Comment ? peu importe !… Comme vous devez être fort, et comme les autres hommes doivent trembler devant vous ! Comme vous deviez être terrible à la tête de votre bande déchaînée ! Pourquoi n'est-ce pas vous que j'ai rencontré jadis dans les gorges de la Piave ! »

Sandrigo tressaillit et regarda Imperia avec une attention étonnée.

« Mais il me semble vous voir, continua Imperia dont l'esprit s'égarait. Et c'est tel que je vous vois que je vous eusse aimé : terrible, impitoyable ! Et c'eût été une grande chose que l'amour de la courtisane Imperia pour le bandit Sandrigo !… »

Elle s'était rapprochée de lui et avait jeté ses deux bras autour de son cou ; ses lèvres pâlies s'offraient, sa gorge palpitait.

Une indicible émotion s'empara du bandit qui, à cette minute où cette magnifique créature, superbe d'impudeur, s'offrait à lui, oublia Bianca, le doge, Roland, le monde entier.

Ils roulèrent sur le tapis, et ce fut pendant deux heures l'étreinte sauvage et puissante de ces deux êtres violents et indomptés.

Sandrigo revint à lui le premier.

Il songea à Bembo qu'il devait ramener au doge.

Il songea à Bianca. Par un rapide effort de volonté, il se reconquit, et froidement demanda :

« Vous n'avez pas encore répondu à la question que je vous posais, madame.

– Laquelle ? balbutia Imperia.

– Êtes-vous décidée à donner votre fille à Sandrigo, officier ?… Si oui, dans une heure, Bianca vous sera rendue… »

Imperia jeta ses bras autour du cou du bandit, colla ses lèvres à ses lèvres et murmura :

« Oui, Sandrigo, à toi ma fille ! Car toi seul en es digne ! »

*

* *

Bianca avait passé ces trois journées dans une mortelle angoisse.

Une servante sourde et muette, à en juger par le mutisme absolu qu'elle opposait à toute question, entrait dans cette chambre deux fois par jour et lui servait un repas sinon raffiné du moins convenable, auquel elle touchait à peine.

Bianca pleura beaucoup dans ses heures de solitude. Son imagination allait jusqu'à supposer une éternelle séquestration dans ce réduit où elle étouffait, lorsque la porte s'ouvrit et Sandrigo entra.

Bianca l'avait à peine entrevu dans la nuit de l'enlèvement.

Mais elle le reconnut aussitôt et ne put s'empêcher de reculer, avec un geste de crainte. Sandrigo vit ces signes évidents de la répulsion qu'il inspirait à la jeune fille, et sourit, en homme sûr de triompher quand même.

« Signorina, dit-il en cherchant à adoucir le plus qu'il pouvait sa voix rauque et dure, voilà vos peines finies et, si vous voulez me suivre, je vais vous conduire auprès de votre mère. Venez, signorina, venez sans crainte. Une gondole vous attend, et dans peu de minutes vous serez dans les bras de celle qui vous aime plus que tout au monde. »

Une demi-heure plus tard, Bianca se jetait dans les bras de sa mère. Lorsque les premières effusions de joie se furent calmées, Imperia prit Sandrigo par la main, et avec un étrange frémissement :

« Mon enfant, dit la courtisane, voici le seigneur Sandrigo, brillant officier de Venise, lieutenant des archers. C'est un ami bien cher à qui je dois de te revoir saine et sauve. Aime-le, Bianca, car il mérite d'être aimé de toi autant que de moi… »

Bianca se sentit pâlir. Son regard alla de sa mère à Sandrigo.

Elle eut peur de sa mère autant que de Sandrigo.

« Ô Juana ! murmura-t-elle, douce et bonne compagne, où es-tu ?… Et vous mon noble protecteur inconnu, dont un seul regard m'apaisait et me calmait, où êtes-vous ? »

Chapitre 29

DEUX ASPECTS DE TIGRES

Sandrigo, en sortant du palais Imperia, ivre de joie et d'orgueil, avait quitté Venise et pris en toute hâte le chemin des gorges de la Piave. Il arriva vers neuf heures du soir au village de Nervesa et entra dans l'une des dernières maisons.

Là, une douzaine d'hommes étaient assemblés.

Sandrigo regarda ces hommes qu'il avait péniblement recrutés depuis quatre mois ; c'était tout ce qui lui restait de ses anciennes forces dans la montagne.

Mais on a vu que, loin d'être abattu, le bandit avait reformé dans Venise même une bande plus redoutable peut-être.

« Tout le monde est là ? dit-il. Bien. Combien sont-ils là-haut ?

– Six en tout, répondit l'un des hommes qui semblait être le second de Sandrigo. Quatre aux abords de la grotte ; deux devant la grotte du prisonnier.

– Il faut agir vite.

– Oui, Scalabrino a rôdé par ici pendant deux jours, et il pourrait bien revenir.

– Scalabrino ne reviendra plus ! dit le chef. Le vieux compte est réglé. »

Les bandits frémirent.

« N'oubliez pas ce que je vous ai promis, reprit Sandrigo. Le trésor est dans la grotte. Vous la fouillerez de fond en comble. Et quand vous aurez trouvé, il y a moitié pour vous. En route ! »

En quelques instants, les bandits furent dehors et se dispersèrent par des sentiers différents. Sans doute chacun d'eux avait reçu des

ordres antérieurs et savait ce qu'il avait à faire.

Sandrigo sortit le dernier, et, pensif, prit lentement le chemin de la Grotte Noire. Arrivé à mille pas environ de la grotte, il s'étendit derrière une grosse touffe d'arbustes et attendit.

L'attente dura une heure environ.

Au bout de ce temps, un sifflement prolongé traversa la nuit.

« C'est fait ! » murmura le bandit.

Il se leva alors et, sans plus prendre de précautions, s'avança rapidement vers la grotte où il entra.

L'intérieur de la grotte était éclairé par une torche.

Quatre hommes ligotés solidement étaient assis dans un coin, côte à côte, le dos à la muraille de granit.

« Il a fallu en tuer deux », dit le lieutenant de Sandrigo.

Sandrigo fit un geste d'indifférence.

Et jetant un regard sur les prisonniers, il dit :

« Déliez-les. »

En un instant, les quatre prisonniers furent détachés.

« Écoutez bien, dit Sandrigo. Vous étiez de ma bande. Vous vous êtes révoltés contre moi pour obéir à un intrigant, un homme qui n'est pas, qui ne sera jamais des nôtres. Bien plus, je viens de Venise. J'ai pu approcher de près des personnages à qui j'ai arraché la vérité sur cet homme qui est venu porter le trouble dans notre organisation. Savez-vous qui est celui que vous avez aveuglément adopté pour chef ? C'est un des principaux agents du Conseil des Dix. Son plan est bien simple : inspirer confiance à toutes les bandes de la montagne, les amener à Venise et les capturer d'un seul coup.

– Tu mens ! » dit l'un des prisonniers.

Sandrigo se leva, posa le canon de son pistolet sur le front de celui qui avait ainsi parlé et dit :

« Es-tu bien sûr que je mens ?

– Tu mens ! » répéta le prisonnier d'une voix ferme.

Une détonation retentit.

Le malheureux s'affaissa, la tête fracassée, et un murmure de craintive admiration parcourut les bandits. Froidement, Sandrigo se rassit sur l'escabeau qu'il avait pris en entrant.

« Je continue, dit-il. Voulez-vous être des nôtres ? Voulez-vous répéter à nos compagnons égarés ce que je viens de vous dire et les prévenir de l'effroyable danger qu'ils encourent ? Si vous êtes de vrais bandits, vous accepterez, et vous sauverez vos frères. Quant à moi, j'oublierai le passé, et vous admettrai au partage des trésors

qui sont ici. Décidez-vous sur l'heure.

– J'accepte ! fit l'un des prisonniers.

– J'accepte aussi, dit le second.

– Et toi ? fit Sandrigo, s'adressant au troisième.

– Moi, je dis comme le pauvre Luigi : tu mens !

– Tu es donc prêt à rejoindre Luigi ? gronda Sandrigo.

– Oui, plutôt que de trahir. Et vous deux, vous paierez tôt ou tard votre lâcheté… Frappe, Sand… »

Sandrigo, d'un geste foudroyant, avait levé son poignard. L'arme s'enfonça tout entière dans la poitrine.

Les deux traîtres détournèrent la tête, un peu pâles.

« Vous êtes pardonnés, leur dit Sandrigo. Vous êtes désormais des nôtres comme si rien ne s'était jamais passé. »

Ils baissèrent la tête en balbutiant un remerciement.

« Surveille-moi ces deux gaillards, murmura Sandrigo à l'oreille de son second, et au premier signe… pas de pitié ! »

Puis, à haute voix :

« Maintenant, que l'on commence les fouilles ! »

Sandrigo s'était dirigé vers le fond de la grotte, une torche à la main. Il parvint à une porte solidement verrouillée, et se pencha pour écouter. Aucun bruit ne lui parvint.

« Est-ce que l'homme serait mort ? » pensa-t-il.

Alors il ouvrit et entra. La lueur de la torche éclaira le cachot.

Dans l'angle le plus lointain et le plus sombre se tenait un homme accroupi, les vêtements en lambeaux, maigre, hâve, les yeux brillant d'un étrange éclat. C'était Bembo.

À la vue de cet inconnu qui entrait, une torche à la main, le poignard nu à la ceinture – la lame toute rouge encore ! – Bembo se mit à grelotter et se rencogna dans son angle.

« Vous venez me tuer ! bégaya-t-il. Oh ! je le vois !… L'impitoyable Roland trouve sa vengeance incomplète… il me fait tuer !… »

Le cardinal se traînait à genoux, Sangrino le regardait avec un étonnement plein de mépris. Et tout haut, d'un ton rude, il dit :

« Allons, messire cardinal, debout ! Vous êtes prince de l'Église, que diable ! Et c'est devant vous qu'on doit s'agenouiller, alors que vous vous traînez à mes pieds. Debout, vous êtes libre ! »

Bembo demeura à genoux, pétrifié.

« Libre ! bégaya-t-il.

– Faut-il vous le répéter ? Libre de sortir d'ici, libre de retourner à

Venise, libre de reprendre votre rang dans la société et l'Église, et dans le palais ducal où le doge vous attend.

– Libre ! répéta Bembo, Roland me fait donc grâce ! Je l'avais donc bien jugé ! Il est donc bien l'homme de toutes les générosités ! Oh ! que béni soit-il ! »

Un torrent de larmes s'échappa alors de ses yeux.

Il voulut se relever, mais il retomba.

« Seigneur ! hurla-t-il. Si ce n'était pas vrai ! Si c'était un tourment pareil à celui que je voulais lui infliger quand je descendis dans son enfer !… »

Sandrigo se baissa, saisit le cardinal, le remit debout et le secoua.

« Or çà, gronda-t-il, il faut que vous soyez devenu fou ! Vous êtes libre, vous dis-je ! Et ce n'est nullement une grâce de Roland Candiano qui vous délivre. C'est moi, moi Sandrigo !… Allons, venez ! »

Il l'entraîna, lui fit traverser la grotte pleine d'un bruit de pioches frappant le granit avec fureur.

Lorsque le cardinal fut dehors, lorsqu'il respira l'air pur et embaumé de la montagne, lorsque ses yeux, en se levant, aperçurent les étoiles dont le fourmillement scintillait au ciel, il demeura quelques minutes comme frappé de stupeur.

Sandrigo le fit asseoir et lui présenta un gobelet de vin, que Bembo avala d'un trait. Alors, ses idées devinrent plus nettes.

Il regarda autour de lui et commença à comprendre ce qui se passait.

« Qui êtes-vous ? dit-il à Sandrigo. Dites-moi votre nom, ô vous qui me délivrez, afin que je puisse le répéter dans mes prières jusqu'à la fin de ma vie…

– Décidément, ce n'est plus qu'une loque ! murmura le bandit. Je m'appelle Sandrigo, ajouta-t-il à haute voix. Mais si vous m'en croyez, vous aurez mieux à faire que d'offrir vos prières à Dieu qui ne s'en portera pas plus mal…

– Sandrigo ! répéta le cardinal.

– Oui, et je suis lieutenant des archers de Venise.

– Ah ! vous avez donc été envoyé pour me délivrer ?

– Je vous délivre parce que ça me plaît, répondit Sandrigo.

– Qu'importe ! Soyez béni, mon fils ! »

Bembo saisit les mains du bandit et les pressa fortement.

Tout à coup, il s'élança et disparut dans la nuit.

Ses forces, avec l'exercice, lui revenaient rapidement. Il

bondissait, franchissait les crevasses, sautait par-dessus des rochers, poussait des exclamations, bégayait des paroles sans suite.

Cette course folle dura plusieurs heures, et le soleil se levait lorsque Bembo revint à la grotte.

Sans doute il avait longuement réfléchi, sans doute bien des choses qui s'obscurcissaient dans sa mémoire étaient revenues en pleine clarté, car lorsqu'il reparut devant Sandrigo, celui-ci reconnut à peine cette physionomie dure et implacable qu'il voyait.

« À la bonne heure ! gronda le bandit, je vous aime mieux ainsi.

– Vous ne m'avez pas suivi ? interrogea Bembo.

– Pour quoi faire ? Je savais bien que vous reviendriez.

– Bien. Je suis donc réellement libre ?

– Vous en avez maintenant la preuve.

– C'est vrai. Où allez-vous me conduire ?

– À Venise, où vous êtes attendu.

– Bien. Partons donc à l'instant.

– Restaurez-vous d'abord, messire cardinal, puis changez de vêtements, car vous êtes à faire peur. »

Sandrigo indiqua au cardinal une sorte de salle ménagée dans la grotte ; une table s'y dressait, chargée de venaison et de bouteilles ; sur un escabeau, un costume complet de cavalier attendait.

Bembo s'habilla en toute hâte et se mit à dévorer le repas qui avait été préparé pour lui.

« Partons ! dit-il à Sandrigo, quand il sortit de la salle, transformé, plein de forces.

– À l'instant », dit le bandit.

Deux chevaux tout sellés étaient tenus en main par un homme.

Sandrigo sauta sur l'un, Bembo enfourcha l'autre avec une dextérité qui prouvait qu'il avait acquis l'habitude de l'équitation.

Alors, Sandrigo appela le bandit qui lui servait de lieutenant et lui donna quelques instructions à voix basse. Puis il ajouta :

« Et ces fouilles ?

– Aucun résultat.

– Il faut continuer. »

Le second secoua la tête avec un évident découragement.

« Par l'enfer ! gronda Sandrigo, fais plutôt sauter la montagne. »

Il fit un geste énergique et s'élança pour rejoindre le cardinal qui déjà descendait les flancs de la montagne.

Tant qu'ils furent sur les pentes, ils gardèrent le silence. Ils traversèrent ainsi le village de Nervesa, et prirent en plaine la belle

route de Trévise pour gagner Mestre et les lagunes de Venise.

« Monsieur le lieutenant, dit alors Bembo, je vous renouvelle l'offre d'une éternelle reconnaissance.

– Je l'accepte, fit narquoisement le bandit, bien qu'il n'y ait rien d'éternel en ce monde, pas même la reconnaissance des princes de l'Église !

– Cette nuit, reprit Bembo sans relever cette ironie, lorsque vous m'êtes apparu comme un sauveur, j'ai dû vous dire des choses dont je n'ai pas conservé un souvenir bien net. Il me semble pourtant vous avoir parlé de Roland Candiano.

– Oui ! vous me demandiez s'il vous faisait enfin grâce. »

Bembo eut un frémissement de rage. Il se contint et reprit :

« Roland Candiano serait-il de vos amis ?

– Je hais cet homme de toutes les puissances de mon être, et si je n'avais supposé en vous une haine semblable à la mienne, je vous eusse laissé pourrir dans le cachot où il vous avait jeté. Excusez ma franchise, messire !

– Parlez, parlez ! s'écria Bembo. Nulles paroles ne pouvaient m'être aussi agréables que celles que vous venez de prononcer.

– Eh bien ! parlons donc net : vous ne me devez aucune gratitude. En venant vous délivrer, je n'éprouvais aucun intérêt pour vous et je cherchais en vous une arme nouvelle contre Candiano. Je lui ai déjà porté quelques coups sensibles, ajouta le bandit avec un sombre sourire, j'ai pensé que vous m'aideriez à lui porter le dernier coup, le bon… celui dont on ne revient pas !

– Comptez sur moi, dit Bembo avec une force qui ne laissait aucun doute sur ses intentions. Mais j'ai besoin de savoir avec qui je fais alliance. Vous savez qui je suis, je ne sais pas qui vous êtes.

– Je vous l'ai dit : je suis lieutenant aux archers du capitaine général Altieri. Mais je ne le suis que depuis peu… depuis quelques heures à peine. Avant d'occuper cette fonction, j'étais bandit. »

Bembo regarda Sandrigo avec stupeur.

« Oui, cela vous étonne, fit Sandrigo ; mais il y a quelqu'un qui vous dira sur moi tout ce que vous désirez savoir, et ce quelqu'un-là, vous devez avoir en lui pleine confiance : le doge Foscari.

– Soit ! J'attendrai d'être à Venise pour savoir à quoi m'en tenir sur votre compte. En attendant, dites-moi ce que vous attendez de moi. »

Sandrigo parut réfléchir quelques moments, puis il dit :

« J'attends de vous deux choses ; la première, je vous l'ai dite,

c'est de m'aider de tout votre pouvoir contre Candiano.

– Cela est convenu ; voyons la deuxième chose.

– Eh bien, messire cardinal, si étrange que cela vous paraisse, j'ai été bandit avant d'être archer, et même bandit notable… Or j'aime… depuis peu, il est vrai, mais je suis l'homme des décisions rapides. J'aime donc une jeune fille…

– Et vous voulez que je vous aide à l'obtenir ?

– Non. C'est fait. Ce sont là des besognes que je ne confie à personne.

– Alors ?

– Écoutez-moi. Bandit hier, lieutenant aujourd'hui, j'ai besoin de m'imposer par un coup d'éclat à la société italienne, et de lui imposer en même temps celle qui deviendra ma femme.

– Pourquoi cela ?

– Parce que cette jeune fille, pour certaines raisons que vous comprendrez plus tard, risque de n'être accueillie qu'avec froideur. Or je veux que le lieutenant Sandrigo et sa femme puissent entrer partout la tête haute.

– Je comprends. Que faut-il pour cela ?

– Il faut que de hauts personnages assistent l'ancien bandit au jour de son mariage. Cela, je m'en charge encore. Il faut encore que la cérémonie soit éclatante, magnifique, et que la bénédiction nuptiale soit donnée par le plus haut personnage ecclésiastique de Venise, c'est-à-dire par le cardinal-évêque en personne !

– Voilà donc pourquoi vous m'avez délivré ! s'écria Bembo.

– Non ; je vous ai tiré de la Grotte Noire parce que nous ne serons pas trop de deux hommes tels que nous pour abattre Roland Candiano.

– Je suis de votre avis, dit Bembo. Hâtons-nous donc ! Tant que nous serons dans ces parages, je ne me croirai pas en sûreté. »

Les deux cavaliers reprirent le galop qu'ils avaient interrompu pour converser. Vers deux heures de l'après-midi, Bembo était dans son palais, au grand ébahissement de ses serviteurs qui le croyaient à jamais disparu. Une heure plus tard, accompagné de Sandrigo, il entrait dans le cabinet du doge Foscari.

« Vous voyez, monseigneur, que je tiens parole », dit Sandrigo.

Le doge remercia Sandrigo d'un geste, et examina Bembo.

Il fut réellement effrayé du changement qui s'était opéré dans le visage du cardinal. Ces quelques jours passés dans la Grotte Noire avaient bouleversé Bembo plus que les six ans passés au fond des

puits n'avaient bouleversé Roland.

La peur est peut-être en effet l'agent le plus actif et le plus puissant de désorganisation.

Or, Bembo avait eu peur au-delà de toute expression.

« Mon pauvre ami ! fit le doge en lui serrant les mains.

– Oui, je suis changé, n'est-ce pas, monseigneur ? Et pourtant, il n'y a guère que quelques jours que je souffre. Mais chacune de ces journées a été un siècle. »

Il baissa la voix :

« Il faut que je vous parle au plus tôt.

– Dès ce soir.

– Où ?

– Notre rendez-vous ordinaire : le Pont des Soupirs.

– Bien… Roland est vivant.

– Je le sais.

– Il est déchaîné contre nous. La vengeance de cet homme sera affreuse, si j'en juge par ce que je viens de voir. »

Le doge était brave autant que Bembo était lâche.

Mais il ne put s'empêcher de frissonner.

Et s'adressant à Sandrigo, il dit :

« Monsieur le lieutenant, dit-il, je vous rends grâce. Le cardinal est un de nos amis les plus chers, un des plus fermes soutiens de l'État. Soyez donc remercié pour nous l'avoir ramené si promptement. À ce que vous venez de faire, je puis mesurer ce que vous êtes capable de faire. Continuez à nous servir… à servir la république, et soyez assuré que le grade que nous vous avons octroyé n'est qu'un acheminement à d'autres plus dignes de votre valeur. »

Ivre de joie, sûr désormais de sa fortune, Sandrigo s'inclina et déjà il entrevoyait à son côté l'épée dorée du capitaine général.

Bembo et lui prirent congé du doge et rentrèrent ensemble au palais du cardinal.

« Mon cher ami, dit alors Bembo, vous voilà sur le chemin des honneurs et de la fortune. Foscari a l'habitude de mesurer ses paroles et de ne promettre que ce qu'il peut tenir. Soyez sûr que, de mon côté, je vous pousserai autant qu'il sera en mon pouvoir.

– J'y compte, par tous les diables ! répondit Sandrigo.

– Venez me voir demain. Ce soir, je dois m'entendre avec une personne qu'il est nécessaire que je consulte. Demain nous pourrons donc causer utilement.

– D’ici là, je vais commencer à agir, fit Sandrigo en se levant pour se retirer. Mais vous pouvez dès maintenant me donner une réponse à ce que je vous demandais sur la route des lagunes.

– Que me demandiez-vous donc, mon cher ?

– Je veux que mon mariage soit béni en présence de tout Venise, dans la cathédrale de Saint-Marc, par le cardinal-évêque !

– Honneur rare et réservé aux grands dignitaires. Mais je ne puis rien vous refuser : il sera fait comme vous dites. À propos, comment se nomme la jeune fille ?

– Vous allez comprendre la nécessité d’imposer une femme à la société vénitienne. Celle que j’épouse s’appelle Bianca, et c’est la fille de la courtisane Imperia. »

Sandrigo, en disant ces mots, s’était incliné, et il se retira. Bembo était demeuré immobile, comme frappé d’un coup de foudre.

Ce ne fut qu’au bout de dix minutes qu’il put reprendre ses esprits, et alors il murmura :

« Bianca ! Il épouse Bianca !… Et c’est moi qui vais bénir leur union ? L’aventure est plaisante ! »

Il éclata d’un rire terrible. Puis, appelant son valet de chambre, il se fit habiller de ce costume à demi cavalier qu’il portait en dehors de ses fonctions ecclésiastiques.

Bientôt, il sautait dans sa gondole, et dit quelques mots au barcarol. Un quart d’heure plus tard, la gondole de Bembo s’arrêtait devant le palais d’Imperia.

Bembo, en débarquant, marcha droit sur le magnifique escalier du palais. Il redressait sa taille courte et ramassée. Une sombre expression de menace violente convulsait son visage, et sa main se crispait sur le manche de son poignard. Ainsi dépouillé – en cette minute où la passion l’exorbitait – de ce masque d’hypocrisie qui le rendait hideux, emporté comme vers un rêve d’amour et de sang, la démarche fatale, Bembo paraissait un autre homme. Il était presque insupportable à voir. Il entra en grondant :

« Les tuer toutes deux, plutôt que cela ! »

À l’instant même où le cardinal entrait dans le palais, une autre gondole légère et rapide s’approchait de la demeure d’Imperia.

Et l’homme qui en débarquait bientôt, c’était Sandrigo !

Pendant que Sandrigo et Bembo entraient dans cette nouvelle phase de leur destinée, pendant que Roland accomplissait au loin la mission inconnue qu’il avait entreprise et que Scalabrino tombait dans le traquenard de Bartolo, le patron de *l’Ancre d’Or,* enfin

pendant que Juana continuait à veiller sur le vieux Candiano essayant vainement de se soustraire à ses tristes pensées, en cherchant un refuge dans le dévouement, trois personnages de ce récit évoluaient de leur côté dans l'orbe inexorable du malheur ; nous voulons parler de Léonore, d'Altieri et de Dandolo.

Nous reprenons donc le simple exposé de leurs faits et gestes à cette nuit où Roland Candiano fut sauvé dans la maison de l'île d'Olivolo par Léonore.

La jeune femme, on l'a vu, avait péniblement regagné le palais d'Altieri, délivré Imperia, et était tombée dans sa chambre, à bout de forces, presque mourante. Tout de suite, une fièvre ardente s'était déclarée. Ses femmes qui la trouvèrent délirante, la déshabillèrent, la couchèrent dans son lit et prévinrent aussitôt le capitaine général. Altieri ne s'était pas couché.

Après la scène d'Olivolo, il était rentré chez lui, très calme en apparence, mais bouleversé en réalité par une double terreur. D'abord Roland Candiano lui échappait.

Il tenait pour très exact le récit de Léonore et était convaincu qu'elle l'avait prévenu assez à temps pour qu'il pût s'éloigner. Où était-il maintenant ? Que méditait-il ?

Ah ! qu'il fût loin ou près de lui, il n'y avait pas d'existence possible pour Altieri tant que Roland vivrait.

Dans le trajet de l'île d'Olivolo à son palais, Altieri ne songea qu'à ce duel à mort où il pressentait vaguement qu'il ne serait pas le plus fort. Vingt fois il s'arrêta frissonnant, s'attendant à voir l'ennemi surgir de l'ombre et le frapper du coup mortel. Il sondait les ténèbres et s'avançait ramassé sur lui-même, le pistolet chargé à la main. Quand il fut enfin dans sa chambre, il respira.

Il essuya la sueur froide qui coulait de son front et résuma la situation : Roland était fort sans doute, mais lui ! Lui, Altieri qui commandait à toute une armée, qui donc oserait l'attaquer dans ce palais toujours plein, nuit et jour, d'officiers et d'hommes d'armes qui montaient la garde ?

Mais dès qu'il fut parvenu à se rassurer, l'autre terreur s'empara de lui plus violemment encore. Altieri conspirait !…

Depuis des temps lointains déjà, il avait entrevu la magistrature suprême comme le couronnement de sa vie d'ambitieux. Lorsque le doge Candiano fut renversé par la foudroyante et soudaine révolution au palais sur laquelle s'ouvre ce récit, Altieri s'aperçut un peu tard qu'il avait surtout travaillé pour le Grand Inquisiteur

Foscari. En effet, à cette époque, Altieri n'avait pour lui que quelques officiers et un certain nombre de patriciens, Foscari tenait le conseil des Dix, le tribunal des inquisiteurs, les Conseils, toutes les forces légales de Venise.

Un moment, dans cette terrible nuit où le vieux Candiano fut aveuglé et où son fils fut jeté dans les puits, Altieri eut la pensée de lutter contre Foscari. Il l'eût entrepris – et peut-être avec succès – si toute son énergie vitale ne s'était concentrée sur un but unique : Obtenir Léonore !

Foscari, devenu doge, lui avait d'ailleurs offert de belles compensations : le commandement suprême de l'armée, qui, légalement, devait rester dans les mains du doge, avait été confié à Altieri.

Après son mariage avec Léonore, lorsqu'il fut bien convaincu que la fille de Dandolo ne serait jamais sa femme que de nom, Altieri s'était rejeté sur l'ambition. Être doge !…

Et pour être doge, il fallait renverser Foscari, son complice !

Lentement, avec des précautions qui révélaient un esprit subtil et prévoyant, Altieri prépara sa conspiration. Il entrevoyait déjà la certitude du succès ; il avait pour lui les principaux chefs de l'armée et la foule de patriciens, toujours ombrageux et mécontents ; il allait enfin tenter un grand coup, lorsqu'il apprit soudain l'évasion de Roland, puis son arrivée dans Venise.

Il fallait tout d'abord se débarrasser d'un pareil adversaire.

Le nom de Candiano était populaire.

Roland était aimé des barcarols, des marins du port, du peuple qui pouvait le porter au palais ducal dans un de ces irrésistibles mouvements dont il avait déjà donné des exemples. Altieri prit avec Dandolo des mesures qui aboutirent au résultat que l'on a vu.

Mais si Altieri conspirait contre le doge Foscari pour mettre sur sa tête la couronne ducale, il était du moins assuré que le secret était rigoureusement gardé. Quelques hommes seulement étaient au courant de l'entreprise, et le capitaine général était sûr de ces hommes. Chacun d'eux, en effet, eût risqué sa tête dans une trahison. Et c'est à ce moment-là que Léonore lui révélait qu'elle savait tout !…

Il n'y avait qu'une personne au monde qui fût en situation de révéler la conspiration sans danger pour elle : c'était Léonore.

Il frémit d'épouvante et d'horreur.

S'il tuait Léonore, il comprenait que son existence était désormais

vide et sans but. S'il ne la tuait pas, il était à la merci d'un mot échappé, d'un mouvement de colère…

Le dilemme fut très clair et effroyable :

Vivre sans Léonore, ou mourir par elle !

Comme il en était là de ses pensées, on vint lui dire que Léonore en proie à une fièvre violente délirait dans son lit où on l'avait couchée. Tout disparut à l'instant de l'esprit d'Altieri ; comme autrefois, chez Dandolo il n'y eut plus chez lui que la pensée de sauver d'abord celle qu'il aimait – il verrait ensuite.

Pâle, mais calme en apparence, il pénétra pour la première fois dans la chambre de sa femme. Il vit Léonore dans son lit, le visage très rouge, plaqué de taches livides. Elle était immobile, ses yeux étaient fermés, ses lèvres fortement serrées s'ouvraient seulement par intervalles pour une respiration sifflante.

« Qu'on prévienne notre médecin, ordonna Altieri.

– C'est fait, monseigneur », répondit la femme de chambre de Léonore.

Il fit un signe de tête, s'assit et prit dans sa main la main de Léonore qui pendait par-dessus les couvertures.

Il tressaillit – peut-être de joie, peut-être de douleur.

C'était la première fois qu'il serrait cette main fine et délicate, et c'était la mort proche qui la mettait dans la sienne !

Un silence lugubre pesait sur cette scène.

Tout à coup, ce silence fut interrompu par quelques paroles très distinctes que prononçait Léonore. Le délire la reprenait.

Dès lors, elle se mit à parler longuement, tantôt à son père, tantôt à Roland… Altieri frémissait de rage. Elle demandait pardon, jurait que son amour était demeuré pur, fidèle, comme au jour lointain du premier regard de tendresse !

Et brusquement, elle cessa de parler à Roland.

Ce fut à lui-même, Altieri, qu'elle s'adressa dans son délire.

Des noms lui échappèrent… c'était tout le secret de la conspiration qui allait sortir de ses lèvres…

Livide, terrible, Altieri se tourna vers les femmes et rugit :

« Que faites-vous là, vous autres ? Dehors ! Vous la troublez ! Vous êtes cause que son délire augmente ! Dehors, vous dis-je !… »

Les femmes, terrifiées par cet incompréhensible accès de fureur, étaient déjà sorties, qu'il continuait de crier pour couvrir les paroles de Léonore. Quand il se vit seul avec elle, il eut autour de lui un regard farouche, puis il alla s'assurer que nul ne s'était arrêté dans

la pièce voisine.
Alors, il revint s'asseoir près de Léonore, et, hagard, il écouta.
Oui ! elle parlait de la conspiration, elle en disait les détails, les précisait et, à chaque instant, revenait le nom d'Altieri.
Puis, avec la même soudaineté, elle se tut, s'affaissa dans une sorte de prostration. À ce moment, on heurta à la porte.
« Qui est là ? gronda Altieri en sursautant.
– Le médecin ! » répondit une voix du dehors.
Altieri respira. Le médecin, vieillard compassé, entra en se courbant devant le redoutable seigneur.
« Maître, dit Altieri, une chute qu'a faite la signora a provoqué en elle une forte fièvre.
– Bien, bien, nous allons voir, monseigneur. »
Le vieux s'approcha du lit, examina longuement la malade, penché sur elle, grommelant des mots sans suite, invoquant le divin Hippocrate, et finalement, il se releva vers le capitaine général.
Le vieillard demeura tout blême, le visage décomposé par la terreur.
Altieri était penché sur lui, le poignard nu à la main !
Que Léonore eût dit un mot, et c'en était fait du malheureux.
« Monseigneur, balbutia-t-il… je ne comprends pas… »
Altieri éclata de rire :
« Ne faites pas attention, maître ! Je crois en vérité que j'ai le délire moi-même. Mais venez… venez donc !… »
Il avait rengainé son poignard et, violemment, entraînait dans la pièce voisine le vieillard encore tout ébahi et épouvanté.
« Excusez-moi, fit Altieri. On a de ces moments de folie lorsque le cœur est plein d'une mortelle angoisse. Mais veuillez me dire ce que vous pensez… »
Le vieillard commença par donner quelques conseils touchant la précieuse santé de monseigneur.'
Puis, lentement, il expliqua la situation de la signora.
Elle était en danger de mort et devait être veillée nuit et jour.
« Bien ! Je la veillerai, moi.
– Admirable dévouement, monseigneur ! »
Le brave émule d'Hippocrate indiqua alors les remèdes qui lui parurent les plus efficaces en cette circonstance et finit par se retirer en disant qu'il reviendrait dans la matinée.
« Vous ferez mieux, maître ! dit Altieri. Vous vous installerez dans ce palais, et je vais vous faire préparer un appartement. »

Le vieillard s'inclina, très flatté en apparence.

Mais il ne put s'empêcher de jeter un regard inquiet sur le poignard qu'Altieri avait remis à sa ceinture.

Cependant, le capitaine général était rentré dans la chambre de Léonore où il s'était enfermé. Mais, avant, il avait fait venir son intendant, sorte de majordome à demi domestique, à demi soldat, et lui avait dit :

« Tu as vu le maître chirurgien que j'ai installé ici ?

– Oui monseigneur.

– Eh bien, si cet homme sort du palais avant que j'en aie donné l'ordre, tu es mort. »

Le valet savait parfaitement que le seigneur capitaine général plaisantait rarement. Il prit donc la menace fort au sérieux, et plaça des sentinelles devant la porte du pauvre médecin. Il demeura d'ailleurs convaincu que son maître voulait simplement être sûr d'avoir le médecin à portée, et comme tout le monde, il admira le dévouement d'Altieri qui ne quittait plus le chevet de la malade.

Il ne permettait à personne d'entrer dans la chambre et administrait lui-même les médicaments.

Cela dura cinq jours et autant de nuits.

Assis dans un fauteuil, à deux pas du lit, Altieri guettait anxieusement les paroles qui s'échappaient des lèvres de sa femme ; une sorte de régularité s'était établie dans la maladie ; le délire violent pendant lequel elle parlait à haute voix survenait en général le soir vers huit heures et s'apaisait environ deux heures plus tard ; alors, il y avait une accalmie jusque vers les quatre heures du matin ; Altieri verrouillait alors la porte et dormait dans son fauteuil d'un sommeil aussi agité que celui de la malade.

Léonore revint au sentiment de la vie le matin du sixième jour, c'est-à-dire qu'elle eut conscience de souffrir atrocement dans son corps et dans son âme.

Immobile, toute raide, dans le grand silence lourd que le seul bruit imperceptible de sa respiration faisait plus lourd encore, elle espérait vaguement que ses yeux ne se rouvriraient plus, que plus un geste, plus un mot n'émanerait d'elle, et qu'elle allait s'endormir pour ne plus jamais se réveiller. Alors, elle compulsa le drame de sa vie, établit le bilan de son désastre.

Son crime – nous employons ici les termes qui durent se formuler dans cette pauvre pensée affolée – son crime avait duré plus de six ans et s'était traduit par des actes définitifs.

Le crime, c'était de ne pas avoir aimé Roland autant qu'elle en était aimée. Roland était demeuré fidèle. Elle avait trahi.

Elle ne l'avait pas aimé de tout amour, puisqu'elle avait douté de lui ! puisqu'elle avait pu écouter l'accusation de la courtisane !

Dans la nuit des fiançailles, lorsque devant le Conseil des Dix, Imperia affirma que Roland était son amant et qu'il avait tué Davila par jalousie, elle aurait dû penser et crier :

« Tu mens, Roland est à moi tout entier, comme je suis à lui tout entière. »

Lorsque la vieille dogaresse Silvia avait voulu l'entraîner vers l'escalier des Géants pour soulever le peuple, elle aurait dû crier :

« Courons, mourons avec lui ! Car lui et moi nous ne sommes qu'un seul être et rien ne peut nous désunir. »

Lorsque son père lui avait juré que Roland gracié s'était enfui de Venise, elle aurait dû crier :

« Tu mens ! Car Roland libre ne chercherait de refuge nulle part ailleurs que près de moi. »

Lorsque son père, encore, lui avait annoncé la mort de Roland, elle aurait dû crier :

« Tu mens ! Car Roland aurait eu la force de se traîner jusqu'ici pour mourir avec moi, dans mes bras. »

Et lorsqu'elle avait marché à l'église de Sainte-Marie, à l'église consacrée aux vierges fidèles, elle aurait dû crier :

« Je n'épouse pas Altieri, puisque je suis l'épouse de Roland. Et ne pouvant être à lui, j'épouse la mort ! »

Oui ! voilà ce qu'elle aurait dû crier, en se poignardant au pied de l'autel des vierges pures, des vierges qui savaient aimer d'amour.

Il est nécessaire que nous le répétions ici : cet admirable *lamento* d'amour n'est pas de notre création ; nous en avons retrouvé les motifs dans une longue lettre que Léonore écrivit peu après et qui était une sorte de confession.

Ainsi donc, voilà quelles étaient les formes visibles qu'avait pris son crime. Et ce crime, qui avait été le doute, la négation de l'amour, s'était perpétré six ans – jusqu'à cette minute où l'aveuglante vérité l'avait éblouie.

Roland n'était pas mort.

Roland était demeuré six ans dans les puits.

Et elle, misérable – pour nous pauvre martyre ! – avait trahi, avait terni à jamais la pureté de son amour en acceptant la déchéance d'un mariage.

En vain avait-elle sauvegardé, par une dernière résistance, par un dernier effort de fidélité, la pureté de son corps ; en vain avait-elle mis entre elle et celui qu'elle avait accepté pour mari d'infranchissables barrières, elle n'en était pas moins déchue.

Et c'est cela qu'avait dû penser Roland, puisque dans cette tragique entrevue de l'île d'Olivolo, il était demeuré devant elle muet et glacé. C'était donc fini !

Alors, la mort seule, la mort libératrice devenait un refuge possible. Voilà ce que pensa Léonore dans cette heure de désolation où, le délire l'ayant quittée, la vie se reprenait à sourdre dans sa robuste nature.

Et comme elle demeurait ainsi prostrée dans un anéantissement de tout espoir, comme elle fermait plus violemment les yeux pour appeler plus vite la nuit éternelle, un murmure de voix, tout près d'elle, la frappa soudain. Elle écouta, et pour la première fois depuis qu'elle pouvait penser, songea à s'étonner d'être là, dans son lit.

Elle se rappela tout à coup qu'elle était tombée au milieu de la chambre. Sans doute ses femmes l'avaient couchée. Mais quel temps s'était écoulé ? Une heure ? Un jour ?

Elle écouta. Les voix étaient basses mais très distinctes.

Ce n'étaient pas des voix de femmes comme elle avait imaginé au premier instant : c'étaient des voix d'hommes.

Elle les reconnut presque aussitôt et employa tout ce qu'elle avait encore de forces à ne faire aucun geste, à contenir l'horreur qui voulait exploser sur ses lèvres.

Ces voix qu'elle venait de reconnaître, c'étaient celles d'Altieri et de Dandolo – de son mari et de son père !…

« Cinq jours que cela dure !… disait Altieri. Cinq mortelles journées d'angoisses et de terreur…

– Ainsi elle a parlé ! reprenait Dandolo.

– Elle a parlé… elle va parler encore… dès que le délire lui revient, elle expose toute la conspiration et prononce des noms…

– Le mien ! haleta Dandolo.

– Non ; tous excepté le vôtre. »

Il y eut une minute de silence.

Léonore entendit un rauque soupir. C'était son père qui si près d'elle, respirait fortement à se sentir rassuré.

Elle comprit tout !

Elle avait eu le délire, elle avait dit ce qu'elle savait, et Altieri s'était installé chez elle pour la surveiller !… Et maintenant, il en

appelait à Dandolo, le père de la mourante, pour prendre sans doute quelque terrible résolution.

« Peut-être, continuait Altieri, ne sait-elle pas que vous êtes des nôtres ; ou peut-être même, dans son délire, l'idée de ne pas vous dénoncer, vous, son père, demeure-t-elle vivante…

– Ainsi, elle dit tout !… tout, excepté mon nom !

– Tout excepté cela !

– Mais si on l'entendait !… oh ! si on l'entendait !…

– Il est certain que si nous étions arrêtés, vous le seriez fatalement ! »

Encore un silence.

Léonore percevait le frémissement des deux hommes près d'elle.

Altieri reprit :

« Le délire lui vient le soir, et dans la nuit ; maintenant, elle dort tranquille… Oh ! ces nuits… Quelques-unes encore semblables à celles que j'ai passées là écoutant aux portes, le poignard à la main, prêt à tuer quiconque aurait entendu, tressaillant au craquement d'un meuble, inondé de sueur au bruit d'une porte qui s'ouvre… oui, encore quelques nuits pareilles, et je sens que je deviendrai fou… Je n'en puis plus, et je vous ai fait venir… vous, son père…

– Je vous relèverai, dit vivement Dandolo. Reposez-vous, je veillerai à votre place… »

Altieri secoua tragiquement la tête.

« Il n'est pas question de repos, dit-il sourdement.

– De quoi est-il question ? » demanda alors Dandolo d'une voix où Léonore surprit la profonde angoisse de l'être qui se débat devant quelque catastrophe prochaine.

Et tout à coup Altieri prononça :

« Il ne faut pas qu'on l'entende !… Et pour cela il n'y a qu'un moyen… un seul…

– Un moyen ? balbutia le père dont les cheveux se hérissèrent d'horreur.

– Oui : il ne faut plus qu'elle parle !… Écoutez… vous savez si j'ai aimé votre fille, et si je l'aime encore…

– Taisez-vous ! oh ! c'est affreux…

– Je l'aime, vous le savez bien, par l'enfer ! Je l'aime et c'est ce qui cause mon désespoir. Elle me hait, me méprise, me maudit. Et moi, je l'aime… Et je n'en puis plus. Il faut que je meure – ou qu'elle meure !

– Taisez-vous ! gronda le père.

– Je ne me tairai pas ! Car je vous ai fait venir à bout de forces, pour vous dire cela, pour que vous preniez votre part de la fatalité qui m'accable. C'est vous qui me l'avez donnée… Donnée ! Dérision ! Vous ne savez pas que depuis le jour de notre mariage, nous vivons étrangers l'un à l'autre ! Mille fois j'ai été sur le point de la tuer ! Mille fois je me suis approché d'elle pour en finir avec une telle torture, en faisant disparaître la cause même de la torture ! C'en est assez, vous entendez ! Je ne puis plus ! Je n'irai pas plus loin… Je l'aime, j'en deviens insensé… et depuis cinq jours, j'ai souffert plus qu'en cinq ans. Je l'ai entendue appeler son fiancé, le supplier, lui demander pardon, lui crier son amour, et chacune de ses paroles a été un coup de poignard pour moi… Et voici que pour comble, elle devient une menace de mort… C'en est assez, vous dis-je ! Voulez-vous vivre désormais dans une perpétuelle terreur, être à la merci d'un caprice de femme, d'un mouvement de vengeance ! Dites… voulez-vous finir, vous aussi, sur l'échafaud ?…

– Ma fille ! ô ma fille !… » murmura Dandolo.

Et la terreur, une fois de plus, l'emporta dans l'âme misérable de ce père. Seulement, pour sauver sa fille, il essaya d'une faible tentative.

« Peut-être, bégaya-t-il, ne parlera-t-elle jamais plus de ces choses !… Peut-être, quand elle sera guérie, obtiendrez-vous d'elle l'assurance d'un silence absolu… Oh ! grâce… attendez… je suis sûr que ma fille se taira… »

À cet instant, Léonore fit un mouvement.

Les deux hommes, pantelants, se turent et la regardèrent.

Elle se tourna vers eux, ouvrit les yeux… non plus des yeux troublés par le délire, mais des yeux clairs, implacables…

Les deux hommes virent ce regard où brillait la flamme de l'intelligence, où les vapeurs froides du délire s'étaient dissipées.

Tous deux eurent le même frisson glacial.

Ils comprirent que Léonore avait tout entendu.

Elle se souleva, rassembla toutes ses forces pour rendre sa voix plus ferme, et prononça :

« Vous vous trompez, mon père, je ne me tairai pas… je parlerai… Dès que je serai debout, je vous livrerai tous les deux. »

Et comme ils se taisaient, frappés de stupeur, elle ajouta :

« Vous avez rompu le pacte que nous avions conclu dans l'île d'Olivolo ; en profanant cette retraite de votre présence détestée, vous me déliez du silence que je m'imposais ; je parlerai donc. »

Altieri se trouvait le plus près du lit.

Il pencha sur Léonore un visage convulsé par la terreur. À ce moment, la passion qui jusqu'à ce jour avait été le grand mobile de ses actes et de ses pensées s'effondra d'un coup. La minute d'avant, il désirait passionnément Léonore ; la minute après, il la haïssait aussi profondément que s'il l'eût haïe depuis toujours.

Il voulut prononcer quelques mots – probablement une insulte suprême. La voix expira dans sa gorge. Alors, lentement, il leva le bras, cherchant la place pour frapper, pour tuer d'un seul coup.

Léonore, avec un indicible sourire de délivrance, fixa le poignard qui jeta un reflet dans le demi-jour. Le bras, soudain, s'abattit.

Mais sous une brusque et violente poussée, l'arme dévia, laboura l'oreiller, à deux pouces du visage de Léonore, et Altieri, sous cette même poussée furieuse, chancela, fut éloigné du lit de trois pas.

Et Dandolo se plaça devant sa fille, sombre, livide, tragique.

« Je ne veux pas que ma fille meure ! gronda-t-il.

– C'est toi qui m'as repoussé ? demanda Altieri, presque insensé, sachant à peine ce qu'il disait et ce qu'il faisait.

– Oui, c'est moi.

– Tu veux donc mourir aussi ?

– Tout, plutôt que de permettre que tu la touches. »

Altieri souffla fortement, se ramassa. L'instinct de sauvegarde qui dominait la violence déchaînée lui fit comprendre qu'il devait opérer sans bruit.

Il regarda Dandolo. Jamais il ne l'avait vu tel.

Cet homme faible, hésitant, facile à effrayer, venait de se transformer. Il était terrible. L'âme ancestrale des héroïques Dandolo, des vieux doges qui avaient fait la grandeur et la puissance de Venise, se réveillait en lui.

Il était plus encore, il était mieux : il était le père.

Altieri descendait aux abîmes de la terreur à mesure que Dandolo s'élevait. Il bégaya :

« Misérable, tu veux donc que nous portions notre tête au bourreau ! Insensé, tu as donc appétit de l'échafaud !

– Ah ! éclata Dandolo dans un sanglot terrible, la mort, le bourreau, l'échafaud, l'infamie, la prison, tout, tout, plutôt que cette suprême lâcheté ! Lâche ! Je l'ai été ! Toute ma vie, je me suis débattu contre la lâcheté. Je t'ai vendu ma fille, je t'eusse vendu mon âme ! eh bien ! je me reprends, voilà tout ! Le titre que tu m'as donné, je n'en veux pas ; la gloire, la puissance, le vieux palais

empli de richesses, reprends tout ! Moi, je me reprends et je reprends ma fille. »

Altieri fit un pas. Dandolo tira son poignard et dit :

« Je te conseille de ne pas approcher de ma fille, si tu ne veux que je devance la besogne du bourreau.

– Mort pour mort, rugit Altieri, j'aime mieux en finir ici ! »

Et il se jeta sur Dandolo écumant. La lutte fut rapide et silencieuse. Il y eut quelques grondements, quelques chocs d'acier.

Puis soudain, Altieri s'affaissa, l'épaule droite traversée de part en part. Il roula au pied du lit et essaya encore de saisir la main de Léonore. Mais le père, d'une poussée, l'envoya rouler plus loin… La blessure était sérieuse, non mortelle.

Altieri ne perdit pas connaissance.

Les yeux agrandis par la terreur, la face décomposée par la rage autant que par la souffrance, il regarda ce qui allait se passer.

Dandolo, une fois Altieri repoussé, s'était tourné vers Léonore.

Il ne dit pas un mot. Mais il s'agenouilla, prit la main de sa fille, y appuya son front brûlant et éclata en sanglots.

Léonore se pencha vers lui et murmura :

« Mon père !

– Pardonné ! cria Dandolo dans une indicible explosion de joie.

– Reconquis, mon père ! » répondit Léonore tandis qu'une expression de fierté illuminait son visage.

*

* *

Dandolo s'était relevé.

« Tu ne resteras pas ici, dit-il d'une voix qui tremblait ; je vais te faire emporter, là-bas, dans notre maison de l'île d'Olivolo… c'est moi qui te guérirai, je te l'assure, va, j'en suis sûr maintenant. Nous reprendrons notre vie de jadis, tous deux seuls, rendus l'un à l'autre… Attends… je vais appeler, donner des ordres… heureusement, il n'y a rien de changé à notre maison… »

Léonore secoua la tête.

« Mon père, dit-elle, vous oubliez qu'Olivolo n'est plus à nous… »

Dandolo demeura atterré…

Il avait oublié cela ! Il avait oublié Roland ! Il murmura :

« La maison est vendue !

– À un étranger ! fit vivement Léonore.

– Eh bien ! peu importe ! reprit Dandolo. Nous louerons une maison…

– Mon père, dit Léonore avec fermeté, vous oubliez qu'une fille des Dandolo n'a jamais quitté la maison du mari qu'elle avait accepté… Ne craignez rien pour moi. Tout à l'heure je voulais mourir. Maintenant il faut que je vive… pour vous, mon père… sinon pour d'autres. Le seigneur Altieri comprend sans doute ma pensée… Il sait que jamais un mot ne sortira de ma bouche qui puisse trahir son secret. Il sait que s'il trompait à nouveau notre pacte, s'il entrait encore ici les conséquences en seraient terribles pour lui… Il sait que si un malheur m'arrivait, l'échafaud se dresserait pour lui, car vous seriez là pour le dénoncer… N'est-ce pas, seigneur Altieri, que vous acceptez ainsi les choses ?…

– J'accepte ! dit sourdement le capitaine général.

– J'ajoute, reprit Léonore, que mon père sera libre d'entrer ici à toute heure de jour et de nuit…

– Cela est inutile, dit alors Dandolo ; puisque tu ne veux pas sortir d'ici, ma fille, j'y reste. La pièce voisine sera mon appartement ; et nul n'entrera dans cette chambre qu'en me passant sur le corps… »

D'un signe de tête, Altieri indiqua qu'il approuvait cet arrangement. Alors, d'un effort qu'une nature aussi énergique que la sienne pouvait seule accomplir, il se leva, et sans tourner la tête vers Léonore et Dandolo, d'un pas presque ferme, il gagna la porte, tira les verrous et disparut.

Chapitre 30

LE CAMP DU GRAND-DIABLE

Il faut que nous revenions maintenant à Roland Candiano. On a vu qu'après son étrange rencontre avec Léonore, il avait chargé Scalabrino de quelques ordres aux chefs de la montagne et de la plaine, et qu'il s'était aussitôt éloigné de Venise.

Roland se donnait à lui-même ce prétexte, qu'il fallait voir au plus tôt Jean de Médicis et empêcher à tout prix sa conjonction avec le doge Foscari.

En réalité, il fuyait Venise, parce que Venise lui était insupportable, parce qu'il avait peur d'une nouvelle rencontre avec Léonore, peur de lui-même, peur de son amour !

« Quoi ! se disait-il tout en chevauchant le long des routes ombragées de cyprès monstres, de cèdres et de sycomores géants, quoi ! je l'aime donc encore à ce point ! Quoi ! j'ai souffert une éternité de douleur, son nom a meurtri mes lèvres à chaque seconde, chaque pulsation de mon cœur a été un soupir d'amour et elle m'a trahi odieusement, comme la dernière des malheureuses du port n'eût pas trahi son barcarol préféré ! Quoi ! elle a profité de ce que j'étais dans un cachot pour se donner à un autre ! Elle savait que je pleurais des larmes de sang et courait à l'autel !… Et je l'aime encore !… De quelle boue est donc fait mon cœur !… Cette nuit, froide, impassible, tandis que je mordais ma langue pour arrêter le cri d'amour qui montait à mes lèvres, a-t-elle eu seulement un mot de regret !… Elle m'a fait l'aumône de me tirer du guet-apens, elle m'a fait la charité d'un peu de liberté. Elle a fait cela comme elle l'eût fait pour tout autre proscrit… »

Roland enfonçait alors ses éperons dans les flancs de sa monture et se lançait dans un galop furieux, comme s'il eût espéré que le cheval fou de douleur l'entraînerait dans quelque précipice…

Puis, peu à peu, les pensées de vengeance se substituèrent aux pensées d'amour et de désespoir. Roland songea à ce Foscari qui était une des causes les plus directes de son malheur. Il évoqua fortement la terrible scène de l'aveuglement de son père.

« Il ne s'est rien passé de nouveau, murmura-t-il. Léonore n'existait plus pour moi. Elle n'existe pas davantage maintenant. Mais ce qui existe, c'est l'infernal Foscari ; c'est son ambition ; et si je le laisse faire, l'homme qui a supplicié mon père deviendra le maître de l'Italie… Mais je suis là… et quant aux autres, nous verrons, ensuite ! »

Dès lors, il concentra toute sa force de raisonnement sur la mission qu'il entreprenait : empêcher par tous les moyens, même par la violence, une entente entre le doge Foscari et Jean de Médicis.

Il avait pris ses renseignements.

Et d'ailleurs, les faits et gestes du célèbre capitaine étaient anxieusement suivis ; le bruit de ses démarches et contre-démarches se répandait rapidement dans toute l'Italie.

À ce moment, Jean de Médicis assiégeait la forteresse de Governolo.

Il avait avec lui une armée disparate, gens de sac et de corde, qui professaient pour leur chef une admiration fanatique.

Quelques historiens l'ont appelé un « aimable guerrier ».

Cet « aimable guerrier » était redouté comme un fléau. Il avait relevé avec une sorte d'insolence le titre que lui avaient donné ses soldats et se faisait une gloire de justifier ce sobriquet de *Grand-Diable* qu'il avait accepté.

Il lui arrivait de faire tranquillement passer un ou deux milliers de citoyens au fil de l'épée ; mais il aimait à rire.

Et c'est sans doute en riant qu'il donnait l'ordre de piller et d'incendier les villes qui tombaient en son pouvoir.

Roland arriva la nuit près de Governolo, au camp du Grand-Diable. Jean de Médicis, qui voulait lancer bientôt ses soudards à l'assaut de la place, leur avait accordé une nuit de licence. La joie était au camp, dit Philareste Chasles, et la nuit se passait en fête. Mille et mille cris de : Vive le Grand-Diable *(Eviva il Grand-Diavolo !)* retentissaient de toutes parts.

Il faisait froid. Une bise aigre sifflait à travers les arbres et les tentes. On avait allumé de grands feux. Une joie énorme montait de ce camp où étaient accourues « les beautés faciles » des environs.

Et sous les grands chênes qui, malgré les froids, conservaient en partie leur feuillage épais, à la lumière sombre des torches ou dans l'embrasement rouge des feux, apparaissaient des groupes de soudards qui mangeaient, buvaient, chantaient et enlaçaient des femmes. C'était la débauche qui précède les batailles.

Des jurons, de rauques chansons, des vociférations de joueurs, des hurlements sauvages de soldats se disputant une femme, voilà ce que vit et entendit Roland qui traversa cette cohue de reîtres le cœur soulevé de dégoût.

Il demanda à être conduit auprès du chef.

Le Grand-Diable était sous sa tente, au milieu du camp, entouré de quelques-uns de ses lieutenants préférés. La tente était vaste ; un grand feu brûlait devant l'ouverture, et en avant du feu, douze cavaliers immobiles, l'escopette au poing, montaient la garde. Une grande table avait été dressée. Jean de Médicis et ses officiers y avaient pris place, tandis que des joueurs de luth et de flûtes essayaient vainement de couvrir la voix énorme de la ripaille et de la débauche qui montait du camp dans un grand souffle rauque. Jean de Médicis buvait, mangeait, riait à gorge déployée, et n'eût été son costume, on l'eût pris pour un de ces reîtres que Roland avait aperçus sous les chênes, dans la lueur des brasiers.

Lorsque Roland parut devant lui, il fronça le sourcil :

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

– Je viens de Venise, dit Roland, et j'ai à vous parler en secret ! je suis Roland Candiano, fils du doge Candiano, lâchement surpris en pleine fête, et aveuglé dans son palais. »

Un sourd frémissement accueillit ces paroles prononcées d'un ton calme.

L'effrayante histoire des Candiano était connue ; elle était presque passée à l'état de légende de terreur, et quant à la tragique aventure de Roland Candiano, arrêté, jeté dans les puits au moment de ses fiançailles, elle était devenue légende d'amour et de pitié.

« Je croyais, dit Jean de Médicis, que vous étiez en prison ?

– On sort d'une prison, même quand cette prison s'appelle les puits de Venise.

– Vous voulez donc me parler ?

– Si cela vous agrée.

– Soyez le bienvenu à ma table et dans ma tente, dit alors le Grand-Diable. J'ai connu Candiano ; c'était un homme trop bon et qui connaissait mal le moyen de gouverner en paix ; mais enfin, c'était un homme qui dans l'occasion savait rendre service, et je m'en trouvais bien, il y a quelque dix ans. Que son fils soit donc le bienvenu parmi nous… »

En disant ces mots, Jean de Médicis désigna à Roland une place près de lui. Roland s'assit et choqua contre le verre du Grand-Diable le verre qu'on venait de remplir devant lui. Cet acte de politesse accompli, il ne toucha ni aux mets ni aux vins.

Les rires et les conversations bruyantes fusaient de nouveau et emplissaient de tumulte la vaste tente. Jean de Médicis examinait à la dérobée son invité, et admirait sa mâle beauté, la force et la souplesse qui paraissaient évidentes à chacun de ses mouvements.

« S'il compte sûr moi pour l'aider à reprendre la couronne du vieux Candiano, il se trompe fort, songeait-il. Par tous les diables, Foscari est un rude jouteur et je ne me soucie pas de l'avoir contre moi. Mais s'il veut accepter de commander une partie de mon armée, j'aurai fait cette nuit une bonne acquisition. »

Tout en monologuant ainsi en lui-même, le Grand-Diable ne laissait pas que d'interroger Roland sur son séjour au fond des puits, sur la manière dont il avait été arrêté, comment il s'était évadé… Roland lui répondait sobrement, en quelques mots.

Mais chacune de ses réponses donnait de lui une plus haute idée. Lorsque le Grand-Diable annonça enfin à ses officiers qu'il était temps de se retirer, il était résolu à faire des propositions à Roland pour prendre du service auprès de lui, et à lui confier un grade important.

Les officiers, les serviteurs, les joueurs de luth se retirèrent avec une rapidité qui prouvait que la discipline relâchée en apparence dans ce camp de la débauche était très puissante en réalité !

« Nous voilà seuls, dit alors le Grand-Diable ; parlez ! Qu'avez-vous à me dire ?… Laissez-moi vous prévenir tout d'abord que je suis empêtré dans des opérations de guerre qui dureront longtemps, s'il plaît au diable, mon patron ; je ne pourrais, donc, à mon regret, tenter pour vous le moindre mouvement du côté de Venise. »

Roland secoua la tête et sourit dédaigneusement.

« Rassurez-vous, dit-il, je fais mes affaires moi-même, et lorsque je rentrerai dans le palais ducal, ce sera parce que je l'aurai voulu, et non parce qu'on m'y aura conduit.

– Par le Ciel ! vous me plaisez ainsi… et je ne vous cache pas que j'ai conçu de vous la plus haute estime, s'il vous agrée de commander sous mes ordres…

– Je n'obéis qu'à moi-même, dit Roland ; mais je vous remercie de l'offre que vous me faites et de la pensée généreuse qui l'inspire.

– Que voulez-vous donc ? » fit Jean de Médicis étonné.

Roland se recueillit un instant.

« Jean de Médicis, dit-il, vous êtes un homme de guerre, et non un homme de diplomatie ; vous êtes redouté parce que vous avez une armée qui vous suit aveuglément et que vos faits d'armes passés donnent la mesure de ce que vous pouvez entreprendre ; mais vous devez rester le grand guerrier que vous êtes ; si vous vous mêlez d'intrigues, vous y perdrez votre prestige.

– Et qui vous dit que je veuille intriguer ?

– C'est là pourtant ce qu'on veut vous proposer.

– Qui cela ?

– Le doge Foscari.

– Ah ! ah ! fit Jean de Médicis qui devint songeur.

– Il y a, reprit Roland, une lutte à mort entre Foscari et moi ; Jean de Médicis, je viens vous demander de demeurer neutre entre nous deux.

– Expliquez-vous, dit froidement le Grand-Diable.

– Foscari a fait subir à mon père un supplice horrible ; Foscari m'a jeté dans les puits de Venise où j'ai passé six ans ; Foscari doit être puni, lui et ses complices… »

Roland prononça ces mots avec un tel accent de haine que Jean de Médicis tressaillit.

« Tous ceux qui aideront nos ennemis seront mes ennemis, continua Roland. J'ai entrepris contre Foscari et ses complices une guerre sans merci. J'y mourrai ou ils mourront, pas de milieu. Or, pendant que dans le port, dans le peuple de Venise, je sape activement la puissance de Foscari, lui songe à se créer des alliés pour de vastes entreprises qui le mettraient, s'il réussissait, hors de ma portée… Et le premier de ces alliés auxquels il songe, c'est vous, Jean de Médicis…

– Comment le savez-vous ?…

– Foscari vous a envoyé un ambassadeur, un homme que vous connaissez…

– Qui donc ?

– Pierre Arétin.

– Pietro ! Ce bon Pietro !… Je serai ravi de le revoir…

– Vous ne le reverrez pas ; j'ai saisi Pierre Arétin, j'ai su le secret de l'ambassade dont il était chargé, je l'ai mis en lieu sûr et je viens à sa place.

– Vous avez fait cela, vous !

– Oui, Jean de Médicis, je l'ai fait.

– Et c'est à moi que vous venez le dire ! Parbleu, vous ne manquez pas d'audace, je l'avoue !

– Jean de Médicis, dit Roland, l'audace est ma dernière richesse.

– Et vous dites que vous savez ce que Pierre Arétin était chargé de me dire ?

– Je vais vous répéter les paroles mêmes que l'Arétin devait vous transmettre de la part de Foscari. Seulement je les résume et les dépouille de tous les artifices dont il n'eût pas manqué de les envelopper. Foscari veut s'emparer de l'Italie et en faire un royaume unique. Il vous propose de joindre à votre armée l'armée de Venise augmentée de sa flotte qui servirait à déposer des troupes sur les côtes et à éloigner les étrangers qui voudraient s'opposer à la combinaison[3] . Une fois l'Italie soumise, vous régneriez tous les deux, lui au nord avec Venise ou Milan comme capitale, vous au midi avec Rome ou Naples pour capitale. Voilà le plan dans sa simplicité. Telle est l'alliance que vous propose Foscari. Qu'en pensez-vous ?

– Et si je vous dis ce que j'en pense, vous chargerez-vous de faire tenir ma réponse à Foscari comme vous m'avez apporté ses offres ?

– Sans nul doute, quelle que soit cette réponse. Rien ne m'était plus facile que de vous laisser ignorer les propositions du doge.

– Étonné de mon silence, il m'eût envoyé un autre député.

– Peut-être ! quoi qu'il en soit, je serai aussi loyal au retour que je le suis ici. Vous pouvez donc parler franchement.

– Soit. Le plan de Foscari dans son ensemble me paraît grandiose ; c'est une idée de génie et il serait dommage qu'un homme comme moi n'aidât pas à sa réussite. En principe, donc, j'accepte l'alliance proposée. Voilà ce que vous aurez à dire à Foscari.

– C'est tout ?

– C'est tout pour le moment. Pour une entente définitive, il faut une entrevue entre le doge et moi. Cette entrevue, le lieu, le jour, je les lui indiquerai par un courrier que j'enverrai à Venise. Et ce, dans trois ou quatre jours au plus tard. Dès demain matin, je veux aller

étudier le point faible de Governolo et combiner l'assaut qui aura lieu après-demain. Un jour pour le pillage… Puis-je faire partir mon courrier que vous précéderez seulement de trois ou quatre levers de soleil ? »

Le Grand-Diable, en prononçant ces derniers mots, avait pris un ton narquois qui n'échappa pas à Roland. Celui-ci comprit que le terrible guerrier méditait quelque guet-apens. Mais il demeura calme et grave, sans qu'un pli de sa physionomie décelât en lui une inquiétude quelconque.

La proposition de Foscari enthousiasmait, en effet, Jean de Médicis. Il répéta à diverses reprises entre ses dents :

« Superbe !… Idée superbe !… Digne de moi !… »

Cependant ; il s'était renversé sur le dossier de son siège, et, les yeux à demi fermés, il étudiait Roland, d'un regard ironique.

« Ainsi, reprit Roland, vous acceptez ?… Sans réflexion, sans hésitation, du premier coup, vous acceptez ?

– Qu'est-il besoin de tant de réflexion ! s'écria le Grand-Diable. L'idée est superbe, vous dis-je, et je l'accepte.

– Il me reste à vous faire quelques objections.

– Venant d'un homme aussi hardi et aussi mesuré que vous, elles seront les bienvenues, Candiano.

– Voici donc la première, dit Roland toujours aussi calme. Elle vous concerne personnellement. Vous êtes, à mon avis, homme de guerre avant tout. Je crois réellement que la diplomatie vous perdra. Vous pouvez certes, en unissant votre armée et vos efforts à ceux de Foscari, vous emparer de l'Italie, bien que l'entreprise en elle-même comporte plus de difficultés que vous n'en supposez. Milan, Florence, Pise, Mantoue sont des républiques puissantes qui formeront une redoutable ligue. Mais supposons qu'après dix ans et plus peut-être de guerres sanglantes vous ayez réussi, supposons l'Italie vaincue prête à vous accepter pour maître. Supposons même une chose impossible : le pape consentant votre royauté, l'Europe ne se levant pas à son appel… Admettons tout cela. Vous voilà en présence de Foscari. Votre rôle est terminé. Le sien commence. Le guerrier s'efface, le diplomate entre sur cette scène rouge de sang que vous avez préparée… Que se passe-t-il alors, à votre avis ? »

Jean de Médicis avait suivi très attentivement les paroles de Roland. Le pli ironique de ses lèvres avait disparu.

Cet air de confiance illimitée que reflétait son visage de guerrier heureux s'était évanoui. Roland constata l'effet qu'il venait de

produire et se hâta de continuer :

« Je ne parle pas de la résistance certaine et peut-être victorieuse de Venise elle-même. Venise que ses destinées conduisent à un avenir de liberté, Venise qui regarde vers la mer et non vers la terre, Venise qui aspire à la paix, au commerce, à la gloire des arts, sera sans doute la première à se révolter. Mais je reviens à ma question. Vainqueur, que ferez-vous ?

– Par le diable, mon patron, je régnerai à Naples, sinon à Rome même ! Qui donc saurait alors m'en empêcher ?

– Qui ? Votre associé, Jean de Médicis ! Je ne veux pas dire votre complice. Je connais Foscari. Je l'ai percé à jour. Quand vous aurez conquis l'Italie, il y aura un roi unique, et ce roi…

– Ce sera moi ! » gronda Jean de Médicis en assenant sur la table un coup de poing qui fit trembler les verres dont elle était chargée.

Mais se reprenant aussitôt, comme s'il eût craint d'avoir dévoilé sa pensée :

« Foscari sera loyal. Il le sera de force, s'il ne veut l'être de bon gré.

– Soit, dit Roland, j'en ai donc fini avec les objections qui vous concernent. Il me reste à vous exposer celles qui me sont personnelles. Je vous ai dit les motifs de haine que j'ai contre Foscari. Si vous devenez son associé, vous faites obstacle à ce que j'ai résolu de faire. Jean de Médicis, je vous jure sur ma mère morte de souffrance et de douleur, sur la tête de mon père supplicié, je vous jure que rien au monde ne peut sauver Foscari, du moment que je supprimerai tout obstacle qui se dressera entre le doge et le châtiment que je porte dans ma pensée. »

Roland se leva, et dit :

« Réfléchissez, Jean de Médicis.

– Je crois que vous me menacez ! fit le Grand-Diable en se levant de son côté.

– Je vous préviens, voilà tout. Foscari, c'est le crime ; moi, je suis la vengeance. Choisissez, Médicis !

– Mon choix est fait ! rugit le Grand-Diable. Holà ! à moi ! »

Une douzaine d'officiers se ruèrent dans la tente.

« Qu'on s'empare de cet homme ! ordonna Jean de Médicis. Et qu'on le garde à vue jusqu'à ce que j'aie statué. »

Roland fut aussitôt entouré. Il demeura aussi impassible qu'il l'avait été depuis son entrée dans la tente.

« Médicis, dit-il froidement, je vous ai donné à choisir entre le

Crime et la Justice ! Prenez garde ! Il est encore temps…

– Qu'on l'emmène ! répondit le Grand-Diable.

– C'est donc vous qui l'aurez voulu !… »

Roland jeta ce mot sans colère apparente.

Il parlait encore que les deux officiers les plus rapprochés de lui lui mirent la main à l'épaule.

On connaît la force herculéenne de Roland.

Au moment même où il jetait au Grand-Diable une dernière menace, il se ramassa sur lui-même ; sa physionomie si froide jusqu'alors, se transformant, devint terrible, flamboyante.

Il écarta les deux bras d'un geste foudroyant.

Les deux officiers roulèrent comme assommés.

D'un bond, Roland se jeta alors vers la porte de la tente.

« Arrête ! Arrête ! hurla le Grand-Diable.

– Trahison ! Arrête ! Arrête ! » hurlèrent à leur tour les huit ou dix officiers restants qui formèrent entre Roland et la porte une barrière hérissée de poignards.

En même temps, une troupe nombreuse de soldats, attirés par les cris, s'avançaient vers la tente, tandis que les cavaliers de garde formaient un demi-cercle et levaient leurs pistolets. Roland avait tiré la lourde épée de combat qui ne le quittait jamais.

Il était acculé à un coin de la tente, et d'un effort de géant, avait attiré à lui la vaste table qui lui forma un rempart.

« Arrête ! Arrête ! hurlait le Grand-Diable, tandis qu'un tumulte de prise d'armes se déchaînait dans le camp.

– Médicis ! rugit Roland, souviens-toi que tu as repoussé ma justice et que ma justice te condamne !… »

Chapitre 31

CHOC DE PASSIONS

Au fond du palais d'Imperia, dans cet appartement qui était réservé à Bianca et que la courtisane avait paré avec une virginale élégance… La mère et la fille, assises l'une près de l'autre, causaient, les mains dans les mains. Bianca venait de raconter à sa mère les péripéties de son voyage à Mestre, son séjour auprès de Juana, la soudaine arrivée de Sandrigo.

Elle avait à peine parlé de Roland, mais dans le peu de mots qu'elle avait dits, Imperia avait senti un respect passionné, une admiration et une confiance sans bornes. Elle avait écouté les paroles de sa fille avec une sombre inquiétude.

« Enfin, dit-elle, nous voilà unies, mon enfant ; te voilà hors de tout danger, grâce au courage de ce brave officier… le seigneur Sandrigo.

– Mais, ma mère, dit Bianca, je n'étais pas en danger auprès de Juana… Le danger était ici… le danger c'était cet homme qui m'enlevait… cet être hideux que je n'ai fait qu'entrevoir, mais dont les traits demeurent gravés dans ma mémoire… »

Bianca parlait de Bembo. Elle frissonna.

« Ne crains plus rien de cet homme », dit sourdement Imperia.

Bianca hocha la tête.

« Qui sait s'il ne reviendra pas ! murmura-t-elle.

– Il est mort ! » dit sourdement Imperia.

Et elle se perdit dans une songerie sombre. Oui, Bembo était mort, frappé par Roland. Lui-même le lui avait annoncé. Et qui savait maintenant où s'arrêterait la vengeance de Candiano ?

Elle avait su que Roland, traqué dans la maison de l'île d'Olivolo, était parvenu à fuir. Mais il reviendrait ! Elle en était sûre !

Elle ignorait d'ailleurs le rôle de Léonore. Mais ce rôle, elle le soupçonnait. Sa lutte avec Léonore se retraça vivement à son esprit. Elle avait été vaincue !

Elle avait dû livrer le secret de l'évasion de Roland !… Sans doute, à ce moment, Léonore songeait au moyen de rejoindre celui qu'elle aimait ! Peut-être lui avait-elle parlé ?

Et maintenant, elle enveloppait dans la même haine Léonore Dandolo et Roland Candiano, ceux qu'autrefois on appelait les amants de Venise ! Oui, elle les haïssait tous les deux, farouchement. Elle n'aurait de paix qu'au jour heureux où elle serait sûre que la pierre d'une tombe était à jamais scellée sur les amants…

À ce moment, la femme de chambre favorite d'Imperia entra dans la pièce où se tenaient la fille et la mère.

« Signora, dit cette femme, quelqu'un est là qui veut vous parler…

– Qui est ce quelqu'un ? demanda Imperia.

– Il ne dit pas son nom, signora.

– Mais est-ce quelqu'un qui soit déjà venu ici ?

– Je n'ai pu voir son visage qu'il tient à demi caché dans les plis de son manteau. »

Ce mystère et ces précautions amenèrent à l'instant même un nom et une image dans l'esprit de la courtisane.

Roland Candiano !…

Seul Roland avait intérêt à se cacher ainsi pour entrer chez elle.

Aussitôt, elle fut debout, pâle, agitée, son regard dans un grand miroir. Machinalement, du bout de ses doigts, elle arrangea ses cheveux, elle chercha à se faire plus coquette.

Pour qui ? Pour Roland ?… Ne le haïssait-elle donc pas de toutes ses forces depuis que – de toutes ses forces – elle aimait Sandrigo, lieutenant des archers de Venise ?…

« Si c'est lui, et ce ne peut être que lui, murmura-t-elle, il ne sortira pas d'ici vivant. »

Et en parlant ainsi, elle saisissait un écrin d'argent, l'ouvrait, y puisait un crayon dont, avec une activité fébrile et une parfaite sûreté de main, elle rehaussait d'une ligne noire l'éclat de ses yeux et d'un léger trait rouge la fleur rouge de ses lèvres.

Elle avait oublié sa fille.

Bianca, elle aussi, se demandait qui pouvait être cet inconnu qui voulait parler à sa mère. La pauvre petite tremblait.

Ce n'était pas la figure de Roland qu'elle évoquait.

Ce qu'elle entrevoyait, c'était la redoutable figure, la hideuse physionomie qui hantait ses nuits de mauvais rêves.

Et tout à coup, elle le vit dans l'entrebâillement de la porte, derrière la femme de chambre. Ses yeux louches et ardents se fixaient sur elle et dardaient d'âpres convoitises. Il souriait, et ce sourire glaçait la malheureuse enfant. Éperdue, folle de terreur, Bianca se rejeta en arrière en poussant un cri de terreur.

Imperia se ressaisit et vit l'homme.

« Bembo ! » exclama-t-elle presque aussi épouvantée que sa fille.

Bembo voulut s'avancer.

Il saluait, s'inclinait, cherchait à se faire gracieux.

« Je m'ennuyais d'attendre… j'avais une si grande hâte de revoir la signora… et vous aussi… vous surtout, signorina », ajouta-t-il en s'adressant directement à Bianca.

Surmontant sa terreur superstitieuse, trop certaine que Bembo était bien devant elle en chair et en os, Imperia s'élança, saisit le cardinal par la main, et ordonnant d'un signe à la servante de veiller sur Bianca, referma la porte.

Quelques instants plus tard, la courtisane et le prêtre se trouvaient dans cette petite pièce où Imperia recevait ses intimes.

« Pourquoi ne pas être restés là-bas ? bégaya Bembo.

– Pourquoi ? Une fois, déjà, vous vous êtes avancé jusqu'à l'appartement de ma fille… Cette attitude, je dois l'avouer, me paraît étrange. »

Bembo prit place sur un fauteuil.

Son sang-froid lui revenait. L'émotion violente qu'il avait ressentie à la vue de Bianca faisait place à cette subtile présence d'esprit qui l'abandonnait bien rarement.

« Je vois, dit-il, que nous avons à causer une bonne fois de nos affaires. Veuillez donc m'écouter, madame. »

*

* *

On n'a pas oublié sans doute la scène dans laquelle Sandrigo avait annoncé au cardinal Bembo son proche mariage avec Bianca et lui avait demandé de bénir lui-même leur union dans une imposante cérémonie qui aurait lieu dans la cathédrale même.

Bembo était demeuré d'abord comme frappé de la foudre.

Puis il s'était dirigé vers le palais d'Imperia, bouleversé, sachant à peine ce qu'il voulait faire ou dire.

Mais lorsque sa gondole l'avait déposé devant les degrés de marbre de la somptueuse demeure, il avait déjà combiné un plan.

On a vu qu'il avait évité de se faire reconnaître.

Bembo avait depuis longtemps étudié l'intérieur du palais et savait exactement par où il fallait passer pour arriver jusqu'à Bianca. À peine se trouva-t-il dans la pièce où on venait de l'introduire qu'il fut pris de l'irrésistible désir de revoir la jeune fille, dût-il être encore accueilli par un geste d'horreur.

Il s'élança donc à travers les couloirs, et parvint jusqu'à l'appartement de Bianca presque en même temps que la femme de chambre… Il vit Bianca.

Elle lui apparut plus belle, plus désirable que jamais.

Ce fut à ce moment que Bianca l'aperçut.

L'idée de Bembo était d'entrer coûte que coûte et de parler devant la jeune fille. Mais la passion l'avait bouleversé à un tel point que, lorsque Imperia saisit sa main et l'entraîna, il se laissa faire sans résistance.

La courtisane, maintenant, le regardait avec stupéfaction.

C'était Bembo qui était là devant elle !…

Mais alors, Roland Candiano s'était donc vanté ?

Il était donc moins redoutable qu'il ne le paraissait, puisqu'il avait été obligé de mentir, puisque Bembo était vivant.

« Vous avez été blessé ? demanda-t-elle sans répondre aux dernières paroles du cardinal.

– Moi ? Pas le moins du monde… Croyez-vous que l'on me blesse aussi facilement ?… Ah ! madame, ajouta-t-il en jouant sur le mot, il faut, en effet, que je sois assez difficile à blesser, puisque je ne m'émeus pas de l'accueil qu'on me fait ici !

– Mais votre absence…

– Un voyage, madame, un petit voyage aux environs de Venise.

– Quoi ! vous n'avez même pas été blessé le soir où vous avez tenté d'enlever ma fille !… Quoi ! Roland Candiano ne vous a pas arraché Bianca !…

– Qui vous a fait ce beau conte ?

– Candiano lui-même !

– Vous l'avez donc vu, vous aussi ! s'écria Bembo d'une voix sombre.

– Ah ! vous voyez bien que vous l'avez vu vous-même !

– Eh bien ! oui, c'est vrai. Je l'ai vu, et je puis vous dire, madame, que notre vie à tous est en danger.

– Je le sais ! dit Imperia frissonnante.

– Plus que jamais nous devons veiller, plus que jamais nous devons rester unis. Si je lui ai échappé cette fois, c'est par une évidente protection du Ciel. Mais peut-être une autre fois serais-je moins heureux… Pour moi encore, pour Foscari, pour Altieri, la lutte est facile ; nous sommes des hommes, et Roland Candiano si redoutable qu'il soit n'est qu'un homme. Mais vous, madame, vous, une femme, faible, isolée dans Venise, qui vous protégera, qui vous défendra, sinon nous, sinon moi surtout !… »

Il étudia l'effet de ces paroles sur Imperia… À sa grande surprise, elle ne témoigna pas l'épouvante qu'il espérait.

Imperia songeait en effet qu'elle avait un protecteur dont elle connaissait la force et l'audace. C'était Sandrigo.

« D'où lui vient une pareille tranquillité ? » songea Bembo.

Et changeant aussitôt ses batteries, il reprit :

« Tout, d'ailleurs, madame, vous oblige à demeurer mon alliée fidèle.

– J'y suis résolue, croyez-le, dit froidement Imperia.

– Frappons le grand coup », murmura entre ses dents Bembo exaspéré.

Il leva vers la courtisane un visage implacable, et de cette voix douceâtre qui ressemblait à un glissement de reptile :

« Vous ignorez peut-être, madame, de quoi je suis capable si le malheur voulait que nous devenions ennemis…

– Pourquoi deviendrions-nous ennemis ? balbutia la courtisane.

– À Dieu ne plaise, madame ! Mais enfin si de pénibles circonstances m'obligeaient à vous considérer comme mon ennemie, j'aurais à prendre aussitôt telles mesures de défense que je crois devoir vous exposer…

– Je vous écoute…

– Mon premier soin serait de jeter au Tronc des Dénonciations un billet qui est tout préparé et que je porte toujours sur moi… J'en connais les termes par cœur. Je vais vous les dire. Je dois d'ailleurs vous prévenir qu'un ami sûr est chargé de déposer la même dénonciation au cas où je viendrais à disparaître plus d'un mois. Cela dit, madame, vous n'ignorez pas que les Candiano ont toujours eu des amis dans le Conseil des Dix. Vous devez vous rappeler que si le vieux Candiano fut condamné dans cette nuit dont je n'ai pas

besoin de vous retracer les péripéties, *c'est qu'il fut prouvé* que Roland Candiano avait assassiné Davila, votre amant. Vous me suivez bien, n'est-ce pas ?…

– Je vous suis, dit Imperia dont les dents s'entrechoquaient.

– Parfait. Il ne me reste plus qu'à vous réciter le texte de ma petite dénonciation. Elle est d'ailleurs en termes mesurés, et digne d'un bon citoyen désireux d'assurer le libre cours de la justice. Le voici :

« Le soussigné a l'honneur de prévenir le très haut et très puissant Conseil des Dix que sa vigilance et sa justice ont été trompées dans la nuit du 6 juin de l'an 1509. L'assassin du noble et regretté Davila n'était pas Roland Candiano. C'était une femme du nom d'Imperia, qui habite encore Venise, en son palais du Grand Canal. »

Bembo garda une minute le silence.

Le visage d'Imperia était décomposé par la terreur.

Elle grelottait comme par un grand froid.

« Je termine, continua Bembo. Ce billet, je le signe. Appelé devant le tribunal suprême, je maintiendrai les termes de ma dénonciation à laquelle mon caractère de prêtre, mon autorité de cardinal-évêque donneraient tout le poids nécessaire. Vous êtes, madame, beaucoup trop intelligente pour ne pas imaginer les suites fatales du procès qui vous serait fait…

– Que voulez-vous donc ?… »

Bembo se leva, se pencha sur Imperia :

« Je ne veux pas que tu donnes ta fille à Sandrigo, car ta fille m'appartient !… »

Imperia s'écroula dans son fauteuil, le visage dans les deux mains.

Lorsqu'elle releva la tête, Bembo avait disparu.

Le cardinal s'était éloigné silencieusement.

« Qu'elle reste trois jours sous cette impression, gronda-t-il, que la terreur accomplisse son œuvre dissolvante dans cette âme !… Dans trois jours je reviendrai, et Bianca sera à moi ! »

Il avait ouvert une porte, et un valet se présentait à lui pour l'escorter. Au moment où il entrait dans le vaste salon qu'il lui fallait franchir pour sortir du palais et où on faisait attendre les visiteurs, il aperçut un homme qui franchissait une des portes conduisant à l'intérieur.

Il le reconnut aussitôt : c'était Sandrigo.

« Mon ami, dit-il tranquillement au valet qui l'escortait, prends ces dix écus et réponds-moi. »

Le valet saisit l'argent et s'inclina en homme tout dévoué.

« Mon ami, reprit Bembo, l'homme qui vient de franchir cette porte, là… qui est-ce ?

– Je l'ignore, monseigneur. Je sais seulement que c'est un visiteur qui attendait pour être conduit auprès de la signora.

– Et il est en ce moment près d'elle ?

– Sans aucun doute.

– Cinquante doubles ducats pour toi, si je peux entendre ce que cet homme et la signora vont se dire…

– Cinquante doubles ducats !

– Oui ! me reconnais-tu ?

– Oui, monseigneur.

– Ce soir, en mon palais, tu toucheras la somme.

– Venez ! »

Le valet entraîna Bembo. Quelques instants plus tard, celui-ci se trouvait dans une étroite pièce, et le valet, mettant un doigt sur sa bouche, lui désignait d'un coup d'œil une tenture derrière laquelle on entendait un murmure de voix.

Le domestique s'inclina en murmurant :

« Quand vous voudrez vous retirer, vous ouvrirez cette porte ; je serai là et vous conduirai sans que vous soyez vu. »

Puis il disparut silencieusement.

Bembo, étouffant le bruit de ses pas sur le tapis épais du parquet, s'approcha lentement de la tenture, s'assit et écouta. L'homme qui parlait en ce moment à Imperia était en effet Sandrigo.

« J'avais hâte de vous revoir, disait-il.

– Et moi, je vous attendais », répondit Imperia de cette voix enveloppante qui était déjà une promesse de plus suaves tendresses.

Mais Sandrigo, faisant effort pour échapper à l'ensorcellement, reprit :

« Je me suis préoccupé de chercher un prêtre pour bénir mon union avec Bianca. »

La courtisane pâlit légèrement.

Et si, en ce moment, elle fût descendue au fond de son cœur, peut-être eût-elle été épouvantée d'y trouver l'aube livide d'un sentiment qui devait être de la haine…

Oui, elle était jalouse, maintenant… jalouse de sa fille.

« Un prêtre ! fit-elle. Et qu'importe le prêtre qui prononcera les paroles du rite ! Et puis, pourquoi tant se presser ?…

– La question du prêtre avait pour moi de l'importance, dit

fermement Sandrigo en évitant de relever les derniers mots d'Imperia. Ou plutôt la question de la cérémonie. Je suis inconnu à Venise ; les rares personnes qui me connaissent sont des chefs de sbires et ils ne connaissent en moi que le bandit. Je veux donc une belle cérémonie, au grand jour, dans la plus belle église, et je veux un prêtre qui jouisse du respect universel.

– Et qui est ce prêtre ?

– Le cardinal-évêque en personne. Il consent à officier pour unir le lieutenant Sandrigo à la fille d'Imperia.

– Bembo ?

– Lui-même. »

Et Sandrigo eut un sourire de triomphe.

« Cela vous étonne, n'est-ce pas ? On fera pour moi ce qu'on ferait pour un fils de doge. Voyez-vous Saint-Marc pavoisé, illuminé de mille cierges, tout le clergé réuni, les chanoines, les diacres, et la haute société de Venise accourue, le capitaine général, le Grand Inquisiteur, peut-être le doge lui-même ! Et au maître-autel, entouré de ses dignitaires, l'évêque de Venise, le cardinal Bembo !… Qu'en dites-vous ?…

– Il vous a promis ?

– Ce matin même.

– Et il sait le nom de la fiancée ?

– Il le sait. »

Imperia passa ses deux mains sur son front.

L'étonnement qu'elle éprouvait tenait du cauchemar.

Il n'y avait pas dix minutes que Bembo était là, penché sur elle, le visage convulsé, menaçant, lui disant :

« Je ne veux pas que Bianca soit la femme de Sandrigo, Bianca m'appartient ! »

Et maintenant, Sandrigo, remplaçant l'atroce figure du cardinal, lui disait :

« Bembo consent à bénir mon union avec Bianca. »

Il y avait là quelque terrible mystère, et sa première pensée fut que l'évêque avait donné sa promesse à Sandrigo pour ne pas éveiller ses soupçons…

« La chose, continuait Sandrigo, est en effet assez surprenante. Mais elle cessera de vous étonner quand je vous aurai dit que Bembo me doit la vie. »

Et, en peu de mots, il raconta son expédition aux gorges de la Piave.

Dès lors, il fut évident pour Imperia que Bembo avait promis tout ce que le bandit avait pu demander en feignant une vive reconnaissance, mais qu'il s'apprêtait à se débarrasser de lui.

Devait-elle prévenir Sandrigo ?

Oui, certes !… Tout lui dire, le mettre en garde, unir leurs deux efforts, leurs deux énergies contre Bembo.

Mais l'inévitable conclusion en cas de victoire, c'était le mariage de Sandrigo et de Bianca !

Elle ne trouva d'autre solution que de gagner quelques heures, pendant lesquelles elle pût réfléchir, prendre une détermination.

Avec l'instantanéité de son fougueux tempérament, elle écarta alors toute pensée, toute préoccupation pour se livrer entière à Vénus qui grondait en elle. Ces troubles profonds, ces terreurs successives avaient surexcité ses nerfs.

Pâle d'amour, languissante, elle se leva, se jeta sur les genoux de Sandrigo, l'enveloppa de ses bras et murmura :

« Qu'importe le prêtre qui t'unira à *une autre*…. Moi, je n'ai pas besoin de prêtre pour me donner à toi !… »

Lorsque Sandrigo s'éloigna, ivre de volupté, il se demanda laquelle maintenant tenait la plus grande place dans ses pensées surexcitées :

La mère ou la fille !…

Bembo, derrière sa tenture, avait assisté à tout cet entretien qui s'était terminé par une scène d'amour effréné, par une sauvage étreinte de deux impudeurs déchaînées.

Et il résolut de porter un grand coup.

Au moment où Imperia brisée, languissante, achevait de rajuster ses vêtements en désordre, il souleva la tenture et apparut.

Imperia fut si stupéfaite, si bouleversée de terreur qu'elle ne put faire un geste, prononcer un mot.

Déjà Bembo s'inclinait devant elle et disait :

« Madame, j'ai votre secret, maintenant. Vous aimez Sandrigo. Vous êtes la rivale de votre fille, et dans votre âme que la passion domine, une seule question domine toutes les autres : comment faire pour que Sandrigo n'aime plus Bianca, pour que votre amant soit à vous seule, tout entier !… Est-ce vrai, madame ?

– C'est vrai ! gronda Imperia parvenue à ces limites d'exaspération où la dissimulation est impossible.

– Eh bien, dit alors Bembo, la solution, je vous l'apporte, moi !…

– Vous !…

– Tenons pour nul et non avenu tout ce que nous avons dit tout à l'heure. Oubliez vos menaces. Soyons amis. Soyons alliés. Voulez-vous ?

– Je le veux…

– Eh bien, à vous Sandrigo… à moi Bianca. Je vous laisse l'un, je vous jure qu'il ne lui sera fait aucun mal… Donnez-moi l'autre ! Voulez-vous ? »

La mère frémissante, la courtisane déchaînée répondit :

« Je le veux !

– Bien ! Cessez donc de vous inquiéter. Sous peu, Bianca ne s'élèvera plus entre vous et votre amour. Est-ce conclu ? »

Imperia eut un tressaillement profond : peut-être un dernier soubresaut de son amour maternel. Bembo la dévorait du regard.

Elle dit enfin, audacieuse, frénétique :

« Conclu !… »

Et Bembo s'éloigna, ivre d'espoir, comme Sandrigo s'était éloigné ivre de volupté…

Chapitre 32

LES REMPARTS DE GOVERNOLO

Roland, ayant tiré la vaste table à laquelle, quelques instants auparavant, il était assis auprès de Jean de Médicis, s'était acculé à un coin de la tente.

Autour de lui, de l'autre côté de la table, les officiers du Grand-Diable, hurlant et gesticulant, se pressaient, se gênaient l'un l'autre. Au-dehors, le camp était en rumeur.

« Trahison ! Aux armes ! »

Ces cris éclataient de toutes parts.

Tout cela s'était passé en quelques secondes.

Roland, de sa main droite, tenait la lourde épée de bataille. Cette épée qui semblait légère comme une plume à sa main nerveuse, tourbillonnait, et déjà trois des vaillants qui avaient escaladé la table étaient tombés en inondant de sang les planches que le vin avait tachées de rouge.

Cependant sa main gauche, derrière son dos, fourrageait furieusement dans la toile de la tente.

Il y eut soudain une poussée plus violente.

Des cris féroces éclatèrent.

Et la voix du Grand-Diable domina le tumulte :

« Tuez ! Tuez !… »

D'un bond, une vingtaine d'officiers et de soldats avaient sauté sur la table et se ruaient sur Roland. Vingt épées se dirigèrent sur lui, de haut en bas…

Soudain, il disparut.

« Il est tombé ! vociférèrent les assaillants.

– Il a son compte, rugit un officier.

– Il se sauve ! hurla le Grand-Diable. Arrête ! tue !… »

Et blanc de fureur, de la main il désignait une large fente qui béait sur les flancs de la tente.

Pendant qu'il tenait ses adversaires en respect, Roland, de son poignard incrusté à sa main gauche, avait déchiré la toile, et au moment où il allait être atteint, s'était évanoui par la déchirure qu'il venait de pratiquer dans toute sa hauteur, d'un effort furieux.

La tente se vida en un instant.

Des centaines de soldats se mirent à battre les épais bouquets de chênes… Toute recherche fut inutile : Roland avait disparu.

La colère de Jean de Médicis fut terrible. Tout ce qu'il connaissait de jurons et d'imprécations, il le vociféra.

Mais comme il était homme de méthode, comme d'ailleurs il avait bu plus que de raison et qu'il se sentait les paupières lourdes, il remit à plus tard sa vengeance contre le fugitif, et se jetant sur son lit de camp, s'endormit d'un profond sommeil.

À l'aube selon les ordres qu'il avait donnés, il fut réveillé.

Il monta aussitôt à cheval, avec quelques officiers, et suivi d'une centaine de cavaliers seulement, se dirigea vers Governolo dont les remparts se dressaient à une demi-lieue du camp.

Il s'enquit tout d'abord de savoir si on avait retrouvé le fugitif, et comme on lui répondait qu'aucune trace n'en avait été trouvée, il secoua la tête en grommelant :

« Roland Candiano m'a menacé, il m'a mortellement offensé. Je le retrouverai. Et ce jour-là, il subira le même supplice que son père. »

Là-dessus, il piqua droit vers les remparts.

Jean de Médicis avait résolu de donner assaut à la forteresse de Governolo le lendemain ou le surlendemain. L'aventure de la nuit précipita sa décision. Il prit le parti de marcher le jour même.

En effet, la conversation qu'il avait eue avec Roland Candiano lui avait ouvert de nouveaux horizons. Les propositions de Foscari l'enthousiasmaient. Et il voulait agir vite afin d'envoyer aussitôt après la prise de la forteresse un émissaire au doge de Venise.

L'émissaire devait d'abord dire à Foscari que Jean de Médicis acceptait en principe le projet d'alliance, et lui indiquer un jour et un lieu de rendez-vous.

Puis il devait aussi lui recommander de se défier de Roland, de s'emparer de lui et de le livrer au Grand-Diable.

Ces divers projets arrêtés dans son esprit, Jean de Médicis ne

songea plus qu'à assurer le succès de l'assaut.

Pour cela, il voulait étudier une dernière fois les abords de la forteresse et trouver son point faible, afin de concentrer sur un seul côté tous ses efforts.

C'était une tactique qui jusqu'ici lui avait toujours réussi : il lançait toutes ses troupes sur un point unique, faisait la brèche ou jetait des échelles et entrait.

Un temps de galop d'un quart d'heure l'amena à une portée de mousquet des remparts.

Alors, il fit faire halte à sa troupe et s'avança suivi seulement de deux de ses lieutenants à qui il voulait donner des instructions précises.

Il allait au pas, étudiait la situation avec ce soin qui était une des principales causes de ses succès antérieurs.

Sur les remparts de Governolo, il y avait peu de monde.

Des soldats en sentinelle suivaient des yeux la manœuvre de Jean de Médicis. Ils le saluèrent de quelques coups d'arquebuse, et le Grand-Diable, tout en continuant sa route, se contenta de se mettre hors de portée.

Il s'arrêta enfin à l'ouest de la forteresse.

Là, les remparts étaient évidemment en mauvais état ; quelques coups de bombarde devaient facilement pratiquer une brèche.

Les assiégés, surpris par la brusque arrivée de l'armée de Médicis, n'avaient pas eu le temps de réparer ce côté et s'étaient contentés de boucher avec des pièces de bois les trous de la muraille, plutôt pour essayer d'en masquer le délabrement que dans l'espoir de les renforcer.

En outre le fossé, qui était partout à pic, était de ce côté d'une descente praticable. Sans doute les habitants avaient pris l'habitude de descendre à cet endroit dans le fossé, des sentiers s'étaient peu à peu établis, des terres avaient déboulé.

Le Grand-Diable, ayant fait ces remarques, tressaillit de joie.

« Governolo est à nous », dit-il.

Comme il disait ces mots, deux coups de feu retentirent successivement.

Les deux officiers qui accompagnaient Jean de Médicis tombèrent, l'un tué sur le coup, l'autre grièvement blessé à l'épaule.

Le cheval du Grand-Diable se cabra.

Mais son cavalier le maintint en place.

Jean de Médicis était d'une bravoure physique à toute épreuve ;

sa témérité était proverbiale. Au lieu de rendre la main au cheval effrayé qui voulait fuir, il le tint dans les rênes et regarda autour de lui. En avant des remparts, d'une touffe de ronces, un homme s'était levé. C'était évidemment celui qui venait de faire feu sur les deux officiers.

Jean de Médicis constata avec stupeur que cet homme était seul, et que loin de s'enfuir, il paraissait vouloir attirer son attention.

À ce moment, l'homme lui cria :

« Jean de Médicis, j'ai encore un pistolet chargé et mon poignard. Tu as tes pistolets et ton épée. Je t'offre le combat.

– Roland Candiano ! gronda le Grand-Diable ; c'est mon digne patron qui me l'envoie. »

En même temps, il tira de ses fontes ses deux pistolets, prit sa bride entre les dents, et ainsi armé, piqua sur Roland.

À dix pas, il fit feu coup sur coup.

Un troisième coup de feu éclata.

Jean de Médicis roula de son cheval. Roland jeta le pistolet fumant qu'il tenait à la main et s'avança vers le blessé.

Le Grand-Diable avait les yeux fermés.

Il était livide, de cette lividité spéciale dont la mort proche masque les visages qui se tournent vers le néant éternel.

Il était sur le dos, les bras en croix. Roland, les lèvres crispées par un sombre sourire, le contempla un instant.

« Il n'est pas mort, pensa-t-il, mais dans peu d'heures, ce sera fini. »

Il se pencha alors.

À ce moment, Jean de Médicis ouvrit les yeux.

« Puis-je quelque chose pour vous ? demanda Roland.

– Va-t'en au diable !

– Jean de Médicis, vous vous êtes fait mon ennemi, alors que je venais loyal et confiant, vers vous. Je vous apportais la preuve de ma loyauté et de ma confiance. Vous m'avez considéré comme un ennemi. Je vous ai donné à choisir entre le crime et la justice. Vous avez choisi le crime. Je vous ai alors condamné. Jean de Médicis, ainsi seront frappés les amis de mes ennemis.

– Et que feras-tu donc à tes ennemis eux-mêmes ? » râla Jean de Médicis.

Roland eut un effrayant sourire.

« Oh ! ceux-là, je ne veux pas les frapper… »

Il y eut un instant de silence lugubre. Roland reprit :

« Jean de Médicis, je vous ai frappé sans haine ; j'ai simplement supprimé un obstacle. Aussi je vous répète ma question : puis-je quelque chose pour vous ? Quoi que vous me demandiez, je vous jure de l'exécuter fidèlement… »

Le Grand-Diable regarda Roland de ses yeux troubles où nageaient déjà les vapeurs de la mort.

Il eut un rire sauvage, ses poings se crispèrent, ses yeux se convulsèrent ; il se tint immobile, tout raide…

Roland poussa un profond soupir, et s'éloignant, sans tourner la tête, descendit dans le fossé où il disparut.

Cependant, le Grand-Diable n'était pas mort encore.

Une vingtaine de soldats de Governolo avaient assisté du haut des remparts à la scène rapide que nous venons de retracer.

Ils descendirent, s'approchèrent du blessé, en qui l'un d'eux reconnut Jean de Médicis.

Aussitôt, ils organisèrent un brancard.

Un quart d'heure plus tard, des vivats retentissaient dans Governolo, les cloches sonnaient à toute volée…

Et le brancard, sur lequel était étendu Jean de Médicis mourant, traversait les ruelles au milieu d'une joie terrible.

Ce fut ainsi que le Grand-Diable fit son entrée dans la forteresse de Governolo.

Chapitre 33

UNE LETTRE DE L'ARÉTIN

À Venise, au palais ducal, dans le cabinet particulier des doges que Titien a, vers cette époque, enrichi de fresques admirables, Bembo et Foscari étaient seuls et causaient à voix basse.

« Voilà douze jours écoulés, disait le doge, continuant sans doute une conversation commencée déjà, et Pierre Arétin ne revient pas.

– Je passe régulièrement chez lui tous les jours, répondait le cardinal ; on n'y a reçu encore aucune nouvelle. »

Il y eut un long silence.

Le doge fixait un sombre regard sur le feu qui crépitait.

« Bembo, dit-il tout à coup, regarde ce bois embrasé. Ne dirait-on pas une place forte avec des tours formidables ?… Voici des créneaux, des ponts-levis, tout un hérissement de choses terribles, et cela forme une place invincible… Bon ! tout s'écroule !… Il n'y a plus qu'une ville ruinée, des décombres, des murs jetés bas… Que s'est-il passé ? Quel mystérieux travail a miné la puissance orgueilleuse des tours qui s'élevaient tout à l'heure ?… Il a suffi d'un rien…

– Chassez ces images, monseigneur, dit Bembo, votre puissance n'est pas menacée. »

Le doge se leva, alla lentement à une fenêtre et fit signe à Bembo de s'en approcher.

Il souleva le lourd rideau de brocart.

« Que vois-tu ? demanda-t-il.

– Je vois, dit Bembo, une ville superbe et majestueuse avec ses dômes, ses flèches hardies, ses mille canaux couverts de gondoles.

Je vois un peuple affairé sous un ciel pur que traversent des vols de colombes. Et je me dis, monseigneur, que tout cela est à vous ! Je me dis que si vous êtes aujourd'hui le chef de cette république, vous en serez le maître quand il vous plaira. Voilà ce que je vois, monseigneur !

– Et moi, dit Foscari, voici ce que je vois ! »

En faisant faire un quart de tour à Bembo, du doigt il lui désigna la sombre masse du sarcophage de pierre qui unissait le palais aux prisons.

« Le Pont des Soupirs ! » murmura Bembo en pâlissant.

Le doge, avec la même lenteur, revint prendre sa place auprès du feu.

« Je m'approche rarement de cette fenêtre, dit-il alors, car mes yeux sont invinciblement attirés vers le pont maudit que tant de doges avant moi ont franchi en hurlant d'épouvante.

– Monseigneur…

– Bembo, je te dis que le sang appelle le sang ! Je te dis que le fils de Candiano rôde autour de moi !… Je te dis qu'il est de par le monde d'inéluctables et mystérieuses justices, et que le justicier approche. »

Bembo se mit à ricaner :

« Roland Candiano, monseigneur, ne tardera pas à tomber dans nos mains… et alors !…

– En attendant, il est libre !… Tiens, Bembo, depuis quelque temps, il me semble que je suis condamné. J'ai surpris autour de moi, dans les yeux de certains officiers, des regards qui m'ont épouvanté…

– Que ne faites-vous saisir ces hommes ?

– Je te dis que dans les fêtes mêmes que je donne, des patriciens semblent échanger des paroles que je n'entends pas, mais qui résonnent sourdement dans ma pensée…

– Pourquoi ces gens sont-ils encore libres et vivants ?…

– Patience, Bembo ! fit le doge en posant sa main sur une feuille de papier qui était devant lui. Voici la liste. Elle s'allonge tous les jours. »

Bembo jeta un regard sur le papier et vit qu'une centaine de noms y étaient déjà inscrits.

« Patience ! reprit le doge ; je frapperai un coup si terrible que, de vingt ans, Venise n'osera lever la tête… Mais, pour cela, il faut d'abord deux choses. D'abord que Candiano soit pris. Tant que cet

homme sera libre, tant qu'il sera à la tête des bandes qu'il a organisées, j'ai tout à redouter, et il faut que Venise n'ait pas peur de moi !… Puis il faut aussi, il faut surtout que Jean de Médicis accepte l'alliance. Comprends-tu ma force alors ! Comprends-tu la terreur qui frappera ceux qui conspirent lorsqu'ils sauront que l'armée du Grand-Diable est à ma disposition !… Alors, vraiment, je serai le maître… alors je pourrai agir…

– J'admire votre génie ! dit Bembo avec un accent de sincérité réelle.

– Comprends-tu ? continua le doge en s'animant. Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai songé à Jean de Médicis ? Comprends-tu que j'attende le retour de Pierre Arétin avec l'impatience frénétique du condamné au moment où les juges ont prononcé leur arrêt ?

À ce moment, le serviteur qui entretenait le feu et qui était le valet de confiance de Foscari entra.

Il présenta au doge une lettre sur un plateau d'argent, et dit :

« Messire Pierre Arétin fait apporter cette missive à Monseigneur et le supplie de l'excuser : malade, au lit, il ne peut venir lui-même. »

Le doge avait saisi la lettre.

Le valet, s'étant incliné, avait disparu.

Foscari ouvrit la large enveloppe et lut les premières lignes.

Il devint livide et la lettre lui tomba des mains.

Bembo la saisit et, à son tour, parcourut les premières lignes.

Elles étaient ainsi conçues :

« Au très puissant et très illustre seigneur doge de la sublime république de Venise.

Monseigneur,

Daigne Votre Haute Excellence me pardonner ; ce que j'ai à dire est si affreux que le courage me manque, en même temps que les forces. Si triste est la nouvelle dont je suis le désolé messager que tout à l'heure, en arrivant, j'ai dû prendre le lit, malgré les soins empressés de mes serviteurs, malgré une excellente tisane que me fit avaler Périna, l'une de mes servantes.

En un mot, voici cette nouvelle terrible que j'écris en tremblant :

L'illustre Jean de Médicis est mort…

« Mort ! Le Grand-Diable est mort ! » exclama sourdement Bembo.

Foscari garda le silence.

De tragiques pensées évoluèrent en ce moment dans le cerveau de cet homme. Il voyait d'un coup s'effondrer son rêve de puissance

comme il avait vu s'effondrer les tours de feu qui s'élevaient dans le brasier de la cheminée.

Il voyait déjà triomphantes les conspirations qu'il devinait autour de lui.

« C'est le coup fatal ! » murmura-t-il enfin.

Et ils échangèrent un long regard plein d'angoisse.

Puis, lentement, le doge reprit la lettre qui s'étalait sur la table.

Maintenant, il voulait être sûr du malheur, il était avide d'en connaître les détails… Il tendit le papier à Bembo et lui dit :

« Lis… lis tout… Je veux savoir… »

Et Bembo, d'une voix basse comme s'il eût récité quelque *requiem* monotone, se mit à lire :

L'illustre Jean de Médicis est mort… Ce cher seigneur, objet de ma profonde affection et de mon admiration sans bornes, a expiré pour ainsi dire dans mes bras, ou tout au moins sous mes yeux[4] *. Il a été frappé d'un coup de fauconneau à la jambe mardi matin en approchant des remparts de Governolo – d'autres disent d'un coup de pistolet. Avec son ordinaire témérité, il s'était avancé presque seul, accompagné pour toute escorte de deux officiers. Ses deux compagnons tombèrent les premiers. Il fut frappé, lui troisième, par un homme qui n'était pas de Governolo, que nul ne connaît. Pourtant, plusieurs affirment que cet homme est Vénitien, et certains vont même jusqu'à jurer qu'ils auraient reconnu en lui le fils de l'un des anciens doges de Venise…*

« Roland Candiano ! murmura Foscari avec un sourire livide.

– Fatalité ! gronda Bembo.

– Continue ! continue !… »

Bembo reprit sa lecture :

À peine avait-il reçu le coup fatal, toute l'armée fut frappée de mélancolie et de terreur. Adieu à l'audace et à la joie ! Chacun s'oubliant soi-même se plaignait du sort qui menaçait ce noble duc au commencement de ses nouveaux exploits. On parlait de son âge à peine mûr, de ses vastes desseins, de ce qu'il aurait pu accomplir, et de son intrépidité sans égale, et de sa prévoyance, et de sa fureur guerrière, et de son astuce admirable. Enfin, la neige tombait sous l'ardeur de ses plaintes universelles[5] *.*

Porté dans Governolo, il est ensuite rendu à ses valeureux soldats qui viennent le chercher en pleurant et l'emportent au camp. Alors Jean de Médicis demanda à être transporté dans Mantoue auprès de Frédéric de Gonzague qui, bien que son ennemi, voulut le recevoir.

Nous nous mîmes en route, tout pleurant, et bientôt nous entrâmes

dans Mantoue ; la civière fut portée au palais et Jean fut mis au lit. Il faisait nuit. Alors, je m'approchai de lui en lui disant :

Je ferais injure à votre grande âme si je vous parlais de la peur de la mort et si je voulais vous persuader ce que vous savez déjà. Le plus grand bien de la vie c'est d'agir librement ; que ce soit donc de votre gré et par une résolution toute personnelle que vous vous laissiez opérer. En huit jours vous serez guéri. Vous porterez la béquille sans doute, mais ce sera pour vous une marque d'honneur. – Eh bien ! qu'on en finisse, s'écria-t-il.

Les vomissements le prirent presque aussitôt. Il dit : « Voici les grands symptômes, ce n'est plus à la vie qu'il faut penser. » Puis, joignant les mains : « Je fais vœu d'aller à Compostelle. » Et ils ordonnèrent qu'on cherchât huit ou dix hommes pour tenir le patient. Il se mit à sourire : « Vingt hommes ne m'effraieraient pas », dit-il.

Se levant d'un air assuré, il prit lui-même le flambeau et le tint pendant qu'on lui coupait la jambe. Je m'enfuis en me bouchant les oreilles. Cependant, j'entendis qu'il m'appelait ; je revins. « Je suis guéri ! » s'écria-t-il.

Il se fit apporter sa jambe coupée et se mit à jouer avec elle et à se moquer de nous.

Mais deux heures après, les douleurs reparurent. Comme je l'entendais se démener dans sa chambre, je me rhabillai, car j'étais couché, et j'accourus. Il avait le délire et répéta à diverses reprises une phrase que j'ai retenue :

– Pourquoi, disait-il, ai-je choisi le crime et non la justice ?… Seigneur ! Seigneur ! Voici le justicier qui vient !… »

Bembo s'arrêta, haletant.

« Le justicier qui vient ! répéta Foscari hagard.

– C'est dans la lettre, monseigneur.

– Continue ! continue !… »

Le cardinal poursuivit d'une voix étranglée :

Au lever du jour, sa raison lui revint. Mais le mal avait empiré. Il fit son testament, distribua beaucoup de cadeaux à ses amis, et voyant le confesseur arriver : « Mon Père, dit-il, mon métier est celui des armes, j'ai vécu comme un soldat. J'aurais vécu comme un moine si j'avais porté votre habit. Je n'ai rien à confesser… et cependant… cependant… oui, je crois… que j'aurais dû écouter… celui qui est venu… »

Il fut alors évident que sa raison l'abandonnait à nouveau. Bientôt la mort qui l'appelait sous la terre annonça son approche. Parents et domestiques vinrent sans ordre et en foule assiéger son lit. Lui, appelait

ses soldats. Mais le seigneur de Gonzague ne leur avait pas permis d'entrer dans Mantoue. Il essaya de parler de la guerre. Puis, tout à coup, il ferma les yeux en prononçant un nom que nul n'entendit. Et il expira tandis que tous les assistants éclataient en larmes.

Tels ont été, seigneur Doge, les derniers moments de cet homme d'une vigueur d'âme extraordinaire, dont toutes les paroles étaient des actions. L'Italie saura bientôt ce qu'elle a perdu.

Quant à moi, je perds une illustre amitié, et ma douleur serait consolable si je n'avais eu au moins cette dernière joie bien triste et bien amère de le revoir à l'heure de sa mort et de lui montrer combien je lui étais attaché.

Cette joie, monseigneur, si douloureuse, n'en est pas moins une joie dans un cœur où l'amitié exerce des droits souverains. Et c'est à vous que je la dois. Je vous en aurai toute la vie une reconnaissance digne de vous et de moi, digne aussi de celui qui a voulu que je fusse envoyé par vous à Jean de Médicis en un tel moment.

Pardonnez-moi de ne pouvoir moi-même vous apporter, avec cette triste nouvelle, l'hommage de l'affection et de l'admiration que vous m'avez inspirées. Les larmes qui ne cessent de couler de mes yeux m'eussent sans doute empêché de parler.

Je suis, monseigneur, de votre illustre Excellence, le très fidèle et très obéissant serviteur.

PIERRE D'AREZZO.

Bembo, ayant achevé la lecture de cette lettre, regarda silencieusement le doge. Foscari semblait abattu. Cet homme si fort qui, depuis de longues années, suivait avec une implacable rigueur la ligne ascendante que s'était tracée son ambition, qui ne s'était jusqu'alors laissé terrasser par la mauvaise fortune ni étourdir par la bonne, murmura avec un visible accablement :

« Cela est un terrible malheur.

– Un revers tout au plus, dit Bembo.

– Un revers qui peut être le commencement d'un désastre.

– Monseigneur, je vous ai vu plus calme dans des circonstances plus périlleuses.

– C'est qu'alors les circonstances seules menaçaient.

– Que voulez-vous dire, monseigneur ? »

Le doge se leva, saisit la lettre de l'Arétin, la parcourut comme pour bien se convaincre qu'il n'y avait plus d'espoir possible.

Son doigt se posa sur cette ligne qui, relatant l'agonie du Grand-Diable, répétait les mystérieuses paroles échappées à son délire.

Bembo tressaillit.

« C’est le Justicier qui vient ! murmura-t-il en lisant.

– Oui, Bembo, dit le doge, ne vois-tu pas quelque chose d’extraordinaire dans ce fait que Jean de Médicis a succombé sous les coups de Roland Candiano ?

– Il n’est pas prouvé que ce soit lui !

– Allons donc ! C’est lui, te dis-je ! C’est lui !

– Candiano n’a jamais eu la moindre relation avec Jean de Médicis. Candiano était à Venise il y a une dizaine de jours. Il est poursuivi, traqué. Quelle apparence qu’il ait été trouver Jean de Médicis dans son camp ? Et même, si cela était, pourquoi l’aurait-il tué ?…

– Pourquoi ? gronda sourdement le doge, pourquoi ?… Ne vois-tu pas que cet homme a su mes intentions. Comment ? Je ne sais. Mais il a su ! Je vois clair dans ce sinistre événement. Roland Candiano a vu Jean de Médicis, parce que Jean de Médicis pouvait et devait me sauver !

– Il faut savoir l’exacte vérité ! s’écria Bembo qui se leva en frémissant. Je vais de ce pas chez l’Arétin. Dans une heure je saurai…

– Va, mon ami, va et reviens vite… » Bembo sortit en toute hâte.

L’abattement du doge le gagnait ; mais, chez lui, cet abattement prenait la forme de l’épouvante.

*

* *

Trois heures avant que la lettre fût remise au doge, un homme était entré dans le palais de l’Arétin.

« Le seigneur Arétin est en voyage, dit le serviteur auquel s’adressa cet homme, et on ne sait quand il sera de retour.

– C’est bien, mon ami : allez dire à votre maître, que vous trouverez dans son cabinet de travail, que je viens de la part du Grand-Diable. »

Le valet regarda avec effarement celui qui parlait ainsi. Mais il obéit et quelques instants plus tard revint chercher l’inconnu qu’il conduisit aussitôt auprès de l’Arétin en lui prodiguant les marques de respect.

« Vous enfin ! s’écria Arétin en apercevant Roland. Je vous avoue par ma foi que je commençais à m’ennuyer.

– Nul ne s’est douté que vous étiez resté à Venise ?

– J’en réponds. La consigne était formelle. Vous avez dû vous en

apercevoir.

– Vous n'êtes pas sorti une seule fois ?

– Ni jour ni nuit.

– Les gens de la maison ?

– Croient que je suis parti ; jusqu'à mes pauvres Arétines que j'entends parfois se désoler de l'absence de leur maître ! Seul le valet qui vous a reçu savait.

– C'est bien, maître Arétin. »

Roland s'assit, pensif.

« Oserai-je vous interroger ? fit Pierre.

– Faites.

– Vous avez vu Jean de Médicis ?

– Je l'ai vu.

– Vous lui avez parlé ?

– Je lui ai parlé.

– De ma mission ?

– De votre mission.

– Ah ! Ah !… Et qu'a-t-il dit ?… Qu'a-t-il fait ?… Et vous-même ?… Pardon, je me laisse emporter peut-être ?

– Nullement. Il n'y a rien de caché entre nous deux, et votre curiosité va être satisfaite… Vous voici justement devant votre table, vous allez écrire…

– À qui ?

– Au doge Foscari.

– Au doge ?

– Cela vous étonne ? Ne faut-il pas que vous rendiez un compte exact de votre ambassade ?

– Pourquoi n'irais-je pas le trouver ?

– Parce que vous êtes malade, couché dans votre lit, et qu'il vous est impossible de sortir.

– Je ne comprends pas, fit l'Arétin ébahi.

– Vous allez comprendre. Mais d'abord, pour vos gens, vous êtes rentré secrètement cette nuit. Tout à l'heure, vos larmes et vos lamentations vont les attirer.

– Mes larmes ! mes lamentations !

– Oui, Écrivez. Bien entendu, je ne vous donne que les éléments essentiels de votre lettre. Vous la transcrirez ensuite en l'ornant de ces belles phrases que vous savez trouver. »

L'Arétin s'inclina, ne sachant s'il devait être flatté ou inquiet de ce compliment auquel Roland ne l'avait pas habitué.

« Je tiens seulement, reprit Roland, à ce que vous respectiez tout le passage qui sera relatif à l'homme qui a tiré sur le Grand-Diable et aux paroles d'agonie prononcées par Jean de Médicis. »

L'Arétin bondit.

Il devint très pâle.

« Que dites-vous ? balbutia-t-il.

– Je dis que Jean de Médicis a été tué.

– Jean de Médicis !… Tué !… J'entends mal, n'est-ce pas ?… Tué !…

– Par moi ! » dit tranquillement Roland.

L'Arétin fondit en larmes.

Roland vit que cette douleur était sincère et la porta à l'actif du poète. Il comprit quelle amitié véritable avait pu unir le soudard violent, sanguinaire, rué, l'escopette au poing, à la conquête du monde, et le faiseur de phébus et de pathos, poltron, mais rué, lui aussi, avec la même violence d'appétits, à la conquête des jouissances. Seulement l'escopette de l'Arétin était une plume.

Nous laissons à penser quelle était la plus redoutable de ces deux armes. L'Arétin pleura donc le Grand-Diable. Roland le regarda pleurer avec une sorte de pitié non exempte d'ironie.

Cependant, il n'est douleur si vraie qui ne s'apaise.

L'Arétin finit par essuyer sa barbe et ses yeux et murmura :

« J'attends que vous dictiez, maître. »

Roland se mit à dicter, tandis que l'Arétin prenait des notes en jetant parfois une sourde exclamation et en faisant une grimace de douleur.

« Je vois la scène comme si j'y étais ! dit-il, quand Roland eut terminé le récit de l'agonie dans le palais des ducs de Mantoue.

– Écrivez-la donc comme si vous y aviez assisté vous-même en la complétant de détails qui vous seraient personnels. »

L'Arétin prit son front dans sa main gauche, tandis que de la droite il agitait sa plume.

Tout à coup il se mit à écrire.

Il écrivait tout d'un jet, consultant à peine les notes qu'il avait sous les yeux et dont tous les termes étaient dans sa mémoire. En moins d'une heure, la lettre se trouva terminée.

L'Arétin la relut à voix basse.

Il s'était levé.

D'un geste machinal il caressait sa barbe qu'il avait fort belle. Il accompagnait sa lecture de gestes arrondis, répéta par deux fois les

périodes qui lui paraissaient les mieux venues, s'interrompant parfois pour se dire à lui-même :

« Parfait !… admirable !… »

À mesure qu'il lisait, sa voix s'enflait, il déclamait, la grimace de douleur s'évanouissait sur son visage, un sourire de satisfaction et d'heureuse vanité tendait sa bouche.

« Hein ! Que dites-vous de ce petit chef-d'œuvre ? s'écria-t-il, oubliant que les principaux épisodes de la lettre étaient textuellement pris sur les notes dictées par Roland.

– Je pense, dit celui-ci, qu'il faut l'expédier à l'instant au palais ducal, puis vous mettre au lit, parce que la douleur vous a rendu malade.

– C'est vrai, dit l'Arétin, j'oubliais ma douleur. »

Et il se reprit à pleurer.

À son appel, le valet de confiance qui avait introduit Roland se présenta.

L'Arétin lui remit la lettre en disant :

« Pour Mgr le doge… vite ! »

Le domestique disparu, l'Arétin, suivi de Roland, passa dans sa chambre à coucher et commença à se déshabiller, tout en poussant force soupirs.

« Il est très probable, dit Roland, que le doge va vous envoyer un exprès pour se renseigner.

– Croyez-vous ?

– À moins qu'il ne vienne lui-même.

– Diavolo ! Vous faites bien de me dire cela. Je vais me coucher dans la chambre d'honneur. »

Il se précipita dans une pièce voisine qui, en effet, était somptueusement meublée.

« Que faudra-t-il que je dise au doge ? demanda-t-il.

– Mais ce que vous dites dans votre lettre. Vous pouvez ajouter que la veille de la mort, plusieurs officiers ont vu arriver au camp un homme dont vous avez entendu parler.

– Qui ?

– Roland Candiano. »

On se rappelle que Roland ne s'était jamais révélé à l'Arétin.

« Ce Roland Candiano, continua-t-il, serait venu au camp, aurait été reçu dans la tente du Grand-Diable, et l'aurait provoqué à une sorte de duel à mort, sans qu'on sache les motifs de cette provocation. Voilà ce que vous direz au doge ou à son envoyé.

Maintenant, comme il est possible que cette entrevue soit intéressante pour moi, je désire y assister sans être vu.

– Entrez là, dit l'Arétin en ouvrant une porte. Lorsque vous voudrez voir et entendre, vous n'aurez qu'à pousser ce guichet.

– Très bien. »

L'Arétin se mit au lit. Il n'y fut pas plutôt, que ses vociférations éclatèrent.

« Margherita ! Marietta ! Chiara ! Paolina ! Franceschina ! Angela ! Perina[6] !… Gueuses, coquines, me laisserez-vous mourir ! Sera-t-il dit que pas une ne sera là pour essuyer ma barbe ruisselante de larmes ou me faire une tisane ! Car la douleur fait mal au ventre, damnées mégères, dignes d'épouser Satanas ! Holà, friponnes ! Elles sont toutes dans un coin à user du miroir, à peigner leurs tignasses et à admirer leurs tétons. Attendez, guenons, attendez ! Si j'en avais la force, je viendrais vous peigner à coups de matraque, moi ! Et vous débarbouiller à grands soufflets, moi ! Arétines, assassines !… Chiara ! puisse la fièvre maligne t'enlever en deux heures ! Paolina, puisses-tu te rompre le cou en descendant mon escalier de marbre !… Marietta, que la foudre te consume ! Angela, que la gangrène te ronge les os ! Par la Madone, par le Christ, par le diable, par le ventre, par les tripes, par le… »

Essoufflé, l'Arétin lança un dernier et intraduisible juron, et s'affaissa sur ses oreillers de dentelle en murmurant : Je suis mort ! tandis que les sept ou huit servantes, accourues depuis quelques instants, et dès les premières vociférations, s'empressaient, caquetaient, se bousculaient à qui embrasserait la première maître Pierre Arétin, telle une nichée de pintades empressées autour du seigneur et maître de la basse-cour.

« Eh quoi, cher seigneur, vous pleurez ! s'écriait la Margherita.

– Oui, Pocofila[7] ! Va-t-en à la cuisine et travaille.

– Quelle douleur ! disait la Chiara. Je veux essuyer ses yeux avec mes cheveux noirs.

– Ah ! le pauvre cher !

– Que lui est-il arrivé ?…

– Quand est-il rentré ?

– Quoi, sans nous prévenir, le méchant !

– Silence ! tonitrua l'Arétin. Je suis rentré cette nuit, et j'étais si malheureux que j'ai eu peur de vous effrayer. J'ai perdu mon ami le plus cher, celui qui m'envoyait mille ducats régulièrement à chaque hiver pour que je n'eusse pas froid.

– Nous vous réchaufferons de notre amour, cher seigneur.

– Silence ! L'ami le plus tendre et le plus fidèle avec qui j'ai vidé je ne sais plus combien de flacons, un homme si bon, si brave, si loyal ! Ah ! J'en mourrai peut-être ! »

Il sanglotait. Toutes, autour de lui, le dorlotaient, l'une bordant les couvertures, l'autre arrangeant les oreillers, une autre lui présentant une tasse de tisane.

Un valet qui entra mit fin à cette scène en disant :

« Monseigneur le cardinal-évêque est là qui attend.

– Disparaissez toutes ! » dit l'Arétin.

Cet ordre fut exécuté avec promptitude et toute la nichée s'envola, effarouchée par l'arrivée du sinistre personnage qu'elles redoutaient.

Bembo entra.

Roland avait entendu le valet, et, avec un frémissement, avait poussé le judas invisible que lui avait signalé Pierre Arétin.

Il reconnut Bembo.

Ses lèvres pâlirent légèrement. Ce fut le seul indice de la colère qui se déchaîna en lui. Une foule de questions assaillirent son esprit. Que s'était-il passé ? Pourquoi Bembo, qu'il avait laissé enfermé au fond de la Grotte Noire, était-il à Venise, chez l'Arétin ?…

Cependant, Bembo s'était assis près du lit.

« J'étais au palais ducal tout à l'heure, dit-il ; le doge m'a prié de venir te demander quelques explications au sujet de ta lettre.

– Hélas ! fit l'Arétin d'une voix violente, tu vois, mon ami, j'en suis malade.

– Ainsi, c'est vrai ?

– Trop vrai !

– Tu as vu toi-même mourir le Grand-Diable ?

– Comment l'aurais-je écrit sans cela !

– C'est un terrible malheur…

– Pour moi, dit l'Arétin.

– Pour tous ! »

Bembo garda quelques instants un sombre silence. Ce qui l'épouvantait réellement, ce n'était pas que Jean de Médicis fût mort, mais que ce coup qui les frappait, lui et le doge, eût été porté par Roland Candiano.

« Voyons, dit-il, donne-moi des détails. »

L'Arétin se lança dans une brillante narration qui faisait honneur à son imagination ; il broda sur la lettre qui lui avait été dictée, et

les détails que lui suggéra sa fécondité d'invention furent pathétiques au point qu'ils lui arrachèrent des larmes nouvelles.

Il fut dès lors bien évident aux yeux de Bembo que Pierre Arétin avait réellement assisté à la mort du Grand-Diable.

Il avait écouté ce récit avec un intérêt que l'Arétin prit pour une sorte d'hommage muet décerné à son talent littéraire.

Pourtant il ajouta :

« Ce n'était pas le récit de l'agonie que je te demandais, ta lettre est assez prolixe sur ce chapitre. Mais il y a dans tout cela deux ou trois points qu'il faut que j'éclaircisse.

– Précise ! dit l'Arétin.

– Procédons avec ordre : d'abord, as-tu échangé avec Jean de Médicis quelques paroles au sujet de ta mission ?

– Je n'en ai pas eu le temps.

– Ainsi, le Grand-Diable est mort sans savoir ce que tu venais faire à son camp ?

– Justement.

– Il en résulte que lui-même, avant de mourir, n'a pu parler à personne des intentions de Foscari ?

– J'en réponds.

– Bien, passons à une autre question, dit Bembo hésitant. Celui qui a tiré sur le Grand-Diable…

– Eh bien ?…

– C'est sans doute un soldat ennemi ?

– Nullement. J'ai écrit et je répète que le meurtrier était inconnu au camp et dans Governolo. Plusieurs ont dit que c'était le fils d'un doge.

– A-t-on prononcé un nom ? balbutia Bembo.

– Oui, quelques officiers m'ont assuré que le meurtrier ne pouvait être que l'homme reçu dans la nuit par Jean de Médicis et avec qui il avait eu une altercation violente.

– Le nom de cet homme ?

– Roland Candiano. »

Bembo tressaillit violemment comme s'il n'eût pas dû s'attendre à ce nom. Il se leva, et regarda autour de lui avec terreur. À ce moment, il se disait que Roland allait peut-être apparaître, le saisir, l'entraîner à nouveau dans sa formidable caverne. Il vit l'Arétin qui, dans son lit, le regardait avec étonnement. Il eut honte de cette terreur irréfléchie et se rassit en demandant :

« Voyons, avant de partir, n'as-tu parlé à personne de cette

mission ?…

– À personne au monde », dit l'Arétin après une légère hésitation.

Mais si courte qu'eût été cette hésitation, Bembo l'avait remarquée.

« Misérable, gronda-t-il en s'approchant du lit, tu as parlé !

– Non, je le jure !

– Sais-tu, reprit Bembo en secouant violemment la main de l'Arétin, sais-tu qui était ton secrétaire ?…

– Quel secrétaire ? Deviens-tu fou ?…

– Le mystérieux secrétaire sur lequel je t'ai vainement interrogé et dont tu ignorais tout, jusqu'à son nom ! Sais-tu qui il était ?

– Non, par les cheveux de Chiara !

– Où est-il ? Qu'est-il devenu ?

– Il a disparu la veille de mon départ. Que le diable le tienne en sa digne garde !

– Eh bien ! triple fou, c'était Roland Candiano !

– Bah !…

– C'était lui, te dis-je !

– Eh bien ! Qu'y a-t-il là de si étrange ? Et que veux-tu que cela me fasse ? En quoi les faits et gestes de M. Roland Candiano me regardent-ils, après tout ?… Il est parti, bon voyage ! Il ne reviendra pas, ou reviendra, à son aise ! »

Ces derniers mots firent tressaillir Bembo. Une flamme d'espoir terrible brilla soudain dans ses yeux.

« S'il allait revenir ! » songea-t-il. »« Ce que je vois de plus en plus clair en tout cela, continuait l'Arétin, c'est que je perds, moi, outre l'amitié de Jean de Médicis, deux mille cinq cents bons écus que je devais toucher en rentrant, une fois ma mission terminée.

– Écoute, fit Bembo. Veux-tu toucher la somme tout de même ?

– Si je le veux ! s'écria l'Arétin qui s'arrêta soudain de pleurer.

– Veux-tu en toucher le double, le triple, tout ce que tu voudras ?

– Parle, ami Bembo, tu parles d'or. Que faut-il faire ?

– Presque rien. Ton secrétaire…

– Le fameux Roland Candiano ?

– Oui. Eh bien… tu as dit qu'il reviendrait peut-être. ?

– C'est lui-même qui me l'a fait dire.

– Bon. Eh bien ! quand il reviendra, il s'agit de lui faire bon visage, de le retenir, coûte que coûte, auprès de toi, une heure ou deux…

– Ce n'est pas difficile.

– Et, tout aussitôt, de me faire prévenir.

– Ah ! ah !

– Hésiterais-tu ? gronda Bembo.

– Non pas, mort diable ! Je ne connais pas cet homme, ni ne veux le connaître. Peu m'importe, ce qui peut lui arriver ! C'est dit, Bembo ! S'il revient, je t'envoie prévenir tout courant.

– Et dès le jour même tu touches dix mille écus.

– Dont j'aurais le plus grand besoin. Ces coquines, pendant mon absence, ont fait d'étranges dépenses. Je les ai retrouvées avec des robes de soie brochée et des écharpes de prix. Outre que j'ai moi-même fortement écorné pendant mon voyage…

– Présente-toi au Trésor. Tu y toucheras mille écus. On sera prévenu.

– Diavolo ! tu tiens donc les clefs de la caisse ?

– Oui, Pierre, et songe que cette caisse, je l'ouvrirai pour toi autant que tu voudras si tu nous rends ce service.

– C'est dit, et tu peux compter sur moi ! »

Bembo partit en toute hâte et revint au palais ducal où le doge Foscari l'attendait avec impatience, se promenant tout agité dans son cabinet où ce jour-là il ne voulut donner aucune audience à personne.

« Eh bien ? fit le doge empressé en apercevant Bembo, as-tu quelque nouvelle positive ? sais-tu le nom du meurtrier du Grand-Diable ?

– Monseigneur, dit Bembo, vous ne vous étiez pas trompé.

– C'est donc bien Roland Candiano ! exclama Foscari en pâlissant.

– C'est bien lui, monseigneur. Mais en apprenant cette mauvaise nouvelle chez l'Arétin, j'en ai une autre qui corrige quelque peu la première.

– Parle vite, Bembo ; car je te jure qu'en ce moment je ne vois autour de moi que malheurs et catastrophes.

– Eh bien, monseigneur, je crois que sous peu, Roland Candiano sera dans nos mains.

– Comment cela ?

– Candiano est en relations avec l'Arétin.

– Lui ! Que pouvait-il donc espérer de ce faiseur de vers ?

– Je ne sais ; toujours est-il que Roland s'est mis en relations suivies avec l'Arétin et qu'il est infiniment probable qu'il reviendra chez lui.

– Et alors ?

– Alors, Roland Candiano sera pris. »

Foscari secoua la tête. Le coup l'avait découragé.

« Non, Bembo, non ; Candiano ne tombera pas en notre pouvoir. Je me sens pris moi-même dans quelque formidable engrenage. La fatalité est sur moi. En vain, je me débats. La mort du Grand-Diable survenant en un tel moment est un irréparable désastre, voilà ce qu'il y a de plus terrible.

– Monseigneur, dit Bembo d'une voix calme, vous êtes perdu, en effet, parce que vous consentez à la perte. Résistez et vous serez sauvé. Vous parlez de fatalité. Il y a des concours de circonstances que la volonté puissante des hommes réellement forts agrège ou désagrège. La situation est simple, après tout. Si vous attendez, vous serez frappé. Si vous frappez le premier, le danger s'évanouit. »

Bembo, en parlant ainsi, avait redressé sa taille.

Il apparaissait en ce moment ce qu'il était réellement : l'inspirateur de Foscari, l'âme damnée du terrible doge, le mauvais génie de Venise.

« Que faire, Bembo ? Que faire ? Conseille-moi… Je n'ai confiance qu'en toi ! Toi seul m'as jusqu'ici guidé…

– Parce que ma fortune, monseigneur, est indissolublement liée à la vôtre ; si vous succombez, je succombe. Si vous montez vers les sommets des hautes puissances, vous m'entraînez dans votre ascension. Un autre vous parlerait d'amitié fidèle, de reconnaissance… Moi je vous dis seulement que votre grandeur est la garantie de la mienne. Moi je ne crois pas à l'amitié, moi je ne crois qu'à la force de la volonté. Et c'est pourquoi, monseigneur, vous avez confiance en moi ; vous avez en moi la même confiance que j'ai en vous. C'est pourquoi, aussi, à nous deux, nous formons une force. Je crois sincèrement que seul, c'est-à-dire sans moi, vous seriez en danger. Je crois que sans vous je retombe misérablement dans cette situation d'ignominie dont vous m'avez tiré. Restons donc unis ; soyons-nous l'un à l'autre un appui sûr et infaillible. Que, dans un moment de désolation, vous ayez la certitude que quelqu'un est là, près de vous, qui pense, combine pour vous, qui est prêt, sur un signe de vous, à tout oser, tout entreprendre… Songez à ce que nous pouvons en de pareilles conditions…

– Oui, Bembo, je sais et j'ai confiance en toi. »

La tirade du cardinal, modérée dans la forme, profondément subtile et habile dans les pensées qu'elle exprimait, avait produit une impression violente sur l'esprit du doge.

Il répéta.

« Que faire, Bembo ? conseille-moi… »

Mais ce fut sur un ton plus ferme et qui annonçait la volonté d'agir.

« Que faire, monseigneur ? dit Bembo. C'est facile. »

Il se leva, s'approcha de la table et, lourdement, comme s'il eût assené un coup, posa sa main sur la feuille que le doge lui avait montrée et qui contenait déjà une centaine de noms :

La liste de proscription !

Le doge comprit.

« C'est toute une révolution, dit-il.

– Je le sais, monseigneur. Aussi faut-il vous entourer des précautions nécessaires. Pouvez-vous compter sur les soldats ?

– Altieri m'est tout dévoué.

– Oui, celui-là est inébranlable dans sa fidélité parce que celui-là aussi a attaché sa fortune à la vôtre. Altieri fera des soldats ce qu'il voudra. Il les a fanatisés. C'est une grande force. Voici donc ce qu'il faut faire : il faut dès aujourd'hui faire venir Altieri et prendre avec lui les mesures nécessaires à l'arrestation des suspects. Il sera bon que Dandolo soit au courant de ce qui se prépare afin qu'il sonde le Conseil des Dix. Si, dans le Conseil, il y avait des hésitants, c'est par eux qu'il faudrait commencer. »

Déjà le doge écrivait deux lettres.

Une pour Altieri, l'autre pour Dandolo.

Les lettres qui appelaient le capitaine général et le Grand Inquisiteur au palais ducal furent aussitôt envoyées.

Bembo se retira. Au moment où il allait disparaître le doge lui saisit la main.

« Et Candiano ? demanda-t-il.

– Je m'en charge ! » répondit Bembo.

Bembo venait de donner un effort grave en parlant au doge comme il venait de le faire. Il connaissait Foscari, et avait essayé de le mettre dans la situation d'esprit qui lui semblait indispensable.

Il s'en allait méditant, répondant d'un geste distrait aux profondes salutations qui l'accueillaient au passage – les unes réellement respectueuses, les autres recouvrant des haines furieuses sous le vernis du respect.

Sur la place, une femme entourée d'enfants s'avança vers lui et s'agenouilla, les mains jointes, le front courbé.

Les enfants s'étaient agenouillés aussi.

« Que veux-tu, femme ? demanda le cardinal.

– Monseigneur l'évêque, mon mari, le père de mes enfants, a été arrêté cette nuit. Nous allons mourir de misère.

– Qu'avait fait ton mari ? fit durement le cardinal.

– Qui le sait, monseigneur ! Rien, sans doute, rien, je vous le jure ! Il ne songeait à rien qu'à son travail, et son seul bonheur était de rentrer le soir parmi nous. Monseigneur l'évêque, un mot de vous peut nous sauver. Je demande grâce. »

Bembo, en maintes occasions, avait été supplié par quelque femme, sœur ou épouse d'un malheureux que la dénonciation d'un sbire avait fait jeter sous les plombs ou au fond des puits.

Cette fois, comme les autres, il fut sur le point de passer outre en haussant les épaules. C'est ce qu'il faisait généralement.

Il regarda autour de lui et vit qu'une vingtaine d'hommes et de femmes du peuple faisaient cercle autour de ce spectacle, à distance respectueuse.

Une idée soudaine traversa son esprit.

La femme pleurait, et, ayant conté son malheur, ne trouvait plus rien à dire que ce mot qu'elle bégayait parmi des sanglots :

« Grâce, monseigneur l'évêque !…

– Pauvre femme ! Pauvres enfants ! » dit Bembo à haute voix.

Et sa physionomie prit une expression de miséricorde.

« Me jures-tu, continua-t-il, que ton mari n'est réellement pas coupable ?

– Je le jure, monseigneur, je le jure sur ma part de paradis !

– Relève-toi, femme, dit Bembo, Dieu a entendu ton humble prière. Nous vivons sous un doge ami de la pitié. Le nom de Foscari veut dire Justice. Relève-toi et va en paix. Ton mari te sera rendu dès aujourd'hui.

– Monseigneur ! Monseigneur ! balbutia la malheureuse, ivre de joie.

– Vivat ! Vivat ! cria la foule qui s'était assemblée. Vive Foscari ! Vive l'évêque !… »

Bembo étendit la main et bénit le peuple qui se jeta à genoux.

« Foscari, songea-t-il, je viens de travailler pour toi !… Mais comme les peuples sont faciles à conduire ! Cent arrestations sont oubliées parce qu'une grâce est promise !… Peuple imbécile ! comme tu mérites bien les chaînes dont nous te chargeons !… »

Un sourire de mépris plissa ses lèvres.

Puis il reprit sa méditation :

« Foscari est un homme faible lorsqu'il se persuade que sa chute est proche. Mais il devient fort, invincible et formidable lorsqu'il croit au succès de ses entreprises. C'est dans cette situation d'esprit qu'il osa arrêter l'évêque et qu'il fomenta la chute de Candiano. Toute la question est de maintenir Foscari en forme de volonté et de décision. »

Il rentra dans son palais, songeant à ces choses, écrivit quelques lettres, et, sur le soir, s'étant revêtu d'un costume cavalier, sortit.

Il voulait aller chez Imperia.

Les images de la courtisane et de Bianca évoluaient dans son cerveau avec les images de Sandrigo et de Roland.

Bembo évita le chemin du canal, soit qu'il ne voulût pas être remarqué, soit qu'il voulût, en marchant, se donner encore le temps de réfléchir.

Comme il pénétrait dans une ruelle, il aperçut à vingt pas devant lui un homme qui marchait sans hâte.

Il tressaillit.

La tournure de cet homme, sa taille, sa manière de marcher formaient un ensemble qu'il connaissait, ou qu'il crut reconnaître.

Il s'enveloppa de son manteau, couvrit à demi son visage et hâta le pas. En passant près de l'homme, il le dévisagea.

« Ce n'est pas lui ! » murmura-t-il.

Et de nouveau, il se laissa dépasser par l'homme qui semblait ne pas l'avoir remarqué. Mais alors, il fut repris de doute, et machinalement se mit à le suivre.

« Voilà qui est étrange, songea-t-il. Cet homme, vu d'ici, c'est Roland Candiano. C'est sûrement lui ! C'est sa démarche, » c'est sa taille… C'est lui, j'en suis certain ! Et pourtant, ce n'est pas son visage !… Non, ce n'est pas son visage, mais était-ce son visage lorsque Roland Candiano m'est apparu sous les traits du secrétaire de l'Arétin ? L'ai-je reconnu lorsque j'ai été entraîné dans le navire ? L'ai-je reconnu avant la grotte ?… S'il a pris alors un déguisement, ne peut-il en avoir pris un autre maintenant ?… C'est lui… oui, c'est lui !… »

Le cœur de Bembo battait violemment.

Il commençait à faire nuit.

Au détour d'une ruelle, deux hommes étaient arrêtés, immobiles sous l'auvent d'un cabaret.

Bembo reconnut deux sbires secrets.

Ils écoutaient ce qui se disait dans le cabaret où des ouvriers

buvaient et parlaient haut.

« Le Tronc des Dénonciations attendra », murmura Bembo.

Il alla droit aux deux sbires, se fit reconnaître d'eux et leur dit quelques mots à voix basse. Les sbires s'inclinèrent ; l'un d'eux disparut en, courant, l'autre se mit à suivre Bembo.

Cependant l'homme – que ce fût ou non Roland Candiano – continuait à marcher tranquillement.

Se doutait-il qu'il était suivi ?

Il traversa des ruelles, des ponts, et arriva enfin devant une maison du port. Là, il s'arrêta un instant et regarda autour de lui.

N'ayant sans doute rien vu de suspect il entra.

Bembo ne l'avait pas perdu de vue. Dès que l'homme fut entré, il sortit de l'encoignure où il était tapi.

Maintenant, il avait près de lui quatre sbires.

Ils étaient tous solidement armés.

Bembo comprit qu'il était à une de ces minutes où se décide la vie d'un homme. Il tremblait de terreur et se disait que c'était de la folie que d'attaquer Roland avec les quatre hommes seulement qu'il avait ramassés en chemin. Celui qu'il avait envoyé pour chercher des renforts sérieux ne revenait pas.

Mais, d'autre part, l'occasion était unique.

Tenir là Roland Candiano et le laisser échapper !

« Il faut agir ! gronda-t-il, fût-ce au risque de la vie !… »

Bembo se tourna vers les sbires :

« Vingt écus d'or à chacun de vous si vous capturez l'homme qui vient d'entrer ici. »

Les sbires eurent un frémissement et leurs yeux brillèrent dans la nuit avec un éclat métallique. Vingt ducats d'or, pour ces gens, représentaient une petite fortune.

« Faut-il que l'homme soit pris vivant ? demanda l'un d'eux.

– Vivant ou mort, peu importe ! » dit Bembo les dents serrées.

Il ne s'agissait plus, déjà, de faire souffrir Roland. Il s'agissait de se débarrasser de lui coûte que coûte.

« Là n'est pas la question, continua Bembo. Qu'il soit pris, c'est tout ce qu'il faut. Maintenant, voici ce que je voulais vous dire : l'homme va sûrement se défendre. Il est possible que quelqu'un de vous soit frappé.

– C'est le risque de notre métier…

– Bon. Je vous ai promis vingt ducats d'or à chacun. Vous êtes quatre. Cela fait quatre-vingts ducats, quel que soit le nombre des

survivants ; vous comprenez ?

– Marchons ! » reprirent-ils.

Ils s'enfoncèrent dans une allée noire au bout de laquelle se trouvait un escalier de bois.

Ils commencèrent à le monter.

On n'entendait aucun bruit. À eux quatre, ils ne donnaient pas un frémissement ; il n'y avait pas un craquement dans le bois. Ils montaient comme des chats-tigres.

La maison n'avait que deux étages.

Au premier, ils s'arrêtèrent, hésitants.

Il y avait deux portes.

Ils écoutèrent à chaque porte. Aucun bruit ne leur parvint. Leurs mains en se frôlant, échangèrent un signal.

Ils continuèrent à monter.

En haut, il y avait une porte.

Là, ils s'arrêtèrent net.

Ils percevaient derrière la porte le bruit lent et cadencé du pas d'un homme qui se promène.

L'homme était là…

En bas, dans une encoignure en face de la porte d'entrée, Bembo attendait, ramassé sur lui-même, haletant.

Ses yeux lentement, s'étaient levés le long de la façade de la maison.

On eût dit qu'il suivait pas à pas l'ascension des sbires.

En effet, en même temps, qu'ils s'arrêtaient devant la porte, les yeux de Bembo se fixaient sur une fenêtre de la façade, la seule qui fût éclairée, semblable à un regard pensif dans un visage que la nuit faisait indéchiffrable…

Brusquement, cette lumière s'éteignit.

Alertes, rapides, silencieux, les sbires s'étaient concertés.

L'un d'eux alluma une lanterne sourde.

Un deuxième, d'un geste souple et discret, fit glisser son poignard dans la jointure.

Les deux autres appuyèrent leurs épaules à la porte et poussèrent.

L'homme qu'avait suivi Bembo était bien Roland.

S'était-il aperçu qu'il était suivi ? C'est peu probable. Il était absorbé par ses pensées qui toutes, à ce moment, se concentraient sur Léonore.

Son retour dans Venise avait ravivé les souffrances qui s'étaient apaisées pendant ces quelques jours de route.

Lorsqu'il avait vu Bembo, il avait eu un moment de fureur. Mais il s'était calmé. Il n'entrait pas dans son plan de tuer cet homme sur-le-champ.

Bembo ayant quitté l'Arétin, comme on a vu, Roland était sorti de la pièce où il s'était caché.

« Ai-je parlé selon vos intentions, maître ? avait demandé l'Arétin.

– Oui.

– Et quant à la proposition que m'a faite Bembo de le prévenir si vous reveniez chez moi, que faudra-t-il faire ?

– Eh bien ! mais il faudra le prévenir. Je ne vois pas pourquoi je vous priverais de la forte somme qui vous est promise. »

L'Arétin avait ouvert de grands yeux ébahis.

« Seulement, avait ajouté Roland, je me réserve de vous indiquer le jour où il sera bon que vous préveniez votre excellent ami. D'ici là, silence. »

Là-dessus, Roland était sorti à son tour.

Son intention était de retrouver Scalabrino et de courir aussitôt à la Grotte Noire.

Il se rendit donc à la maison du port.

Mais Scalabrino ne s'y trouvait pas.

« Pourtant, songea Roland, les huit jours sont écoulés. Que se passe-t-il !… Bembo délivré… Scalabrino absent, tué, peut-être !… Allons à la Grotte Noire. »

Il s'habilla, se fit un nouveau visage, sortit et gagna le Grand Canal.

Un grand trouble agitait ses pensées.

Si près du palais Altieri, si près de Léonore, il ne pouvait se résoudre à quitter encore Venise. Ce vague espoir qui conduit les passionnés lorsque l'amour se trouve surexcité en eux le retenait hésitant sur les bords du canal.

Il eut un geste de découragement, s'en alla rôder pendant quelques heures dans l'île d'Olivolo, puis il se retrouva aux abords du palais Altieri sans qu'il eût décidé quoi que ce soit de positif.

Maintenant, il en venait à douter de la nécessité d'une vengeance.

« À quoi bon, puisque jamais plus il ne reverrait Léonore ! Ou du moins, s'il la revoyait, ce serait de loin, et pour souffrir encore. »

Oui ! à quoi bon se venger ! à quoi bon agir ! à quoi bon vivre !

Et il eut cette étrange sensation que la vie pesait sur lui d'un poids formidable et que ce qui pouvait lui arriver de mieux, c'était de mourir !… Renoncer !… Oublier tout dans la mort !

Il était dans cette situation d'esprit lorsqu'il s'aperçut que la nuit venait peu à peu : il s'éloigna, marcha au hasard, passa non loin du palais d'Imperia, puis, las d'une immense lassitude, se dirigea vers la maison du port comme vers une sorte de refuge où il cherchait un peu de repos pour le corps, un peu de calme pour l'esprit.

Arrivé dans cette chambre où était morte sa mère, où rien n'avait été changé depuis des années, il retrouva en effet un peu de calme.

Toute son exaspération de la journée, toute sa douleur se fondit et quelques larmes brûlantes glissèrent sur ses joues.

Il se mit à se promener lentement, songeant parfois à ce Foscari à qui il venait de porter un si rude coup, tantôt à ce Bembo qui lui échappait.

Tout à coup, il perçut un léger craquement à la porte et s'arrêta court.

Presque au même instant, un deuxième craquement retentit, mais plus fort ; il y eut un violent déchirement, la porte s'ouvrit toute grande, et les quatre sbires firent irruption dans la chambre.

D'un coup de poing, Roland renversa le flambeau qui éclairait la chambre, et, sans un mot, s'accula d'un bond dans l'angle le plus lointain de la porte, c'est-à-dire près de la fenêtre.

Les quatre sbires s'avancèrent de front, le poignard à la main.

L'un d'eux gronda :

« Rends-toi, allons ! »

Roland assura dans sa main le large poignard qu'il avait tiré. Dans l'ombre, il compta les sbires. Ils étaient quatre.

Leurs attitudes ramassées, leur démarche ferme et prudente, leur manœuvre, tout prouva à Roland qu'il avait affaire à des hommes déterminés.

Il comprit qu'il était perdu.

En effet, il pouvait bien porter deux ou trois coups décisifs, mais il était certain qu'il serait atteint lui-même.

Ces quatre sbires qui, en plein air, eussent été une force insignifiante pour Roland, devenaient, dans cet espace resserré, une véritable machine prête à le broyer.

Il s'apprêta à mourir en se défendant jusqu'au bout.

« Te rends-tu ? » grondèrent les policiers.

Pour toute réponse, il détendit violemment le bras. L'un des sbires recula avec un hurlement. Les trois autres se ruèrent, silencieux, formidables.

Mais à peine avaient-ils esquissé ce mouvement, à peine Roland

avait-il levé le bras que des clameurs d'épouvante retentirent, une terrible bousculade renversa les sbires l'un sur l'autre, et Roland demeura le bras levé, dans une attitude de stupéfaction. Quelque chose comme une trombe venait de faire irruption dans la chambre ; une sorte de colosse hirsute dont les formes herculéennes paraissaient, dans la nuit, plus gigantesques encore, se précipita, rugissant des jurons ; son bras énorme se levait, sifflait dans l'air, pareil à une massue, et s'abattait sur les policiers. Puis le colosse, sans se donner la peine d'ouvrir la fenêtre, la défonçait, la faisait voler en éclats ; alors, il empoignait le premier sbire qui lui tombait sous la main, et, à toute volée, l'envoyait dans l'espace ; le bruit sourd du corps qui se brisait sur les dalles du quai retentit.

« Et d'un ! » hurla le colosse.

Puis d'instant en instant, il continua sa terrible besogne :

« Deux !… Trois !… Quatre !… Il n'y en a plus ?… À qui le tour ?… »

Les quatre sbires s'étaient écrasés l'un près de l'autre sur les dalles, dans une large mare de sang…

« Scalabrino ! Scalabrino ! rugit Roland.

– Moi-même, monseigneur ! Il paraît que j'arrive à temps !… Mais vite… fuyons !… »

Tous les deux s'élancèrent.

Au moment où ils atteignaient l'allée du bas et où ils allaient se jeter dehors, un tumulte de pas nombreux retentit au dehors et une voix – la voix de Bembo – clama :

« Cernez la maison ! Fouillez ! Entrez ! Tuez tout !

– Enfer ! gronda Scalabrino.

– Fonçons ! dit Roland.

– Non, monseigneur, remontons… Suivez-moi… »

Roland et Scalabrino avaient remonté l'escalier au moment même où les premiers archers pénétraient dans l'allée. En quelques instants, ils regagnèrent l'ancien logis de Juana et entassèrent devant la porte défoncée le lit, une armoire, la table, tout ce qu'ils trouvèrent de meubles.

« Nous avons trois minutes à nous, dit Roland.

– Venez, monseigneur, venez ! » répondit Scalabrino en entraînant son compagnon dans la deuxième pièce, sorte de petite cuisine, on s'en souvient.

La porte de communication fut elle-même barricadée.

Déjà on entendait des coups sourds à la première porte d'entrée.

Scalabrino s'était mis à genoux devant la cheminée.

Roland, deux pistolets aux mains, s'était planté devant la porte, sans s'occuper de ce que faisait Scalabrino, se disant que là allait se livrer la suprême bataille.

Scalabrino, cependant, de son poignard, labourait l'un des côtés de la cheminée. En quelques secondes, il eut descellé plusieurs briques.

La porte de communication commençait à céder sous les coups.

« Tenez bon, monseigneur ! » cria Scalabrino, continuant à travailler avec rage.

Une grande clameur retentit : une déchirure venait de se produire dans la porte et les assaillants criaient victoire.

Un coup de feu éclata, et l'un des sbires tomba, frappé à mort. Il y eut un recul, un silence, puis tout à coup, des cris sauvages se ruèrent ensemble.

Un deuxième coup de feu…

Un homme encore tomba.

Roland jeta son deuxième pistolet et mit le poignard à la main.

Un craquement terrible…

C'était la fin…

« Le passage ! rugit Scalabrino. Le passage est ouvert ! »

Roland se tourna vers son compagnon. Sur l'un des flancs de la cheminée, un large trou béant.

Scalabrino le lui montra, et, haletant, prononça :

« À vous, monseigneur !

– Passe ! » répondit Roland.

Scalabrino comprit que Roland ne céderait pas. Il n'y avait pas une seconde à perdre ; il s'enfonça dans le trou.

Roland le suivit.

Au même moment, la porte céda, la petite pièce fut pleine de sbires hurlant et gesticulant. Ils virent le passage. Il n'y avait place que pour un homme à la fois… L'un d'eux, brave ou plus furieux, s'y engagea… les autres demeurèrent silencieux, haletants, penchés sur le trou… Deux secondes s'écoulèrent puis ils entendirent un râle sourd…

Roland, en suivant Scalabrino, s'était trouvé dans un étroit boyau. Il rampa l'espace de quelques pas, puis, à grand-peine, se retourna vers l'ouverture par laquelle il venait de passer. À genoux, le poignard à la main, il attendit.

Scalabrino s'arrêta aussi, comprenant l'intention de Roland.

L'attente ne fut pas longue !

Roland vit le sbire qui rampait vers lui.

Son bras, d'un geste foudroyant, se détendit, et c'est alors que l'on entendit ce râle sourd de l'homme qui expire.

Alors, pâle mais calme, Roland se tourna vers Scalabrino et dit :

« Maintenant, le boyau est bouché !…

– En route ! » répondit Scalabrino.

Ils s'avancèrent alors en rampant ; cela dura une minute environ. Derrière eux, ils entendaient les hurlements de rage des sbires.

Tout à coup, Scalabrino se dressa debout. Le boyau montait droit vers les toits.

Scalabrino se mit à monter en s'accrochant à des crampons de fer qui avaient été disposés jadis le long des parois de cette sorte de puits. Bientôt tous les deux se trouvèrent sur le toit de la maison voisine. Ils s'avancèrent à plat ventre le long de la bordure. En penchant sa tête dans le vide, Roland vit une foule sur le quai. Cette foule grondait et quelques cris de « Mort aux archers ! » montèrent jusqu'à lui.

Tout à coup, Scalabrino disparut : il venait de s'enfoncer par une lucarne dans un grenier. Roland l'y suivit.

Scalabrino ouvrit une porte, descendit rapidement un escalier, et cinq minutes plus tard, ils se trouvaient tous les deux dans une ruelle écartée, silencieuse, déserte et noire.

Alors Scalabrino eut un gros rire de satisfaction.

« Lorsque j'ai songé à établir ce passage pour m'assurer une fuite à tout hasard, il y a plus de dix ans de cela, je ne songeais guère qu'il devait un jour servir au fils du doge alors régnant…

– Ce qui prouve, Scalabrino, que tu es un homme d'ordre et de méthode.

– Bah ! monseigneur, je fais comme j'ai vu faire aux renards de la montagne, voilà tout. Ils se terrent dans un trou, mais ils ont toujours soin de s'ouvrir une porte de derrière.

– Partons… et chemin faisant, raconte-moi ce qui t'est arrivé et comment tu t'es trouvé à point nommé pour me montrer l'issue de ce terrier. »

On nous permettra de nous substituer à Scalabrino dans ce récit qui, nous osons espérer, est attendu par le lecteur avec la même curiosité que par Roland. En effet, si le bon géant a su inspirer quelque sympathie, on n'aura peut-être pas oublié que nous avions dû le laisser dans une situation fort critique.

Pendant que le patron de l’auberge de *l’Ancre d’Or* et Sandrigo se penchaient sur le couvercle de la trappe pour surprendre le dernier cri d’agonie du malheureux précipité dans la cave inondée, Scalabrino, repoussé peu à peu par l’eau qui montait, s’était réfugié jusque sur la dernière marche de l’escalier.

Il avait d’abord résolu d’en finir en se laissant couler à fond et s’était jeté à l’eau.

Alors l’instinct de vivre avait amené un soudain revirement dans son esprit, et il s’était mis à nager autour de la cave.

L’eau était montée presque jusqu’au plafond.

En sorte que Scalabrino, en rasant la muraille, finit par se trouver au niveau de l’ouverture grillée par où l’eau se précipitait et il s’était cramponné aux barreaux.

La secousse qu’il imprima au fer lui fit pousser un rugissement d’espoir fou. En effet, il avait senti que les barreaux tremblaient dans leurs crampons. Ces barreaux étaient vieux, usés, limés par la rouille.

Scalabrino s’arc-bouta sur ses genoux et commença à tirer sur le fer. Sa force herculéenne, décuplée par l’imminence du danger, entreprit la besogne impossible.

Ce fut, pendant quelques minutes, une lutte tragique de cet homme cramponné aux barreaux qu’il attirait, ployait, brisait par des secousses frénétiques.

L’un des barreaux céda.

Scalabrino essaya de passer.

Il passa !

Mais ce qu’il allait tenter était effroyable.

L’ouverture communiquait directement avec le canal.

Une fois levée, la plaque de fer que manœuvrait le Borgne, c’était le canal lui-même qui se précipitait dans la cave.

Scalabrino, en passant, se trouva donc au fond du canal, ayant à remonter une sorte de courant ou de tourbillons qui faisait trombe.

Il s’élança d’un effort de tout son être, en retenant sa respiration.

Il lui sembla que quelque démon le tirait par les pieds, tandis qu’il s’efforçait de remonter.

Combien de temps cela dura-t-il ?

Par quel effort surhumain Scalabrino parvint-il à échapper à la formidable étreinte du tourbillon ?

Lui-même n’eût pu le dire.

Il se trouva tout à coup dans une eau plus tranquille, et un coup

de talon le fit remonter à la surface du canal.

Il était sauvé !

Une demi-heure plus tard, il était dans la maison du port, et changeait de vêtements.

La tentative avait donc avorté.

Il avait cherché à s'emparer de Sandrigo pour sauver Bianca. L'aventure qui venait de lui arriver lui prouvait que Sandrigo avait à Venise des appuis contre lesquels il faudrait lutter.

Tel fut le récit que Scalabrino fit à Roland.

« Mais que diable avais-tu été chercher à *l'Ancre d'Or ?* demanda celui-ci lorsque le colosse eut achevé.

– Voilà, monseigneur. C'est le plus dur qui me reste à vous dire. »

Scalabrino devint sombre.

Quelque chose comme une grosse larme brilla un instant dans ses yeux.

Tout en causant, ils avaient marché. Ils se trouvaient maintenant dans l'île d'Olivolo.

Roland s'approcha de la maison Dandolo.

« Monseigneur, observa Scalabrino, ne m'avez-vous pas dit au moment de votre départ que cette maison était suspecte ?

– Oui, à ce moment-là. Mais on a dû cesser de la surveiller. D'ailleurs nous allons voir. »

Suivi de son compagnon, Roland escalada le mur et marcha droit à la maison.

Il frappa à la porte.

« Qui va là ? » demanda une voix au bout de quelques minutes.

Et le vieux Philippe, une lanterne à la main, apparut, entrebâillant la porte.

« Ne reconnais-tu pas Jean di Lorenzo, ton nouveau maître ? fit Roland.

– Pardon, monseigneur », dit le serviteur en ouvrant.

Il s'empressa d'allumer des flambeaux.

Roland remarqua que les mains du vieillard tremblaient légèrement et qu'il lui jetait parfois un singulier regard.

« Tu ne me reconnais pas ? demanda-t-il.

– Monseigneur, je vous ai reconnu à votre voix, et vous reconnais encore, bien que votre visage ne soit plus celui du seigneur di Lorenzo.

– Oui, c'est une fantaisie que j'ai quelquefois de changer ma figure. »

Le vieillard secoua la tête.

« Que veux-tu dire ? » fit Roland.

Philippe désigna Scalabrino d'un coup d'œil.

« Tu peux parler devant lui.

– En ce cas, je vous dirai, monseigneur, que votre visage de maintenant n'est pas plus le vôtre que celui de Jean di Lorenzo… »

Scalabrino pâlit. Ses poings se crispèrent.

« Paix, Scalabrino, dit Roland. Je connais de longue date le vieux Philippe, et je sais qu'il est incapable d'une trahison. Il doit avoir une raison sérieuse pour parler comme il vient de le faire, et, cette raison, il va nous la dire.

– Oui, monseigneur Roland !… » s'écria le vieillard.

À ce nom ainsi brusquement jeté, Roland ne put s'empêcher de tressaillir.

Le vieillard était courbé, accentuant encore son attitude de respect.

« Parle, dit Roland.

– J'ai vu hier la signora Léonore. »

Philippe ne disait plus « la signora Altieri ».

Roland étouffa une exclamation et, sous ses fards, devint très pâle.

« Elle est revenue ici ? demanda-t-il d'une voix rauque.

– Non, monseigneur. Elle m'a appelé près d'elle, au palais Altieri. Et là, dans le secret, seul à seule, elle m'a tout dit, monseigneur. Je sais le véritable nom de Jean di Lorenzo, je sais ce que vous avez souffert… et maintenant, je me demande comment je ne vous ai pas reconnu du premier coup lors de votre première visite. »

Roland se taisait, agité de sentiments tumultueux.

« La signora, continua Philippe, m'a affirmé que vous reviendriez sûrement ici.

– Ah ! elle a dit cela ! fit Roland d'une voix étouffée.

– Oui, monseigneur, et elle m'a commandé de veiller quand vous seriez là. Je veillerai donc. Voilà ce que j'avais à vous dire. J'ajouterai seulement que vous êtes aussi en sûreté dans cette maison qu'au temps où libre, heureux, vous y veniez en fiancé, non en proscrit… En ces années de soudaines révolutions et de bouleversements, j'avais songé à préparer pour le seigneur Dandolo et sa fille une retraite sûre et introuvable. Cette retraite, j'en ai gardé jusqu'ici le secret… Vienne donc le danger, monseigneur, et il passera à côté de vous, je le jure. Tel est aussi le serment que j'ai

fait à la signora Léonore. »

Roland, silencieusement, tendit sa main au vieillard qui la serra avec une sorte d'effroi respectueux.

« Monseigneur, dit-il, voulez-vous, à tout hasard, voir la retraite dont je vous parle ?

– Allons », dit Roland.

Accompagné de Scalabrino, il suivit le vieux Philippe.

Celui-ci se dirigea vers le cèdre.

Cet arbre, nous l'avons répété, était énorme. Son tronc noueux et tordu offrait, en outre, une particularité singulière : il était composé de neuf troncs différents, issus tous des mêmes racines et formant un cercle de neuf colonnes.

Les troncs différents, qui, à l'origine avaient dû pousser isolément, avaient fini par se réunir et n'en formaient plus qu'un.

Seulement, le cercle intérieur demeurait vide, et il y avait là une sorte de puits circulaire dont les parois naturelles étaient les neuf troncs cimentés l'un à l'autre par le lent travail de la nature[8] .

Les branches du cèdre, pesantes, s'allongeaient, s'inclinaient vers le sol.

Philippe saisit l'une de ces branches et, avec plus d'agilité qu'on n'eût pu lui en supposer, s'enleva. Bientôt il atteignait le nœud du tronc central. Roland et Scalabrino suivirent le même chemin.

Le vieillard déblaya alors quelques branchages et des ronces parasites entremêlées de lierres et d'épines. L'ouverture d'une sorte de puits apparut. Philippe projeta dans ce puits la lumière de sa lanterne.

« Voilà, dit-il. Il n'y a qu'à se laisser tomber au fond. Hier, j'ai descendu là un siège, une petite table que vous voyez couverte de vivres. Au besoin, on demeurerait là deux ou trois jours. Il y a deux bonnes couvertures… j'ai découvert cela il y a une quinzaine d'années en voulant dénicher les merles.

– Excellent ! » dit Scalabrino.

Les trois hommes redescendirent et se dirigèrent vers la maison où Roland et Scalabrino restèrent seuls, tandis que Philippe demeurait dans le jardin, en sentinelle.

Roland était pensif et sombre.

« Monseigneur, dit Scalabrino, voulez-vous que je remette à demain la suite de mon récit ? »

Roland tressaillit, violemment ramené par ces paroles à la situation présente.

« Non, non, dit-il, parle, mon bon Scalabrino.

– J'allais donc vous expliquer pourquoi j'avais eu l'idée de me rendre dans cette damnée auberge de *l'Ancre d'Or* où j'ai failli boire pour la dernière fois. Il faut que vous sachiez, monseigneur, qu'après votre départ, je me rendis à la Grotte Noire où je trouvai tout en bon ordre. Je transmis vos ordres aux chefs. Puis, tout galopant, je me rendis à Mestre. Une douloureuse surprise m'y attendait. »

Cette altération que Roland avait déjà remarquée chez Scalabrino se produisit dans sa voix et sa physionomie.

« Mon père ! s'écria Roland qui frémit de terreur.

– Non, non, monseigneur, ne craignez rien. Le vieux doge est toujours à Mestre, sous la garde de Juana.

– Alors ?…

– Bianca, monseigneur !

– Eh bien ?

– Enlevée !

– Par qui ?… Le sais-tu ?

– Juana m'a tout dit. Enlevée par Sandrigo…

– Ce bandit qui est devenu ton ennemi ?

– Oui, monseigneur, et qui doit avoir contre vous une haine terrible, car c'est vous qu'il a voulu certainement frapper en enlevant Bianca.

– Moi ! comment cela ?

– Que sais-je ? Il a peut-être supposé que vous aimiez cette enfant…

– Et pourquoi m'en voudrait-il ?

– Ne l'avez-vous pas vaincu, humilié devant ses hommes ? »

Roland devint pensif :

« Ainsi, cet homme, pour me frapper, s'en est pris à Bianca et a épargné mon père…

– Il a pensé que la blessure serait ainsi plus profonde.

– Mais Juana ?

– Juana, monseigneur ! Ah ! la pauvre petite ! Ce que je vais vous dire va bien vous surprendre, et pourtant cela est ! Juana aime Sandrigo. »

Roland tressaillit.

« Elle aime cet homme depuis bien longtemps, elle a toujours espéré devenir sa femme, et pourtant elle a bien défendu Bianca, elle s'est battue comme une lionne. C'est alors que je suis venu à

Venise. Je voulais voir Sandrigo, Je voulais la sauver, savoir s'il y avait en lui quelque sentiment que je puisse faire vibrer. Vous savez comment Sandrigo m'a répondu.

– Le drame qui doit se passer dans le cœur de Juana est vraiment effrayant, murmura Roland.

– Mais ce n'est pas tout, monseigneur. Après m'être évadé de la cave de *l'Ancre d'Or,* comme vous savez, je n'eus plus qu'une pensée : vous retrouver. Pendant les jours qui suivirent, espérant que vous étiez revenu, je vous cherchai dans tous nos rendez-vous. Je passai par Mestre où je revis Juana et votre père. J'aboutis enfin à la Grotte Noire où j'ai trouvé tout en désordre : par surcroît, Bembo a disparu.

– Cela, je le sais. Continue…

– C'est tout, monseigneur. Ne vous ayant trouvé nulle part, je suis revenu à Venise, j'ai attendu la nuit et je suis arrivé au port. Devant la maison stationnait un homme que j'ai pris pour un sbire. Alors je me suis élancé dans l'escalier. Vous savez le reste… »

Scalabrino garda un sombre silence.

Le cœur de ce colosse était né à la vie du jour où cette profonde, respectueuse et admirative affection qu'il avait conçue pour Roland était entrée en lui…

Ce jour-là, une aube de lumière s'était levée dans cette âme obscure.

Puis, la pleine clarté l'avait inondé avec cette révélation :

Il avait une fille !

Un être vivant, issu de lui, quelque chose comme une partie de son cœur…

Dès lors, Scalabrino avait aimé et, par conséquent, souffert.

Que Bianca eût été enlevée, qu'elle l'eût été justement par Sandrigo et que ce Sandrigo lui eût dit brutalement sa passion pour la jeune fille, c'était là une catastrophe qui l'hébétait, ne lui laissant même plus la force de combiner une défense.

Dans cette situation d'esprit, Roland devenait pour lui une sorte de dieu qui allait le sauver.

Sa confiance était sans bornes dans celui qui avait fait de lui un homme.

Il le regardait aller et venir avec cette patience tranquille sous laquelle couvait le désespoir.

Roland lui jetait parfois un coup d'œil à la dérobée et suivait pas à pas sa pensée.

Et sans doute ces regards qu'ils échangeaient leur suffisaient pour se comprendre, car tout à coup Roland s'arrêta devant le colosse et, paisiblement, lui dit :

« Rassure-toi, c'est elle que nous sauverons la première. Je te demande seulement un jour pour m'assurer que mon père est à l'abri.

– Je vous accompagne, monseigneur, dit Scalabrino d'une voix frémissante.

– Partons donc à l'instant. »

Chapitre 34

TRANSFIGURATION DE JUANA

Roland, comme on a pu le voir, avait depuis longtemps organisé à Venise une sorte de service occulte destiné à assurer ses allées et venues.

Outre la grande tartane sur laquelle nous l'avons vu prendre bord, il avait dans le Lido trois autres navires de grande taille qui pouvaient débarquer ensemble, à un moment donné, trois cents combattants.

Ces navires, que rien ne pouvait faire soupçonner, se livraient au cabotage régulier, mais ne s'éloignaient jamais bien loin. Leurs absences étaient courtes : au contraire, lorsqu'ils revenaient chargés de marchandises, le débarquement s'opérait avec une lenteur calculée. Il n'y avait jamais plus d'un navire absent sur les quatre, en sorte que Roland en avait continuellement trois à sa disposition.

Sur différents points de la ville, des gondoles à marche rapide l'attendaient en permanence pour lui faire, au besoin, traverser la grande lagune qui séparait Venise de la terre ferme.

En terre ferme, trois relais de chevaux étaient disposés depuis la lagune jusqu'aux gorges de la Piave.

Grâce à ces arrangements, Roland ou l'un de ses émissaires pouvait, en quelques heures, gagner la Grotte Noire et en revenir.

Ce fut vers l'une de ces gondoles que Roland et Scalabrino se dirigèrent. Celle-ci était amarrée au Grand Canal, non loin du palais Altieri.

Les deux hommes, après avoir échangé un signe de reconnaissance avec le patron de la gondole, embarquèrent, et les

rameurs se mirent aussitôt à manœuvrer avec l'adresse et l'agilité qui distinguaient les marins de cette époque où l'homme n'avait pas à compter sur la force des machines.

Roland s'était jeté sous la tente.

Comme à son habitude, Scalabrino s'était assis à l'arrière.

L'embarcation passa devant le palais Altieri.

Roland ne souleva pas les rideaux de la tente. Il ferma les yeux comme s'il eût craint d'apercevoir le palais par une échappée.

Si ses yeux se fussent fixés à ce moment sur le sombre palais, ils eussent pu voir une fenêtre éclairée.

C'était celle de la chambre de Léonore.

Dans cette chambre, Léonore, couchée, pâle, faible, les yeux grands ouverts, songeait, tandis que son père, à quelques pas, assis dans son fauteuil, montait sa faction.

Léonore songeait… À quoi ?…

Hélas !… Son bonheur perdu, sa vie brisée étaient maintenant l'unique sujet de ses méditations, et ses pensées évoluaient autour de Roland.

Pourtant, elle tressaillit.

Dans le grand silence de la nuit, le bruit cadencé des rames avait frappé son oreille. Elle souleva sa tête, écouta.

Dandolo ne la perdait pas de vue. Il vit le mouvement, l'effort qu'elle faisait, alla à la fenêtre, souleva le rideau.

« Ce n'est rien, ma fille, dit-il… tranquillise-toi…

– J'ai entendu, murmura Léonore.

– Je vois une grande gondole qui passe dans l'ombre… Je vois son fanal rouge…

– Ah !…

– Elle va vite… elle disparaît… »

La tête de Léonore retomba sur les oreillers et Dandolo revint prendre sa place dans son fauteuil.

« Tu vois, dit-il, tu as tort de t'inquiéter ainsi au moindre bruit. D'ailleurs, je suis là, ne crains rien. »

Elle fit un léger signe, comme pour dire qu'elle avait confiance, et ferma les yeux.

La gondole avait passé, légère et rapide comme un oiseau de mer, sous les fenêtres du palais Altieri ; bientôt elle fut dans la lagune.

Il faisait nuit encore lorsqu'elle toucha terre.

Roland et Scalabrino sautèrent aussitôt à cheval, et à la pointe du jour, ils mettaient pied à terre devant la petite maison de Mestre.

« Mon père ? interrogea Roland au moment où Juana vint lui ouvrir.

– Sain et sauf, monseigneur, mais Bianca… »

Roland entra. Scalabrino, d'un signe, indiqua à la jeune femme que Roland était au courant de la disparition de Bianca.

Roland, en entrant, vit son père assis dans la grande salle du rez-de-chaussée, près d'un bon feu.

Il alla au vieillard, et le serra tendrement dans ses bras.

« Qui m'embrasse ainsi ? demanda l'aveugle.

– Moi, fit Roland d'une voix étouffée, moi… votre fils…

– Mon fils ?…

– Hélas ! Ne reconnaissez-vous donc pas encore ma voix ? »

Le fou garda le silence.

Scalabrino et Juana contemplaient avec une indicible émotion cette scène poignante dans sa simplicité.

Cependant le vieux Candiano, de ses mains que la vieillesse faisait tremblantes, cherchait à attirer à lui Roland.

Son fils s'agenouilla.

Il y eut dans ce mouvement une sorte d'angoisse terrible.

« Père ! père ! » appela le fils de Candiano.

Le vieillard avait saisi la tête de Roland, il la touchait, la palpait comme font les aveugles qui, selon une admirable expression du peuple, cherchent à y voir clair *avec leurs doigts*.

« Oui, murmura-t-il, voilà certainement la tête d'un homme intelligent et bon. Si j'avais un fils, je voudrais qu'il fût tel.

– Ton fils est devant toi ! Ton fils est à tes pieds !

– Je me rappelle… oui, je crois me rappeler… J'ai dû avoir un fils autrefois… mais c'est là un rêve de fou peut-être… Quand je regarde en moi-même, quand je descends dans la nuit éternelle de ma cécité, quand j'évoque dans mon cœur des images lointaines, comme disparues, il me semble, en effet, que j'ai dû, jadis, il y a très longtemps, vivre comme les autres hommes, et que mes yeux, alors, se reposaient avec délices sur des êtres qui m'étaient chers… Qui êtes-vous ?… Pourquoi dites-vous que vous êtes mon fils ?… Et si j'en ai eu un, il est mort sans doute comme sont mortes les choses auxquelles il m'arrive de penser… Je n'ai plus de fils… »

Doucement, le fou repoussa la tête de Roland qu'il tenait dans ses mains. Son fils se releva. Un long soupir gonfla sa poitrine. Déjà le vieux Candiano ne s'occupait plus que de chauffer ses mains à la flamme du foyer.

Cependant, il ajouta :

« Juana, mon enfant, tâche de recevoir convenablement ce noble étranger ; malgré la folie qui le pousse à se dire mon fils, il doit être bien traité. Il me semble que jadis je n'avais qu'un signe à faire, et des nuées de serviteurs s'empressaient autour des étrangers qui me venaient visiter. Où est ce temps ? Et ce temps a-t-il jamais existé ? »

Roland secoua la tête.

Il lui parut évident que son père ne reviendrait jamais à la raison.

Il se tourna vers Juana comme pour lui demander son avis.

« Et pourtant, murmura celle-ci, il a, par deux fois, appelé son fils et maudit Foscari.

– Ainsi, tu penses ?

– Que des éclairs de raison illuminent parfois sa démence.

– Et c'est tout ?

– C'est tout ce que j'ai pu comprendre, monseigneur. »

Roland fit quelques pas silencieusement.

Puis, revenant à Juana :

« Il ne peut plus rester ici, dit-il.

– Je le crois aussi, dit Juana en pâlissant.

– Dis toute ta pensée, mon enfant, reprit Roland d'une voix très douce et en fixant son regard sur les yeux de Juana.

– Celui qui est venu peut revenir, dit-elle en baissant la tête.

– Et alors ?…

– Peut-être, alors, s'en prendrait-il au doge comme il s'en est pris une première fois à la jeune fille…

– Mais tu serais là pour le défendre…

– Monseigneur !…

– Je suis sûr que tu frapperais cet homme du coup mortel s'il avait l'audace de revenir ici…

– Monseigneur !…

– Eh bien ?…

– Je le frapperais, car j'ai juré de vous rendre votre père sain et sauf, mais je me frapperais ensuite. Demandez à Scalabrino pourquoi je parle ainsi… »

Juana prononça ces derniers mots d'une voix défaillante et se couvrit le visage. Elle ne pleurait pas. Mais de rapides frissons l'agitaient.

« Pauvre Juana ! pauvre petite Juana ! » songea Roland en fixant sur la jeune femme un regard d'infinie compassion.

Il lui prit les mains.

« Tu aimes donc bien cet homme !… murmura-t-il. Sais-tu qu'il a voulu tuer Scalabrino ? »

Elle ne répondit pas.

Un tressaillement plus fort indiqua seul les déchirements de son cœur.

« C'est un grand malheur », songea Roland.

Il reprit :

« Je vais conduire mon père en lieu sûr. Tu y seras toi-même à l'abri, mon enfant… Ma sœur bien-aimée, je respecte ta douleur et ton amour… Mais laisse-moi te guider… pars avec mon père… »

Juana le regarda en face.

Une douloureuse résolution se lisait sur son visage. Roland fut frappé de la pâleur et de l'amaigrissement de cette figure.

« Monseigneur, dit Juana d'une voix calme et comme si ce qu'elle allait dire eût été arrêté depuis longtemps dans son esprit, monseigneur, pardonnez-moi… j'attendais votre retour… pour vous dire…

– Parle, ma sœur bien-aimée, parle sans crainte… ose tout me dire, car, quoi que tu me dises, je te garde une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie.

– Monseigneur, je ne puis rester auprès de votre père… monseigneur, pardonnez-moi, il faut que j'aille à Venise…

– Voilà ce que je redoutais », murmura Roland.

Et à haute voix, il continua :

« À Venise !… Eh bien, soit, tu y viendras avec moi… avec Scalabrino… avec tes deux frères qui t'aiment… qui te défendront, te protégeront… »

Juana secoua la tête.

« Il faut que j'aille seule à Venise, dit-elle.

– Pour le revoir, n'est-ce pas ? demanda très doucement Roland.

– Pour le défendre, monseigneur.

– Contre moi ? contre Scalabrino ? »

Elle tordit ses mains dans un geste d'angoisse confinant à la folie.

Et sanglotante, éperdue, elle balbutia :

« Puissé-je mourir de mille morts plutôt que de porter la main sur vous deux… sur vous, qui êtes tout ce que j'aime et vénère au monde. Puissé-je être foudroyée si une pensée criminelle m'anime jamais contre vous !… Mais il est, lui, le cœur de mon cœur, la pensée d'amour qui m'a fait palpiter depuis que ce cœur est capable

d’aimer… Je pressens, je vois de sinistres événements… Ah ! vous êtes grand et fort, monseigneur. Dans votre âme, vous avez déjà pardonné à Sandrigo. Vous avez résolu de l’épargner… pour m’épargner moi-même. Je le vois dans vos yeux. Sandrigo n’aurait rien à redouter de vous… mais…

– Achève, Juana… parle… car mon cœur est en harmonie avec toutes tes paroles. »

Juana fit un effort, sécha les larmes qui brûlaient ses yeux.

« Oui, continua-t-elle, tandis qu’un frisson convulsif l’agitait, il faut que je répande toute ma pensée à vos pieds. Oh ! j’ai longuement réfléchi pendant les dix mortelles journées qui viennent de s’écouler. Je vois ce qui va arriver comme si déjà était accompli le drame que je redoute… Vous épargnerez Sandrigo, monseigneur, vous ferez cela pour l’amour de moi, je le sais. Mais lui ne vous épargnera pas. Fatalement arrivera l’heure où vous serez forcé de l’immoler. C’est cela que je veux empêcher… oh ! à tout prix… La seule pensée que Sandrigo et vous seriez en présence me glace et m’épouvante.

– Ainsi, tu veux aller à Venise ? Rien ne pourrait te faire changer d’idée ?

– Rien, monseigneur… J’irai. »

Ses doux yeux bruns s’éclairaient d’une étrange flamme.

À coup sûr, à ce moment, elle était dans l’état d’âme des premières martyres qui, loin de redouter le supplice, allaient à la mort avec une sorte d’ardeur enthousiaste.

« Pauvre victime ! murmura Roland. Soit, ajouta-t-il, tu es libre, Juana. Mais tu te souviendras toujours que tes deux frères songent à toi. Et si tu as besoin d’un sacrifice, si l’heure vient où, blessée en ton cœur, ne sachant plus où reposer ta tête meurtrie, tu sens le désespoir t’envahir, tu te rappelleras que c’est sur mon sein fraternel que tu pourras chercher un refuge… »

Les dents serrées pour ne pas éclater en sanglots, Juana fit un signe de tête.

« Tu connais la maison Dandolo, en l’île d’Olivolo ? reprit Roland.

– Oui…

– C’est là qu’à toute heure, de jour ou de nuit, tu pourras nous retrouver. Ou du moins il y aura toujours là quelqu’un pour nous prévenir. Tu m’as bien compris, ma sœur ?

– Oui, monseigneur.

– Bien… Maintenant, quand veux-tu partir ?

– Tout de suite.

– Tout de suite ! Comment ! Laisse-moi au moins te préparer…

– J'ai tout prévu, monseigneur. Il y a trois jours, qu'après de longues discussions avec moi-même, j'ai arrêté mon projet. Et il y a trois jours qu'une voiture m'attend à la prochaine auberge pour me transporter au bord de la lagune. Là, je m'embarquerai dans la gondole publique qui fait le service de Venise. Oh ! ajouta-t-elle fébrilement, il n'y a pas un moment à perdre. Peut-être y en a-t-il trop de perdus… Adieu, monseigneur ; adieu, Scalabrino. »

Le géant étreignit Juana en grondant de sourdes imprécations.

Roland la serra à son tour dans ses bras.

Alors Juana se dirigea lentement vers le vieux Candiano.

Elle s'agenouilla et murmura :

« Vous que j'aimais, vous qu'aima jadis la morte que mon cœur révère, pardonnez-moi de m'éloigner de vous. L'âme de celle qui m'appela sa fille en me bénissant, si elle palpite autour de nous, comprend mon âme et sait quels déchirements j'ai soufferts pour me décider… »

Fût-ce un geste volontaire ?

Fût-ce quelque vague expression d'une pensée de fou ?

Les bras du vieillard s'étendirent et ses mains maigres se posèrent sur la tête de Juana comme pour une bénédiction.

Alors, elle se releva et s'éloigna, en faisant un dernier signe à Roland et à Scalabrino.

Un instant plus tard, elle avait franchi le jardin et disparaissait sur la route. Pendant de longues minutes, les deux hommes demeurèrent silencieux.

Un mouvement que fit l'aveugle rappela l'attention de son fils.

Roland se tourna vers lui.

Au même moment Scalabrino lui désignait d'un geste le vieillard comme pour lui demander à quelle résolution il s'arrêtait.

« Monseigneur, dit-il, si vous le voulez, je me charge de conduire le vieux doge à la Grotte Noire. »

Roland secoua la tête.

« Monseigneur, fit Scalabrino, se méprenant sur la signification de ce geste, je vous affirme que votre père sera en parfaite sûreté à la Grotte Noire. Ce qui est arrivé pour l'enlèvement de Bembo a mis les chefs en garde. Nous avons toujours, maintenant, une réserve d'hommes à la Grotte, et vous savez combien elle est facile à défendre.

– Mon père viendra à Venise, dit Roland.

– À Venise !…

– Prépare-toi. Frète dans Mestre une voiture quelconque pour nous transporter tous les trois.

– Et nos chevaux ?

– Tu les laisseras au relais. Nous partirons de façon à rentrer dans Venise à la nuit tombante. »

Scalabrino s'éloigna rapidement.

Une heure après, il revenait avec une sorte de carriole que conduisait un paysan.

Roland calcula l'heure du départ sur le moment indiqué pour arriver à Venise. Quand cette heure fut venue, il fit monter son père dans la voiture.

Le vieillard n'opposa aucune résistance. Il se contenta de demander :

« Où me conduit-on ? »

Roland eut une lueur d'espoir et répondit :

« À Venise, père ! À Venise, entendez-vous ? À Venise où vous avez régné, où vous avez habité le palais ducal avec votre femme Silvia et votre fils Roland. »

Mais le vieillard esquissa un geste indifférent.

« Venise ! dit-il. J'ai entendu dire que c'est une belle cité…

– Hélas ! hélas ! » murmura Roland.

Il prit place près de son père avec Scalabrino, retrouva sa gondole où il l'avait laissée et rentra dans Venise deux heures après le coucher du soleil, c'est-à-dire à la nuit noire.

Ce fut dans la maison d'Olivolo que Roland installa son père.

Qui sait si quelque secret espoir ne l'avait pas poussé à cette détermination ?…

Chapitre 35

UNE NOUVELLE ARÉTINE

Nous avons laissé Bembo sur le quai du port, attendant le résultat de la fouille opérée par la nuée de sbires qui s'était abattue sur la maison.

Ce résultat, il le connut bientôt, lorsque les assaillants redescendirent en désordre.

« Encore trois hommes tués, lui dit le chef de la troupe. Avec les quatre qui ont été précipités par la fenêtre, cela fait sept. Il ne faudrait pas beaucoup de nuits pareilles à celle-ci, monseigneur, pour que la police de Venise se trouve décimée.

– Et lui ! lui ! gronda Bembo.

– Celui que nous venions arrêter ? Envolé, disparu, réduit en fumée, c'est le cas de le dire !

– Que signifie ?

– Cela signifie que l'homme et son compagnon, car ils étaient deux, ont pris le chemin que prend ordinairement la fumée pour s'envoler au ciel…

– Ils ont fui par la cheminée ?

– Tout juste. »

Bembo étouffa un juron, donna l'ordre de fouiller tout le quartier et de laisser dans la maison des hommes en surveillance.

Puis il se retira, plus pâle peut-être de terreur que de colère.

Rentré dans son palais, Bembo fit fermer soigneusement toutes les portes, ordonna de n'ouvrir à qui que ce fût, sous aucun prétexte, avant le retour du jour, et alla s'enfermer dans son cabinet après s'y être fait servir près d'un bon feu ce qu'on appelait alors un en-cas.

Cet en-cas se composait d'un poulet froid, d'un pâté d'anguilles et d'un flacon de vieux vin de Bourgogne dont le cardinal avait une provision et qu'il affectionnait particulièrement.

Le poulet englouti, le pâté dévoré, le cardinal se versa une dernière et forte rasade, se renversa sur le dossier de son fauteuil, allongea les pieds vers le feu, et, levant son verre à la hauteur de ses yeux, en fit miroiter les rubis fondus devant l'incendie rouge du foyer.

« Voyons, dit-il en faisant tomber d'une chiquenaude des miettes de pain arrêtées au pli de son pourpoint de cavalier, envisageons froidement la situation… Il existe dans nos montagnes une race de mouflon, armés de cornes solides, puissantes… Le mouflon, traqué par le chasseur, commence par fuir ; puis, acculé, il tient tête, et ses cornes lui servent à éventrer les chiens imprudents qui se hasardent trop près de lui. Enfin, s'il devine qu'il va être vaincu, que fait le mouflon ? Il se jette dans quelque précipice, la tête en bas. Or, s'il tombe sur ses cornes dans un terrain dur et rocailleux, il se brise la tête. C'est fini. Un point, c'est tout. Oui, mais s'il tombe sur un terrain mou, les cornes s'enfoncent, le mouflon n'est pas tué, il se dépêtre comme il peut et s'en va, riant du chasseur et des chiens arrêtés là-haut, sur les bords du précipice… Pourquoi ne ferais-je pas comme le mouflon ? Je suis traqué par Roland Candiano. S'il m'atteint, il me fera piller par ses chiens. J'ai tenu tête comme j'ai pu. Il ne me reste plus qu'à tenter le coup du précipice[9] … Voyons en quel précipice pourrai-je bien me jeter tête basse ? »

Il se mit à méditer longuement :

« Rome !… Rome avec sa cour pontificale, avec ses traquenards, ses rochers et ses terrains mous, ses cardinaux armés de poignards et de poison, ses postes et ses prébendes offerts au plus habile, à celui qui sait le mieux tomber, Rome, voilà le beau précipice où je dois me jeter !… Une fois là, si j'ai su tomber juste, et mon instinct est là pour guider ma chute, une fois perdu dans cette foule d'évêques, de cardinaux, de dignitaires, broussaille humaine, je me ris de Roland et de ses chiens… »

Bembo se leva, fit le tour de son cabinet en fredonnant un air de danse.

Tout à coup il tressaillit, retomba en pâlissant dans son fauteuil, et murmura :

« Bianca !… »

Il avait oublié sa passion. Il avait combiné, pensé, parlé, comme si

une chaîne plus forte que les chaînes de la peur ne l'eût attaché sur ce rocher de Prométhée où le vautour – l'amour – lui rongeait la poitrine.

Bianca !… s'en aller, fuir à Rome, sans Bianca, vivre sans elle, vivre avec cette odieuse pensée qu'un autre la possédait, qu'un autre l'enlaçait de ses bras et la dévorait de ses baisers !…

Dès lors, l'image de Sandrigo remplaça l'image de Roland dans les évolutions de ses pensées. L'autre face du problème de sa vie l'absorba tout entier, et il se mit à préciser le plan qu'il avait ébauché depuis quelques jours pour que Bianca fût à lui.

C'est ce plan que nous allons voir se développer.

Bembo finit par se coucher plus calme, plus sûr de lui.

Le lendemain matin, vers dix heures, il courut au palais de l'Arétin.

Ce matin-là, maître Pierre Arétin s'était levé de bonne heure et s'était rendu au palais ducal où il s'était présenté pour toucher les mille écus que le cardinal lui avait promis.

À son grand étonnement, à peine eut-il dit son nom au trésorier que celui-ci, avec un sourire empressé, lui compta les mille écus. L'Arétin s'en retourna tout joyeux.

« C'est tout de même vrai, grogna-t-il en comptant sur une table les pièces blanches. Voilà bien les mille écus, pas un de moins… pas un de plus, dois-je ajouter pour être juste. Ce Bembo est un grand homme. Aurait-il vraiment la clef des trésors ? En ce cas, les neuf mille que je dois toucher encore seront bientôt dans mes coffres. »

Et se tournant vers les Arétines, qui, essaim de papillons, étaient accourues autour des piles d'écus comme autour d'une lumière :

« Vous autres, écoutez-moi bien. Lorsque Mgr Bembo me fera l'honneur de me rendre visite, j'entends que vous lui fassiez bon visage, comme à un digne et généreux seigneur qu'il est. Grâce à lui, je suis plus d'à moitié consolé de la mort de mon illustre ami Jean de Médicis, que Dieu ait pitié de sa belle âme ! Et je ne doute pas qu'avant peu le restant de la consolation ne vienne me trouver. Donc, lorsque ce cher cardinal paraîtra en ces lieux, qu'on sourie, qu'on prenne les guitares, qu'on revête les plus belles écharpes, qu'on se rue en cuisine, car le cher homme ne déteste pas plus que moi les fins morceaux, quelque belle langouste femelle, quelque tranche de venaison à point. Je pense que vous m'avez entendu, toutes ! Si j'en prends encore une à détourner la tête avec dégoût, je l'étrangle avec ses propres cheveux. Par tous les diables, qu'a donc

Bembo, après tout, à exciter ces airs de pies déplumées qu'il vous plaît de prendre en sa présence ? À peine l'annonce-t-on que vous fuyez, telle une couvée de pintades. Il me paraît beau à moi, et je veux qu'on le trouve beau, qu'on le cajole et qu'il entre ici parmi vos sourires, comme Phébus lui-même parmi des rayons joyeux.

– Cher seigneur, répondit Margherita, j'aime mieux faire ma risette aux pourceaux que l'on conduit au marché.

– Oui, Pocofila, tonna Pierre, chacun sait que tes goûts vont aux groins qui grouinent plutôt qu'aux bouches qui parlent d'or.

– Bembo ne parle pas d'or, observa Chiara ; sa voix seule me donne la colique.

– Puisses-tu en avoir une colique telle qu'il faille t'ouvrir le ventre pour te l'extirper avec des tenailles rougies au feu !

– Il est laid comme un singe ! dit Paola.

– Tais-toi, guenon. N'injurie pas ton portrait.

– Il me fait peur, susurra Perina de sa voix douce.

– C'est toi qui fais peur aux miroirs, avec tes yeux verts de chatte enragée ! »

Inutile de dire que chacune des ripostes de l'Arétin ramenait un joli cri d'horreur aussitôt suivi d'un déluge de larmes.

« Ohimé ! tonitrua l'Arétin. L'infernale musique ! ô saints du paradis ! ô diables rouges de messire Satanas ! Qui me délivrera de ces misérables coquines qui vont me changer tout mon sang en bile ? Silence, pendardes ! silence, ou je vous conduis toutes ensemble à l'église, et vous condamne à vous confesser à Bembo ! »

La menace produisit son effet. Il y eut un silence général.

Pierre Arétin en profita pour continuer :

« À quoi êtes-vous bonnes, pendardes, si vous ne m'aidez à gagner honnêtement ma vie et la vôtre en recevant avec honneur les dignes amis qui m'assurent la pitance pendant les mauvais jours ! Par la vertu de ma mère, tout va de mal en pis. J'ai insulté le roi de France, et il ne m'a fait tenir qu'une pauvre chaîne, valant tout au plus deux cents ducats. J'ai couvert d'éloges Charles-Quint et j'attends encore sa réponse. Les temps sont durs, vous dis-je ! Ma garde-robe est en piteux état. J'en passai la revue ce matin au saut du lit. Savez-vous ce que j'ai vu ? Dites ! Parlez, fainéantes, savez-vous ce que j'ai vu ? De mes six pourpoints, l'un n'a plus d'aiguillettes, l'autre est déchiré aux jointures des crevés, un autre n'a plus de broderies ; il y a une grande tache d'huile à mon pourpoint de satin vert ; l'hermine de mon manteau d'hiver est

toute dévorée ; mes hauts-de-chausses sont en piteux état. Et les plumes de mes toques, qu'en avez-vous fait ? Et mes trois justaucorps de laine qui ont des trous à y fourrer le poing ! Et mes huit jaquettes qui sont fripées comme si vous aviez dansé dessus ! Ah ! brigandes, vous me mettrez sur la paille ; je n'aurai bientôt plus un seul vêtement avec quoi j'ose me montrer en public. Jusqu'à mes chemises qui sont devenues de vraies loques ! Mais à quoi passez-vous le temps ? Dites-le un peu, osez le dire !… C'est bien, prenez garde ! Et pour commencer, je jette par la fenêtre le premier maure marchand de bijoux que vous aurez appelé. Je mets à la broche la première Égyptienne marchande d'écharpes à qui vous aurez fait signe. Je…

– Bravo, Arétin ! ricana une voix. Bravo ! c'est ainsi que doit parler un maître, sage administrateur de ses deniers. »

L'Arétin et les Arétines se retournèrent vivement et aperçurent Bembo qui, s'étant fait conduire par un valet, venait d'apparaître sans bruit.

« Toi ! s'écria Pierre, dont le visage se dérida.

– Moi qui viens m'inviter à ton déjeuner si tu veux bien de moi.

– Par les saints ! Si je veux de toi ! Vous avez entendu, vous autres ! »

Les Arétines firent à Bembo leur plus belle révérence et se précipitèrent vers les cuisines.

« Qu'ont-elles donc aujourd'hui ? fit Bembo. Elles daignent me saluer.

– Laissons cela et viens dans mon cabinet, nous y serons à l'aise pour causer. Quant aux Arétines, je t'assure qu'elles ont pour toi plus d'affection que tu ne penses, mais viens…

– Tu sais, insista ironiquement Bembo, que tes antichambres sont pleines…

– Des solliciteurs ! qu'ils aillent au diable !

– Non pas. J'ai vu deux envoyés du Grand Turc.

– Qu'ils attendent !

– Une douzaine de jeunes seigneurs qui ont sans doute quelque sonnet à te soumettre.

– Je n'y suis pas, tant que tu es là !

– De plus, il m'a semblé reconnaître les armes de l'empereur sur le pourpoint d'une sorte de laquais.

– Diavolo !… La réponse de Charles-Quint !…

– Va voir.

– Tu consens ? »

Et l'Arétin se précipita. Dix minutes plus tard, Bembo entendit ses hurlements de fureur. L'Arétin rentra en faisant violemment claquer les portes.

« Qu'y a-t-il ? fit le cardinal.

– Le misérable ! se jouer de moi à ce point ! Ah ! il verra de quel bois je me chauffe et que roi de poésie vaut bien empereur des Allemagnes ! Quelle insulte ! Je n'en dormirai pas tant que je ne me serai vengé…

– Mais, enfin, explique-moi…

– J'ai écrit à Charles-Quint, moi Pierre Arétin, pour lui dire que je l'admirais. Sais-tu ce qu'il me répond ? Tiens, lis ! »

D'une main tremblante d'indignation, l'Arétin tendit à Bembo la lettre que, depuis quelques minutes, il froissait dans ses mains.

Bembo, froidement, défripa le parchemin et lut :

Au seigneur poète Pierre d'Arezzo,

L'empereur mon maître m'ordonne de vous écrire qu'il a reçu et daigné lire la poésie que vous lui avez adressée. L'empereur mon maître, dans sa haute magnanimité, a bien voulu m'ordonner de vous remercier, ce que je fais par la présente. En vous envoyant ce témoignage de la satisfaction de mon maître, j'ose ajouter, seigneur poète, l'assurance de l'estime en laquelle je vous tiens moi-même.

SCHWETZER,

Valet de chambre de S. M. l'Empereur et Roi.

Bembo éclata de rire.

« Eh bien ! fit-il, je ne vois rien là que de très honorable.

– Me faire écrire par son valet de chambre !…

– Personnage plus influent qu'un premier ministre.

– Pas un liard ! Pas une baïoque !

– Honneur passe richesse. L'impériale satisfaction…

– J'aimerais mieux un plat de saucisses ! Vraiment ! l'impériale satisfaction ! Est-ce la satisfaction, si impériale qu'elle soit, qui me nourrira et qui nourrira ces coquines ! Tu n'as pas idée de ce qu'elles dévorent, avec leur air de faire la bouche en cul de poule. Il m'en faut de l'argent ! Ah oui ! Mais Charles verra ce qu'il en coûte de se moquer de moi. Par Satan, je veux lui faire suer de l'or ou des larmes. Je connais un secret tel que, si je le divulgue, il en sera atterré, tué, anéanti, et qu'il en sera réduit à se cacher, à fuir sous terre, à s'enterrer, vivant[10] .

– Tu dis donc, reprit Bembo, qu'il te faut de l'argent ?

– Sans les mille écus que j'ai touchés grâce à toi, je me demande ce que je deviendrais… »

Bembo jeta un regard oblique vers un coffre devant lequel Pierre se plaça aussitôt.

« Tu regardes mon coffre ? demanda-t-il avec inquiétude. Je te jure qu'il est vide. »

Il mentait effrontément, Roland ayant fait porter chez lui les dix mille écus convenus au moment du départ pour le camp du Grand-Diable.

« S'il est vide, il faut le remplir, dit Bembo.

– Je sais bien qu'il me reste neuf mille écus à toucher au trésor ducal, insinua l'Arétin.

– Oui, fit le cardinal. Mais tu sais aussi à quelle condition ?

– Je ne l'oublie pas, dit l'Arétin en faisant une grimace de désappointement. Il faut, pour cela, que je livre Roland Candiano.

– Cette condition a l'air de te déplaire ?

– Non pas, diavolo ! s'écria l'Arétin avec empressement. Mais si ce Roland ne revient jamais ici ?… Que deviennent mes pauvres neuf mille écus ?

– Sois tranquille, dit Bembo d'une voix sombre, il reviendra.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr… Cependant, il est un autre moyen pour toi de t'assurer chez le trésorier ducal l'accueil que tu rêves…

– Ah ! ah !… Je savais bien que nous dirions ce matin des choses intéressantes ! Voyons le moyen, Bembo de mon cœur ?

– Tu veux dire « de ton coffre » !

– C'est la même chose. Parle donc. Mes oreilles s'ouvrent, telles des escarcelles avides de s'emplir. »

À ce moment, un valet en grande livrée entra, ouvrit toute grande une porte à deux battants qui donnait sur la salle à manger du palais et prononça gravement :

« Les viandes du seigneur d'Arezzo sont sur la table.

– Monseigneur, dit l'Arétin en reprenant ce ton de respect qu'il affectait en public pour Bembo, tout indigne qu'elle soit d'un vénérable prince de l'Église, ma table sera infiniment honorée si vous consentez à prendre place devant elle.

– J'accepte votre invitation, mon cher poète, dit Bembo. Encore que la bonne chère ne soit pas mon péché habituel, et j'en rends grâces au Ciel, le plaisir que j'éprouve en votre société me fait un devoir de m'asseoir à votre table. »

Ayant échangé ces phrases alambiquées, comme avaient d'ailleurs l'habitude d'en échanger les seigneurs de l'époque, les deux compères entrèrent dans la salle à manger.

Une table y était magnifiquement dressée. Elle supportait en de grands plats d'argent deux langoustes, un cuissot de chevreuil entouré d'alouettes rôties, un pâté à la croûte dorée, et une véritable collection de pâtisseries variées que la Margherita et la Chiara excellaient à préparer.

Plusieurs flacons au ventre arrondi et au mince goulot que l'on brisait d'un coup sec offrirent à l'œil expert de l'Arétin les rubis du bordeaux ou du bourgogne, les topazes des vins du Rhin, et l'or fondu des xérès.

L'Arétin faisait servir ses convives par ses Arétines, admirables servantes, maîtresses dressées à l'art de plaire et d'enivrer, toutes dignes du pinceau d'un génial artiste, puisque Titien les prit pour modèles, toutes expertes aux sourires qui enchantent, aux regards qui brûlent, aux attitudes innocemment perverses qui grisent, en sorte que, généralement, les convives princiers que le maître poète admettait à sa table s'en allaient ravis, en extase, préoccupés du présent qui serait digne de récompenser ces enchantements.

Chacune des Arétines avait sa fonction bien précise.

La Margherita découpait les viandes.

La Franceschina versait les vins rouges.

La Marietta versait les vins blancs.

La Périna offrait des tranches de pain dans une corbeille d'osier doré.

La Paolina et l'Angela servaient dans les assiettes les mets que la Margherita avait découpés.

La Chiara était préposée aux sauces, condiments, conserves, fruits et pâtisseries.

Toutes ensemble, dès que le xérès qui couronnait le repas avait été versé, prenaient leurs guitares et chantaient des poésies de la façon de leur maître.

Il va sans dire que, pour ces solennités gastronomiques, les Arétines revêtaient des costumes dont la somptuosité voilait à peine la légèreté.

« Peste ! s'écria Bembo en s'asseyant et en jetant un coup d'œil sur la table, je vois, mon cher poète, que vous avez fait des folies de victuailles.

– Je vous en demande pardon, monseigneur, dit l'Arétin, cette

table est au contraire pauvrement servie et l'on ne vous attendait pas.

– Je vous fais compliment d'une telle pauvreté.

– C'est que tous les jours l'Arétin dîne chez l'Arétin. Mais attaquons ces langoustes de Corse qui sont, comme vous le savez, les plus savoureuses de la Méditerranée. »

Autour de la salle à manger, des valets en grande livrée, immobiles, solennels.

« Allez dire aux antichambres que je ne reçois pas aujourd'hui », dit l'Arétin.

L'un des valets se détacha et bientôt on entendit sa voix :

« Les audiences du seigneur Arétin sont terminées pour ce jour.

– On ne fait pas mieux au palais ducal, dit Bembo.

– Eh ! monseigneur, l'Arétinal ne vaut-il pas le Ducal à mes yeux, lorsque vous l'honorez de votre présence ?

– Bravo pour *l'Arétinal ! »*

Pierre s'inclina modestement.

Le reste du repas fut ainsi un échange de compliments alambiqués.

L'Arétin récita ensuite des vers. Bembo, qui se piquait de poésie, lui soumit un sonnet que le compère déclara sublime, glorieux comme le soleil et tendre comme la lune.

Enfin, sur un signe imperceptible de Bembo, l'Arétin ordonna aux valets et aux Arétines de se retirer.

Alors, le cardinal rapprocha son siège du feu, et l'Arétin vint s'asseoir près de lui.

La physionomie de Bembo était redevenue sombre.

« Par tous les diables, s'écria le poète, viens-tu de faire Quatre-temps ? As-tu déjeuné d'une sardine et d'un oignon comme jadis ? Était-ce de l'eau de puits qui ruisselait de ces flacons ? As-tu été servi par des guenons d'auberge puant la mauvaise cuisine ? Enfin, de quoi te plains-tu, avec ta mine de carême ?

– Pierre, dit Bembo, ton Arétinal est la plus magnifique auberge qui se puisse concevoir pour héberger un roi. Donne-moi une plume, de l'encre, du papier… Il faut que je paye mon écot royalement.

– Voici ! » fit l'Arétin en apportant avec empressement les objets demandés qu'il prit sur un dressoir.

Car, dans toutes les pièces du palais, l'Arétin voulait toujours avoir sous la main ce qu'il appelait ses armes de bataille.

Bembo écrivit :

De par Son Excellence le doge, plaise au trésorier ducal de payer à Pierre d'Arezzo, poète et scribe, quatre mille écus à valoir sur le crédit qui m'est ouvert à moi, Bembo, cardinal-évêque de Venise.

Il signa et tendit le papier à l'Arétin qui ouvrit des yeux ébahis.

« Or çà, tu as donc vraiment un crédit sur la caisse ducale ?

– Il y paraît. »

L'Arétin serra dans son pourpoint le précieux papier, et murmura :

« Reste à cinq mille.

– Que tu toucheras quand tu auras gagné ces quatre. Je paie toujours d'avance, moi.

– Per bacco, ce n'est pas comme moi ! Mais voyons, que dois-je faire pour avoir honnêtement gagné la rutilante signature ?

– Je vais te le dire.

– Il ne s'agit pas de ton Roland Candiano, n'est-ce pas ?

– Non, il s'agit de tes Arétines.

– Ah ! ah !… Est-ce que tu me les achètes ? s'écria Pierre, non sans inquiétude.

– Au contraire. Je veux que tu les conserves.

– Tu me rassures. C'est que, vois-tu, je ne les céderais ni pour or ni pour argent. Elles sont dressées. Elles comprennent mon petit doigt qui remue, mes yeux s'ils s'ouvrent ou se ferment ; ma façon de marcher leur indique ce que je veux, et un seul de mes jurons est pour elles tout un discours à la Cicéron.

– Et, dis-moi, sont-elles farouches, tes Arétines ? »

L'Arétin ouvrit de grands yeux.

« Que veux-tu dire ?

– Ceci : puisque tu les as si bien dressées, tu as dû leur apprendre à tout entendre et à tout comprendre ?

– Elles entendent tout sans faire semblant de rougir, c'est vrai. Ce ne sont pas de ces bégueules qui, au moindre mot, se couvrent le visage.

– Très bien. Supposons maintenant… combien sont-elles ?

– Sept. Je veux aller jusqu'à neuf, et alors je donnerai à chacune le nom de l'une des muses… Clio, Terpsichore…

– Fais-moi grâce du reste… Je disais donc : supposons que tu leur amènes une nouvelle compagne…

– Cela m'en ferait huit, et il n'en resterait plus qu'une à trouver… la neuvième muse.

– Écoute-moi bien, Pierre. Il s'agit d'une jeune fille pure comme les lis, immaculée comme le nuage blanc qui traverse l'azur, farouche comme une gazelle qui n'a jamais vu le chasseur.

– Et belle ?

– Belle à ravir les démons en extase.

– Quel feu ! Quel enthousiasme ! Quelles métaphores ! » s'écria l'Arétin réellement étonné de l'ardeur de Bembo.

Le cardinal, en effet, se livrait. Il éprouvait, comme tous ceux qui aiment, le besoin irrésistible, absolu de dire sa passion, d'entendre lui-même parler de la femme aimée.

Un charme puissant l'emportait.

L'Arétin se tut, examinant avec curiosité la physionomie bouleversée de Bembo. Il comprenait qu'un mot pouvait rompre le charme, arrêter l'élan, et il voulait savoir, flairant vaguement dans cette passion qu'il découvrait au cardinal un moyen assuré d'augmenter ses revenus.

« Tu me demandes si elle est belle, continua Bembo. Tous ceux qui ont pu seulement l'apercevoir un instant la comparent aux madones les plus accomplies de l'Urbin, et aux Vénitiennes les plus langoureuses du Titien. Pour moi, j'ignore si elle est belle. Qu'est-ce que la beauté, d'ailleurs ? Est-ce pour l'ovale de son visage que je l'aime ? Est-ce pour la pureté de son front ou pour la splendeur de sa chevelure ? Est-ce pour les reflets magnétiques de ses yeux qui m'attirent, et dont un regard me rendit fou ? Est-ce pour le subtil parfum qu'elle dégage d'elle, pour la grâce infinie de ses mouvements ? Je ne sais pas, Pierre. Je ne sais pas et je ne veux pas le savoir ! Je sais seulement que je l'aime, moi qui jamais n'aimai, que mes sens, mon imagination, mon corps tressaillent et vibrent douloureusement à la seule évocation de cette fille… »

Bembo s'arrêta haletant.

Il remplit un verre de xérès et l'avala d'un trait.

La pâleur louche de ses joues se plaqua de tons rouges.

« Comprends-tu cela ? reprit-il en ricanant. Moi qui me croyais fort parmi les forts, moi qui voulais n'avoir d'autre passion que la noble ambition de dominer et d'écraser des peuples, je suis arrêté par cette fille. Ah ! Pierre, tu ne sais pas, toi, heureux homme, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour…

– Moi ! Par Vénus, tu profères là un blasphème abominable !

– Tu ne sais pas, continua Bembo sans relever l'interruption, peut-être sans l'avoir entendue, laisse-moi te dire, laisse-moi rire et

pleurer. Laisse-moi devant toi lacérer ma poitrine… Tu ne sais pas, te dis-je. C'est un feu, une lave dévorante, et je te jure que cela me brûle réellement. Une fièvre continuelle, une exaspération de tout ce qu'il y a en moi de sens et de sentiment. Une torture qui n'est comparable à aucune autre. J'ai souffert de la faim et de la soif ; j'ai souffert du chaud et du froid, j'ai subi des humiliations qui me lacéraient l'âme comme des coups de fouet lacèrent le dos nu du condamné. Tout cela n'est rien, tout cela c'était de la joie en comparaison de ce que je souffre maintenant. »

En parlant ainsi, Bembo pleurait réellement, versait de grosses larmes qu'il ne songeait pas à essuyer.

« Est-ce que je te parais ridicule ? demanda-t-il brusquement.

– Jamais tu ne m'as paru plus digne de mon amitié, dit sincèrement Pierre Arétin, ou, si tu aimes mieux, de ma pitié.

– Oui, Pierre, je suis à plaindre. Je le sais. Jamais tu ne me plaindras autant que je me plains moi-même.

– Ah çà ! pourtant, je ne vois pas dans tout cela ce qu'il y a de si terrible ! Tu aimes cette fille ; elle est belle, je veux bien, autant que toutes les Arétines ensemble. Mais pourquoi diable pleurnicher ? »

Bembo jeta un regard d'indicible désolation sur l'Arétin.

« Suppose que toutes tes Arétines se réunissent pour te cracher au visage…

– Je les fouetterais, les coquines !

– Suppose que la femme que tu as le plus aimée dans ta vie t'ait dit qu'elle préférait rencontrer un crapaud que de te voir…

– Je lui eusse envoyé cent crapauds dans un sac et j'en eusse cherché une autre.

– Tu vois bien que tu n'as jamais aimé ! Moi je serais heureux qu'elle me crache au visage ! Moi, elle ne m'a même pas dit qu'elle me trouvait plus laid que le crapaud. Ce n'est pas de l'effroi qu'elle témoigne lorsqu'elle me voit. Ce n'est pas du mépris. C'est quelque chose de plus bas encore et de plus triste… C'est du dégoût !

– Eh ! mort-diable, prends-la par la force ! Je t'assure qu'après cela quand tu lui auras prouvé que tu es redoutable, elle te trouvera aimable.

– J'ai essayé…

– Eh bien ?

– J'ai été vaincu.

– Diavolo, cela se complique.

– Ce n'est pas tout, Pierre. J'ai un rival.

– Aimé ?…

– Je ne sais pas, je ne crois pas… non… je ne puis croire que Bianca aime ce Sandrigo.

– Bianca, dis-tu ?

– Tel est son nom.

– La fille d'Imperia ?

– Elle-même ! La connaîtrais-tu d'aventure ?

– Non, mais je sais qu'Imperia a une fille et que cette fille s'appelle Bianca. Mais tu disais donc que tu as un rival ?

– Un rival dont je ne puis, pour le moment, me débarrasser, un rival qui nous est utile… comprends-tu ? Eh bien ! c'est moi qui vais être forcé de bénir leur union !…

– Pourquoi ce rival est-il utile ?

– Parce que je compte sur lui pour prendre Candiano s'il ne vient ici.

– Cornes du diable ! Choisis entre l'amour et la haine…

– Je ne veux pas choisir. Je veux que ma haine et mon amour reçoivent la même satisfaction, que Candiano meure et que Bianca soit à moi. Je veux ces deux choses. C'est toute ma vie qui tient là… Pour Candiano, je compte sur Sandrigo.

– Ton rival ?

– Oui. Et pour Bianca je compte sur toi.

– Tu sais combien je te suis dévoué…

– Oui, mon cher Pierre. Je vais donc maintenant te dire ce que j'attends de toi… Le mariage de Bianca et de Sandrigo doit avoir lieu. Il faut qu'il se fasse…

– Quand ?

– Je ne sais. Cela dépend de Sandrigo. Mais aussitôt après la cérémonie, Bianca disparaîtra.

– Comment ?

– C'est mon affaire. Donc j'aurai donné pleine satisfaction à Sandrigo, mais du mariage rien ne s'accomplira que la cérémonie.

– Que deviendra Bianca ?

– C'est toi qui lui donneras l'hospitalité.

– Ah ! ah !

– Tu commences à comprendre ?

– Je t'admire, Bembo. J'ai toujours songé que si le sort t'eût fait naître près du trône, tu eusses escamoté le trône à ton profit.

– Es-tu résolu à m'aider ?

– Oui, en cela, complètement. »

Bembo tressaillit. Une lueur de défiance s'alluma dans ses yeux d'un gris pâle.

« Pourquoi dis-tu « en cela ». Y a-t-il donc quelque chose en quoi tu ne puisses m'aider complètement ? As-tu des engagements ? Parle…

– Compère ! s'exclama l'Arétin épouvanté de l'imprudence qu'il venait de commettre, tu es trop habile à te tourmenter pour rien. »

Bembo passa une main sur son front.

« C'est vrai, balbutia-t-il.

– Au surplus, si tu te défies de moi, adieu ! »

Et l'Arétin se leva, se promena à grands pas, donna deux ou trois coups de poing sur la table.

« Dévouez-vous donc, grommela-t-il. N'ayez qu'un ami au monde, et cet ami un beau jour vient vous insulter !

– Allons, la paix !

– Ah ! Bembo, c'est très mal, très mal…

– Reviens t'asseoir, et qu'il n'en soit plus question.

– Tu disais donc, fit l'Arétin en revenant prendre place auprès de Bembo, que les cinq mille écus me seraient versés du jour où Bianca entrerait ici ? »

Ce fut au tour du cardinal de jeter sur son compère un regard d'admiration.

« Soit ! dit-il enfin, mais ton amitié, en cette occasion, m'aura coûté cher.

– De quoi te plains-tu ? C'est le trésor de la république qui paie ! Allons, la paix, comme tu disais. Et achève de me révéler ton plan.

– Tu donneras donc l'hospitalité à Bianca. Tu la présenteras à tes Arétines comme une nouvelle compagne que tu leur amènes.

– Il y aura des pleurs et des hurlements de rage.

– Tu sais l'art de sécher les uns et de faire taire les autres. Bianca une fois installée chez toi, me réponds-tu que nul, hormis les Arétines, ne la verra ni ne l'approchera ?

– Je t'en réponds.

– Bien, c'est en somme la partie la plus facile de l'opération. Reste une deuxième partie plus délicate…

– Explique nettement, et quant à la délicatesse, ne t'en inquiète pas.

– Voici donc ce que je veux. As-tu, parmi tes Arétines, une ou deux filles intelligentes, dévouées, capables de tout comprendre et de tout entreprendre pour te complaire ?

– Elles sont toutes ainsi ! fit l'Arétin, non sans un naïf orgueil.

– Sont-elles capables d'entreprendre la destruction lente d'une vertu jusqu'ici impossible à entamer ?

– J'en réponds.

– Tu penses donc qu'au bout d'un mois…

– Au bout de quinze jours, ta farouche Bianca ne sera plus reconnaissable.

– Tu penses donc qu'une quinzaine parmi tes Arétines…

– Je pense que la vertu est un mot, la résolution des femmes une plume qui tourne au vent. Le tout est que le vent souffle du bon côté. Je pense qu'une jeune fille qui doit avoir en elle des ardeurs ignorées d'elle-même prend son ignorance pour de la fermeté. Toi-même tu t'y es trompé. Qu'est-ce que Bianca ? Une fille de l'amour. Crois-moi, sous cette neige immaculée couve le feu que lui a transmis sa mère. Il ne faut que faire fondre la glace, et ce sera l'œuvre de mes petites Arétines, filles expertes, non seulement savantes, mais capables d'enseigner leur science. Amène-nous ton élève : les maîtresses d'amour l'attendent.

– Ce n'est pas tout, dit alors Bembo.

– Diable ! tu as l'amitié tyrannique.

– Nous ferons le compte de ton amitié et de ma tyrannie, et si l'une des deux balances l'emporte, eh bien ! je rétablirai l'équilibre à poids d'or.

– Voilà, s'écria l'Arétin, la comparaison la plus poétique, la plus magnifique qui ait jamais été brodée. Ni l'Arioste, ni le Tasse, je dirai plus, ni moi-même… »

Bembo calma d'un geste impatient l'enthousiasme de Pierre Arétin.

« Écoute-moi, compère, est-ce que tu ne t'ennuies pas à Venise ?

– Moi ! m'ennuyer dans cette ville du rire, de l'amour et des arts !

– Eh bien, cher ami, je m'y ennuie, moi.

– Voyage !

– C'est justement ce que j'ai l'intention de faire. Seulement, si je voyageais seul, je m'ennuierais encore plus.

– Ah ! ah ! tu veux donc que je t'accompagne ?

– Tu l'as deviné.

– C'est facile. Il n'est rien que je ne fasse pour toi.

– Oui, mais toi-même, je suis sûr que tu ne voudrais pas laisser ici tes Arétines pendant que tu serais au loin ?

– Je l'ai fait pour aller accomplir une mission auprès du Grand-

Diable. Je puis le refaire encore.

– Crois-moi ; cette fois, il faudra que tu voyages avec les Arétines.

– Bon ; j'ai compris. Tu veux que je fasse sortir Bianca de Venise et pour que nul ne s'en doute, elle passerait parmi mes servantes ?

– C'est cela même.

– Où faudra-t-il la conduire ?

– Je te le dirai quand le moment sera venu. Je résume : tu as touché mille écus ; je viens de te remettre un bon de quatre mille. Total, cinq mille.

– Tu calcules admirablement.

– Il te reste donc cinq mille écus à toucher. Je te remettrai le bon hors de Venise.

– Donnant donnant. C'est parfait.

– Ainsi, tu acceptes toutes mes propositions ?

– Toutes. Ne suis-je pas ton véritable ami ? »

Les deux compères se serrèrent la main. Puis Bembo se retira, escorté par l'Arétin, qui lui prodigua ses marques de respect devant les valets qui s'inclinaient.

Bembo rentra à son palais, content de sa journée.

Il trouva Sandrigo qui l'attendait.

Le cardinal prit son air le plus riant, entraîna l'ancien bandit dans son cabinet et lui demanda :

« Eh bien, mon cher lieutenant, à quand ce mariage ? »

Sandrigo regarda fixement le cardinal et répondit :

« Cela dépend de vous, monseigneur.

– Comment votre mariage dépend-il de moi ? fit Bembo en pâlissant. Le drôle se douterait-il de quelque chose ? acheva-t-il mentalement.

– Voici, monseigneur, dit Sandrigo. Je sors de chez la signora Imperia. Et comme je la pressais de me fixer elle-même la date de mon bonheur, elle a fini par me répondre textuellement : « Allez demander conseil au cardinal Bembo avant que nous arrêtions rien de définitif. » Je suis donc venu, je vous ai attendu, et sans vouloir vous rappeler nos conventions…

– Que je n'ai pas oubliées, croyez-le bien, cher ami.

– J'en suis sûr, fit Sandrigo avec un sourire narquois. Donc, sans vouloir vous rappeler ce que vous m'avez promis et que vous me devez la vie en somme…

– Vous ne voulez pas me le rappeler, interrompit encore Bembo en souriant avec contrainte, mais vous ne faites pas faute de me

répéter ce que je vous dois…

– Que voulez-vous, monseigneur ! Je ne crois guère à la reconnaissance, moi, et j'estime que celui qui a rendu service doit, en bon comptable, tenir note de ce qu'on lui doit encore. Je poursuis en vous priant de fixer vous-même la date de la cérémonie.

– Eh bien…, répondit Bembo sans hésitation, mais le plus tôt possible ! »

La physionomie de Sandrigo s'éclaira.

« Rude jouteur, pensa le cardinal, autrement redoutable que ce brave Arétin. »

Tout psychologue qu'il fut, le cardinal se trompait.

Sandrigo parlait en brute.

L'Arétin pliait comme le roseau pour se redresser après la bourrasque.

« Le plus tôt possible ! s'écria l'ancien bandit. Ah ! voilà enfin une parole raisonnable. Mais qu'est-ce exactement que ce plus tôt ?

– À mon tour, cher ami, de vous rappeler nos conventions.

– Faites.

– Vous avez juré de nous amener Roland Candiano mort ou vif.

– Ainsi ferai-je. Mais c'est donnant donnant. Qu'on me donne Bianca et moi je donne Candiano. Quinze jours après la cérémonie publique de mon mariage, Roland sera ici pieds et poings liés – à moins que je ne sois forcé de le tuer, auquel cas je vous apporterais sa tête. »

Ces effroyables paroles furent prononcées avec une simplicité sinistre. Bembo les écouta sans étonnement.

« Et aucun obstacle ne pourra vous arrêter ? »

Sandrigo sourit dédaigneusement.

« Aucun événement ne pourra vous empêcher de tenir parole ? insista Bembo.

– Aucun, rien au monde.

– Il faut tout prévoir, lieutenant.

– J'ai tout prévu, monseigneur.

– Même… il faut tout prévoir, vous dis-je, même la mort de votre fiancée ?

– La mort même de Bianca ne m'arrêterait pas, dit Sandrigo qui cependant ne put réprimer un tressaillement.

– Je vois que vous êtes réellement décidé, mon cher. Je retiens donc votre parole. Dans la quinzaine qui suivra la cérémonie, Candiano sera à nous. Dans ces conditions, notre intérêt est de hâter

votre mariage. Prenons jour, si vous voulez. Nous sommes aujourd'hui mardi. Voulez-vous samedi ?

– Samedi me convient… Je compte donc sur vous pour lever les dernières hésitations de la signora Imperia.

– Cela me regarde, soyez tranquille.

– Et aussi pour décider Bianca.

– Diavolo, mon cher, mais je ne la connais pas…

– Vraiment ? fit Sandrigo en dardant un regard aigu sur le cardinal.

– Je ne puis me charger de cette partie de la combinaison, affirma Bembo.

– Soit, fit Sandrigo qui parut soulagé d'on ne sait quel grave soupçon. Ne vous occupez donc que de la mère. Et à samedi !

– À samedi, heureux triomphateur ! »

Sandrigo sourit, serra la main que lui tendait le cardinal et s'éloigna, pleinement rassuré.

Dès qu'il fut parti, la figure de Bembo se décomposa.

« J'ai plus souffert en ces quelques minutes, gronda-t-il, que pendant les journées et les nuits funèbres où j'attendais la mort dans mon cachot de la Grotte Noire. Donne-moi Roland Candiano, misérable bandit ! Et je me charge de toi !… De bonnes chaînes au fond des puits… ou plutôt non, la chaise de pierre du Pont des Soupirs !… Toi, l'époux de Bianca !… »

Bembo éclata d'un rire terrible, tandis qu'un frisson convulsif l'agitait.

Peu à peu, cependant, il se calma.

Il se rendit chez Imperia.

Et son premier mot fut celui-ci :

« Samedi, nous marions notre ami Sandrigo et votre chère Bianca.

– Samedi ! s'écria la courtisane en pâlissant.

– Ce sera votre rôle que de décider votre fille à ce mariage.

– Est-ce vous qui parlez ? » fit-elle avec stupéfaction.

Bembo se pencha vers la courtisane.

« Bianca est à moi, murmura-t-il, Sandrigo à vous. Ce sont bien là nos conventions, n'est-ce pas ? »

Elle fit un signe de tête affirmatif.

« Ne vous inquiétez donc de rien, reprit-il. La cérémonie aura lieu samedi, si vous décidez votre fille… et il faut que vous la décidiez. Seulement, après la cérémonie, Bianca s'en ira d'un côté, Sandrigo de l'autre. Vers qui s'en ira Bianca ? C'est mon affaire. Vers qui s'en

ira Sandrigo ? Faites-en votre affaire à vous !… »

Imperia muette d'étonnement, frappée de cette terreur qui s'emparait d'elle dès qu'elle se trouvait en présence de Bembo, n'eut que la force d'esquisser un geste de soumission.

Déjà Bembo avait disparu[11] …

[1] À propos du Tronc des Dénonciations, rectifions une petite erreur. On croit, communément que les dénonciations étaient jetées dans la gueule du lion dont on voit encore la place ; en réalité, les billets délateurs étaient jetés dans un trou pratiqué en dessous de la tête du lion ; on montre ce trou aux visiteurs : la tête du lion a été grattée en 1797.

[2] La réputation de l'Arioste était fort répandue, quand au cardinal Bembo ; simple scribe, à demi abbé, à demi poète, au moment où commence ce récit ; il a laissé des lettres d'amour assez curieuses, notamment dix lettres à Lucrèce Borgia, et un certain nombre de poésies plutôt fades malgré l'outrance du style.

[3] Combinazione en italien est un mot qui s'adapte à toute opération prémédité ; guerre, diplomatie, jeux, commerce.

[4] Les principaux passages de cette lettre sont authentiques.

[5] « Quel dommage ! s'écrie l'un des commentateurs de l'Arétin, qu'un trait de si mauvais goût détruise l'effet de cette lettre ! »

[6] Nom des servantes de l'Arétin, toutes plus ou moins ses maîtresses et qu'il appelait les Arétines.

[7] Cela signifie : femme de peu d'esprit, bouchée, inintelligente.

[8] Le cèdre du jardin des Dandolo n'est pas une exception bizarre. On retrouve cette particularité dans certaines forêts. Dans la forêt de Compiègne, notamment, il y a un hêtre qu'on appelle les Seize Frères. Ce hêtre énorme est composé de seize hêtres dont les troncs ont poussé côte à côte et sont en train de se cimenter complètement, si la cognée les épargne.

[9] Ce trait de mœurs des mouflons, évoqué par le cardinal, est d'une rigoureuse exactitude.

[10] Est-ce la menace de Pierre Arétin qui, réalisée, aurait forcé Charles-Quint à se réfugier dans un monastère, après avoir abdiqué ? C'est bien possible.

[11] L'épisode terminant ce récit a pour titre : Les Amants de Venise.


feedbooks